L'OBSERVATEUR A N G L O I S,

O University Value

CORRESPONDANCE SECRETE

ENTRE

MILORD ALL'EYE

ET

MILORD ALLE'AR.

Singula quaque notando. Hor.

TOME QUATRIEME.

* * *

*

A LONDRES,
Chez JOHN ADAMSON.
MDCCLXXVIII.

LOBSERVATEUR, A-N G L O L S,

CORRESPONDANCE SECRETE

ENTRE -

MILORD ALLURE

MILORD ALLE'AR.

Small memierations Mot.

TOUR CONTRACT ME.

"****

一 带 洪

A LONDRES.

continue builts

NDCOLXXVIII

TABLE DESLETTRES

Contenues dans ce quatrieme Volume.

TIS AND STORY OF STREET STREET, STREET	a ch
LETTRE I. Projets & Preparatifs d'Ar-	
memens en France. Etat de sa Marine.	
Portraits de ses principaux Officiers en	MI
cette partie.	1
LETTRE II. Sur l'établissement d'une Caif-	- I
fe d'Escompte	22
LETTRE III. Sur un Livre obscene, inti-	သ
tule La Foutromanie.	40
LETTRE IV. Sur la mort du Prince de	
CONTI	47
LETTRE V. Dialogue entre Louis XV	
& le Prince de Conti aux Champs	
Ely/ees.	60
LETTRE VI. Des troubles du Parlement	13.1
de Grenoble.	85
LETTRE VII. Sur un proces intenté à	r to I
l'Abbé Boudeau. No she states.	95
LETTRE VIII. Anecdote historique &	
barbare.	109
LETTRE IX. Sur le Sr. de Beaumarchais.	115
LETTRE X. Sur la maladie du Controleur	
	101
LETTRE XI. Sur les Enfans - trouves,	131
l'Hôtel - Dieu, Notre - Dame.	
	141
Tome IV.	•

TABLE DE LETTRES.

8

his bear which all the
LETTRE XII. Procès en séparation entre
la Marquise de Marquis de Mirabeau.
Intervention du Fils demandant à être rete-
이 없는 사람들은 경우를 살아왔다면 살아가 있다. 그는 사람들은 사람들은 사람들은 사람들은 사람들은 사람들은 사람들은 사람들은
LETTRE XIII. Sur le court Ministere de
M. de Clugny, Contrôleur Général. Sur M.
Taboureau & M. Necker
LETTREXIV. Continuation du même sujet. 185
LETTRE X V. Le Monarque accompli. 210
LETTRE XVI. Voyage de Fontainebleau.
Spectacles de la Cour. Courses de chevaux. 235
LETTRE XVII. Etrange Catastrophe ar-
rivée à la Chasse auprès de Fontainebleau. 250
LETTRE XVIII. Sur la nouvelle Ordon-
nance de la Marine. 254
LETTRE XIX. Continuation des Arme-
mens de la France. Vues politiques sur
l'état actuel de cette Puissance & de l'Espa-
gne. Arrivée du Docteur Franklin. 286
LETTRE XX. Sur un fournal de Marine.
Digression sur quelques autres Journaux.
Anecdotes . &c 301
LETTRE X XI. Sur un Poeme platiant.
intitulé Parapilla
LETTRE XXII. Sur Mrs. Taboureau &
Necker. Avanture de M. de Boulain-
villers. surfry 1 st same with 111. V s n r 334
The state of the s

DETTRE K. S.r. le midade de Chapethar

L'OBSER-

L'OBSERVATEUR ov naid augistier de joue presentieur de joue presentieur de joue nous presentieu

tomiers if nous écions dans le même cas : mai plus firs. iS el code Anémie Marcalat de la securifica dont il public trapunément recueille les discontiste dont il public trapunément recueille les discontiste de la secueille les discontistes de la secueil de la se

in cliury que la cour de Verfalles, part et-

qu'elle a si foit à cœur, leur a proms, de recevoir un député de seur part ré l'Arquer que le nomic désà :

Projets & préparatifs d'armemens en France. Etat de sa Marine. Portraits de ses principaux Officiers en cette partie.

la meine affuce du Ministere de Lani Andrs que notre Ministere, Milord, cherche à en imposer à la Nation, en annonçant de prétendus flicces & des dissensions chimériques entre les Insurgens, les François, plus adroits, avancent en befogne. & il passe pour constant que l'acte par lequel les Co-Ionies vont se déclarer indépendantes, est à la veille d'acquerir toute l'authenticité & toute la fanction que peut lui donner un Etat naissant. C'est à quoi doivent conduire naturellement les résolutions prises par les parties séparées de ce grand Corps, prêtes à se reunir indiffolublement contre nous. Nos rivaux n'ont pas manqué de leur procurer, avec l'entremise des négocians de ce royaume, des secours & munitions de guerre propres à les encourager & à fomenter la scission d'avec la mere-patrie. Au reste, ils font leur Tome IV.

métier & jouent un rôle que nous prendrions bien volontiers si nous étions dans le même cas: mais plus
sins, ils n'ont garde de se montrer ouvertement, &
se contentent d'attiser le seu & de préparer une incendie dont ils puissent impunément recueillir les débris. On assure que la cour de Versailles, pour accélérer plutôt la démarche de la part des Américains
qu'elle a si sort à cœur, leur a promis de recevoir un
député de leur part résidant ici. On le nomme déjà:
on l'appelle M. d'Ean, & l'on dit qu'il est parti le
15 Mai, mais qu'il restera caché dans cette capitale
jusqu'à l'événement de la séparation légale de nos Colonies.

C'est à la même assuce du Ministere de Louis XVI, qu'il saut rapporter le bruit des grands préparatifs maritimes dont il est question en ce moment ci. Il prosite d'abord de la circonstance pour s'affranchir de l'espece de servitude où nous tenons la Marine de ce royaume, & la monter sur un pied plus respectable. La désense naturelle de ses Colonies, lorsque nous envoyons vers les nôtres des escadres & des armées, en est un prétexte bien plausible; mais un objet plus essentiel en est le but: c'est toujours de saire accroire aux Insurgens qu'on songe à les désendre plus efficacement par une guerre ouverte, & de les porter au point d'une séparation contre laquelle ils ne puissent revenir.

Les armemens annoncés, prochains ou plus éloignés, dont on donne la lifte, confiftent en 36 YO-

lus

8

in-

dé-

ac-

ins

un

jà:

le

ale

Co-

uis

pa-

Cio

hir

de

ole.

en-

en

es-

oire

ica-

au

ent

loi-

36

vaisseaux de ligne & 14 frégates, savoir 18 des premiers & 7 des dernieres au mois d'Août, 8 vaisseaux & 5 frégates à la fin de l'année, & 10 vaisseaux & 4 frégates l'année prochaine. Dans tout cela n'est pas comprise l'Escadre d'évolutions actuellement en mer. Malgré ces efforts, comptez toujours que le gouvernement n'a aucune envie réelle & fincere de guerroyer, & ne le pourroit dans ce moment - ci. La plupart des vaisseaux désignés, quoique neufs, exigent un radoub considérable, & d'ailleurs il faut le tems de garnir les magasins. Différens bâtimens, envoyés dans le Nord, ont été se charger des marchandises & approvisionnemens nécessaires. Ainsi l'Angleterre n'en doit être inquiete que par l'encouragement qu'en recoivent nos Colonies & l'embarras qui en réfulte pour elle nécessairement; car, au moyen de son réveil, la France se met en état d'acquérir une prépondérance que nous sommes sur le point de perdre. Je ne vois que deux partis à prendre dans ce moment-ci; celui de terminer notre guerre d'Amérique par cette campagne, & si nous ne réussissons pas à ramener à la foumission nos Colonies, d'accéder promptement à leurs désirs, de les reconnoître même indépendantes si elles l'exigent; mais en leur faisant envisager le danger pour elles de s'unir à la France, leur ennemie naturelle, ainsi que la nôtre, la nécessité de former sur le champ avec nous un traité de commerce. une alliance offensive & désensive, & de réparer ainsi

sould the opposite that A 2/1 and

promptement, autant qu'il sera possible, l'énorme faute politique commise par notre ministère.

Il y auroit un autre parti à prendre, & que ne manqueroit pas le Lord Chatham, si, par une étourderie dont il est incapable, il eut engagé S. M. Britannique dans le défilé embarrassant où elle se trouve, sur la réponse peu cathégorique que vient de donner M. de Vergennes à notre Ambassadeur, que, sans être en guerre, la France avoit, par l'exemple du passé, befoin de se mettre en garde contre quelque agression fubite, il enverroit sur le champ à Terre. Neuve un vaisseau de guerre & quelques frégates, enleveroit d'un coup de filet à la France, peut-être dix mille de ses meilleurs matelots, l'énerveroit ainsi pour longtems & ôteroit aux rebelles (1) l'espoir des secours prochaîns de cette puissance, les empêcheroit de se porter à une extrêmité dont ils envisageroient les suites fâcheuses.

Je vois que le Lord North, fort entreprenant contre nous & nos sujets, malgré son génie manque de tête dans ces occasions importantes. Il compte sur l'esprit pacifique du Monarque François & de son ministere; il espere de pouvoir ses tenir assoupis & avoir le tems de réduire nos Colonies avant que la France se soit mise en posture d'attaquer. Il est peu effrayé des préparatifs de l'Espagne, parce qu'il sait que leur

⁽¹⁾ Je me sers ici de l'expression de notre ministere,

e

8

a

e

n

n

n

e

)-

S

1.

e

ir

r

e

é

ır

direction est contre le Portugal, & il se flatte, en maintenant la division entre ces deux royaumes, de n'avoir rien à craindre du premier : politique détestable, puisqu'il se met dans la nécessité de soutenir un allié foible & qui ne peut résister seul, ou de se le voir enlever & de faire perdre ainsi à l'Angleterre une fource féconde de richesses pour son commerce. Mais laissons-là les raisonnemens politiques & revenons aux faits. Vous me demandez ce que fait l'Escadre de France. Voici le journal de ses sottises & de ses forfanteries. Dès son départ une des frégates a si mal manœuvré qu'elle s'est trouvé hors d'état de la fuivre, & a été forcée de rentrer pour se réparer. La jonction des deux Divisions s'étant faite on a brûlé beaucoup de poudre en l'honneur de M. le Duc de Chartres. Il y avoit déjà des relaches, & le vaisseau entr'autres que devoit monter S. A. Sérénissime, étoit en Portugal. Elle a établi une croisse. re, dont l'objet paroît être de favoriser les bâtimens des Insurgens & de leur faciliter l'entrée des ports de France. On débite une espiéglerie de M. Duchaffault, dont on ne croiroit pas capable ce ma, rin, qui n'a rien moins que l'air d'un plaisant, & que les François citent avec complaisance. Mais je suis révolté de son propos insolent dans une autre occafion, & il faut que notre Ministere soit aussi foible envers celui de Verfailles qu'il est entreprenant envers nos Colonies, s'il n'en fait pas demander satisfaction.

the Chording I'O's Adagent its

Ce'a ne seroit point arrivé du tems de notre fameux.

Des Lettres de Cadix annoncent du reste, que cette Escadre reçoit journellement des avaries, & que c'est tous les jours quelque bâtiment qui arrive pour se raccommoder, & cependant il est à présumer que les officiers employés en ce moment sont les plus expérimentés entre leurs camarades. Jugez-en par l'échantillon & voyez ce que vous avez à craindre!

Indépendamment de ces faits j'ai voulu mieux connoître le Corps, & ayant eu occasion d'en questionner un membre (2), dont le témoignage ne pouvoit
m'être suspect, j'ai appris de sa bouche ce que nous
en avions à redouter. C'étoit d'ailleurs lui-même un
excellent officier, très-appliqué à son métier, y ayant
acquis des connoissances distinguées, & dont la perte
a été d'autant plus regrettée du Ministre, qu'il étoit
à la veille d'exécuter une mission secrette en Angleterre & sur les côtes de France. Voici le résultat de
notre conversation, que j'ai, suivant mon usage, tout
de suite écrite en rentrant chez moi. Je le désignerai sous le nom du Marin dans notre dialogue.

LE MARIN.

Jamais, sans doute, les circonstances ne pourront tre plus favorables à la France pour une guerre contre la Grande-Bretagne. Cependant je tremblerois encore s'il survenoit une rupture.

⁽²⁾ Le Chevalier d'Oify, Capitaine de Vaisseau, mort depuis peu.

M. de Boynes siefiroucorn Allaire des canse et-

XUS

et-

ur

ue

X.

'é-

n-

n-

oit

us

un

nt

te

Dic

ede

ut

e-

nt n.

is

Comment, est-ce que vous ne seriez pas prets?

relaved vous authorusek Mels Lque l'isament bici-

Pas tout - à - fait. Nous n'avons ni vaisseaux, mi munitions, ni matelots, ni officiers.

L'ANGLOIS.

Je n'y conçois rien. J'entends dire dans toutes les conversations, quant aux vaisseaux, que vous en regorgez. Bien plus, un de vos camarades m'a assuré que lors de la disgrace du Duc de Choiseul (3), à la veille de nous déclarer la guerre, vous aviez 64 vaisseaux de ligne, non compris ceux de la Compagnie des Indes, dont, par arrangement avec les Actionnaires, le Roi devenoit propriétaire.

Et vos Magains i ha M quill ne foot pas bien

Il vous a dit vrai, & je puis vous en donner la preuve, car j'ai dans ma poche la liste de notre Marine en 1771, que je me trouve par hasard à raison d'un travail que j'ai fait ce matin avec le Ministre (4). Elle n'est pas beaucoup augmentée depuis, parce que

Cepepilian and par cette bierand la

Their et al. O. Andread om an al seve stoleton en rion (3) Le 24 Décembre 1770.

⁽³⁾ Le 24 Décembre 1770.

(4) M. le Chevalier d'Oify me tira en même tems cette liste, &, fur ma curiosité d'en prendre copie, il me le permit.

M. de Boynes siest plus occupé à faire des expériences que des vaisseaux, que d'ai leurs nous ne pouvions trop travailler à cet accroiffement fans nous faire avec vous autres une querelle, que l'humeur pacifique de Louis XV, vieillissant, ne vouloit pas engager. Bien plus, elle est diminuée, en ce que n'ayant eu aucun soin de ces bâtimens, beaucoup se trouvent pourris, dans le cas d'une refonte ou d'un radoub confidérable, même avant d'avoir été à la mer. On m'é--crit de Toulon qu'il n'y a pas actuellement fix vaisfeaux en état d'être armési Vous en pouvez juger aisément par la liste qu'on répand depuis quelque tems du nombre considérable de vaisseaux qui deivent occuper pendant plus de dix huit mois cette foule d'ouvriers qu'on fait passer dans mos ports. Il ach sing

Containes, le ligit de cros a August unes

Et vos Magafins, est ca qu'ils ne sont pas bien fournis? Il vous a dit vrei, & je puis vous en donner la

Par la prévoyance & l'activité de M. de Sartines il vient de nous arriver tout - à-l'heure des flutes du Roi chargées de toutes fortes de marchandises du Nord pour la construction, le radoub & le grément de nos vaisseaux; mais malheureusement, il ne peut se pourvoir de matelots avec la même facilité. Cette classe d'hommes ne peut se former qu'avec le tems & par un grand exercice. The endered and a dilected and all at

The state of the s

L'ANGLOIS.

Mais vous en avez dû retablir l'espece depuis la paix.

LE MARIEN.

Vous nous en avez ôté le meilleur moyen, en nous enlevant le Canada, Louisbourg & restreignant nos Pêcheries. Le Roi a fait très peu d'armemens, & nous sommes fort mal pourvus en ce genre. Nous n'aurions pas actuellement de quoi armer tous nos bâtimens.

L'ANGLOIS.

Pourquoi n'avez-vous pas cherché à suppléer aux occasions qui vous manquoient de naviguer dans vos Colonies du Nord de l'Amérique, que nous vous avions conquises, par d'autres courses dans les mers du Nord de l'Europe, qui vous auroient procuré le triple avantage d'étendre vos classes de marins, de vous pourvoir à meilleur compte des matieres de premiere nécessité pour la Marine & de les avoir d'une qualité supérieure?

LE MARIN.

Vous avez trouvé-là une des plus grandes fautes politiques qu'ayent commise les Ministres de la Marine depuis la paix.

L'ANGLOIS. DE ENGLE

J'ai été surpris d'apprendre dans mon voyage en Russie, qu'on voyoit à Cronstadt communément 200 vaisseaux Anglois par an, & tout au plus 4 ou 5 de votre Nation. Cependant c'est par cette branche de

commerce que vous auriez pu vous dédommager de LE MARIN. vos pertes.

Nous aurions gagné nous-mêmes le fret que nous payons continuellement à une foule de navires Hollandois, qui nous apportent le chanvre, le goudron, le bois de sapin, les mâtures, les fers, soit pour le Roi, soit pour les négocians. En outre, j'ai été fouvent à même de vérifier que ces facteurs étrangers ne nous procuroient que des marchandises de qualité inférieure, quelquefois même les parties avariées de ces matieres, & qu'ils nous les vendoient le double de ce qu'elles coûtent dans le pays.

L'ANGLOIS.

Je m'en rapporte bien à cette Nation.

LE MARIN.

J'en ai donné un exemple dans un Mémoire que j'ai fourni au Ministre sur cet objet. Pour l'engager à augmenter ainsi la Marine du Roi, je supposois un chargement de chanvre, qui coûte tout au plus 12 Livres le quintal à Petersbourg; les frais d'armement, si l'on doit les compter, avec les droits acquittés à Elseneur, quand même on supposeroit que les vaisfeaux de S. M. les payassent, n'augmenteroient pas le prix de vingt fols par quintal. On auroit donc pour 13 Livres ce qui coûte de la seconde main, & dans l'état actuel des choses, 26 ou 28 Livres.

L'ANGLOIS.

Je croyois, avant de connoître ce pays - ci & fon

commerce, que quelque raison d'Etat secrete ou ignorée empêchoit de prendre la résolution que vous avez suggérée à M. de Sartines; mais je sus bien surpris d'apprendre d'un François (5), chargé par interim du Consulat de Petersbourg, qu'il n'avoit cessé de faire à deux Ministres successifs (6) des représentations vives & pressantes, de l'espece de celles dont vous me parlez.

LE MARIN.

Enfin j'ai fait entendre raison au Ministre actuel, & il vient de commencer cette utile navigation. Je sais que cette année il y a eu 25 ou 30 de nos bâtimens qui ont entrepris ce voyage, aussi nécessaire pour nous procurer des officiers que des matelots.

L'ANGLOIS.

A l'égard des officiers, ce n'est pas le nombre qui vous manque. J'ai fait depuis peu acquisition d'un Etat de la Marine qui me tient lieu d'Almanach, & j'ai été émerveillé de cette multitude, qui ne doit pas vous servir à grand-chose en tems de paix.

LE MARIN.

Si ces Messieurs, soit dit entre nous, car ce sont mes camarades avec qui je ne veux pas me sacher, servoient bien du moins en tems de guerre, le Roi n'auroit pas à se repentir de les entretenir à si grands frais dans seur inutilité.

le

118

1

1,

ır

n-

le

a.

at

ue

er

ın

i-

fi

à

is -

as

nc

1,

DC

⁽⁵⁾ M. Rimbert-

⁽⁶⁾ M. le Duc de Praslin & M. de Boynes.

.commerce, oue que in ouis p sue lerete ou ieno.

En effet, pendant la derniere guerre ils ont fait bien des fottiles. Mais tout cela est renouvelle.

LE.MARIN.

Oui, les individus. Mais l'esprit du corps, qui est diabolique, reste: la force de la vérité m'oblige d'en convenir. Elle ne doit pas être suspecte dans ma bouche.

L'ANGLOIS, INTERIOR

J'aurois cru, au contraire, que la constitution de votre Marine l'auroit rendue nécessairement excellente, car ensin sous Louis XIV elle a été portée à un point de splendeur étonnant,

LE MARIN.

Ce n'a jamais été que par intervalles. Il y a un vice radical qui empêche qu'elle ne soit essentiellement bonne & se soutienne, surtout pendant la paix: c'est cette ligne de démarcation entre nos deux marines, suivant laquelle un officier de la marine marchande, quelque action qu'il fasse, est toujours exclu de la marine Royale, & conséquemment des honneurs qui y sont attachés, même en tems de guerre; &, au contraire, un officier de la marine Royale se croiroit deshonoré s'il servoit dans la marine Marchande, lorsque S. M. n'est pas dans le cas de l'employer, ce qui rallentit l'émulation des premiers & laisse les autres dans une inaction pernicieuse. Croiriezvous que la moitié de nos Gardes-marines & Enseignes

de vaisseau n'ont pas vu la mer (7)? En effet, des puis 14 ans de paix, le Roil ayant encore fait moins d'armemens que de coutume, par la diminution de nos Colonies, & ces jeunes gens ne pouvant être placés que sur les vaisseaux de S. M. & sous les ordres de leurs officiers, on n'a pu leur faire acquérir béaucoup de pratique. Ensuite la nécessité de les occuper aux moindres occasions qui se présentent, fait qu'on renforce les Etats Majors, lesquels étant sort dispendieux en France, obligent le Ministre, pour économiser les sonds de son Département, d'être plus circonspect encore sur ces dépenses extraordinaires.

egalement vrai; c'est qu'au moyen de cette quantité d'officiers, le service devient beaucoup plus doux, presque nul, & les jeunes gens ne se forment & ne s'habituent pas ainsi à la vie dure & active de leur métier.

En vous parlant, il y a un instant, des Etats Majors, j'ai paru y comprendre les Gardes Marines,
qui, dans le fait, n'en sont pas. On désigne en général sous cette dénomination ceux qui mangent à la
table du Capitaine, & pour lesquels il est payé par le
Roi. Les premiers, suivant l'esprit sage de l'institution, sont réputés de simples soldats, doivent en faire les sonctions, & manger ce qui s'appelle à la

⁽⁷⁾ Du moins avant les Escadres d'évolutions qui ont et lieu depuis l'année dernière. C'est une restitution que me sir le Chevalier d'Oisy.

gamelle, c'est à dire entre eux, mais des mêmes vivres que l'équipage. Depuis longtems on a oublié le principe de cette discipline sévere: les ches les recoivent à leur table; & cet adoucissement funeste a introduit une familiarité, une insubordination, qui ne font que s'accroître, lorfqu'ils font parvenus au grade pour lequel ils font faits & auquel ils aspirent. On en a yu un exemple bien remarquable l'année derniere, dans l'Escadre où étoit M. le Duc de Chartres. Ces jeunes gens avoient tellement abusé de la bonté, de la popularité de S. A., qu'ils n'ôtoient pas même leur chapeau en entrant où elle étoit, ou en l'abordant. Ce Prince, peu accoutumé à cette indécence, n'a pas voulu s'en plaindre & les faire rentrer dans un devoir dont ils n'auroient jamais du s'écarter. Il a feulement fait ses réflexions sur une pareille insolence & en a parlé à fon retour à ses intimes, de qui je tiens l'anecdote.

L'ANGLOIS.

Ces Gardes Marines sont la pépiniere de vos officiers, & ne peuvent être reçus qu'après avoir fait certaines preuves de noblesse.

LE MARIN.

Oui, l'on appelle Intrus dans notre Corps, & l'on regarde de mauvais œil tous ceux qui n'ont pas ainsi passé par les grades. Le Prince dont je viens de vous parler, est censé l'avoir fait. Il partit de Rochesort l'année derniere en habit de Garde-Marine, & il sut nommé pendant la campagne, successivement, En-

seigne, Lieutenant, Capitaine de vaisseau: il a été élevé à la fin au grade de Chef d'Escadre, qu'il a actuellement. Il ne sera déclaré Lieutenant-général des armées navales qu'au retour.

a per pris de L'A N G L'or is et a seq a

Ainsi, ce qui paroîtroit devoir contribuer à la prospérité de votre Marine, y est un obstacle, par les abus qui se sont glisses dans un établissement si exalté sous Louis XIV.

LE MARIN.

C'est que sous ce Prince le mérite n'étoit pas exclude notre Corps; que les Dugué-Trouin & les Jean Barth étoient admis à commander ses Escadres. C'est que ce Monarque savoit punir & récompenser. C'est que ses Ministres, pleins de nerf, avoient le talent de donner des ordres, de les faire respecter & exécuter des plus illustres personnages. C'est que la discipline & les ordonnances ne souffroient aucune infraction. C'est qu'ensin les officiers de la Marine, appliqués à leurs fonctions & assidus à leur département, ne venoient point intriguer, cabaler à la cour, ne circonvenoient, n'obsédoient pas le Ministre, & surtout ne lui faisoient pas craindre de cheoir, s'il ne se rendoit docile à seurs inspirations, s'il ne gouvernoit par eux & sous eux.

L'ANGLOIS.

Voilà de grands inconvéniens!

LE MARIN.

Si grands que M. le Duc de Choiseul, lorsquiil

avoit ce Département, étoit tenté de casser tout le Corps, pour le recréer ensuite sous une nouvelle forme, sentant bien qu'il n'avoit que ce moyen violent d'y remédier. Ne nous ayant plus fous sa direction ; il n'v a pas pris le même intérêt. Son cousin, le Duc de Praslin, étoit trop foible, trop inappliqué pour avoir de si grandes vues. Il a trouvé doux, au contraire, de laisser ainsi faire la besogne par ceux oui vouloient bien s'en charger. Est venu M. de Boy. nes, tout neuf, fans confistance par lui-même, paitri d'ambition & d'amour-propre. Le moyen qu'il pût tenir tête à de grands Seigneurs, qui l'écrasoient de leur nom, de leur crédit, de leur fupériorité! M. Turgot n'a fait que passer. Nous avons aujourd'hui pour Chef un ancien Lieutenant général de Police. La Marine n'a pu que se détériorer sons ces Ministres & se remplir de nouveaux abus.

L'ANGLOIS.

Et qu'a - t - on fait de ce Corps d'Officiers de la Compagnie des Indes? J'en ai toujours out dire du bien.

LE MARIN.

Certainement, il faut avouer que c'étoit ce que nous avions de mieux. Sous M. de Boynes, il a été question un moment de les incorporer parmi nous. Bientôt un cri général s'est fait entendre, toute la Marine s'est révoltée contre un pareil sacrilege. Il a fallu abandonner ces braves gens à leur malheureux sort. Ils sont même, je crois, restés la plupart sans traitement, quoique les Actionnaires eussent stipulé dans

leur acte de cession au Roi que S. M. s'obligeroit de les récompenier.

L'A NIGOLOIL'S.

Cela est incroyable. Il n'y a pasi deux gouvernemens comme le vôtre! Enforte qu'aujourd'hui, si vous aviez la guerre avec nous, on ne sauroit qui envoyer dans l'Inde!

miele Minister wit und Line Miarm in . erlield gut ereit

là. Mais, en général? notre Corps n'est point du fait de cette navigation.

tercepter für See. Et Beave Sark Traux de la Compa-

Sans doute, on auroit recours alors à ces officiers qu'on dédaigne aujourd'hui.

Je me rappelle ca and My white dire. Ceft en

Cela ne feroir pas possible. Naturellement ils ne voudroient pas être sous nos ordres, & jamais un officier de la Marine, que dis je? jamais un Garde, marine n'a servi sous un Officier bleu.

L'ANGLOIS.

Que veut dire cette dénomination?

e

u

3-

LE MARIN.

Nous appellons ainsi ceux qui n'ont point de grades dans la Marine du Roi, ou qui n'ont que des grades intermédiaires, & ne roulent point parmi nous. Les Capitaines de flute, de brûlot, de trégate, même les officiers de port, quoiqu'ils ayent cet avantage, & puissent parvenir au rang d'officier général, nous ré-

pugient beaucoup, & c'est à qui ne sera pas campagne avec eux.

L'ANGLOIS.

Geurs to uniformation of the state of a series at the state of the state of

svery in how Let MAR IN College Brove

Oh! c'est comme cela.... Durant la guerre derniere un Ministre qui auroit bién dû connoître l'esprit de notre Corps, puisqu'il en étoit, M. de Massiad, a fait échouer une des plus utiles & des plus sûres expéditions qu'on eut entreprises. Il étoit question d'intercepter sur Ste. Hélene vos vaisseaux de la Compagnie des Indes à leur retour.

L'ANGLOLS compteb no up

Je me rappelle ce que vous voulez dire. C'est en 1759. Nous en avons bien ri en Angleterre. J'avois un de mes parens sur un de ces bâtimens, qui m'as-fura qu'il n'avoit tenu qu'aux François, de s'emparer des cargaisons de ces navires, valant plus de 25 millions.

LE MARIN.

C'est précisément ce dont je voulois parler.

L'ANGLOIS.

J'ai vu à la Haye en 1760, l'auteur du projet, un nommé Marchis. Il me conta comment M. de Mas-fiac lui avoit laissé l'espoir de l'exécuter lui-même; comment, lorsque cet étranger sut assez avancé pour ne pouvoir plus reculer, il lui sit entendre ensuite qu'il n'étoit pas possible qu'il commandat en chef, &

l'éblouit par un brevet de Capitaine de frégate pour la campagne, en l'assurant qu'il seroit toujours l'ame & le conseil d'un M. de Marniere, qui sut chargé de l'expédition; comment, par la jalousie & l'orgueil des officiers les plus subalternes & la mollesse du chef, il resta, sans la moindre fonction, dans l'état le plus passif; comment, malgré toutes les sottises saites, au moyen du peu d'égard qu'on eut à ses conseils, on vit cependant les navires indiqués, dans le tems prescrit, de maniere à pouvoir s'en emparer; comment ensin, on manqua toutes ces captures, malgré la facilité de les saire.

OT

15%

-

it

a ć÷

34

a-

en

ois

IS-

or il-

un as-

e;

ur

ite

30

LE MARIN.

C'est à la lettre. Ce coup de main ne rata que par l'antipathie du corps des officiers contre l'intrus qu'on avoit mêlé parmi eux.

L'A'n' L'O's siob foos at do

Cette basse envie étoit cependant bien aveugle. La pousser au point de manquer sa fortune! On a peine à croire de pareilles choses, d'autant que vous autres Messieurs de la marine Royale, passez pour n'être pas dénués de l'esprit d'intérêt, pour être très-mercénaires, pour aimer à faire la pacotille.

LE MARTN. STOY 191919

On ne peut le nier. C'est prouvé par trop d'exemples. On a vu dans la derniere guerre des vaisseaux formidables ne pouvoir manœuvrer pour être trop chargés, & se laisser ainsi prendre, presque sans tirer pugnent beaucoup, & c'est à qui ne fera pas campagne avec eux.

L'ANGLOIS.

Rour des marins, vous êtes bien délicats, Mes-

sycome in how LEMMARIN.

Oh! c'est comme cela.... Durant la guerre derniere un Ministre qui auroit bién dû connoître l'esprit de notre Corps, puisqu'il en étoit, M. de Massiac, a fait échouer une des plus utiles & des plus sûres expéditions qu'on eut entreprises. Il étoit question d'intercepter sur Ste. Hélene vos vaisseaux de la Compagnie des Indes à leur retour.

L'ANGLOLS compten no po

Je me rappelle ce que vous voulez dire. C'est en 1759. Nous en avons bien ri en Angleterre. J'avois un de mes parens sur un de ces bâtimens, qui m'asfura qu'il n'avoit tenu qu'aux François de s'emparer des cargaisons de ces navires, valant plus de 25 millions.

LE MARIN.

C'est précisément ce dont je voulois parler.

L'ANGLOIS.

J'ai vu à la Haye en 1760, l'auteur du projet, un nommé Marchis. Il me conta comment M. de Mas-fiac lui avoit laissé l'espoir de l'exécuter lui-même; comment, lorsque cet étranger sut assez avancé pour ne pouvoir plus reculer, il lui sit entendre ensuite qu'il n'étoit pas possible qu'il commandat en chef, &

l'éblouit par un brevet de Capitaine de frégate pour la campagne, en l'assurant qu'il seroit toujours l'ame & le conseil d'un M. de Marniere, qui sut chargé de l'expédition; comment, par la jalousie & l'orgueil des officiers les plus subalternes & la mollesse du chef, il resta, sans la moindre fonction, dans l'état le plus passif; comment, malgré toutes les sottises saites, au moyen du peu d'égard qu'on eut à ses conseils, on vit cependant les navires indiqués, dans le tems prescrit, de maniere à pouvoir s'en emparer; comment ensin, on manqua toutes ces captures, malgré la facilité de les faire.

11

.

it

3

C+

a-

ti:

is

s-

or

1

un as-

e ;

ur

ite

30

LE MARIN.

C'est à la lettre. Ce coup de main ne rata que par l'antipathie du corps des officiers contre l'intrus qu'on avoit mêlé parmi eux.

L'A'N'G L'O'I saob nopar al do

Cette basse envie étoit cependant bien aveugle. La pousser au point de manquer sa fortune! On a peine à croire de pareilles choses, d'autant que vous autres Messieurs de la marine Royale, passez pour n'être pas dénués de l'esprit d'intérêt, pour être très-mercénaires, pour aimer à faire la pacotille.

LE MARTH.

On ne peut le nier. C'est prouvé par trop d'exemples. On a vu dans la derniere guerre des vaisseaux formidables ne pouvoir manœuvrer pour être trop chargés, & se laisser ainsi prendre, presque sans tirer un coup de canon. Mais si nous aimons bien l'argent, nous aimons encore plus l'honneur.

L'ANGLOIS.

ou l'en charcé de De quel honneur voulez-vous parler? car le véritable est de bien servir sa patrie. land sinisting self

and all mail and L R. M A R I N. 1 1 1 1 1 1 1

Ce n'est pas de celui-là dont nous nous piquons, mais d'un qui nous touche plus personnellement, de l'bonneur du Corps; c'est de ne point souffrir d'étrangers qui fassent mieux que nous, qui nous donnent des leçons, furtont des ordres, & de tout facrifier, plutôt que de recevoir cette humiliation.

L'ANGLOIS.

F

1

Ce principe pourroit être bon, s'il excitoit les talens parmi ves camarades, si, pour ne point être surpassés, ils faisoient eux-mêmes des prodiges. Mais de la façon dont vous m'en parlez, ils n'en font pas là. Care Lafts onvia decir caren an ara blon a

LE MARIN.

Il ne faut cependant pas prendre les choses trop à la lettre. Dans le grand nombre nous avons encore des officiers de distinction, mais plus à la queue ou dans le centre du corps qu'à la tête. Voulez - vous bien me prêter votre almanach?

L'ANGLOIS.

Très volontiers. Je serai fort aise de connoître les illustres adversaires que nous aurions à combattre. en cas de rupture.

(Ici, je lui remis mon Etat de la Marine, Et il apositilla successivement les noms que je vais vous indiquer.)

ie.

ri-

11

14

de

n-

nt

r,

17

a-

ır.

is

nt

la

es

ns

ne

tre

e.

LEE MIA RATINGO BI

Quant à nos deux Vice Amiraux, vous pouvez les apprécier aussi-bien que moi. M. le Maréchal de Conflans & M. le Comte d'Aché sont trop connus des Anglois pour avoir rien à vous en dire. Tous deux vous ont encore été plus utiles que l'Amiral Byng à la France. Vous devez au premier la perte entière de notre Marine, & au second vos prodigieux succès dans l'Inde, la prospérité de vos Etablissemens & la destruction de notre Compagnie; mais vous avez tiré parti même de la faute de votre Amiral en le faisant servir d'exemple. On ne connoît point cette manière d'instruire chez nous: au contraire, on a récompensé M. d'Aché, en le metrant à la tête de notre Corps, & l'on s'est contenté de ne pas donner à M. de Conflans le Cordon bleu, auquel il aspiroit.

L'Anglous.

Que cet honnête homme ne venoit-il chez nous! Nous ne lui aurions pas donné nos flottes à commander, mais tous les cordons qu'il auroit desiré.

LE MARIN.

C'étoit celui de Turquie qu'il lui falloit.

L'ANGLOIS.

Et vos Lieutenant - généraux. Vous avez sans doute là de vieux routiers, des loups de mer?

LEMARIN.

Ne plaisantez pas. En voilà un qui vaut bien les vôtres: le Comte d'Estaing. Il a toutes les qualités essentielles à un Flibustier, un courage intrépide, une fanté robuste, une activité, une patience infatigables: il n'a d'autre désaut que d'avoir la vue basse. Il a en outre toutes celles nécessaires au commandement, la tête la mieux organisée, de la dignité, de la fermeté, un amour ardent de la discipline. Il est travailleur: actuellement il a quatre Sécrétaires qu'il emploie; il joint la théorie à la pratique, il a de grandes vues, s'occupe sans relâche de son métier, & ne seroit pas moins bon Ministre qu'excellent Général.

L'ANGLOIS.

Malgré cela j'ai oui dire que votre Corps ne l'ai-

LE MARIN.

Parce qu'il est entaché de ce péché originel que rien ne peut effacer, qu'il est un Intrus.

L'ANGLOIS.

Mais c'est un homme d'un grand nom, ce me sem-

LE MARIN.

Personne ne l'ignore, mais il n'a point passé par les grades. Un gentilhomme qui sert depuis quarante ans, qui sait que sans se presser en rien, sans se distinguer, il doit parvenir avec le tems à être officier général, voit de mauvais œil un personnage qui, sous prétexte de belles actions, vient lui passer sur le

corps & le reculer de son rang. Cela n'étoit point dans ses arrangemens, lorsqu'il s'est fait garde de la marine; & une récompense ainsi accordée au mérite, est à ses yeux un passe droit lui rendant odieux l'individu convert d'une gloire qui l'offusque.

25

i-

е,

ti-

e.

e-

de

a

'il

n-

ne

ai-

ue

m.

oar nte

in-

gé-

us

le

L'ANGLOIS.

Je commence à me rendre. Je n'étois pas au fait d'une hiérarchie militaire, où les rangs se reglent sur les rides & non sur les cicatrices. Cela ne se pratique pas ainsi chez nous. Chaque Nation a sa inéthode.

BULE MART Not she sports

Raillerie à part, il faut convenir que nous n'avons dans notre Corps personne qui approche du
mérite de M. le Conte d'Estaing. Aussi, malgré les
clameurs élevées contre lui, lorsque le Boynes le
redoutant, l'a envoyé à Brest pour y commander,
personne n'osa broncher, & il sit respecter ses ordres
avec une austérité à laquelle nous n'étions pas accoutumés. C'est ce qui s'appelle un maître homme
dans toute la force du terme.

L'ANGLOUIS. Hab tolla inte

Qu'est-ce que ce M. de Beauffrement, Prince de Listeneis. Vois encore un grand nom?

LEMARIN.

Celui-là est dans les regles. Il a cheminé par tous les dégrés. Aussi a-t-il l'esprit du Corps supérieurement. Du reste, il a bien fait, car ses talens ne l'auroient surement pas fait connoître. Il

aime cependant affez fon metier, il en parle avec plaisir, par loquacité, pour bavarder, plutôt que par attrait véritable, car il ne l'a jamais étudié. est d'une ignorance crasse. Il commandoit une Division dans l'Escadre de M. de Conflans, & prenant pour fignal de chasse celui de ralliement, il se mit à fuir à pleines voiles, jusqu'à ce qu'il eut atteint la rade de l'isle d'Aix. 110 , 21upilue . fur les rides & non far les Kirgrices. Cell re se pratique pas a ma Ber De Chaque Nation a fa

En voilà assez. Je m'en souviens à présent le C'est encore un de nos amis. J'avois l'ingratitude de le méconnoître! Belletis a heart, it town conveni

List M. A. R. I N. silon and anov

Quant au Comte d'Aubigny, c'est un homme fage, appliqué à fon métier, bon pour remplir une mission ordinaire, mais qui ne s'est pas signalé dans aucune action d'éclat ni de têté. & radacord stoin sacolisque

Le Comte de Roquefeuille a beaucoup d'esprit, est parfaitement instruit, mais si distrait qu'on ne peut rien lui confier. Il feroit voile pour le Nord, comptant aller dans le Sud?

L'Anglois, lisant aussi, Or el ce cue co

Et le Marquis de Saint-Aignan?

LE MARIN.

Pauvre homme! n'ayant que fon nom pour lui. Le Comte de Cousages la Rochefoucault, de mêems ne Fauro ant lemment pre fait conceller, III

manœuvrier, meilleur matelot que capitaine, franc, étourdi, fort libertin; en un mot, grand seigneur dans toute la sorce du terme, en ayant les travers & les vices. Quant au Vicomte de Morogues, appellé dans les ports par dérisson le Vicomte de Morgue, c'est autre chose. Il ne manque point de talent; il est bon artilleur, mais encore plus grand intriguant; c'étoit un des conseillers du Boynes; il étoit de ses parties sines, & lui faisoit faire tout ce qu'il vouloit, c'est-à-dire bien des sottises. Du reste, il a été peu à la mer; il ne s'y est nullement signalé; il n'a pas devers lui aucune action, aucune campagne mémorable ou connue.

En voici un autre qui n'a pas inventé la poudre, mais qui prouve que, dans notre métier, le cœur est la partie essentielle, qu'il peut suppléer à la tête. Si tous nos camarades avoient comme lui payé de leur personne dans la dernière guerre, vous n'auriez pas tant de vaisseaux à nous & tant d'autres chos s vrai-

C

le

Ú

nt

à

a-

1

Ç

ft

le

V S

,

'n

e

n

at D-

i.

ê-

e

^{(8) ,} Né à Aix, poli, facile dans le commerce. Il a cu , plusieurs commandemens depuis la paix. C'est au tems à dévélopper ce qu'on doit attendre de ses talens.

⁽⁹⁾ Autrefois le Chevalier de Rohan. ,, ll aime fon métier, le possede & en est possédé. Il est, de l'aveu de toute la , Marine, le meilleur matelot du Roi de France. Il n'est pas fon meilleur foldat; on parle du Terrible, du fond de cale,

^{, &}amp; l'on se tait du reste.

" Il étoit bien jeune alors: c'est aux occasions à fixer sa réputation.

femblablement. Il a perdu un bras dans un commandement. (10) C'est M. de Maurville.

L'ANGLOIS.

Je connois ce nom-là; car nous mettons aussi sur nos tablettes ceux qui nous ont fait du mal & nous conservons de l'estime pour eux, au désaut de reconnoissance.

LE MARIN.

Voilà tous nos Lieutenant-généraux qui, à les apprécier à leur juste valeur, se réduisent à un, digne de tous points de remplir les fonctions d'un grade aussi supérieur. Mais M. de Sartines nous en promet de sa façon, & nous jugerons de son choix.

L'ANGLOIS.

Etes-yous mieux en Chefs d'Escadre?

LE MARIN.

Poursuivons. Le Bailly de Raimond d'Eaux, excellent officier en tems de paix.

⁽¹⁰⁾ Relation du combat de l'Aquilon, du 20 Mai 1756..., Grand courage de M. de Maurville, qui, le Chirurgien vou-lant lui conferver le bras, s'écrioit: il est inutile; coupez ce qui reste, mettez l'appareil & qu'on me monte sur le Gaillard..., Il ne put monter, mais il s'écria de nouveau: courage, grand seu! Je désens d'amener..... Il ajoutoit qu'avec de l'intrépidité l'on vaincroit..... On ne connoît plus de sabords à l'Aquiston..... L'Anglois a fini par envoyer ses cuilliers & sourchettes, saute de munitions...... L'Aquilon a tiré 1,100 & plus de boulets de 12..... On dit qu'on n'a jamais vu de vaisseau dans l'état où étoit l'Anglois. On doute qu'il puisse res gagner ses côtes,

Le Comte d'Osvilliers, dévot & point hypocrite, conséquemment faisant bien son métier, ce qu'il met au rang de ses devoirs; borné, du reste, & sans aucune action d'éclat qui annonce des talens supérieurs.

Du Chaffault de Besné. Nous en avons déjà fait mention. Il sera sûrement avancé à la fin de la campagne, & le meilleur Lieutenant général après M. d'Estaing. ante cons les officiers du Départament

r

15

e

Ti

le

X.

ou-

ce

...

and

idi-

mi-

net-

lus

ais-

re-

Mercier. Bon à accoupler au Bailly de Raimond d'Eaux constituent la par rang. L'account de la la constituent la

Le Comte de Breugnon (11), de pietre mine, peu imposant dans le commandement, ayant beaucoup servi durant la derniere guerre & même depuis.

De la Touche. Encore un auquel vous devez des actions de graces . Messieurs les Anglois.

MON STATE OF STATE OF

s neux i Mis Du Coahante & de Leuran, reis qui en croble ne valent pas l'un que de vos Lieutenspre-Oui, ce personnage figure dans les tableaux de notre Wauxhall (12), C'est à lui que nous sommes redevables, si je m'en souviens bien, de la conquête de la Martinique. guair, mais celt mon avir

⁽¹¹⁾ Sous la date du 19 Mars on lit : , M. de Breugnon , Lieutenant e vaisseau, est le fils d'un des plus anciens & , des plus braves officiers de la Marine, qui a servi avec dis-, tinction dans toutes les campagnes du grand du Guay. Un , exemple aussi prochain mene loin quelquesois & est bien propre à exciter l'émulation. Aussi M. de Breugnon ne manque ni d'ardeur ni de talens pour le métier. Il a fervi dans si les dernieres guerres fur les gardes-côtes, a commande croisé & convoyé des flottes & a bien fait partout.

through the Mark Miss Trometer

Dabon, est actuellement en activité, commande la Division de Toulon, un des meilleurs marins au Département de ce Port, peu sécond en habisés gens.

Chevalier Fouquet: Vicomte de Roquefeuil. Ces deux

n'ont encore point figuré en chef.

La Jonquiere Taffanel, grand pacotilleur, comme presque tous les officiers du Département de Roche. fort. Voutron, Idem.

De Broves est parvenu-là par rang d'ancienneté, n'a jamais fait parler de lui, n'a point commandé. On ignore absolument son mérite.

L'ANGLOIS.

Ainsi je vois que vos Chess d'Escadre se réduisent à deux, Mrs. Du Chaffault & de Breugnon, mais qui ensemble ne valent pas l'unique de vos Lieutenant, généraux.

LE MARIN.

Au gré de bien des gens ce sera juger fort à la rigueur: mais c'est mon avis,

L'ANGLOIS.

Peut-être dans vos Capitaines de vaisseau, dont le nombre me paroît fort considérable, en est-il davantage sur lesquels on puisse compter dans l'occasion.

LE MARIN.

Cela doit être sur le grand nombre. Je trouve d'abord parmi ceux qui prétendent à la Cornette & quivont y passer incessamment, M. de Guichen, qui a com-

mandé l'année derniere l'Escadre d'évolution : M. de la Touche Tréville, annonçant beaucoup de choses, & en ayant fait peu bien: le Chevalier du Dremay Desroches, l'homme le plus fin, c'est-à-dire le plus fourbe de la Marine. Il a été Gouverneur de l'Isle de France, & ne s'y est fait connostre que par des tracasseries & des querelles, dont l'astuce & la faveur l'ont tiré sans qu'il soit justifié véritablement aux yeux des honnêtes gens. Le Chevalier de Fabry s'est emparé du Ministre & a de grandes prétentions, mais n'ira pas bien loin par son mérite personnel. Le Vicomte de Rochechouart, n'ayant gueres qu'un beau nom pour lui. Le Chevalier de Ternay, l'officier qui s'est signalé le dernier dans la guerre de 1757, & a conservé l'honneur du pavillon, lorsque tout étoit perdu. Il a relevé le Chevalier Desroches dans l'Inde, & s'y est acquis plus d'amour & de considération.

Entre la foule des autres qui ne font pas si près d'ètre Officiers généraux, je remarque Riouffe, sorti du port, parvenu par son mérite. Il n'ira pas plus loin, & ses talens même sont circonscrits dans des missions

particulieres.

ņ

)t

ıi

t.

111

i-

le

n-

a- :

ni: mLe Comte de Grasse du Bar a beaucoup servi, plus pour exister que pour acquérir de la gloire. Bon subalterne, parce qu'il est souple, incapable de commander, parce qu'il est insolent & n'a point de tête. Son nom est connu de tout tems dans la Marine, mais sur les listes seulement. Aucun de ses ancêtres ne s'y est signalé par des saits mémorables dignes de passer à

la postérité. L'amour de l'argent lui a fait épouser la fille d'un premier Commis & faire une méfalliance. plus rare en Provence que dans les autres provinces.

Hettor, plus digne de descendre du valet de carrent que du heros de Proyecto h il .amin. M al so

Chevalier de Montell a beaucoup commandé, a defir de mériter, mais vient de faire une sottise dans l'Escadre.

Bougainville, fils d'un Notaire, intrus, ayant fait beaucoup de métiers, encore jeune, ardent & décidé à parvenir de quelque maniere que ce foit.

Bigot, mal vu, comme frere de l'Intendant du Canada deshonoré: d'ailleurs n'a pas un de ces meri,

tes transcendans qui effacent toutes les taches.

Le Marquis de Vaudreuil, d'un nom respecté dans la Marine, fait pour parvenir à tout, n'a point encore de grandes actions par devers lui, mais en fera furement si l'occasion s'en présente.

Tronjoly, officier de mérite, plein d'ardeur & d'i-

magination, fans cesse occupé de son métier.

La Poype Vertrieux, connu par une mauvaise brochure fur la Marine.

Le Marquis de Chabert, de l'Académie des Sciences: bon la plume à la main.

Le Comte Dumaitz de Goimpy, à distinguer, peut aller low, ob thich en & malon to hop

Le Comte d'Amblimont, le plus bête de la Marine, & c'est beaucoup dire!

- Saulx de Rosnevet, s'occupe de son métier, a du

talent pour la construction, de l'imagination, & brule de se saire connoître.

1

2

9

t

a .

Entre les Lieutenans & Enseignes de vaisseau, trop jeunes pour s'annoncer autrement qu'en donnant des espérances, je trouve M. de Trobriant, déjà ancien & sait pour être incessamment à même de se distinguer dans le grade de Capitaine de vaisseau.

M. de Fleurieu, tout jeune & d'un mérite éminent en théorie, s'est fait connoître à Lyon, dès le college, par une these brillante qui annonçoit sa vocation. Elle avoit pour objet l'application des Mathé. matiques à l'Art Nautique. Ses talens lui ont valu la confiance la plus intime du Ministre, & sûrement il l'avancera de bonne heure & sera en sa faveur un pas-fe-droit bien mérité.

Cormi, Lieutenant parvenu à ce grade, étoit un Corfaire dans la derniere guerre &, par une foule de belles actions, a forcé, pour ainfi dire, l'entrée de notre Corps, & seroit un des hommes les plus dangereux pour vous en cas de guerre.

De Borda est très connu par des voyages entrepris pour la persection des cartes marines, des instrumens utiles à la mer, de l'astronomie & des sciences occupant l'Académie, dont il est membre.

Le Chevalier de Marguery, le Chevalier de la Coudraye, d'Asnieres, de Flotte, du Rozily, de Rochegude, de Bonnaventure; &c. je ne finirois pas en vous nommant tous nos jeunes gens qui s'appliquent & font animés d'une belle émulation. C'est au tems & aux circonstances à développer leurs talens. Puissent l'orgueil, l'insubordination & l'envie ne pas les flétrir l Ces défauts, trop communs dans notre Corps, en ont empêché plusieurs de briller dans la carrière, & surtout d'être utiles à la patrie.

L'ANGLOIS.

Je vois que tous ces Messieurs ne menacent que nos descendans.....

Nous nous séparames alors, & j'appris peu après que cet Officier, dont j'avois en quelque sorte reçu le testament de mort, n'existoit plus; ce qui me permet d'avoir moins de ménagement & de vous le nommer pour donner plus de poids à ma Lettre.

Ne vous voilà pas mal au fait d'une partie qui doit vous toucher effentiellement, & peut-être en favez-vous plus long aujourd'hui que ce Lord North, que je voudrois bien voir à Philadelphie. Je le desire-rois-là pour qu'on en sit justice, puisque nous n'a-vons pas le courage de nous la faire. . . . Pardon de mon humeur, Milord, mais toutes les sois que je lis nos gazettes, elle augmente. Il faut cependant la mettre de côté, pour vous embrasser avec la cordialité que vous méritez.

Paris, ce 4 Juillet 1776.

LETTRE II.

Sur l'Etabli Jement d'une Caiffe d'Efcompte.

Turgot, durant fon Ministere, Milord. s'est toujours occupé des moyens de parvenir à la ré. duction de l'intérêt de l'argent. Il sentoit parfaite. ment que c'étoit la seule maniere de se mettre au niveau des autres Etats, & de procurer à la France l'accroissement de prospérité & de richesse dont elle est susceptible. Mais plus instruit qu'un de ses prédécesfeurs (1), il savoit que cette baisse ne devoit point s'opérer forcément; que le Gouvernement n'avoit à s'en mêler en rien, & qu'elle ne pouvoit être que la fuite naturelle d'une plus grande abondance d'espe. ces, & furtout d'une circulation plus libre & plus rapide. C'est dans cette vue qu'il avoit adopté le plan d'une Caisse d'escompte, ainsi que le porte le préambu. le de l'Arrêt du Conseil qui l'institue. Il n'a été publié que peu avant sa disgrace, & comme l'usage de ce royaume est que le Ministre fuivant ne soutienne pas, néglige, contrarie, ou souvent même détruise l'ouvrage de son prédécesseur, on avoit lieu de crain-

⁽¹⁾ M. de Laverdy avoit fait rendre par le Roi une Loi, qui réduisoit l'intérêt de l'argent à 4 pour cent. Son successeur, M. Maynon, sut obligé de le remettre à 5.

dré que ce projet n'avortat avant son exécution. Mais M. de Clugny a rassuré les Entrepreneurs à cet égard, par une Lettre adressée au Sr. de Mory, nommé provisoirement Caissier de cet établissement, où il annonce que son intention est de n'y apporter aucun changement; qu'il le voit sous le même point de vue que M. Turgot, & qu'il est disposé à le faire exécuter & à le favoriser en tout ce qui dépendra de lui. En conséquence il a pris une sorte de forme, & je me détermine à vous en parler.

Outre la baisse de l'intérêt de l'argent, principal objet de la Caisse d'escomte, le même préambule déjà cité en présente d'une utilité plus étendue, comme de sûreté & d'économie pour les particuliers. Ainsi ses sonctions seront, d'une part, d'escompter au plus à 4 pour cent par an, tous les effets commerçables, de l'autre, de se charger en recette & dépense, des deniers & caisses des particuliers qui le desireront, sans pouvoir exiger d'eux aucune commission. On lui permet d'ailleurs de faire le commerce des matieres d'or & d'argent, soit pour l'occuper en cas qu'elle reste oissve, soit pour la dédommager des sacrifices qu'elle fait par un prêt au dessous du taux ordinaire, surtout entre négocians & sinanciers.

Les fonds d'avance de cette Compagnie en commandite (c'est-à dire sans aucune autorité entre les membres) sont de quinze millions, desquels dix ont dû être versés au premier Juin au trésor Royal, & dont le remboursement avec les intérêts se fera en treize années, à raison d'un million par an, payable de six mois en six mois, sur le pied de 500,000 Livers par semestre.

4-

t,

er

nt

it-

n.

le

al

le

n.

rs.

er

m-

e.

le

m.

m-

C-

lé-

au

30

m-

les

ont

å

Tel est le résumé des clauses les plus essentielles de l'établissement, qui font naitre plusieurs réslexions bien naturelles: d'abord on juge que tout cet appareil de bien public prétendu n'est qu'un leurre pour déguiser & colorer un emprunt véritable que le Roi fait fous une forme bisarre. Comment concevois autrement la conduite d'une Compagnie, qui se réunissant pour faire des fonds nécessaires à ses opérations, qui ne pouvant bénéficier que sur une grande circulation, commence par se dessaisir des deux tiers & les remettre entre les mains de S. M. ? Ensuite, l'on trouve absurde le prétexte qu'en donne l'Arrêt du Conseil, de faire servir ces dix millions de sûreté & de garantie générale des opérations de la dite caisse. Il est très plaisant de voir ces Messieurs offrir le Roi pour leur caution, eux qui ne veulent point d'effets fur le Roi, & se déclarent pour n'en point escompter, comme vous le pouvez voir, Milord. Qu'est-ce d'ailleurs qu'un gage qui diminue chaque année, & rentre en peu de tems dans leurs mains?

Aussi s'est-il trouvé peu de capitalistes qui aient goûté ce placement d'argent, & dès la premiere as-semblée tenue le 26 du mois dernier, il n'y a eu que 40 Actionnaires, & dans ce petit nombre de votans tous n'étoient vraisemblablement pas en titre. Quoi

qu'il en soit, je n'ai pas manqué de m'informer de ce qui s'y étoit passé. Elle s'est ouverte par un beau discours, dont on a délivré copie à chacun des assistans.

Les Actionnaires encouragés par cette harangue patriotique, brûlant de la ferveur de l'enthousiaste de la Caisse d'Escompte, ranimerent leur consiance, procéderent à la nomination de sept Administrateurs, le Caissier compris (2), & l'on vit avec peine entre les noms de ces Elus celui d'un homme qui avoit autresois proposé d'établir une Banque sur les ruines de la Compagnie des Indes, & avoit fait banqueroute peu après (3).

Quoi qu'il en soit, diverses circonstances sont préfumer que malgré ces préparatifs la Caisse en question ne réussira pas, & ne se sormera jamais solidement.

1º. L'Arrêt du Conseil ordonne que les dix millions devoient être versés au premier Juin dans la Caisse du Trésor Royal; mais le Public ne s'empressant pas de porter son argent à celle de ces Messieurs, ils n'ont pas jugé à propos de se mettre sottement à découvert d'une pareille somme pour leur propre compte, & il y a apparence que le Roi n'en pouvant pas tirer meilleur parti, sera sorcé de les dispenser de tenir cette condition de leur engagement.

20. Cette Caisse d'Escompte n'est pas comme tou-

⁽²⁾ Mrs. Sellonf, Pache, Marck, de Lesser, Panchaud, de Saint-Janvier & de Mory.

⁽³⁾ Le Sr. Panchaud.

tes celles de cette espece, comme les Banques de tous les Etats: elle examine, elle discute les papiers qu'on lui apporte, rejette les uns & admet les autres à son choix. D'abord, tout ce qui est sur le Roi n'est point reçu: elle l'auroit trouvé bon pour lui consier l'argent des dupes qui auroient pris de ses actions, mais les manutenteurs de la machine ne trouvent pas sage d'y hasarder leurs propres sonds. Ensuite les esfets sur particuliers sont encore susceptibles de beaucoup d'arbitraire, & le tems de l'échéance détermine surtout l'acceptation. On ne se charge d'aucune Lettre de change à plus de deux usances.

- 30. Suivant son institution, elle s'annonçoit comme devant recevoir gratuitement les revenus des particuliers, soit à la ville, soit sur les Etats, soit ailleurs; elle y déroge déjà en ce point & ne vaque point à un service dont elle craint d'avoir la charge sans le revenant bon, qui devoit dépendre de l'emploi momentané de ces sonds, & qui ne peut avoir lieu, les siens ne circulant pas encore dans leur totalité.
- 4°. Les actions de cette Caisse ne sont point mises en jeu comme tous les autres effets: on n'en voit aucune sur la place, soit en gain, soit en perte; d'où l'on conclut assez naturellement qu'elle n'est qu'un simulacre, un établissement phantastique, n'ayant encore pris aucun corps, aucune consistance, qui s'évanouira comme il s'est formé, sans qu'on s'en apperçoive ou s'en ressente.

Dans le vrai, rien de plus absurde qu'une imagi-

nation de cette espece sous ce Gouvernement - ci, où rien n'est stable ni sacré. Qui oseroit aventurer sa fortune aux mains d'un prétendu Caissier, qui à la premiere requisition du Ministre des finances ne pourra s'empêcher de lui donner ses cless, & de le laisser fouiller à son choix dans sa Caisse? Ignore-t-on ce qui se passoit à la Compagnie des Indes, des fonds de laquelle le Contrôleur général disposoit comme de ceux du Tréfor Royal? Ouvroit - elle un Emprunt, c'étoit toujours le Roi qui commençoit par mettre la main dessus, & le remplaçoit après quand & comme bon lui sembloit. N'a ton pas vu un Abbé Terrai piller la Caisse des Fermes, celle des Receveurs généraux des Finances, & ces Caisses plus facrées encore, appellées des Confignations (4), fous la fauvegarde immédiate de la Justice? Viol d'un dépôt public, qui auroit mérité la corde au particulier qui s'en seroit rendu coupable! N'a-t-il pas poussé l'infamie jusqu'à y mettre au lieu d'argent de mauvais Effets Royaux, perdant 30, 40 ou 50 pour cent, jusqu'à forcer les malheureux plaideurs, étonnés d'une telle métamorphose, à se taire & à recevoir ce qu'il lui plaifoit leur donner (5)? L'apologiste de la Caisse d'Es. compte compare donc mal à propos celle qu'il s'agit

⁽⁴⁾ On appelle ainsi des Dépôts, où les plaideurs sont obligés de consigner certains sonds, jusqu'à ce que la Justice ait reconnu & déclaré le vrai propriétaire.

⁽⁵⁾ C'est ce qu'on lit du moins dans des Mémoires sur l'Administration des finances en France, sous M. l'Abbé Terrai.

d'établir, aux diverses Banques de l'Europe, & furtout à celles de la Hollande & de l'Angleterre; établissemens posés sur les fondemens - même de ces Etats. & qui ne peuvent manquer que par leur subverfion. Les raisons de confiance qu'il tire de l'intérêt bien entendu du Gouvernement, de se ménager une pareille ressource, en ne s'en permettant aucun abus, est illusoire sous des Ministres égoistes & précaires occupés à le tirer d'un embarras urgent, & disposés à sacrifier un fiecle de bonheur politique à un moment de jouissance personnelle. Le passé en fournit des exemples continuels; & l'on ne peut qu'admirer l'aveuglement ou l'innocence de l'Orateur, qui semble parler comme un homme neuf en France, n'ayant jamais vû, ni lû, ni qui dire rien de ce qui s'y fait iournellement.

Par une petite rule, souvent employée, mais ensintoujours bonne, parce qu'il y a toujours des dupes, les Chefs de la Caisse d'Escompte ont imaginé de publier une Lettre d'un Anglois prétendu à un de ses compatriotes, où ils exaltent jusqu'aux nues leur propre projet, & ne le donnent modestement que comme un Plan perfectionné de notre Banque de Londres. Vous jugez bien, Milord, que jamais Anglois, à moins qu'il ne soit habitant de Bedlam, n'a pu penser ni écrire cela. D'ailleurs, l'éloge outré qu'on y trouve de la France & de son Gouvernement actuel, trainit l'auteur & le décele pour un de ces adulateurs gagés, qu'ont toujours les Ministres quand ils veulent

faire proner quelque plan 'ou entreprise: mais j'aime cette exclamation trop vraie & que chacun de nos concitoyens doit faire souvent: ,, Qui nous auroit dit en ,, 1762 que dans 13 ou 14 ans la France seroit heu,, reuse & slorissante, & nous affoiblis & ruinés, l'au-,, rions-nous cru?" Nous ne l'attribuerons pas, sans doute, comme l'auteur, à la vertu & à la sagesse de sa Nation, mais bien à l'imbécillité de la nôtre, à l'esprit de vertige & de démence de notre Cour. Quand cela finira-t-il? J'ai peur que ceci ne soit long, dit le Prophète de malheur, & je crains que ce pronostic de sa Lettre ne soit le plus vari:

O Cives, Cives, que vos dementia cepit?

Paris, ce 11 Juillet 1776.

LETTRE III.

Sur un Livre obscene intitulé: La Foutromanie.

Je ne vous fais mention, Milord, de cet ouvrage infame, que parce que vous voulez ne rien ignorer de ce qui attire l'attention de cette capitale. Il y occa-fionne un bruit si considérable, que j'ai eu envie de le lire. Il est fort rare. M. Le Noir a les ordres les plus précis du Gouvernement d'en empêcher la distribution. Malgré cette inquisition, la cupidité audacieuse élude & trompe tous les efforts des émissaires

de la police pour s'opposer au débit de la Foutromanie. Quoique plusieurs colporteurs soient arrêtés &
menacés des peines les plus graves, il en perce des
exemplaires, & ils ne sont pas même à un prix exorbitant, puisqu'ils ne coûtent aujourd'hui que 9 Livres piece. Voici l'analyse de cet ouvrage obscene,
dont le plus grand mérite est d'être prohibé. Il est
intitulé: Poëme lubrique, à Sardanapalis, aux dépens
des amateurs, 1775. Il est divisé en six Chants, d'environ 300 vers chacun. Il est précédé d'une présace
servant d'apologie à l'entreprise de l'auteur, & surtout à la maniere cynique de son exécution. Il ne
dit là-dessus que les lieux communs usités par ses
semblables.

Ce Poëme est le contraire de Parapilla. Celui-ci roule sur la chose la plus orduriere, sans contenir un seul mot sale, & l'autre les emploie jusques en parlant morale. Il n'est proprement que la paraphrase de la sameuse Ode à Priape, immortel ches-d'œuvre de Piron dans le genre érotique. On sent qu'en délayant, en étendant, en multipliant en tous sens les peintures énergiques de ce grand maître, on n'a pu que les affoiblir. D'abord on croiroit que c'est un traité didactique sur cet art, objet de tant d'écrits: il semble que le poëte en ait eu le projet, mais il le perd souvent de vue, & ses chants ne sont pas même bien distincts.

Dans le premier, après une invocation à la Luxure & aux ombres des morts les plus illustres dans le

genre que célebre l'auteur, il trouve que la Foutremanie est le bonheur des Dieux, qu'elle les empêche de s'ennuyer. Il confeille aux hommes d'en faire autant: il peint son état quand il tient Mlle. Dubois dans ses bras. (Cette ancienne Actrice de la Comédie Françoise est la premiere qui ouvre la marche). Il est si fier alors qu'il brave les plus grands héros & même le Roi de Prusse. Les Dlles. Arnoux & Clairon figurent ensuite. En parlant de celle-là, l'auteur fi impudent fur les objets les plus facrés, semble n'ofer nommer le Comte de Lauraguais, & laisse en blanc le nom de ce Seigneur. Il n'est pas si délicat à l'égard du Comte de Valbelle, dont il peint l'attachement aveugle pour celle-ci. Mlle. Allard figure après avec le Duc de Mazarin. Mlle. Vestris, émérite de l'Opéra, n'est pas oubliée. Des héroïnes de théâtre l'auteur passe aux Duchesses; il peint les mœurs à la modé parmi les femmes de cour, qui se dédommagent avec leurs laquais, des caresses que leurs maris prodiguent aux courtisannes. Court & vigoureux épisode sur la vieille Polignac de Pantin, si renom. mée pour son effroyable putanisme.

Dans le second: description des charmes d'une fille novice & des ardeurs d'un jeune libertin: rien n'artête la lubricité à cet âge, pas même les menaces de l'enser. Les directeurs se livrent aux mêmes débauches plus secrettement, l'auteur met à cette occasion en scene un Pere Chrisostème, Carme. Déclamation contre les plaisirs imparfaits des couvens. Episode d'un

Foutromane se déguisant en Vitrier & pénétrant chez des Religieuses. Sortie contre les Tribades, les Pédérastes. Le vieux Duc d'Elbœus est un des premiers qui ait amené cette dernière secte en France. Digression sur la Vérole.

1

•

n

it

.

10

.

0

rs

n-

a.

X

n-

le

rs

de

es

e-

re

un

L'auteur ouvre le troiseme Chant par vanter l'art qui guérit cette-peste. Il célebre les hardis champions qui ont bravé ce mal immonde : il passe sans transition aux Prélats de cette espece; il parle des amours de M. de Montazet. Archevêque de Lyon. avec Madame la Duchesse de Mazarin. Il se permet l'écart le plus indécent sur cesses du Duc d'Orléans & de Madame de Montesson, & poussant la licence jusques à insulter aux manes de la feu Duchesse. Il révele au grand jour le secret des penchans de cette Princesse pour Mrs. de l'Aigle & de Melfort, & ne rougit pas de les peindre victimes des caresses empoifonnées de S. A. Cependant il ne veut pas d'amour platonique. C'est en France où s'on ne se morfond pas auprès des femmes; on en trouve dans tous les rangs de disposées à l'art, objet du poeme. Il faut prendre garde de se mettre mal avec ce sexe aimable. Comment y suppléer? La Pédérastie est décriée; ce qui donne lieu de raconter la disgrace du Prince de Beaufremont besognant un Cent Suisse. Le peintre revient aux attraits de la femme. Il finit ce chant par l'éloge de l'Arétin, inventeur des fameuses postures.

Le quatrieme est confacré à l'Eloge du Bordel. Les

célebres maquerelles sont passées en revue: Paris, Carlier, Bokingston, Montigny, d'Héricourt, Gourdan, reçoivent l'encens de l'Ecrivain. Description des orgies délicieuses de ces lieux infâmes. Le lit & la table doivent se succéder; c'est ce qui rend les Allemandes meilleures pour la Foutromanie; l'auteur le pense ainsi & maudit l'Italie, où il s'est ruiné la bourse & la santé.

1

11

b

q

ſι

ľ

fe

CL

g

p

11

C

fa

or

ra

pr

m

de

n'

VC

di

te

pa

70

CI

Le poëte, au cinquieme chant, encourage ceux qui feroient effrayés de la vérole: toutes les femmes ne l'ont pas. Et puis le moyen de résister à l'impulsion d'un tempéramment de feu? Montesquieu a brûlé, ainfi que Rousseau & Marmontel; c'est d'Aubeterre qui a enflammé ce dernier. Grand éloge de Dorat. Poête Feutromane; ce qui annonce combien l'auteur connoît peu ce flasque héros d'amour. Digression contre les Hollandois, qui n'aiment que l'or. Morale sur le bon usage des richesses, ce qui donne lieu de tomber sur M. de Brunoi. Description des Cardinaux impudiques: Spinola couche avec Palestrine, Albani avec Altieri, Bernis avec Sainte-Croix; Borgheze eft B.... C'est ici que ce nouveau Mezence, provoquant la foudre des Dieux de la terre, ose se permettre de mettre en scene l'auguste Marie - Therese, l'illustre Souveraine des Russies, le Roi de Pologne la feu Reine de Dannemarck, & que par une pitié insultante dans sa façon de s'exprimer, il plaint les Dames de France, les tantes de Louis XVI, de vivre célibataires. called the chalmage of

Agyroni est le héros du sixieme chant. Ce charlatan l'a sans doute guéri de quelque galanterie: il le met bien au dessus de Keyser & de tous ses semblables. Il entre dans quelques descriptions anatomiques, à la maniere de M. Robé (*); puis il revient sur le sujet de ses vers, sur la Foutromanie, ame de l'univers. Il termine ainsi, après avoir ressasse, en ses termes orduriers & accoutumés, cette morale Epicurienne si dégoûtante dans sa bouche.

n

Ł

1-

e

-

1i

e

n

.

t,

ır

n-

le

X

ni

0-

et-

il-

.

n-

re

On ne peut nier que cet auteur, qui fera bien de garder le plus parfait incognito, n'ait quelque talent pour la poesse, qu'il ne montre de la facilité, mais il manque de l'essentiel en pareil genre, de l'énergie. Corneille disoit que pour faire une bonne tragédie Il falloit avoir des c....; à plus forte raifon quand on traite de celles - ci. Il y a cependant quelques tirades dans l'ouvrage plus remplies de nerf. Ce font précisément les plus condamnables, celles où la plume auroit du lui tomber des mains. Sa description des débauches des Cardinaux est vive & rapide, mais n'approche pas de celle où le poëte forcené leve le voile fur les mysteres amoureux qu'Homere a tracés d'un pinceau si chaste en célébrant les nôces de Jupiter & de Junon. Doublement émule d'Arétin, & par son obscénité & par son audace, il parle avec une addition there alleged the receipt being to post

^(*) Poëte obscene, connu surtout par un Poëme sur la vêrole, où il entre dans les détails les plus savans de l'art de la Chirurgie,

impudence sacrilege des deux plus grandes Princesses de l'Europe, aux vertus desquelles il rend hommas ge, même en les calomniant & dirigeant vers elles sonn encens empesté du sond de la sange où il se roule.

On fent qu'une Furie seule a pu inspirer l'écrivain lorsqu'il composoit ces vers dignes du seu, ainsi que lui. Que ne s'en tenoit-il aux héroïnes faites pour sigurer dans la galerie de ses portraits? Combien d'annecdotes, d'épisodes, d'historiettes en ce genre n'auroient pu lui sournir les coalisses & les courtisantes du grand ton, s'il eût voulu en enrichir ses chants? Au contraire, il ne parle que de quelques vieilles imputes, & ne paroît nullement instruit de l'histoire des silles de Paris, dont il auroit du se meubler la mémoire, avant que d'entreprendre sa tache très-mal remplie.

En voilà beaucoup trop, sans doute, Milord, sur un poème qui mériteroit d'être condamné à un éternel oubli, si la curiosité insatiable & irritée par une proseription rigoureuse ne lui donnoit une vogue éphémere: car, au sond, il ne peut plaire à aucune espece de Lecteurs, & n'a pas même le mérite des livres de ce genre pour les jeunes débauchés, dont ils solument les passions, & pour les vieux, dont ils rallument les desirs.

T.

é

h

e

g

c

fe

tı

C

d

re

Chirurgia,

Puissiez vous, Milord, ne pas avoir besoin de pa; reilles ressources! Pour moi:

Non fum qualis eram bond (1911) (1911).
Sub regno cinare: Sub out of the sub out

Mais j'ai toujours le cœur chaud pour mes amis & furtout pour vous.

Paris, ce 21 Juillet 1776.

Hi

d

.

•

S

8

3

0

3

00

13

C

111

6

34

SV

)-

le:

3

100

10

LETTRE LV.

Sur la mort du Prince de Conti.

L'EVENEMENT qui cause le plus de sensation en ce moment, Milord, c'est la mort du Prince de Conti. Il languissoit depuis plus d'un an, & par cette opinia. treté qu'il a toujours eue sur tout, il a lui-même accéleré son terme fatal, en voulant se traiter à sa maniere. L'objet de ses conférences avec ses médecins. étoit moins de s'éclairer sur son état, de profiter de leurs conseils pour y remédier, que de disputer avec eux. Ensorte que l'instant le plus redouté par les gens attachés à ce Prince, étoit celui où arrivoient les docteurs. Il sortoit toujours plus malade de leur consultation. Comme un fang enflammé par les veil les, par les débauches de toute espece, par les diverfes passions dont il étoit agité, par la vie active & turbulente qu'il avoit menée sans cesse & qu'il menoit encore, étoit le principe des divers accidens qui l'ont conduit au tombeau, les contradictions qu'il éprouvoit de leur part, ne faifoient que l'aigrir davantage; & le résultat étoit ordinairement de ne rien faire de ce

(a) This apparentance & ce Inface.

qu'ils ordonnoient. C'est ainsi qu'il a trouvé le secret de miner insensiblement le tempéramment le mieux constitué, & de périr encore dans la force de l'âge (1).

Du reste, il a fini avec la même sermeté qu'il avoit montrée dans toutes les circonstances critiques de sa vie: quoique sûr de ne pouvoir guérir du mal qui le consumoit, il n'a point perdu sa gaieté & sa présence d'esprit. Dans son dernier voyage à l'Isle Adam(2), il s'est sait apporter son cercueil de plomb, qu'il avoit commandé; il s'y est couché, & a plaisanté sur la gêne qu'il y éprouvoit. Une autre sois, voyant se promener ensemble son trésorier & son auménier:

" Voilà, dit-il, en riant, les deux hommes les plus, inutiles de ma maison". Dans l'état des dépenses secrettes de son intérieur, on trouve encore passé en compte, au mois de Juin dernier, des soupers de filles, qu'il faisoit habituellement plusieurs sois par se maine.

Malgré ces écarts, qui n'étoient que ceux de son tempéramment, il étoit resté constamment attaché de cœur à la Marquise de Boussers, pour laquelle il avoit les sentimens les plus sinceres, les plus tendres & les plus inviolables. Il est passé, pour ainsi dire, entre ses bras, & la chronique scandaleuse pourroit dire n

ſ

g

m

de ce lui les

⁽¹⁾ Le Prince de Conti étoit de 1717.

⁽²⁾ Terre appartenante à ce Prince.

dire encore mieux de lui que du Régent (3), qu'il est mort affisté de son confesseur ordinaire.

Cette circonstance est d'autant plus frappante, elle afflige d'autant plus le Clergé, que M. le Prince de Conti est le premier de la maison de Bourbon, toujours très édifiante au lit de la mort, se voyant desfécher lentement, conservant sa tête jusqu'au dernier instant, persistant dans son impénitence finale, & refusant constamment de recevoir les secours de l'église. En conséquence les incrédules ont voulu tirer parfaitement au clair la certitude & les détails de ce triomphe.

Voici ce qui résulte de leurs informations & du rapport des personnes attachées à son Altesse. Dans ses derniers instans, l'Archevêque de Paris, allarmé sur le sort de cette ouaille auguste, s'est transporté à son palais, a été brusquement introduit auprès du moribond. Celui - ci l'a reçu très - honnêtement, lui a témoigné une sorte d'estime, relativement à ses mœurs, quoique différant de lui dans sa façon de penfer, soit en matiere politique, soit en matiere religieuse. A l'égard de ce dernier objet, il a prié le Prélat de ne point lui en parler, parce qu'il avoit mûrement examiné la chose & savoit à quoi s'en te-

1

r

t

S

n

.

.

11

le

il

es , it

re

⁽³⁾ A la mort de ce Prince, une Gazette étrangere affecta de dire qu'il étoit mort affisté de son confesseur ordinaire, parce que Madame de Phalaris, sa maîtresse, se trouvant avec lui au moment où il fut frappé d'apoplexie, lui avoit rendu les foins ordinaires en pareil cas.

nir. Depuis, le Prince se doutant que M. de Beau mont, suivant le devoir de son état, se représenteroit pour le prêcher de nouveau, avoit défendu de le laisser pénétrer; en sorte qu'il a été refusé deux fois par le Suisse à la porte de la rue, sans être descendu de fon caroffe, & en présence d'un peuple immense, attentif aux démarches de l'Archevêque. Les gens du metier reprochent à M. de Beaumont de n'avoir pas sauvé le scandale, en metrant un peu d'astuce, en descendant, en entrant dans la cour, & se tenant en quelque endroit, pour en imposer au moins aux spectateurs, & qu'on crût qu'il avoit été admis auprès de S. A. Les subalternes se sont conduits avec plus d'adresse. Piqués de voir ce Prince leur échapper & témoigner ouvertement une façon de penfer qui pouvoit faire exemple, ils ont cherche à fauver l'extérieur du mieux qu'ils ont pu. En conséquence, de concert avec des serviteurs de la maison dont ils ont intéressé le zele, ils ont supposé qu'on étoit venu chercher les saintes huiles; ils les ont portées au Temple, sont entrés par une porte & ressortis par l'autre, ou peutêtre ils ont oint le malade, déjà mort.

ti

r

d

fe

re

&

pa

fo

da

ne

do

ſa

(

ayaı

blic

de i

forc

Si la Marquise de Boussers a été un scandale pour les prêtres, furieux de ne pouvoir déterminer le moribond à se séparer de cet objet le plus cher à son cœur, sa conduite n'en a pas moins été approuvée des honnêtes gens. Elle avoit déterminé depuis quelque tems ce pere, irrité contre le Comte de la Marche, à le recevoir, à se réconcilier avèc lui, & à souffrir que ce Prince lui rendit tous les soins d'une piété si-

Son everiou coerles a COM. FOR BASIST liale. Il l'institue par son testament son légataire universel, & ce qui prouve la pureté de la facon de penser de la Marquise, c'est qu'elle n'y est pour rien (4). Cette piece ne contient, au surplus, que des dispositions particulieres à l'égard de sa maison. Il laisse à chacun, en pension viagere, les appointemens ou gages qu'il avoit. Mais les bienfaits immenses dont il avoit comblé une multitude de créatures font une charge considérable pour ses héritiers. Il n'est presqu'aucune fille d'Opéra qui n'ait un contrat de lui, sans compter les autres. C'est cette générosité immense qui fait qu'en ce moment la recette dans les biens de sa succession égale à peine la dépen-Il confesse par ce dernier acte deux enfans naturels, qu'il a chargé son fils de recommander au Roi .-& auxquels il procure un fort distingué. On voit par ces détails qu'entre les Princes galans de la maifon de Bourbon, le défunt méritoit la premiere place.

Mais s'il se plongeoit dans les voluptés & même dans la débauche avec une luxure effrénée, ce vice ne faisoit point tort à ses grandes qualités. Il avoit donné dans sa jeunesse des preuves de sa valeur & de sa capacité pour le commandement des armées (5).

r

n

5

6

à

L

.

⁽⁴⁾ On a prétendu que Madame la Marquise de Boussers ayant la délicatesse de ne vouloir pas recevoir des bienfaits publics du Prince de Conti, n'en avoit pas refusé 30,000 Livres de rentes qu'il lui avoit placées, & que le Comte de la Marche en a depuis acquis la preuve.

⁽⁵⁾ Dans la guerre de 1741, il avoit commandé en Italie, forcé le passage des Alpes en 1744 & gagné la bataille de Coni-

Son aversion pour les gênes de la cour, son peu d'égard pour les maîtresses de Louis XV, l'en avoient éloigné & l'avoient empêché d'être employé depuis. Et, en général, la franchise de son caractere ne sympathifoit point avec celui du Monarque, qui sentoit la supériorité de cette ame forte & énergique sur la sienne. Comme il falloit un aliment continuel à son activité, & que d'ailleurs il avoit le génie naturellement fier & factieux, il avoit saisi l'occasion des troubles du Parlement avec le Ministere pour se signaler & se former un parti dans la Magistrature. Il se jugeoit le eul entre les Princes en état d'y figurer, par une grande connoissance des affaires, & par la facilité à parler & à rendre ses idées. Vous avez vu, Milord, dans l'Observateur Hollandois (6), le beau rôle qu'il a joué durant la révolution. Il ne s'est démenti en aucune circonstance. Quelques gens l'ont blamé de n'avoir fait pendant la maladie du feu Roi aucune démarche pour rentrer en grace auprès de S. M. & lui témoigner sa douleur de lui avoir déplu; mais le patriotisme devoit-il céder, à son affection particuliere envers le Monarque? Il n'a manqué en rien aux actes extérieurs de bienséance. On rapporte même à cette occasion un trait original & vraiment dans son caractere franc & pétulant. Il étoit aux prieres de quarante heures à la paroisse du Temple, lorsqu'on vint lui annnoncer la mort de Louis XV.

⁽⁶⁾ Voyez la Lettre IV de l'Observateur Hollandois sur les Princes du sang & la Noblesse.

Oubliant à l'instant le lieu où il étoit & la décence qu'il exigeoit, il donna ordre de rensermer le saint sacrement dans le tabernacle, comme pour reprocher à Dieu l'inutilité des prieres qu'on lui adressoit, au grand scandale du peuple, obligé de se retirer sans bénédiction.

Quelque desir qu'il eût de voir le jeune Monarque & de s'y réunir, il n'a point voulu se prêter à la démarche préalable qu'on exigeoit de lui (7), c'est-àdire à une Lettre de soumission trop contraire à ses principes & à sa fasçon de penser : il ne reparut à la cour qu'après le Lit de Justice du 13 Novembre 1774. Il y étoit en quelque sorte inconnu, & le Roi le présenta à Madame & à Madame la Comtesse d'Artois, qu'il n'avoit pas encore vues du tout.

Le rétablissement du Parlement dans la forme qu'il s'est effectué, & avec toutes les modifications apposées par l'autorité Royale, n'étoit pas trop du goût du Prince de Conti. Il prévoyoit que cet acte de

⁽⁷⁾ Madame la Princesse de Conti, sa mere, ayant fort à cœur de voir son fils rentrer en grace avant sa mort, sut trouver le Roi à Choisi, & lui porter une Lettre, où ce Prince témoignoir son desir de rendre ses devoirs au Monarque. Celui-ci reçut très-bien la respectable Douairiere, la sit asseoir & resta debout. Il voulut avoir le tems de la réslexion & se consulter vraisemblablement avant de répondre. Le résultat sut de prescrire au Prince de Conti une Lettre de rétractation, dans le goût de celles écrites à Louis XV par le Prince de Condé & par le Duc d'Orléans. On voit tous ces détails dans le Journal historique du rétablissement de la Magistrature, &c. Volume premier.

justice apparent pourroit bien ne tendre qu'à consolider le despotisme de fait. En conséquence il avoit fait parlementer avec disférens membres de la Compagnie pour réveiller ou exciter leur zele, leur promettant de les seconder de tous ses efforts. C'est ce qui avoit donné lieu aux assemblées consécutives, dont le résultat sut de présenter au Roi des Remontrances, qui n'ont servi à rien qu'à mettre plus au jour l'impuissance ou la foiblesse de la cour, fatiguée de ses longues calamités.

Le fameux procès du Maréchal Duc de Richelieu contre Madame la Présidente de St. Vincent avoit fourni au Prince de Conti une autre occasion de se fignaler & de pérorer. On l'avoit admiré dans cette séance où, s'élevant avec force contre les coups d'autorité frappés au mépris des loix dans cette affaire monstrueuse, il se réserva de mettre en délibération par quels movens on pouvoit s'opposer à ces Lettres de cachet, avec lesquelles on violoit si impunément la liberté des citovens de tous les ordres. toit qu'il travailleroit avec l'impartialité qu'exigeoit fon ministere à défendre l'innocence, & c'est avec peine qu'on a vu l'intrigue d'un vieux courtisan blanchi dans l'art de la flatterie & des séductions, pénétrer jusqu'à lui, l'obséder & le subjuguer absolument par l'entremise d'une semme (8), dont les charmes envers S. A. Sérénissime étoient d'autant plus indestruc-

⁽⁸⁾ Madame la Marquise de Bouflers.

tibles, qu'ils ne venoient point de sa figure, mais de son esprit. Dans le même tems, son acharnement contre M. Turgot & contre ses opérations les plus savorables au peuple, n'ont point fait plus d'honneur à cette Altesse, d'autant qu'on pouvoit soupçonner que des vues d'intérêt la portoient à contrarier le Ministre, par les pertes qu'elle en pouvoit souffrir dans ses revenus (9).

Enfin ses bontés envers le Sr. de Beaumarchais, motivées sur l'utilité dont étoit ce Proxenete aux plaifirs du Prince, auroient dû rester plus secretes : on lui a reproché d'avoir trop montré sa bienveillance pour lui, de l'avoir couvert d'une protection trop éclatante au moment de sa flétrissure (10); affectation vraiment louable, s'il se sur agi en effet de protéger l'innocence opprimée, mais indécente à l'égard d'un homme diffamé depuis longtems par la voix publique, dont ceux mêmes qui rioient le plus de ses sarcasmes (11) détestoient la méchanceté, l'imprudence & la scélératesse. On a prétendu qu'il l'avoit mis en œuvre pendant la révolution; qu'il avoit employé sa plume pour ces ouvrages (12) qui ont si fort désolé le Chancelier & ses suppôts. Quoi qu'il en soit de cette anecdote mal éclaircie, rien ne peut justifier la

City Le Cheralan da Loune.

⁽⁹⁾ Voyez la Lettre sur le Lit de Justice.

⁽¹⁰⁾ Par jugement de la Commission du 28 Février 1774, par lequel il a été blamé, amendé, &c.

⁽¹¹⁾ Dans ses Mémoires si connus.

⁽¹²⁾ Les Correspondances.

familiarité que S. A. lui donna chez elle jusqu'au dernier instant, que le besoin qu'elle en avoit sur la sinpour s'égayer dans sa langueur & dans ses sousstrances. Ce qui prouve cependant que le Prince de Conti savoit l'apprécier, & rougissoit intérieurement de sa soiblesse, c'est qu'il a évité d'en laisser subsister en quelque sorte aucune trace, & que le récompensant manuellement, il n'a point voulu qu'on sût son nom sur son testament, sur ce dernier acte devant mettre le sceau à sa mémoire.

M. le Prince de Conti est actuellement exposé sur son lit de parade, suivant le privilege de ces augustes perfonnages, & le public est admis à le voir. J'ai voulu jouir de ce spectacle affligeant, mais philosophique; je ne lui ai point trouvé la figure hideuse: elle m'a paru avoir encore de la noblesse & une sorte de vie. J'y ai rencontré un peintre (13) occupé à l'esquisser; je lui ai observé que ce moment n'étoit pas le plus favorable pour le rendre: il m'a répondu que c'étoit le dernier à saisir, attendu que S. A. n'a. voit jamais voulu être peinte de son vivant, bien différente en cela de ses semblables, dont la flatterie multiplie si souvent l'essigie, presque toujours à la satisfaction de leur amour-propre; on avoit, me dit-il. déterminé une seule fois le Prince de Conti à figurer dans un tableau qu'il avoit commandé, & où il ne

⁽¹³⁾ Le Chevalier de Lorges.

pouvoit se dispenser d'être: il s'agissoit d'un déjeuner donné à tous les Princes, mais il avoit exigé de l'Artiste (14) de ne le montrer que par le dos. Le lieu de la scene étoit l'Isle-Adam. On y voit encore ce morceau, où il fait les honneurs de toutes les manières.

C'est le Parlement qui a mis les scellés chez le Prince de Conti, & c'est lui qui en sera la levée. Le Gressier de cette Compagnie, assisté d'un Substitut de M le Procureur-général, serviront de Notaires. Tel est un autre privilège de sa naissance. Cependant le Parlement & les autres Cours n'ont été ni n'iront lui porter l'eau-bénite pendant son exposition, parceque cet honneur n'appartient point aux Princes de la seconde ligne, c'est-à dire à ceux qui ne composent pas ce qu'on appelle la famille Royale.

Les dépouilles de S. A. sont déjà divisées. Le Comte de la Marche prend son nom, & s'appellera désormais Prince de Conti, d'après la désignation du Roi, qui l'a qualisé ainsi, lorsqu'il est venu faire part à S. M. de la mort de son pere. Le Gouvernement de Poitou, dont il étoit pourvu, est donné au Duc de Chartres, qui est à la mer, mais le Roi en a fait porter la nouvelle à Madame la Duchesse, & il est décidé qu'il en jouira sur le même pied que le prédéces seur & dans toute son intégrité. Quoique par le Réglement il sût réduit aux appointemens de 30,000 Li-

⁽¹⁴⁾ M. Ollvier, de l'Académie.

vres, on y a déjà fait déroger S. M. en ce momentci. Jugez, en passant, Milord, quelle vigueur ont les opérations économiques de M. de St. Germain!

Ouant au Grand-Prieuré de France, le meilleur morceau que laisse le Prince défunt, il occasionne une grande fermentation à la cour, par le nombre & l'avidité des concurrens; mais il y a grande apparence qu'il fera conféré à M. le Duc d'Angoulême. Le Comte d'Artois follicite fortement ce bénéfice auprès du Roi son frere, & il passe pour constant que S. M. le proposera au Grand-Maître de Malthe. Le pere compte en jouir sous le nom du fils, & quand celui-ci sera grand & en âge de se marier, on verra de plus loin; peut être trouvera ton alors quelque moyen auprès du St. Pere, se mitigeant de jour en jour, d'obtenir une dispense & de le conserver dans cette branche. Cependant l'Ordre murmure beaucoup de se voir frustré d'un pareil bien, devenu depuis près d'un siecle l'appanage des Princes légitimés, & qui va l'être bientôt des Chefs les plus augustes du royaume. Pour l'appaiser, on parle de lui réunir les biens supprimés des Antonins, évalués à 500,000 Livres de rentes. Autre objet de réclamation de la part du Clergé, qui, n'ayant consenti à cette extinction que dans l'espoir de jouir d'un tel accroissement, est furieux d'avoir été pris pour dupe & jette les hauts cris.

Après les filles, les brocanteurs sont ceux qui perdent le plus à la mort du Prince de Conti. Il s'est livré depuis quelques années à la manie des curiosités & des tableaux. J'ai visité la collection de ces derniers: elle est très nombreuse. & il y a beaucoup de morceaux du grand genre & des plus habiles maîtres. Son inventaire sera fort singulier; on parle de 800 tabatieres & de 4,000 bagues, mais celles-ci ne seront pas surement montrées toutes au public. Voici ce qu'on raconte sur l'origine de leur multitude. On prétend qu'il avoit la fantaisse puérile de constater chacune de ses conquêtes amoureuses par cette ségere dépouille. Il falloit que la semme honorée de sa couche lui donnât sa bague ou son anneau, qu'il payoit bien sans doute, & sur le champ il étiquettoit cette acquisition du nom de l'ancienne propriétaire.

Voilà, Milord, les particularités les plus remar. quables que j'aye pu ramasser sur un personnage illustre, dont les défauts, les vices même particuliers se perdront avec sa dépouille fragile, mais dont les fentimens & les vertus patriotiques subsisteront à jamais dans l'histoire. Il vivoit peu avec ses parens, pour lesquels il n'avoit pas une grande vénération, furtout depuis leur, défection & leur tergiversation dans l'affaire du Parlement. Aussi n'en a-t-il pas été regretté infiniment. Cependant M. le Duc d'Orléans a satisfait à l'extérieur. Quoiqu'il n'habite plus le palais - royal, comme il est toujours censé y résider, il a fait cesser les petits concerts qui se donnoient la nuit dans le jardin. Madame la Duchesse de Chartres, d'une sensibilité extrême, est peut-être la seule qui ait vraiment pleuré le Prince de Conti. A for

retour du voyage qu'elle vient de faire en Italie, elle avoit fait demander au défunt la permission de le voir : mais S. A. s'y est toujours resusée, disant qu'elle connoissoit sa tendresse pour elle & qu'elle la prioit de s'épargner un spectacle qui les affligeroit réciproquement sans aucune utilité réelle.

On parle déjà d'un Dialogue aux Champs Elysées entre Louis XV & le Prince de Conti; on assure que c'est un ouvrage piquant, & vous concevez aisément qu'il le peut être. Je vais tâcher de me le procurer, Milord: au revoir.

Paris, ce 7 Août 1776.

LETTRE V.

Dialogue entre Louis XV & le Prince de Conti.

Par les informations que j'ai prises, Milord, j'ai sçu que la Conversation entre Louis XV & le Prince de Conti n'étoit point imprimée; que vraisemblablement même elle ne le seroit pas, C'est un pur jeu d'esprit imaginé dans une société où, en parlant du Prince mort & des événemens précédens, on sit la réslexion que le contraste du caractere & de la façon de penser du seu Roi avec le caractere & la façon de penser du seu Roi avec le caractere à un Dialogue entre eux: cadre heureux pour qui y sauroit enchâsser une soule de portraits & d'anecdotes qui le rendroient

historique, curieux & amusant. Dans le souper où ce plan fut proposé, les convives s'échaufferent, on l'ébaucha, chacun dit son mot; on rédigea le tout, & il se trouva que cette plaisanterie ingénieuse n'étoit point du tout mauvaise; mais la hardiesse de l'écrit a empêché de le faire imprimer en France. L'amourpropre des auteurs ne leur a pas permis non plus de le receler entre eux; ils en ont laissé prendre copie. l'ai profité de l'occasion & je vous en envoye une. Il ne faut pas vous attendre à lire un ouvrage aussi correct, aussi lié, aussi parfait que s'il fortoit d'une seule tête. & surtout d'une main exercée à écrire. Les différens coopérateurs sont gens du monde, remplis de gaieté, féconds en sarcasmes & nullement hommes de lettres. D'abord ils n'ont pas pris la chose au sérieux, comme le Patriote fougueux qui a fait paroître l'Ombre de Louis XV devant Minos. (a) Ils supposent que ce Roi soible, mais incapable de saire le mal par goût, est traité aux Enfers avec plus d'indulgence; qu'on y impute, ainsi que nous en Angleterre, toutes les fautes d'un Monarque à ses Ministres; que ceux-ci sont seuls réputés criminels. En conséquence Louis XV n'est point exclu des Champs Elyfées, mais il n'y est pas placé sans doute avec Louis XII, Henri IV, & même Louis XIV; il est rélégué dans un bosquet, où il végete & s'ennuie, de même que sur terre. Quelques ombres viennent par pitié

⁽a) Voyez la derniere Lettre de 1775 fur ce livre.

causer avec lui, surtout celles de ses anciens serviteurs, encore reconnoissans des bontés & de la samiliarité dont il les honoroit de son vivant. Comme son unique occupation aujourd'hui est de savoir les nouvelles de ce qui se passe dans son royaume, dont il ne se soucioit gueres autresois, on lui amene successivement tous les François descendans au Tartare. Le Prince de Conti étant arrivé, on l'introduit auprès de Louis XV, & la conversation commence.

Louis XV.

Approchez, mon cousin; venez m'embrasser. Je suis sans rancune ici, & si vous éprouvez les mêmes sentimens que moi, je crois que nous allons être réunis pour toujours.

LE PRINCE DE CONTI.

De tout mon cœur, Sire. Je n'ai jamais eu d'éloignement pour votre personne sacrée.

Louis XV.

Voilà un mot qui sent encore les Remontrances. Ah! de grace, ne m'en faites pas ressouvenir. Une de mes consolations en ce lieu c'est de ne plus en entendre parler.

LE PRINCE DE CONTL.

En ce cas vous avez bien fait d'y descendre, car il en sera encore long-tems question là haut.

Lours XV.

Comment! est-ce que tout n'est pas à présent au mieux possible?

LE PRINCE DE CONTL

Pas tout - à - fait.

Louis XV.

Que faut il donc aux François? Ils ont un jeune Roi sans passions, ne voulant que le bien & ne s'occupant que de cet objet; une Reine adorable, divine, enchanteresse, faisant naître partout la joie & les plaisirs; des Ministres, au choix desquels a applaudi toute la Nation; un Parlement si desiré, qu'elle idolatroit dans sa captivité: Que leur manque t-il?

LE PRINCE DE CONTI.

Quant au Monarque, on l'aime, mais on le plaint de n'avoir ni assez d'expérience pour gouverner par lui-même, ni assez de fermeté pour exécuter les plans qu'il a adoptés, ni assez d'amour-propre pour ne pas permettre qu'on le fasse revenir sur ce qu'il a fait.

Lours XV.

Ce dernier point étoit surtout le vice radical de la fin de mon regne.

LE PRINCE DE CONTI.

Je ne sais, mais la Reine n'est plus aussi adorée qu'au moment où elle est montée sur le trône. On lui a sçu mauvais gré de son obstination à vouloir ramener le Duc de Choiseuil sur la scene; on lui reproche un goût excessif pour les frivolités, le luxe, la parure; goût dont elle n'a pas besoin pour se distinguer, mais bien pardonnable à son âge. On voudroit que son ardeur extrême pour les spectacles & les sê.

g

f

d

n

p

16

P

p

à

1

d

l

71

C

tes, que tant d'autres femmes auroient à sa place, ne l'engageat pas à se mêler trop de ces détails indignes de sa majesté, à avoir trop de bonté pour les histrions, à les admettre trop familierement chez elle.

Louis XV.

J'ai jugé qu'effectivement cette Princesse ne plaifoit plus autant aux Parisiens, quand on m'a chanté les couplets qui ont paru à la fin de 1775.

LE PRINCE DE CONTI.

Oui. Quoique tout le monde déteste ces exécrables couplets, qu'on maudisse l'inventeur sacrilege de tant de calomnies, on les a lus, chantés, recueillis; ce qu'on n'auroit pas fait il y a deux ans: il ne se seroit pas même trouvé de plume assez infernale pour les composer.

Louis XV.

Malgré cela, je connois l'attachement excessif du François pour mon sang. C'est un chien sidele, qui revient toujours à son maître, sans rancune des mauvais traitemens dont il l'accable. Que la Reine donne un Prince au royaume & l'on oubliera tous ces petits mécontentemens.

LE PRINCE DE CONTI.

Vous avez raison, Sire. Cependant la Reine a fait à la nation un mal considérable dont elle ne se doute pas; à raison de ce même dévouement, du desir immodéré de se modeler sur elle & de sui plaire, la toilette des semmes est devenue un objet de dépense si prodi-

gieuse, que la plupart des maris ne pouvant y satis faire, beaucoup d'elles se sont fait des amans, asin d'y subvenir. Malgré l'exemple édifiant que S. M. donne d'union & d'amour conjugal, elle a perdu les mœurs, autant que Médicis l'a fait dans son tems.

S

.

é

e

;

e

r

u

ıi

.

t

e

e

Louis XV.

J'aurois cru que les conseils de l'Impératrice-Reine, sa mere, auroient corrigé ma petite - bru de cette passion des colifichets & des sutilités.

LE PRINCE DE CONTI.

Cette Souveraine auguste a fait une leçon à sa fille, qui sans doute auroit eu son effet, sans l'adulation
perverse qui obsede toujours le trône. Elle lui a renvoyé un portrait qu'elle lui avoit adressé. Dans ce
portrait, l'aimable Antoinette, croyant mieux plaire
à Marie: Thérese, s'étoit fait représenter avec tous
les détails de la galanterie dans lesquels nos faiseuses
de modes sont si exercées & si ingénieuses. Vos ordres
ont été mal exécutés, lui marquoit l'Impératrice, en
lui renvoyant la caisse: Au lieu de la Reine de France, que je m'attendois à admirer dans votre envoi, je
n'ai trouvé que la ressemblance & les entours d'une Astrice d'Opéra. Il faut qu'on se soit trompé.

Louis XV.

On aura fait entendre, sans doute, à la Reine que c'étoit mauvaise humeur de sa mere, scrupule de dévote, désaut de goût de la cour de Vienne.

LE PRINCE DE CONTI.

Je vois que votre Majesté se souvient encore de

l'adresse perside avec laquelle les courtisans détruisent ainsi le fruit des meilleures réslexions.

Lours XV.

Au reste, tout cela ne seroit rien; quand la Reine mangeroit quelques millions, & feroit faire quelques milliers de cocus de plus, l'Etat n'en iroit pas moins bien avec de bons Ministres. Ceux ci, par leur administration, peuvent réparer beaucoup de maux particuliers. Où en sont les votres?

LE PRINCE DE CONTI.

Ma foi, les choses sont à peu près comme vous les avez laissées.

Louis XV.

Quoi! est ce que Louis XVI n'a plus Maurepas, ce Mentor qu'il a choisi, tant célébré, tant exalté? J'avois conservé toujours un foible pour lui; & quoique j'euste été forcé de l'exiler par complaisance pour Madame de Pompadour, je n'ai pas été saché d'apprendre qu'il sut revenu au timon des affaires.

I

P

b

ai

u

C

q

LE PRINCE DE CONTL

Il a manqué son coup. Il falloit qu'après avoir rétabli le Parlement, lorsque la nation étoit encore dans l'enthousiasme de son opération, il se retirât; il auroit joui d'une gloire qu'on n'auroit pu slétrir.

Louis XV.

L'exemple du Cardinal de Fleuri l'a féduit. Il a eu l'amour-propre de croire que, moins vieux que

st proper training of Final or the aboach

cette Eminence, il sauroit aussi-bien guider son pupille.

t

e

25

15

1-

r.

es

s,

i.

ur

p-

é.

ns

u-

2

ue

LE PRINCE DE CONTI.

Il auroit dû remarquer une différence sensible entre eux: 10. En ce que votre premier Ministre en ayant véritablement le caractere, par son titre même opéroit déjà entre les parties cette union, fruit si précieux d'une seule & unique administration. 20. En ce qu'il n'avoit jamais été éloigné des affaires; qu'il les avoit toujours suivies depuis qu'il avoit commencé à en tenir le fil, ensorte qu'il en connoissoit parfaitement la marche & les détails. 30. En ce que les circonstances n'étoient pas, à beaucoup près aussi difficiles; qu'il ne falloit pas développer au dehors autant de vigilance & d'énergie, autant de fermeté & de constance au dedans. 40. Enfin, en ce que le Cardinal, moins livré à ses plaisirs, plus appliqué au travail, étoit soutenu dans sa vieillesse même, par le feu & l'activité de l'ambition, par cette ardeur de dominer, qu'il a conservée jusques au tombeau.

Louis XV.

Il est vrai que Maurepas ne se tiroit d'affaire auprès de moi que parceque son Ministere ne lui coûtoit aucune peine. La Marine étoit absolument délabrée, & l'on la laissoit dans son anéantissement. Quant au Département de Paris, de la Maison du Roi, c'est un jeu pour quiconque a de l'esprit & de la facilité comme lui. Ensin on ne l'immortalise donc plus, ainsi qu'on le faisoit il y a deux ans? A

LE PRINCE DE CONTI.

Au contraire, on se plaint qu'ils vivent trop longtems, lui & sa semme, car si celle-ci mouroit du moins, on compte que le premier rentreroit bientôt dans le repos qu'il aime.

Louis XV.

Sans doute il n'a pas perdu le goût des bons mots, des saillies, des quolibets, des calembours?

LE PRINCE DE CONTI.

Ni de leurs auteurs. Il s'en entoure autant qu'il peut. C'est un titre auprès de lui pour parvenir, même pour être Ministre.

Louis XV.

Mais Vergennes, Turgot, Saint-Germain ne sont rien moins que plaisans.

n

ſ

p

16

p:

m

qu

qu

no

CC

LE PRINCE DE CONTI.

Oh! il ne les choisit pas tous de cette espece. C'est furtout à la tête de la Justice qu'il les met: par exemple, vous ne savez peut-être pas ce qui a valu les Sceaux à M. de Miromesnil?

Louis XV.

Je vous avouerai que lorsque j'appris qu'il les avoit, je sus fort embarrassé de conjecturer pourquoi & comment.

LE PRINCE DE CONTI.

Eh bien, apprenez le, Sire; c'est qu'il exécute parfaitement bien les rôles de Crispin; qu'il y a fort réjoui M. & Madame de Maurepas à Pontchartrain.

defer far lai, & sevile gang god choung les re-

C'est, à coup sûr, quelque membre du Parlement.

Maupeou qui est allé déterrer cette anecdote. Au

surplus, comment joue-t-il son rôle aujourd'hui?

Est-ce qu'il feroit regretter le Chancelier?

LE PRINCE DE CONTI.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il n'est aimé ni des tribunaux renvoyés, ni des tribunaux rétablis; qu'ils lui reprochent, les uns, d'en avoir trop fait, les autres, de n'en avoir pas assez fait, & tous, de les avoir trompés successivement. C'est qu'il n'y a pas plus de principes qu'auparavant; que les cassations, attributions, évocations sont aussi fréquentes, aussi légérement, aussi arbitrairement, aussi aveuglément décernées. C'est, qu'en un mot, les Loix sont sans vigueur, sont éludées, transgressées, violées, presqu'avec autant d'audace & d'impunité.

Louis XV.

Il seroit plaisant qu'on regrettat le Maupeou!

LE PRINCE DE CONTI.

Vous ririez bien davantage si je vous disois qu'on redemande l'Abbé Terrai! Il est vrai que ce ne sont pas les plus honnêtes gens, ni les plus éclairés, ni les meilleurs patriotes. Cependant il en est de bonne soi, qui voyant que tout va de mal en pire, s'imaginent que celui-là ayant affaire à un maître vertueux & économe (le lieu me permet, Sire, ces vérités, dont vous conviendrez) auroit eu assez de politique pour se mo-

.

C

3

qu

ce

ces

ret

dan

lui

inf

ave

&

Qu

il i

des

mo

juf

Par

eft

de

s'ir

deler sur lui, & assez de genie pour exécuter les réformes que Louis XVI ne demandoit pas mieux que de faire, pour les maintenir, & en tirer parti, en les appliquant à l'amélioration de nos finances.

Leurs XV.

A propos de cela, j'ai, mon cousin, un compliment à vous faire. Avant de mourir, vous avez du moins en la consolation d'être débarrassé de ce Turget qui vous déplaisoit si fort.

LE PRINCE DE CONTI.

Il est certain que j'ai cabalé comme un Financier pour son expulsion: mais mes yeux se sont dessilés icl. Je suis obligé de convenir que l'intérêt personnel, le ressentiment & la vengeance entroient pour beaucoup dans mes sureurs contre lui.

Louis XV.

Vous pensez donc aujourd'hui que c'étoit un bon Ministre, qu'on a eu tort de renvoyer?

LE PRINCE DE CONTI.

Je crois d'abord que c'étoit un très honnête homme, qu'il vouloit le bien, & que c'est la premiere qualité essentielle dans la place de Contrôleur-général. Je vois ensuite qu'il avoit à cœur surtout de soulager le Paysan & la Classe indigente du Peuple; qu'il cherchoit à faire fleurir l'agriculture, les arts & le commerce, point de vue trop précieux pour n'être pas respecté. Quant à la discussion des moyens qu'il a employés, dès

LOOVER SO XVG AT

Eh bient eft-ce qu'on ne suit pas son plan?

Vous favez mieux que moi, Sire, que jamais le successeur d'un Ministre n'a marché sur les mêmes traces. Celui de M. Turgot est d'un système trop différent pour s'y être asservi. C'est un petit Abbé Terrat dans son genre, un génie siscal, si jamais il en sût, un personnage des plus débordés. Il a amené avec lui de son Intendance trois ou quatre sœurs, dont il a infecté son hôtel. On assure qu'il couche tour-à-tour avec elles.

Et motori teo Loue instiXV. saland autoch is

Oh! c'est trop fort. Ce sont des plaisirs de Roi, a qui ne sont pas réservés pour un particulier le Quoi qu'il en soit, comment ce Ministre-ci s'y prendil pour travailler au grand œuvre de la libération des dettes de l'Etat?

Minde LEPRINCE DE CONTI.

Je vous certifie que c'est ce qui l'embarrasse le moins. Il cherche seulement à se maintenir en place jusqu'à ce qu'il trouve occasion de se pousser ailleurs. Par exemple, parce que ne sachant rien de rien, il est devenu tout-à-coup. Intendant de la Colonie de St. Domingue, & ensuite de la Marine à Brest, il s'imagine être très au fait de ce dernier Département.

er a en es ar el et l'et l'et l'et en cens à en

Mais il en sait bien autant que Sartines de manuface

LE PRINCE DE CONTI.

Je ne fuis pas de votre avis, Sire; je n'ai jamais vu de meilleur Marin que celui-ci. Il louvoye depuis plusieurs années avec une dextérité admirable. Il fait prestement, durant l'orage, caler ses mâts & rester à la cape aussi longtems qu'il le faut. Le beau tems revient-il, il déploie de nouveau ses voiles au vent de la prospérité, & cingle sans relâche vers le port.

Louis XV.

Je le goûtois assez à raison de sa souplesse. Mais, malgré tout son talent, je doute qu'il puisse tenir long-tems en sa place, surtout si la guerre vient. J'en ai eu de plus habiles auprès de moi qui ont succombé. Pourquoi n'a-t-il pas passé au Département de Paris quand Malesberbes a pris congé?

LE PRINCE DE CONTI.

Tout le monde s'imaginoit que c'étoit son lot. Il n'a pas voulu: il a eu la sottise de croire qu'il étoit déjà parvenu à connoître sa partie, & il s'est laissé aller aux insinuations perfides des Officiers de la Marine, qui, le gouvernant, le préserent à un autre pourvu de plus de lumieres & de génie.

Louis XV.

Gare! s'il est présomptueux, il sera culebuté. Mais pour revenir au Département de Paris, on a du voir avec peine Malesberbes se retirer.

LE

V

n

a

le

pa

jo

les

m

M

le

14:

"

93

LE PRINCE DE CONTI.

Non. Il étoit trop vertueux : c'étoit un homme inutile.

Louis XV.

Je crois que dans la même raison son successeur le sera bien autant.

LE PRINCE DE CONTI.

Ce Ministere-là n'exige pas un merveilleux talent. Vous avez vu longtems le Duc de la Vrillière, qui n'étoit pas une aigle, s'en acquitter assez bien, & sans cette abominable semme qui l'avoit subjugué, il auroit continué de même. M. Amelot, élevé-là par le Comte de Maurepas, s'y conduira d'après les avis paternels du Mentor du Monarque & le sien.

Lindig 65 a Louis XV. 11 faces

Paternels! est bien dit: mais il ne les aura pas tou-

LE PRINCE DE CONTI.

Il aura du moins son Robinet, & puis il sera comme les autres. C'est ce que lui disoit ce consident au moment où son Maître apprit son élévation au Ministère. M. Amelet est sort timide: il parut embarrassé du rôle qu'on alloit lui saire jouer:,, Bon, bon! s'écria Ro, binet, acceptez toujours. Nous n'aurons pas été-la, quinze jours, que nous en saurons autant que nos, prédécesseurs."

105

is

e.

11

5-

au

nt

s,

g.

ai

é.

ris

11

oit

ffé

la-

tre

ais oir

E

de les est control discontinue de control de la control de

Louis XV.

Puisque nous en sommes sur les Ministres bornés, dites-moi, que faites-vous de Bertin?

LE PRINCE DE CONTI.

ons

Son petit Ministere est encore raccourci depuis votre mort, car Louis XVI ne croit pas avoir besoin, comme vous, de Caisse particulière. M. Bertin a été longtems sans savoir quelle contenance saire au milieu de tous ces nouveaux visages. On a imaginé que c'est un espion que les Jésuites se sont conservé dans le Conseil.

Louis XV.

Actuellement qu'il est consolidé, il pourroit voir sauter encore bien de Ministres. On dit que celui de la guerre est déjà aussi détesté qu'il a été prôné en arrivant.

p

C

q

q

1

fu fo

m

far

fo

ne

(

LE PRINCE DE CONTI.

C'est sa faute. S'il se sut retiré au bout d'un mois, en l'auroit mis au dessus des plus grands hommes.

Part undishdach Low is XV.

Mais il n'auroit pas eu le tems de rien faire!

LE PRINCE DE CONTI.

C'est précisément pour cela. On auroit conservé la plus grande opinion du bien qu'il annonçoit, & il n'auroit causé de mal à personne.

Louis XV.

Ainsi, par l'énumération successive de tous ces per-

sonnages, je vois que Vergennes est le seul qui entende bien sa partie, le seul en état de se maintenir, & de mériter les suffrages de la Nation.

LE PRINCE DE CONTI.

9.

é

IC

15

ic

de

en

is,

12

il

er-

Il n'a pas ceux de tout le monde, non quant aux talens de sa place, personne ne les lui conteste; mais on lui reproche de la pusillanimité, de la soibles-se.... on voudroit qu'il prositat de la position critique où se trouvent les Anglois, pour nous débarrassser de leur joug humiliant.

Louis XV.

Et moi je trouve qu'il fait très- sagement de ne point nous compromettre, & de recueillir, sans rien risquer, le fruit des divisions de nos rivaux. Nous parlerons de cela dans un moment. Suivons notre objet. Vous venez de m'apprendre, mon cousin, que les François aiment toujours mon petit-fils, mais qu'ils commencent à ne plus le trouver si ressemblant à Henri IV; qu'ils craignent que son desir sincere de suivre les traces de ce bon Roi ne se perde en esforts stériles, par les variations continuelles d'une administration sans principes solides, & que, contre l'usage (b), il ne soit le seul à prêcher d'exemple dans son Royaume. Vous m'ajoutez qu'ils adorent la Reine, en prenant la liberté de critiquer jusques à ses

⁽b) On connoit ce fameux vers:

Regis ad exemplum totus componitur orbis.

goûts, ses dépenses, ses amitiés, son attachement à un Ministre auteur de son hymen, & à qui elle croit devoir une sorte de reconnoissance. Je vois que vos nouveaux administrateurs, presque tous éprouvés par l'adversité, dont le rappel avoit enchanté la Nation, ne reçoivent à la fin que ses quolibets & ses sarcasmes. Encore un coup, que faut-il donc aux François? Sontils au moins contens du Parlement, dont le retour étoit demandé avec tant d'instances?

LE PRINCE DE CONTI.

A vous dire vrai, pas davantage. Ces Magistrats, si grands dans leur exil, où ils se sont trouvés conduits plutôt par amour-propre, par opiniatreté, par animosité, que par attachement aux Loix & par Patriotisme, n'ont plus envie d'être pris pour dupes. Envain, à leur retour, ai je tâché de leur rendre quelque énergie, ils sont absolument sans aucun ressort; ils n'ont de vigueur que contre leurs subalternes. Ils n'ont pas seulement le courage de résormer les abus (c) qui avoient servi de prétexte aux accusations du Maupeou. Ils ont déjà subi deux Lits de Justice (d),

⁽c) Comme les Epices énormes & arbitraires: en vain les Enquêtes ont demandé un Réglement, la Grand'Chambre a resusé constamment d'en faire; comme les Secrétaires qui se sont établis des droits sur les plaideurs, & tant d'autres vexations criantes.

⁽d) En Mai 1775, & en Mars 1776. On pourroit en ajouter un troisieme, qui est celui de leur rétablissement, en Novembre 1774.

4

oit

OS

ar

n,

es.

nt-

oit

121

is,

its

10.

io-

cn-

el-

rt;

Ils

ous

du

1),

les

e a i fe

exa-

ou-

Non

& se sont vus frustrés de leurs sonctions les plus précieuses (e). Ils tolerent continuellement sous leurs yeux des perceptions d'impôts illégales, établies sous la Commission dont ils appellent les Arrêts des Jugemens; & ils n'osent réclamer dans un cas où ils savent qu'on leur conteste, à eux-mêmes justement, le pouvoir d'accorder les subsides, où l'on leur a prouvé qu'ils n'avoient autre chose à faire qu'à supplier le Roi d'assembler les Etats généraux.

Louis XV.

Le bon tems, mon cousin, le bon tems! Vous me faites doublement regretter la vie; ô! Louis XVI, que vous êtes heureux d'avoir un Parlement & point de Remontrances!

LE PRINCE DE CONTI.

Il y en a bien eu, mais qui n'ont rien empêché.

Louis XV.

en est quitte pour ne les pas lire: ainsi les impôts vont leur train?

LE PRINCE DE CONTI.

Sans la moindre difficulté. Par exemple on étoit embarrassé d'avoir des fonds pour rétablir la partie incendiée du Palais. Eh bien! par un Arrêt du Conseil

⁽e) Comme de la connoissance du monopole des bleds, & des délits commis à cette occasion.

on doit mettre une légere augmentation sur la Capitation, & comme cela se fait sans difficulté, sans enrégistrement, on l'accroîtra, on la prolongera, suivant les circonstances.

Louis XV.

Oh! le bon tems!

LE PRINCE DE CONTI.

Dans ses rêves, M. Turgot avoit imaginé d'abolt les Jurandes & les Maîtrises. En conséquence il s'étoit emparé des effets & rentes des Communautés, en se chargeant de leurs dettes. Il est question de les nétablir; on leur rendra les charges dont elles étoient grevées: quant à leurs fonds, comme ils sont mangés, elles ne les auront point.

Louis XV.

Oh! le bon tems! Mais cela ne se passoit pas autrement sous mon regne. Pourquoi donc mes sujets me détestoient ils si sort à mon trépas, & ne se plaignent ils point de mon successeur?

LE PRINCE DE CONTI.

C'est qu'on ne peut pas pardonner de mal gouverner à un Prince plus que sexagénaire, qui regne depuis 59 ans. C'est que votre insouciance révoltoit vos peuples. C'est que vous seul, pour votre propre compte, pour assouvir vos passions, auriez mangé l'Etat entier. Au lieu que Louis XVI n'a que 22 ans; que les désauts de son regne ne doivent ta

ré-

int

Ir

é.

n

35

זנו

1-

ŀ

0

être attribués qu'à ses Ministres: qu'ils ne sont pas même sciemment le mal comme les vôtres, & que s'ils trompent le Monarque, ce n'est jamais qu'en lui montrant le bien pour objet. C'est qu'enfin le Roi actuel est peut être l'homme de son Royaume, proportion gardée, qui dépense le moins pour son compete. C'est qu'il n'a ni Mastresse, ni Favori, ni Prêtre autour de lui, ni plaisirs, ni mauvaises qualités, ni préjugés apparens. C'est que s'il vise au despotisme, c'est parce qu'on lui a sait entendre que c'étoit la meile leure maniere de gouverner, la façon la plus sûre de rendre son Etat heureux.

Louis XV.

Et les Lettres de cachet, dont j'ai fait tant d'u-

LE PRINCE DE CONTI.

Comme il n'y a plus ni Jésuites, ni Jansénistes, ni resus de Sacremens, il saut avouer que le cours en est rallenti; mais on n'en a point perdu la ressource trop utile, on en a même sait des abus crians: contre lesquels je me suis élevé au Parlement dans l'assaire du Maréchal de Richelieu, & je me proposois de traiter cette matiere à la fin du procès.

Louis XV.

Où en est-il? Je m'intéresse toujours à ce consident de mes plaisirs, qui m'en a bien procuré dans ma vie.

LE PRINCE DE CONTI.

(B)

C'est encore un point sur lequel j'ai des idées plus rassises depuis que je suis ici. Je vois qu'il m'avoit circonvenu par ses séductions. J'étois devenu, à ma honte, son partisan & son désenseur dans la Cour des Pairs. Ce qui prouve au surplus que j'étois de bonne soi, c'est que j'avois toujours desapprouvé les coups d'autorité qu'il avoit mis en œuvre, & que je comptois sérieusement présenter quelque Arrêté à la Compagnie, pour obvier aux ordres du Roi, si indécemment & si cruellement employés contre les divers particuliers, ses adversaires, & même contre une semme de qualité, que sa naissance & ses entours auroient du garantir de pareilles vexations.

Louis-XV.

C'est à dire, tout considéré, que c'est toujours, comme ci-devant, le plus fort qui opprime le plus soible. Vous me consolez, & me consirmez dans mon idée, qu'un Roi, quelque chose qu'il fasse, est trompé. Je suis parti de ce principe, & j'ai cru inutile de me donner tant de peines pour en venir-là. Je me suis trouvé Roi par le hasard; j'ai gouverné de même. Il servira peut-être mieux mon successeur. Tant mieux pour nos neveux! Je le félicite, entr'autres circonstances heureuses, de l'événement de la guerre d'Angleterre avec ses Colonies; c'est une de ces combinaisons nouvelles, formées par ce maître de

de l'univers, qui peut être très-avantageuse à la France.

15

it

13

es

10

25

9.

1.

1:

.1

a

1

,

us

15

ft

119

e

le

r.

lla

e

8

LE PRINCE DE CONTI.

Elle l'est aussi pour le moment. La balance du Commerce commence à incliner en notre faveur, & nos Ports Marchands sont dans une grande activité, ainsi que nos Colonies. Nous nous enrichissons des pertes de nos voisins.

Louis XV.

Vous venez de justifier par-là le Ministre des Affaires Etrangeres, que vous blamiez plus haut.

LE PRINCE DE CONTI.

C'est qu'on craint que le bénésice ne soit que momentané; que nous ne le payions bien cher par la
suite; que ne donnant point aux Colonies Unies de
l'Amérique Angloise les secours dont elles ont besoin,
elles ne succombent; qu'elles ne soient forcées de se
réunir à la Métropole, & ne redeviennent notre ennemi commun sous un même Ches. Les unes voudront se venger de ne les avoir pas assez secondées
dans une révolte que nous somentons, & l'autre nous
punir d'avoir ri de son malheur. En un mot, on trouve que nous en faisons trop, ou point assez; on s'indigne surtout de voir ce Commissaire de S. M. Britannique résidant toujours à Dunkerque, & nous dosinant la loi chez nous.

were the partie of the country bear and the control of the property of the

To a to the way of the latter than the

Louis XV.

Oh! il faut être exact à tenir les Traités; ç'a toujours été mon avis.

LE PRINCE DE CONTI.

Oui, les Traités conclus avec vos ennemis; cat pour ceux faits avec vos fujets, combien de fois n'y avez-vous pas manqué?

Louis XV.

C'est bien différent. On ne contracte point avec des sujets: on leur impose des devoirs, qu'on change, modifie ou éteint, comme l'on veut.

LE PRINCE DE CONTI.

Actuellement que je puis dire ma pensée en liberté, fi j'avois été Roi ç'auroit été assez mon avis, mais j'étois sujet moi-même; je voulois faire parler de moi & jouer un rôle: j'ai paru Républicain. . . .

(Ici le Roi baille.)

bien de la Politique!

Louis XV.

Oui, je ne puis m'y faire. Ce que c'est que la mauvaise habitude! Cela me rend malheureux, car c'est la seule chose qu'on permette ici, où l'on n'a plu que la jouissance de la langue & le plaisir d'en tendre raconter ce qui se passe sur la terre.

LE PRINCE DE CONTI.

S'il y avoit encore un Parc eux - Cerfs à Verfailles,

je pourrois vous réjouir par le récit de quelque histe-

ou-

cat

n'y

rec

e,

é,

ais

de

fet

ar

1'2

n.

23

Louis XVA no analysis of

Mais vous qui parlez, je crois que quand vous aurez été quelques jours ici, vous ne ferez pas si plaifant. Vous n'étiez pas mal paillard, ainsi que moi.

LEPRINCE DE CONTI.

Vraiment, je n'ai pas besoin d'une plus longue privation pour détester un lien où l'on ne mange ni ne boit, où l'on ne f..., où le mot même est interdit. Foin de votre chienne de vie des bienheureux!

Louis XV.

Dubarri, où est votre paradis? Je troquerois tout l'E. lysée contre un petit coin chez vous!

LE PRINCE DE CONTI.

Ah! Beaumarchais! Beaumarchais! où font ces charmantes houris dont tu m'égayois sur le bord de mon tombeau!

Louis XV.

Vous mâcherez à vuide, ainsi que moi, mon Cousin. Neus nous sommes trop pressés de vivre.

LEPRINCE DE CONTI.

Après tout, Sire, nous ferons comme les autres. Demandons à ce bon Henri, dont j'entrevois le bosquet dans le lointain, comment il se sauve de l'ennui de ce pays-ci. Il a bien aimé le sexe, autant que

nous, &, à ce que je puis découvrir avec ma lorgnet, te, il me semble que je vois bien du mouvement, de la joie dans son canton.

- While work of the Color of th

Hélas! faute d'avoir beaucoup songé à lui durant ma vie, & de ne m'être nullement occupé à l'imiter, il m'est interdit d'en approcher à présent.

LE PRINCE DE CONTINUENT

La même défense ne m'est pas faite. Je cours l'aborder, & s'il me donne quelque bonne recette, je vous l'apporterat.

Louis XV.

Au plaisir de vous revoir, mon cousin; mais je crains fort qu'elle ne me convienne pas, ou plutôt je redoute que vous ne vous trouviez si bien auprès de lui que vous ne soyez tenté d'y rester.

LE PRINCE DE CONTI.

Comptez fur moi. D'ailleurs l'on débarque chez vous, & j'y viendrai chercher les nouvelles."

Ici finit le manuscrit, Milord. Je serai fort aise d'en avoir votre avis, d'apprendre si vous pensez comme moi. D'ailleurs, il y a des vues politiques qui devroient faire ouvrir les yeux à nos Ministres, s'ils n'étoient pas comme les Dieux d'Egypte: Oculos babent & non vident. Puissé-je ne leur pas ressembler pour vous plaire de plus en plus!

Paris, ce 18 Août 1776. Do 22 10 10 10 10

1-

3

C

i

LETTRE VI.

Des Troubles du Parlement de Grenoble. Remontrances de cette Cour. Lettre au Roi, &c.

Epuis le rétablissement des Parlemens. Milord. il n'en est peut être aucun qui n'ait eu de tracasseries avec le Ministere; ce qui semble d'abord d'autant plus furprenant, qu'on regardoit leur retour comme un hommage que rendoit le Monarque aux Loix, & en même tems comme un acte de foumission des Magistrats aux ordres du Souverain. & sous ce point de vue, fans doute on ne devoit pas s'attendre que l'harmonie entre la Cour & ces grands Corps dût être troublée de sitôt. Mais pour ceux qui ne s'arrêtent point aux apparences, qui demêlent le jeu des Gouvernemens & dévoilent les ressorts secrets des révolutions, ils avoient prévu ces suites inévitables; ils avoient vu que les agens d'une négociation aussi importante n'étoient point du tout enflammés de l'en. thousiasme patriotique; que dans le travail on n'étoit parti d'aucun principe fixe & invariable, & que ce bien momentané étant le résultat de passions particulieres, ainsi que le mal l'avoit été, il devoit rester dans la restauration de l'édifice un vice radical, cause prochaine de secousses nouvelles, & d'ébranlemens funestes tôt ou tard. En effet, les Ministres n'avoient

jamais fongé férieusement à déterminer le Monarque à rentrer dans les bornes de cette autorité dont la modération fait la sûreté. Au contraire, regardant le Despotisme comme de plus en plus nécessaire dans un Empire où toute regle de bien gouverner étoit anéantie, ils avoient songé seulement à le rendre moins odieux, plus honnête & dégal en quelque forte, par le concours de ceux qui l'avoient si vigoureusement combattu & qu'on considéroit comme ses victimes. les Magistrats satigués d'un long exil, heureux de faisir l'occasion de recouvrer un état qu'ils croyoient avoir perdu, de reprendre une confidération plus attachée, pour bien des gens, aux fonctions extérieures qu'à une inaction vertueuse, avoient sacrifié sans peine la chose publique, le prétexte plutôt que le sujet véritable de leur résistance & de leur opiniatreté; ils sentoient que pour leur intérêt personnel il valoit encore mieux exister, même dans un état de mutilation, que de persister à périr avec les loix. De là leur regénération bisarre & monstrueuse, mêlangée, variée & modifiée en autant de composés différens qu'il y a eu de Corps rétablis. De-là les divisions intestines. les plaintes, les réclamations. C'est surtout au l'arlement de Grenoble que la fermentation s'est fait sentir: elle s'y est accrue au point qu'il paroît aujourd'hui difficile de l'éteindre, sans que l'autorité recule, ou sans la transgression la plus manifeste des réglemens, des ordonnances, des devoirs les plus sacrés de la Magistrature. Voici le fait.

Le Parlement de Dauphiné reprenoit à peine fon affiette, après la réintégration du mois de Mai 1775, lorsque son Procureur général (f) fut fait Conseiller d'Etat. M. de Moydieu qui, docile aux impulsions du Chancelier, & prenant toutes les formes qu'il lui avoit plu lui donner, avoit exercé les fonctions du Ministere public depuis la révolution de 1771 jusqu'au rétablissement de cette Cour, rentré dans sa place de Conseiller de Grand' Chambre, fut à Paris pour obtenir l'agrément de succéder au Magistrat qui se retiroit. La Compagnie ne vit pas sans peine qu'un membre qu'elle ne toléroit qu'à regret, ainsi que ceux qui avoient suivi sa désection, se proposoit d'en obtenir la récompense en quelque forte, dans une place distinguée & de confiance, qui ne pouvoit appartenir qu'à un personnage éminent par son patriotisme & par fes vertus. Cependant il s'élevoit beaucoup de murmures contre l'administration précédente de M. de Moydieu, & l'on articuloit des griefs, des abus d'autorité caractérifés. Il n'en obtint pas moins la grace qu'il follicitoit. Il revint à Grenoble au commencement de cette année (g), & présenta ses provisions. Cet événement répandit dans la Compagnie un trouble inexprimable par la scission des sentimens & la diversité des avis. Ceux qui avoient suivi son parti étoient trop intéressés à le voir triompher pour ne pas

à

n

9

e

t

S

⁽f) M. Vidaud.

⁽g) En Janvier 1776.

(B)

le foutenir de leurs suffrages & de leurs intrigues. Les exilés, au contraire, se faisoient un point d'honneur de l'exclure. Ils en avoient un moyen bien certain & bien légal d'après les bruits répandus & accrédités contre le postulant. Cependant une opinion plus modérée prévalut. & l'on voulut tenter toutes les voies pour ne pas l'admettre, avant d'en venir à celle de l'inculpation. C'est dans cet esprit que le Parlement écrivit au Roi une Lettre (b), où, après avoir exposé la division & la discorde que la réception de cet Officier pouvoit occasionner dans son sein, il le supplia de retirer les provisions qu'il lui avoit accordées, & de le nommer à quelqu'autre emploi, où ses talens servient plus utiles au service de S. M. Sur quoi intervinrent des Lettres de Jussion (i), où le Roi persistant dans fon choix se prévaloit de la phrase citée ci-dessus, où cette Cour faisoit l'éloge des talens du Sr. Moydieu, & n'articuloit aucun fait qui pût jetter le moindre nuage,, fur sa conduite".

Le Parlement comprit par cette tournure artificieuse qu'il avoit fait une faute en ménageant trop ce traitre. Dès le lendemain (k) du jour de la présentation des Lettres de Jussion, il y eut des dénonciations contre lui par plusieurs de ses confreres, dans lesquelles ils s'autoriserent adroitement sur l'obligation d'enquê.

B

⁽h) En date du 19 Janvier 1776.

⁽i) Arrivées au Parlement le 10 Février-

⁽k) Le 11 Février.

te des vie & mœurs du postulant, portée dans ses provisions. Les gens du Roi requirent une audition de témoins (1). Elle sut ordonnée après bien des débats, & l'on commença une procédure en regle. Tous les membres de la Compagnie étoient convoqués pour délibérer à cet effet (m), lorsque chaque Officier de la Cour reçut les ordres de rester dans la ville jusqu'au 7 Septembre suivant, & le même jour (n) on en eut de nouveaux de se rendre à la Grand'Chambre pour entendre les volontés de S. M.

Là, le Comte de Tonnerre, Commandant dans la province, fit enrégistrer d'autorité des Lettres patentes du 8 Mars. En conséquence le Sr. de Moydieu sur reçu Procureur général & installé par le Commissaire départi (0).

Le surlendemain (p), le Parlement protesta contre l'illégalité, tant de l'enrégistrement que de l'installation, & déclara par un Arrêté que les actes qu'il se roit sur les signatures du Sr. de Moydieu, en qualité de Procureur général, pour ne pas interrompre le cours de la justice, ne pourroient être regardés comme une approbation de cette qualité. Il s'occupa ensuite de Remontrances (q) inévitables dans une in-

t

?

t

t.

18

,

8-

11-

1.

a-

ns es

⁽¹⁾ Le 23 Février.

⁽m) Le 18 Mars. (n) 18 Mars.

⁽⁰⁾ L'Intendant de Grenoble, M. Pajot de Marcheval.

⁽p) Le 20 Mars.

⁽q) Les objets, au nombre de 12, en furent fixés le 23

fraction aussi grave de tous les principes, sur la forme & le fond de ces Lettres patentes; & il pose dans un des articles (r), comme regle générale,, que tout , Magistrat accusé étoit obligé de se justifier par les " voies de droit, à peine de rester entaché en son hon-" neur". Ce vieux mot, entaché, consacré par le Parlement de Paris, dans son Arrêt rendu contre le Duc d'Aiguillon, rappelloit au Ministere un fait trop contraire à son despotisme pour ne le pas piquer. La maxime fut improuvée par S. M. & l'article où elle étoit établie fut cassé (s), ainsi que l'Arrêté, si modéré dans la partie qui concernoit la fignature. La profcription fut confignée dans un enrégiffrement, auquel on procéda par la même voie de l'autorité ab-Solue. Et pour effrayer, sans doute, les Magistrats trop fenfibles à cette fubversion des Loix & les dispofer à l'obéissance passive & aveugle, on voulut faire un exemple fur deux (t) renommés pour leur patriotisme & leur intrépidité, en vertu d'un mandé à la

a

ŧ

1

i

h

é

ŋ

t

ľ

10

r

d

n

⁽r) Dans l'article IX.

⁽s) Par des Lettres patentes du 15 Avril.

⁽t) M. d'Ornacieux, Président, & M. de Meyrieu, Conseiller. Ce qui prouve d'autant mieux l'intention du Ministere, c'est que l'un d'eux n'avoit pris aucune part à l'assaire du Sr. de Moydieu. Voyez, au surplus, la Protestation éloquente de ces deux Magistrats du 4 Septembre 1771, insérée à la sin du 7e. vol. du Journal historique du Rétablissement de la Magistrature, &c.

fuite de la Cour. Ils furent emportés d'un bout dis royaume à l'autre pour essuyer des paroles accablantes de la part de S. M.; puis ramenés avec la même vélocité, rendus à l'attente de leur Compagnie, à leurs fonctions. Interrogés par leurs confreres assemblés, ils n'ont pu rendre compte en quoi leur conduite avoit déplu au Roi, parce que S. M. ni ses Ministres n'avoient pas daigné les en instruire.

8

8

2

0

)-

2

14

ts

-

).

la

*

il.

2

Sr.

fin is

Si tous ces faits étranges & incroyables, Milord, n'étoient tracés dans les Remontrances de cette Compagnie, on ne pourroit les regarder que comme des calomnies contre le gouvernement actuel, comme une interversion d'évenemens passés à la fin du regne précédent & mal à propos rapportés à celui-ci. Malheureusement ils sont littéralement confignés dans cet écrit (u), dont l'objet est la justification du Parlement, & d'établir l'obreption & la subreption des Letters patentes en question, par le peu de fidélité de l'exposé qui en est la base.

Je ne suivrai point l'historique des faits portés par les Dénonciations contre l'accusé, tous divers à la vérité, mais tous tendant à l'établissement d'un point unique, qui étoit l'abus d'autorité de la part du Sr. de Moydieu. Je n'entrerai pas dans le détail des récriminations adroites du Sr. de Moydieu, pour atténuer les reproches qu'on pourroit lui adresser, pour

⁽u) En date du 11 Mars 1776.

faire regarder son procès commencé comme l'ouvrage de la passion, comme un moyen de l'expulser d'une place où fon élévation devenoit non feulement la justification, mais la récompense de sa conduite passée, pour mettre sa Compagnie en contradiction avec elle. même, en lui opposant ses propres paroles; mais j'observerai, d'une part, l'inconséquence du Garde des Sceaux de faire choisir par le Roi, pour son Procureur Général, un Confeiller, taré aux yeux de fes confreres, pour raison de sa désection, lorsqu'au moment même il expulsoit honteusement du Parlement de Pau des membres dans un cas beaucoup plus favorable que celui-ci, & les punissoit pour avoir réclamé contre une telle injustice : de l'autre, la foiblesse du Parlement, d'avoir conservé dans son fein un Magistrat dont il ne pouvoit ignorer l'administration repréhensible, & qui dès - lors étoit indigne de sa qualité & d'exercer les fonctions de Juge; d'avoir acquiescé, sous des protestations seulement, à lui laisser remplir celles plus importantes encore de Censeur de tous les Ordres de l'Etat, & de s'être ainsi mis dans le cas de se voir inculper lui - même de mauvaise foi, de partialité, d'un esprit d'animosité & de vengeance.

1

é

d

1

a

d

Une autre singularité que présente ce procès important, c'est que le Sr. de Moydieu, que le Roi, par ses provisions de l'office de Procureur-Général & ses premieres Lettres de Jussion, avoit soumis, suivant la regle, à des informations préalables, en est dispenge

ne

us-

.

le.

ais

les

cu.

fes

au

le.

up

nuc

re,

on

mi-

ne

l'a-

lui

en.

infi

au.

de

or.

fes ant

en-

sé par les Lettres de Jussion subséquentes, dès qu'on voit que ces informations peuvent tourner contre lui, c'est-à-dire dans un cas où, au moyen d'une procédure commencée, il devenoit plus indispensable que jamais de laisser un libre cours à la Justice, & d'attendre, avant de lui ouvrir le recours au Souverain, que ses Pairs eussent statué sur les accusations intentées contre ce Magistrat.

Cependant, bien loin que la Cour se soit rendue aux Remontrances du Parlement de Grenoble, noblement écrites & d'une logique impossible à resuter, elles sont restées sans réponse; c'est ce qui a déterminé la Compagnie d'adresser une nouvelle Lettre au Roi (v) pour se plaindre du silence de S. M. & lui saire observer de plus en plus l'étrange & odieux rôle du membre d'un Corps qui inculpe avant qu'il ait été jugé, récrimine, attaque & reste seul contre tous.

On voit aujourd'hui dans les démarches & dans les discours des Parlemens, combien ils sont encore atterrés du coup que leur a porté M. de Maupeou. Et le Gouvernement actuel, en détestant, en réprouvant à l'extérieur les actes de son despotisme, en recueille ainsi le stuit. On ne doute point qu'après beaucoup de chicanes & de débats, ce Procureur-Général, si digne de réprobation à tant d'égards, ne reste.

" C'est le seul exemple d'un Magistrat enlevé à la

⁽v) En date du 24 Juillet.

correction de son Corps, & justifié par les voies de , l'autorité absolue & hors des regles prescrites par les loix. Mais qu'il est à craindre que cette porte, , une fois ouverte, ne se referme de longtems; que , la rebellion des membres contre le Corps ne s'é, rige en principes, & qu'un pareil désordre ne vien, ne renverser ensin l'édifice de l'ordre public"!

C'est par cette prédiction que le Parlement de Gremoble termine ses Remontrances, & c'est ce qui le
rendra plus coupable aux yeux de la Postérité, d'avoir prévu ces conséquences aussi effrayantes de sa
pusillanimité, & de n'y avoir pas opposé toute la résistance dont il étoit capable; de n'avoir pas préséré
son anéantissement à rester spectateur & complice du
triomphe de son Procureur Général. Mais un sentiment de sierté & de patriotisme, Milord, m'entratne, comme si tout cela étoit mon affaire & devoit
toucher beaucoup un Anglois; c'est que tout ce qui
est injustice, abus d'autorité, despotisme, tyrannie,
attaquant les droits sacrés de l'humanité, m'indigne &
me révolte.

I

n

f

C

te

9

fi

e le il

V

Paris, ce 26 Août 1776.

e

ar

10

é-

n.

e-

le

2-

(a

é-

é

lu

i.

1-

it

ui

8

LETTRE VII.

Sur un Procès intenté à l'Abbé Baudeau, par les ci-devant Fermiers de la Caisse de Poissy. Triomphe & Exil de cet Abbé. Dénonciation de sa Lettre de cachet au Parlement, &c.

o début du Ministere de M. Turgot, comme ce Ministre commençoit à annoncer son esprit de réforme & furtout de liberté dans le commerce des denrées, que la Caisse de Poissy excitoit de vives reclamations de la part des marchands forains, des bouchers & des citoyens de la capitale, cette Compagnie crut devoir gagner les devans, & faire revenir le Ministre & le Public déjà prévenus contre elle. Un de ses faileurs sut chargé de son apologie, présentée au Contrôleur général sous le titre de Réflexions sur l'établissement de la Caisse de Poissy. On s'y plaignoit que les gens qui vouloient exciter l'Administration à supprimer cette Caisse, n'ont pas bien connu la nature de son établissement, le but qu'on s'étoit proposé en le formant & les effets qu'il peut avoir. L'auteur leur reproche la futilité, ou plutêt la négligence, dit. il, qui leur a fait ignorer ou méconnoître les faits constatés, indubitables.

Un Economiste, un des gens de la secte qui s'élevoit le plus contre ladite Caisse, partit des faits établis dans ce Mémoire pour le refuter par une brochure, ayant pour titre: Bilan de la Caisse de Poissy, avec cette Epigraphe: Habemus confitentem reum, où, d'après les propres calculs du désenseur de la Caisse & ses exposés, il résulte que les habitans de Paris payent 2,760,000 Livres pour une imposition qui n'en rapporte de sait que 750,000; ou autrement, que les fermiers retirent un intérêt de 92 & un peu plus d'un tiers pour cent de leurs sonds, usure excessive & ruineuse, que les plus sameux Gribelins ne désavoueroient pas.

Ce Bilan de la Caisse de Peissy étoit anonyme, & ne laissoit par là aucune prise à partie contre l'auteur de la part des accusés; mais l'Abbé Baudeau, dont on le soupeonnoit l'ouvrage, n'étoit pas homme à le désavouer: seulement, soit qu'il n'en sût pas assez content, ou que l'écrit ne sût pas de lui réellement, il reprit cette matiere dans un autre Mémoire, qu'il inséra tout au long dans son fournal (a): Il s'en déclara ainsi du moins l'apologiste & le désenseur: il ne croyoit pas courir de grands risques, couvert de l'Egide du Ministre des Finances, & d'ailleurs autorisé en quelque sorte dans ses inculpations par le Gouvernement, qui venoit de supprimer une Caisse usuraire qu'il décrioit.

Lo

1

C

P

V

P

1

⁽a) Au tome II des Ephémérides de 1776.

Le Mémoire tourné différemment que le Bilan ; présentoit toujours le même résultat, c'est-à-dire un bénésice pour les sermiers de près de 100 pour 100 sur une vente d'environ 90,000 bœus ou vaches par an, aux marchés de Sceaux & de Poissy. On y articuloit en outre des griess plus directs & plus capables de rendre les sermiers encore plus odieux: on leur y supposoit une cupidité qui marchoit de prévasications en prévarications, qui saissission les movements de dévorer la subsistance des peuples.

S

n

·

e

ur

at

le

n.

il

n-

la-

ne

E.

en

re-

ire

Lo

10

09

Les accusés, plus sensibles à ces injures que ne le sont d'ordinaire des sinanciers, ou plutôt excités sous main par le Parlement, oserent, même avant la disgrace du Ministre protecteur de l'Abbé Bau leau, faire paroître un Mémoire à consulter contre lui, sur la question de savoir s'ils n'étoient pas en droit d'attaquer en réparation d'honneur le coryphée Economiste?, Un Sage, comme ce Philosophe, disoient-ils dans leurs doléances, devoit-il, pouvoit-il enslammer la fureur naturelle des sujets contre les impositions & ceux qui les perçoivent, en peignant les fermiers plaignans comme des exacteurs, qui ajoutoient encore aux rigueurs d'une taxe forcée, tout ce que l'avarice a de plus bas & l'oppression de plus cruel?"

La Consultation ne pouvoit manquer de leur être favorable: on les croyoit autorisés à prendre même la voie criminelle contre leur calomniateur. On estimoit pourtant qu'ils devoient présérer la voie civile, comme plus modérée & conduisant au même but.

En conséquence l'Abbé Baudeau fut assigné au Châ-Tonne IV. E

telet (b), & se trouva tourmenté d'un proces auquel il ne s'attendoit pas. Dans sa douleur de la disgrace de M. Turgot, & ne pouvant donner un libre cours à la plume, dans les matieres économiques auxquelles il se sentoit entraîné par un enthousiasme dont il ne pouvoit se défendre, il se disposoit à aller prêcher la Tcience en pays étranger : il fut arrêté par cette attaque, & se disposa à la refuter en plaidant lui même fa caule.

J'ai été désespéré, Milord, de ne pouvoir suivre cette affaire & entendre les plaidoyers. Tout le monde convient que, malgré le brillant de l'Avocat adverse, l'Orateur le plus éloquent du Barreau (c), le fougueux Economiste l'a écrasé absolument. Il est vrai que celui - ci jouoit le beau rôle : il échauffoit sans cesse les spectateurs par des explosions terribles contre les financiers. Le moyen de ne pas réusir en intéressant ainsi la malignité du Public, en plaidant dans une cause particuliere la cause de toute la France, celle de toute l'humanité! Dès que son rival, au contraire, commençoit d'ouvrir la bouche, il étoit hué; on étoit disposé à trouver mauvais d'avance tout ce qu'il diroit, & sa plus grande adresse ne pouvoit tendre qu'à atténuer les inculpations avancées contre ses cliens, dont le personnel étoit nécessairement désagréable par essence. On admiroit d'ailleurs le courage de l'Abbé Baudeau, qui ne dissimulant rien des

F

a 8

d

a

(

p

ti

l

⁽b) Le 11 Mai 1776. (c) Me. Gerbier.

el

C

IS

25

10

la a•

10

re

n.

d· le

rai

ns

n. en

int

ın-

au

ıé;

ce

en.

fes

éfa-

ra.

des

fautes du Couvernement, critiquoit fans ménagement les Administrations précédentes, à furtout celle de Colbert, & par une intrépidité plus rare encore, pfoit louer M. Turgot, exalter un Ministre disgracié, & regretter l'apparition trop courte d'un Philosophe à la cour, d'un honnête homme à la tête des sinances; prodige, observoit-il, qu'un royaume est trop heureux de voir se renouveller dans un siecle.

Ces déclamations trop vraies ne pouvoient que déplaire à ce Ministère ci, qui n'aime pas plus l'éclat que le précédent. Il s'est répenti plus d'une fois d'a. voir laissé porter en justice une pareille contestation, de ne l'avoir pas étouffée des sa naissance par une évocation ou par quelqu'autre coup d'autorité. Ne pouvant revenir sur le passé, il a cherché du moins à éviter les suites de la fermentation, en faisant des défenses aux imprimeurs de rien imprimer pour l'Ab. bé Baudeau: acte de despotisme contre toutes les regles & les droits du barreau, mais injustice encore plus manifeste dans ce cas-ci, où les adversaires avoient répandu leur diatribe véhémente contre lui & publique depuis trois mois. En outre, M. le Garde des Sceaux, pour prévenir même les scenes qui attiroient une affluence prodigieuse de spectateurs au Châtelet, écrivit une Lettre au Lieutenant-Civil, pour qu'il sit terminer promptement ce procès qui fatiguoit le Roi. de manual to an about a superior of the terms of

Les audiences dernieres n'en furent que plus suivies, & l'Abbé Baudeau se prévalant de la bienveillance des auditeurs, & tournant à son avantage les circonstances pour mettre plus de ners & plus de pathos dans sa derniere replique, déclara, les larmes aux yeux, que pour ne pas succomber au crédit de ses ennemis qui le noircissoient dans l'esprit du gouvernement & mettoient continuellement sa liberté en péril, il alloit s'expatrier & se retirer en Pologne. Cette ressource oratoire lui réussit singulierement, & l'auditoire qui avoit été fort tumultueux durant tout le discours de son adversaire & ne lui avoit pas donné le loisir de se faire entendre, après avoir écouté dans un silence d'admiration l'Abbé Baudeau, se mit à sondre en larmes avec lui. Cet attendrissement gagna même les juges & le sit triompher.

Cependant les fermiers de la Caisse de Poissy, malgré la désaveur qu'ils avoient éprouvée au Châtelet, ne vouloient point en rester là. Ils prétendoient qu'en matiere intéressant l'honneur, il falloit épuiser toutes les ressources; ils comptoient d'ailleurs réussir davantage au Parlement, ulcéré contre M. Turgot & ses partisans. Ainsi le triomphe de M. l'Abbé Baudeau n'étoit pas complet, & il se disposoit à de nouveaux combats.

D'ailleurs, une autre horde de financiers le menacoit d'un second procès, non moins étrange que le pre-

⁽d) Le prononcé de la sentence porte qu'il sera donné acte à l'Abbé Baudeau de la déclaration par lui faite qu'il n'avoit point entendu attaquer les sermiers de la Caisse de Poissy, & qu'il les reconnoissoit pour gens d'honneur. Sur le reste, les parcies ont été mises hors de cour, & dépens compensés.

05

c,

nt

ıl-

S.

re

rs

ir

G-

re

10

ıl-

nt

er

Gr

å

u.

u.

4

2.

e-

te

oit

å

es

mier. La défense de leur réputation en étoit encore le principe. Les deux Compagnies des munitionnaires de vivres des troupes du Roi se plaignoient que ce journaliste les avoit dissamés dans un écrit imprimé & avoué de lui (e), que pour rendre plus répandu il avoit ensuite transporté en entier dans ses Ephémérides; qu'il les travestissoit en monopoleurs de grains qui se procuroient à prix d'argent des permissions d'acheter en tel endroit & de revendre dans tel autre; qui portoient le désordre & la misere partout, en augmentant la cherté où elle existoit déjà & faisant baisser la denrée où elle se trouvoit à vil prix (f), & que

(f) C'est ce qu'on voit No. 3. du troisseme objet d'éclaircissement, p. 267 & suivantes. Le passage est curieux, &

quoiqu'un peu long, mérite d'être extrait ici.

⁽e) Eclaircissemens demandés à M. N. ... (NECKER) sur ses principes économiques & sur ses projets de législation, au nom des Propriétaires sonciers & des Cultivateurs Français. Tel étoit le titre du livre de M. l'Abbé Baudeau.

[&]quot; La police des marchés est donc, selon vous même, le " moyen le plus certain d'éloigner le commerce; c'est une de " ces vérités que le Roi s'est donné la peine d'expliquer à " son peuple dans le préambule de l'Arrêt du 13 Septembre

[,] Ce principe de spéculation est confirmé par la pratique de , tous les Entrepreneurs, *Vivriers*, Etapiers & Permissionnais res quelconques. Il n'en sur jamais un seul qui n'ent mis très-clairement pour premiere condition dans son marché, qu'il pourroit acheter sans formalités & sans droits dans les granges & greniers.

[&]quot; Cette vérité capitale étant une fois connue, cherchons, Monsieur, à découvrir les deux especes de monopoleurs qui , s'engraissoient de la substance publique. Je nommerai les une

non content de ses propres imputations, il avoit en

Permissionnaires, & les autres Commissionnaires. Ces deux mots sont commodes, & faciles à retenir.

" Voici donc le secret des Permissions. Les réglemens em péchoient de transporter des bleds hors du Royaume, & même de les voiturer d'une province dans une autre, aucun marchand, aucun fermier, aucun propriétaire ne pouvant , les déplacer de l'arrondissement de son marché auquel it étoit assujetti.

, Cependant il arrivoit toujours par la variété des faisons & , des climats, que certaines provinces étoient dans une trèsgrande abondance, & d'autres dans une trop grande disette,
, lly avoit, Monsseur, de petits moyens innocens, d'augmen, ter encore l'abondance ou du moins le bas prix dans les , unes, & la disette ou du moins la cherté dans les autres, ll , faut que je vous les dise.

", Soit que les Vivriers de terre & de mer fussent ou non d'in-, telligence, ainsi que les Approvisionneurs des hopitaux de , la capitale ou des grandes villes, on pouvoit exécuter, ou même feindre des achats dans les endroits difetteux pour , augmenter encore la cherté, exécuter ou feindre des ventes

" dans les endroits où étoit le bas prix. " La police des marchés étoit excellente pour cette manceu-", vre. Quarre hommes à vous se présentent dans une halte;

"denx sont vendeurs & deux autres acheteurs. Combien le "bled? Tant. Fermez le sac: voilà le prix hausse. Combien "le bled? Tant. Je n'en veux donner que tant. Il est à vons. Voilà le prix baisse. Quelques petits bruits semés, quelques mots à demi-làchés dans les places & dans les cabarets, secondent l'artifice; & voilà d'une part le bas prix assuré dans

, un pays, la cherté confirmée dans l'autre.
, Bien entendu que nons avons en poche la bien - heureuse
, permission d'acheter dans cette province où est le bas pris,

& de vendre dans celle où est la cherté.

, Blen entendu que ces permissions nous ont été données comme de telles permissions se donnent, par d'honnères gens qui sont incapables d'en domer de semblables à d'autres.

outre adopté celles de son collegue (g') en enrichissant son ouvrage (b) d'un Mémoire de celui-ci, où l'on lisois ce passage calomnieux & atroce: "Déjà l'ame chi sol, dat s'éleve, son noble état cessera d'être avili par , l'affreuse misere: & la moitié de son pain, eh! qual , pain avoit-il! ne sera plus dévorée par des barpies sa, crileges.

en

ux

n-

& un

nt

it

å

S-

U

1-

u

e

S

P

3

Ces griefs étoient développés dans un Factum, qu'ils finissoient en disant: "Si leur façon de penser & "leur exactitude à remplir leurs obligations, devoient "les mettre à l'abri de l'effervescence dangereu"se qui depuis quelque tems aiguise tant de plumés "ou plutôt tant de poignards, & que cependant leur

[,] Nous achetons seuls dans les granges & greniers; nous ; transportons avec privilege dans la province disetteus; nous ; faisons un bon coup; nos protecteurs & protectrices ne sont , pas fâchés de nous avoir procuré cette petite fortune.

[&]quot;Telle est, Monsieur, l'histoire des permissions: je puis y joindre un petit supplément. Il y avoit une maniere de commercer ces permissions-là-même. L'invention étoit polie, quoique fort simple. Vous obteniez (comme cela s'obtenoit) une bonne permission en gros, & vous revendiez an détail plusieurs petites permissions argent comptant à tant par septier, vous n'aviez pas d'embarras, point de risques à courir; tout cela étoit clair dans une pareille affaire, &c'. Et plus loin: " les permissionnaires avoient le monopole des bleds, ils en profitoient comme tous les monopoleurs, pour acheter à bas prix, vendre très-cher, & faire promptement de grandes fortunes".

⁽g) M. de Saint - Maurice de Saint - Leu, Colonel au service de Pologne.

⁽h) Il a pour titre : Reflexions historiques fur tes Ecoles Militaires, si étrangement multipliées dans toute l'Europe,

, fureur aveugle de heurter tout également, leur ait

" porté des atteintes aussi peu attendues que méri-

,, tées, n'est ce pas à la Justice à sermer leurs pla-

,, yes, & à mettre un frein à ces diffamations qu'elle

", a toujours fi équitablement proscrites?"

M. l'Abbé Baudeau avoit également été mis en inflance par ces Parties, qui commençoient à publier leur plan d'attaque (i), lorsque le Ministère, pour arrêter cette affaire, bien propre à renouveller les scemes scandaleuses du Châtelet, jugea à propos de défendre aux Munitionnaires des vivres de publier leur Mémoire, & de soustraire l'Abbé Baudeau à leurs poursuites par l'exil.

Voilà, sans doute, Milord, une singuliere saçon de terminer les affaires, en punissant, celui qui gagne, de la privation de sa liberté, & en ôtant aux perdans la faculté de faire retentir de leurs plaintes les tribunaux supérieurs; en empêchant même d'autres plaignans, réduits à l'impuissance de recourir à la vindicte des loix, de se justifier du moins par une apolo-

gie-

[&]amp; fur l'Edit du Roi portant réglement, non-seulement sur l'éducation que recevront à l'avenir les éleves de son Ecole Royale, mais encore touchant l'administration des biens de cet établissement. Ce Mémoire est inséré au 4e. Volume des Ephémérides du Citoyen, de 1776.

⁽i) Dans un Mémoire à consulter & Consultation, du 19 Juillet, signée de six fameux Jurisconsultes, & l'assignation avoit été donnée en conséquence le 24.

gie aux yeux de public. Cela ne se pratique pas aux trement en France, quand ce qu'on appelle des raissons d'Etat, c'est-à dire la soiblesse ou le despotisme du gouvernement, l'exigent. Cet usage, si savorable au Ministère, ne s'est pas perdu sous Louis XVI. Mais vous allez être bien plus étonné en apprenant ce qui a suivi & s'est passé au Parlement à cet égard. C'est un Magistrat outré contre sa Compagnie qui m'en a donné la communication. Et pour ne rien omettre de ce détail intéressant, voici le récit qu'il m'en a sourni lui même.

.

ľ

r

r

S

8

a

.

.

"Dans l'Assemblée des Chambres, tenue le lunds 19 Août, après la Délibération sur quelques autres objets, le Président de la troisseme des Enquêtes a dit qu'il étoit chargé de sa Chambre de rendre compte de plusieurs dénonciations qui y avoient été faites, sur lesquelles le vœu général avoit été d'en saire le rapport à la Compagnie. L'une concernoit une Lettre de cachet décernée contre un Curé du Diocese de Blois, âgé de 85 ans, lequel, à la signification de cet ordre obtenu par l'Evêque diocésain, avoit été frappé d'une terreur telle qu'il en étoit mort. L'autre regardoit les deux Lettres de cachet, décernées respectivement contre les Abbés Baudeau & Roubaud (k)".

" Il a observé qu'à l'égard du premier fait, com-

⁽k) Autre Economiste, ami de l'Abbe Baudeau, qui rédigeoir la Gazette d'Agriculture, qu'on venoit de lui ôter. Il paroît que son grand grief étoit sa liaison avec celui-ci.

me le Curs, viame de la vexation, etoit more, que PEvenue, lanteur de la vexatione, étoit smort auffi, & que , que que lisportant qu'il suit d'émpe cher que sem-Blable malheur n'arrivar, la difficulté : l'impossibilité d'acquéfir fur ce point toutes les connoissances légales necessaires, reduitoient peut ette la Coin whe pouvoir sen occuper aum Terrentement qu'il le ménteron? if n'en latfoit mention que pour membire, muis que Pautre etoit trop certain, trop motorie a trop fcanda leux pour ne pas exiger toute l'attention de la Cour & provoquer tout fon zele: que fes réclamations continuelles contre cette atteinte portée à la liberté des fujets, avoit lans doute ar êté le cours de ces vexations durant le Ministère d'un Magistrat (M. de Malesherbes) qui fai même s'étoit éleve plufieurs fois à la tête de la Compagnie fir fortement contre : que fi l'on ne pouvoit affurer qu'il metre pas en la foiblesse de se preter a cet abus du despotisme, il l'avoit fait du moins avec tant de referve, de circonspection & de justice, dans cette illégalité même, que personne ne s'étoit plaint, et que le Parlement n'avoit pu renouveller les instances pour l'aboltabn d'ordres aussi perhicleux: inais que depuis la retraite de ce Ministre patriote, le cours des Lettres de cachet paroiffoit reprendre avec plus de fureur, & qu'il étoit important que la Compagnie sit connoître au jeune Roi, ami des formes & des Loix, combien ces actes violens leur étoient contraires. En conféquence, il a demandé que le Premier Président mit la chose en délibération. Mais l'orateur n'ayant pas mas dans fon difcours 4

è

\$

1.

5

e

U.

4

1

S

à

4

2

t

6

2

t

ÿ

toute la chaleur, la véhémence péreffaires pour exalter les têtes de la Compagnie, très froides fur cet obiet. & malheureusement les Abbés Baudeau & Rous baud étant fort désagréables, fort odieux même, & par leurs écrits & par leur attachement au Ministre novateur, à la proscription duquel le Parlement s'est acharné, les premiers opinans non feulement n'ont pas été d'avis de rien faire à cet égard, de s'en occur per, d'en délibérer, mais ont déclaré que ces deux Abbés étoient trop heureux d'en être quittes à pareil prix; que c'étoient deux perturbateurs du repos public, des esprits inquiets, dangereux, séditieux, dont il falloit réprimer les écarts & arrêter les écrits. Tout le Grand Banc s'étant ainsi écarté des principes, les partifans de la cour ont profité de la circonstance. non-seulement pour déclarer qu'il n'y avoit pas lieu à délibérer, mais pour canoniser les Lettres de cachet en plein Parlement. Ils ont ofé dire que c'étoit une ressource nécessaire en bien des cas, une bienfaisance du Monarque, un châtiment paternel, dont il ne falloit pas se priver. Quelques uns ont demandé ironiquement s'il ne faudroit pas aussi requérir qu'on révoquât les Lettres de cachet décernées contre le Chancelier, contre le Duc d'Aiguillon? On a prétendu que les Abbés Baudeau & Roubaud, honorés de la confiance du Contrôleur - général précédent, avoient le fecret de l'Etat, & que tous deux ayant annoncé leur départ pour le pays étranger, il étoit d'une saine politique de les empêcher de partir. M. Heron feul, Confeiller honoraire de Grand Chambre, a voulu ra-

E 6

mener la Cour aux principes, faire sentir qu'en pareille délibération on ne devoit faire exception ni acception de personne; que c'étoit contre l'acte du despotisme qu'il falloit s'élever; qu'il seroit autrement de la plus grande conséquence, du plus dangereux exemple de garder le silence, & que Messieurs, qui venoient de gémir si longtems dans l'exil par de pareils ordres, devroient être plus sensibles aux malheurs de leurs concitoyens; qu'en un mot l'oppression étoit une injustice, même envers les plus coupables, & que dans aucun cas on ne devoit arrêter le cours & le glaive de la Loi. Cet avis n'a pu ramener les esprits égarés au vrai point de la délibération".

,, Les meilleurs patriotes, les hommes les plus éloquens, tels que le Président de Lamoignon, M. Fretot, M. d'Eprémesnil étant absens, il n'y a présque pas eu de voix pour M. Héron, & l'on a renvoyé la délibération au premier jour, ce qui est une tournure usitée quand on ne veut pas s'occuper d'une chose".

Au furplus, Milord, ce qui vient de se passer dans notre Parlement, est peut-être plus éloigné encore de nos principes & de notre Constitution. Je vois que le génie du Despotisme s'empare de toutes les assemblées, & si, comme Anglois, je desire sincerement la réunion de nos Colonies avec nous, comme homme je souhaite qu'elles maintiennent leur indépendance, puisqu'elles deviendront ainsi desormais le seul asyle de la Liberté. Voilà une étrange alternative dans laquelle se trouve placé nécessairement aujourd'hui quiconque de nos compatriotes réunit cette

double qualité. Je crois que si vous voulez fouiller au fond de votre cœur, vous y découvrirez la même contradiction. Je ne trouve dans le mien qu'un seul sentiment qui ne soit pas combattu par un autre, c'est celui de mon attachement pour vous.

Paris, ce 4 Septembre 1776.

etin etanorik oliv az 6 nesonekê bi

3-

C

5.

e

1-

e ·

S 0 e

e i-

.

e

0

LETTRE VIII.

Anecdote bistorique & usage barbare.

E suis à la campagne, Milord, depuis quelques jours. & je vous écris de ce lieu. On m'a débauché pour venir à Lagny, petite ville de Brie, chez M. PEvêque, qui en est Seigneur, à raison de l'Abbave qu'il possede en commende. Il vient de s'y passer une aventure dont je ne puis vous omettre le récit, quoique le souvenir m'en fasse frémir encore.

l'étois le matin dans ma chambre, lorsque tout-àcoup j'entends un grand bruit: je regarde, & je vois une populace effrénée; des hommes, des femmes, des enfans accourant en foule, la fureur dans les veux & les imprécations à la bouche. Je ne pouvois comprendre ce qu'ils disoient, ou plutôt ce qu'ils crioient. Je jugeai cependant qu'ils se plaignoient de leur Caré, parce que celui-ci, seul de son côté. fembloit se défendre & plaider sa cause contre eux. thinking and in E. Annual of the Country of the

17

19

15

31

3

4

9

Le Prélat s'étoit montré fur fon balton: il faisoit l'office de Juge, il écoutoit, il gesticuloit, lorsque la Maréchaussée survint dans cette scene. Je crus que c'étoit pour s'emparer de quelques uns des mutins, & je fus bien surpris quand je la vis entourer le Pasteur. & le ramener à la ville, tandis que toute cette canaille les suivoit avec le même tumulte, mais avec un air de triomphe & des cris de joie. Dans l'impossibilité d'affeoir aucune conjecture vraisemblable & de découvrir le sujet d'une incursion aussi extraordinaire, je m'habille en diligence & passe chez le maître du château; je le trouve riant & fort tranquille: " Monseigneur, lui dis-je, je m'apperçois que j'ai eu plus de peur que vous ; vous avez la figure bien fereine! J'ai craint un instant qu'on ne voulût mettre le feu chez vous! -- Vraiment, me répondit-il, cela auroit bien pu arriver, si je m'étois obstiné, comme ce benêt de curé, à vouloir refuser à mes vassaux ce qu'ils exigeoient & qu'ils " regardent comme un droit facré".

,, Il faut que vous fachiez que sous Henri IV, du tems des guerres civiles, un Comte de Lorge, tenant pour le parti du Roi, assiégea & prit d'assigut la petite ville de Lagny; que, d'après les ordres de son maître, il n'osa point user du droit de la victoire, passer la garnison au sil de l'épée & faire éprouver aux rehelles les suites sunesses d'une semblable résistance, qu'il convertit, au contraire, en sête galante les jeux sanglans de Bellone, em indiquant un bal pour le soir même,

it

16

15

1-

T

1.

15

1-

K-

Z.

1.

S

e.

.

r

3

1

9

3:

L

.

où il invita toutes les Dames de la ville; mais que , par une perfidie plus criabte peut être que les , premieres horreurs auxquelles le livre dans la fu-, reur un vainqueur irrité , quand l'assemblée fut , bien en train, il fit éteindre les luftres & permit de renouveller ce trait fi connu dans l'histoire Romaine, fous le titre de l'enlevement des Sabines. , Il faut avouer, d'après la tradition même des habitans; que les nouvelles Sabines ne furent pas fans doute plus farouches que les autres , puilque ces , habitans prétendent qu'elles fortirent presque toutes groffes de cette Lupercale, & qu'ils descendent en grande partie des accouplemens auxquels elle: fournit occasion. Quoi qu'il en foit, ils n'aiment , pas qu'on leur en rappelle le fouvenir , & com-, me leur ville est en même tems un des marchés , de grains de la province, des plaifans, par une " équivoque misérable, ont cherché depuis à les piquer, en leur demandant combien vaut l'orge ? ", Pour prévenir cette mauvaise raillerie, ils font convenus de se venger de quiconque leur feroit ,, une pareille question, à moins qu'il ne fat en , place marchande & n'eut véritablement la main , dans un fac d'orge. Il y a dans la ville une bel-, le & valte fontaine, ou l'on plonge à l'instant , le passant indiscret qui ofe renouveller le quoli-, bet. C'est passé en usage & en espece de droit; , il feroit tres dangereux de s'y opposer. Par bon-, heur, comme l'anecdote est fort connue, le châti-, ment ne s'exerce pas fouvent. Cela n'arrive gueres

23

17

99

27

23

33

"

"

22

€1

y

11

D

F

, qu'à quelque voyageur étranger, qu'on excite par " méchanceté, & qui, par ingénuïté ou par fanfaron-, nade, ofe braver une populace impitoyable. C'est , d'autant plus fol dans ce dernier cas qu'on ne peut , fe flatter de résister ou d'échapper à ses poursuites, " & qu'il est arrivé que l'immersion dans la piscine " dont il s'agit, a quelquefois été funeste & mortelle " pour les victimes qui y ont été dévouées. , Maintenant il s'agit d'un cas semblable. Une " Dame assez jolie, passant dans la voiture publique, " ne fachant rien de rien, & soufflée par une autre, " jalouse des préférences accordées à la premiere par " leurs compagnons de voyage, a fait la question in-,, nocemment. On s'est ameuté, on a suivi le caros. " fe à l'auberge & l'on a demandé cette femme à grands cris. Les hommes ne pouvant réfister aux , clameurs & aux menaces du peuple, ont adroite-,, ment ménagé l'évasion de la coupable, qui s'est re-" tirée dans l'églife. Ils n'ont ofé violer cet afyle, " mais une partie s'est détachée vers le curé & a exi-" gé qu'il leur livrât l'insolente. Ce curé, bon hom , me, ayant en vain voulu défendre l'étrangere, a ,, pris le parti d'aller la trouver & de l'exhorter à ne , pas résister plus longtems à la satisfaction qu'on exi-, geoit. Elle a répondu qu'elle étoit dans un tems " critique, & qu'elle mourroit, si on ne lui épar-, gnoit un châtiment qu'elle n'avoit pas mérité au sur-, plus, ignorant que sa question sut une insulte. Le " pasteur, craignant que la fureur de la populace ne " s'accrût jusques à ne plus rien respecter, a fait fer-

, mer les portes de l'église, a retiré chez lui cette ", malheureuse, & a représenté aux mutins sa bonne " foi & le cas où elle étoit, bien propre à les tou-, cher & à lui mériter son pardon. Ils n'ont rien " écouté; & c'est alors qu'ils sont venus à moi com-", me à leur Seigneur, pour avoir justice. Le curé a " cru devoir m'instruire de son côté; mais j'ai jugé ,, que la fermentation étoit trop grande, & il a fallu , les satisfaire, en ordonnant à la Maréchaussée de " leur livrer la femme. Au furplus, ajouta-t-il, " nous en allons savoir des nouvelles; j'apperçois un " cabriolet; c'est quelqu'un qui vient de la ville & , va nous raconter la fuite de l'aventure". C'étoit en effet un habitant de Lagny, qui, les larmes aux yeux, nous apprit que la pauvre femme, déjà plus morte que vive, avoit, malgré ses pleurs & ses gémissemens, été plongée dans la fontaine; qu'elle en étoit sortie avec des convulsions affreuses & morte en peu de minutes.

e

.

r

à

C

a

è

8

2

J'étois resté jusques-là, Milord, muet de surprise, d'indignation & d'esseroi à cette satale nouvelle. Je rompis ensin le silence, & demandai ce qui arriveroit de ce meurtre?, Rien, me répondit-on; on enter, rera l'étrangere, & la catastrophe n'aura pas d'au-, tres suites. Mais, repliquai-je, voilà un délit, il, saut bien que la Justice informe, que le Procureur-, général en prenne connoissance. — Non, me dit-, on, cela ne s'est jamais pratiqué, le Ministere pu-, blic l'ignorera ou fermera les yeux".

Je ne poussai pas plus loin mes demandes, & me

contental d'observer comment au centre du despotisme le plus absolu, il se conservoit des especes de droits abusiss, dignes de toute la licence de la barbarie & de l'anarchie! Comment on violoit tous les jours en France les propriétés les plus saintes, & l'on n'osoit extirper une pratique puérile dans son institution & affreuse dans ses conséquences! Comment ensin on avoit ébranlé sans aucun soulevement la Constitution fondamentale de l'Etat, & l'on craignoit de faire révolter une poignée de villageois, que disperseroit absolument une brigade de Maréchaussée!

Quoi qu'il en foit, les juges du lieu étant survenus encore, & ayant confirme le triste récit de l'habitant, on se mit à table, on ne tarit point sur cet événement, chacun chercha & donna les moyens d'empêcher qu'il ne se renouvellat, mais en simple dissertateur: perfonne ne me parut disposé à agir pour arrêter un tel désordre, pour ouvrir au moins les yeux de ce peuple imbécille, en lui faisant comprendre qu'un particulier ne peut offenser une ville entiere; que s'il y avoit quelqu'un à punir, ce seroit celui qui auroit excité à tenir le propos, & qu'un quolibet ensin ne mérite pas la mort. O Philosophie, que tu as de choses à faire encore dans ce pays ci!

Microsophen gick artistagishion

Lagny, ce 12 Septembre 1776.

150

de

oa.

les

on

tu-

en.

fti.

de

nus

nt,

nt.

u'il

er.

tel

eu.

rti· il y

aciériofes

service, quoique ne le piquant par de la plas extracci dell'estrac estada La B. R. T. T. T. L. L. La vancada de la contracta d

Sur le Sr. de Beaumarchais, sur son affaire. Arrêt rendu provisoirement en sa faveur.

It n'est pas, Milord, que vous n'ayez entendu patler du Sr. de Beaumarchais, ce sils d'un médiocre artisan (a), qui est parvenu à jouer un rôle & à sigurer
aujourd'hui dans le monde politique. Je n'entrerai
point dans le détail des diverses gradations de sa fortune, dont je ne suis au fait que par un Journal étranger (b), qui en a rendu compte d'une maniere fort impartiale & fort circonstanciée: j'observerai seulement
à la honte des inœurs, que ce personnage est devenu
plus recherché à mesure qu'il se diffamoit davantage.
Suspecté d'avoir sait périr un mari pour épouser sa
semme, ensuite celle-ci pour avoir son bien (c), &
une seconde encore (d) par le même esprit de cupi-

⁽a) Je me suis servi de ce terme plutôt que de celui d'Artiste, pour indiquer combien c'étoit un mauvais horloger.

⁽b) La Gazette Littéraire de l'Europe. Voyez le mois de Mars 1774.

⁽c) Qu'il u'a pas eu pour avoir manqué de remplir une formalité de fon contrat de mariage, mais dont il jouit depuis environ vingt ans, par les chicanes interminables qu'il fait aux héritiers pour ne pas restituer la dot.

⁽⁴⁾ Elle se nommoit l'Eveque. Elle étoit veuve du Garde-

le

te

fu

8

dité; refusé d'être admis dans un corps d'honnêtes gens (e), quoique ne se piquant pas de la plus exfrême délicatesse; chassé de la cour pour ses impudences; bumilié par un Seigneur (f), dont il avoit séduit la maltresse; attaqué en justice, comme ayant, par des manœuvres illicites, escroqué une partie de la succes. sion d'un millionnaire (g); il n'en a été que p'us recherché des Grands corrompus, & un Prince illustre (b) l'a admis à cette intimité où ne s'initie un particulier obscur que par de viles complassances & de coupables baffesfes. Enfin il a mis le comble à sa gloire, en provoquant gratuïtement un Arrêt deshonorant, & répandant des libelles judiciaires flétris par la main du bourreau. Depuis cette époque on l'a regardé comme un patriote; on lui a fait l'honneur de l'affocier à la cause des Magistrats persécutés. & de lui attribuer principalement leur retour & la destruction du tribunal fantastique élevé à la place du Par-

pois environ vingt cos, por

magasin des Menus. Lorsqu'elle vint faire signer son contrat de mariage à M. le Duc d'Aumont, premier Gentilhomme de la chambre, ce Seigneur, ami des mœurs & de l'honnêteté, youlut la dissuader, mais la trouvant trop éprise, il lui dit je crains bien que ce ne soit plutôt yotre bisset d'enterrement.

⁽e) Les Contrôleurs de la bouche n'ont jamais voulu le recevoir parmi eux, à raison des bruits injurieux qui couroient sur la mort de leur confrere, & sur la maniere dont il en avoit acquis la charge.

⁽f) M. le Duc de Chaulnes.

⁽g) M. Paris Duverney.

^{- (}h) M. le Prince de Conti.

Bien plus: il est devenu l'homme du Minis tere, l'agent des négociations sourdes (i), & c'est aujourd'hui un des principaux correspondans des Insurgens. Il s'est introduit à raison de ces relations chez le Comte de Maurepas; il l'amuse par ses saillies & fait les honneurs de sa table.

Tant de faveur n'empêchoit pas que le Sr. de Beaumarchais ne restat toujours flétri sous le glaive de Thémis, d'autant mieux que le Roi, en confirmant dans son Lit de Justice du 12 Novembre tous les Ar. rêts rendus durant la suspension des Magistrats, avoit donné en quelque sorte une nouvelle sanction, une authenticité plus éclatante à celui-là. Le tems mê. me pour revenir par les voies de droit étoit plus ou'é: coulé (k). & la justification du criminel devenoit de plus en plus difficile. Tous les obstacles qui se sont multipliés dans une cause infiniment plus juste & plus intéressante, (1) se sont applanis pour un homme dont la diffamation juridique n'avoit pu rien ajouter à celle qu'il avoit déjà reçue dans l'opinion générale. Il a d'abord obtenu des Lettres de relief (m), fondées

(s) Le 27 Louis

⁽i) On fait qu'il a été envoyé en Angleterre par le feu Roi. pour retirer un ouvrage imprimé contre la Comtesse Dubarri, & depuis pour négocier à Londres avec le parti des Insurgens.

⁽k) On n'a que fix mois pour se pourvoir en cassation.

⁽¹⁾ Dans l'affaire des Verons contre le Comte de Morangiès. Ce Jugement, le plus inique de la Commission, est peut être le feul qui subfistera. (m) Du 12 Août 1776.

V

18

0

ri

p

n

n

j

é

11

d

P

S

1

n

1

C

1

(

1

le deut qui lin filles.

fur l'exposé de l'impétrant, & l'aveu de S. M., qu'il n'a laissé passer le délai fatal que par son absence bors du royaume, sur des ordres du Roi & pour son férvice. or set de notes à ratte outei floir il conservé

Cette forme excellente pour le Conseil, si le Sr. de Beaumarchais s'y fut pourvu en cassation, mais fus jette à trop de lenteur, & ne convenant pas à cet intriguant jaloux de faire de l'éclat absolument entrais noit de grandes difficultés pour l'autre maniere, qui est de revenir par requête civile. Elle étoit entiere. ment insolite dans le cours ordinaire de la Justice, & fans exemple. La Loi veut que la requête civile soit présentée au même tribunal qui a jugé. Il auroit donc fallu que le blamé allat au Grand-Confeil. On a mieux aimé intervertir pour lui toutes les regles. & en attribuer la connoissance à la Grand'Chambre asfemblée (n). Le Parlement, ce défenseur des formes fagement établies, qui se rend si difficile quand il s'agit de les passer par les plus puissantes considérations. les a transgressées, sans difficulté, dans cette affaireci, & a enrégistré avec empressement les Lettres patentes en question (o).

Par un second effet de la bonté du Roi, le condamné ayant défiré d'être jugé avant les Vacances, il. est venu ordre de retarder les autres procès sur cette fin de palais, où les plaideurs l'assiegent en soule pour

alla co des Veiena centra la Comt

ents inique ac a Compania as a superi sing

⁽n) C'est-à-dire avec la Tournelle.

⁽⁰⁾ Le 27 Août 1776.

1

Si

L

1

3

0

41

i

2

¢.

C

2

•

5

•

.

D

voir décider leur sort, & s'occuper de lui. Le Parlement ne regardant pas ce qu'il devoit faire en cette,
occasion comme un acte de Magistrature bien glorieux, desiroit que cette scene n'eut pas une grande
publicité, & avoit résolu de brusquer l'audience. Ce
n'étoit pas là l'intention du Sr. de Beaumarchais, il
ne doutoit pas de son triomphe, en a fait retarder le
jour, & a prosité de ce délai pour avertir ses amis,
qui l'ont redit à d'autres, en sorte que le concours a
été immense.

l'ai voulu jouir de ce spectacle. Milord, & n'ai pas. manqué de m'y trouver. Il a eu lieu dans une audience extraordinaire, tenue à cet effet. Elle s'est ouverte par l'appel de la cause contre le Procureur. général. Me. Target, l'Avocat le plus agréable au Parlement, par sa conduite durant sa dispersion, s'est levé pour plaider en faveur de fon client. Celui - ci étoit debout aussi à côté de lui : c'étoit l'hom. me le plus curieux pour moi. Il étoit en habit noir, l'air modeste, les yeux baissés, dans l'attitude de la componction. Ce comédien jouoit son rôle à merveille. Il auroit préféré de le jouer mieux en pars lant lui-même: il avoit préparé un discours à cet effet, mais il n'avoit pu obtenir la permission de le débiter, & il étoit réduit à s'en tenir à l'éloquence muette de toute l'habitude de fon corps, exprimant l'humilité.

Son défenseur a débuté adroitement par cette circonstance capable de lui concilier l'attention & la faveur des Juges. A

99

d

d

q

16

P

ſ

g

1

1

2

1

.. Le Sr. de Beaumarchais eut desiré , a . t - il dit. , de vous peindre les fentimens dont son cœur est " rempli. Il se flattoit d'avoir acquis par d'assez " grands malheurs le droit de jouir lui - même du mo-" ment que votre bonté lui accorde; votre fagesse, ,, égale à votre justice, a craint, sans doute, que , les maux dont il a fenti l'amertume ne portaffent " dans l'expression de sa douleur, un ressentiment , trop naturel, mais dont il auroit eu foin de répri-, mer les faillies. Il n'y a pas de citoyen qui ait été plus cruellement victime des malheurs de la patrie: " il n'en est aucun dont le sort ait été plus étroitement lié aux destinées publiques. Son courage de-,, vint un crime dans un tems où l'on craignoit tout , ce qui ne ressembloit pas à la foiblesse. Aujourd'-", hui, en présence des loix & de leurs vrais Minis-, tres, il n'a pas besoin de courage, il n'a aucuns " efforts à faire pour concilier la fermeté & le res-, pect, tous ses sentimens sont d'accord, il n'est en. " fin que pailible & calme dans l'attente de votre jus-, tice.

"Les momens que vous dérobez pour lui à d'im-"portantes occupations, sont précieux & courts; il "ne se permettra pas d'en abuser. Sa défense sera "fimple & sommaire, parce que sa consiance est sans "bornes.

", Vous la sçavez tous, Messieurs, cette affaire, ", dont le bruit a rétenti jusqu'aux provinces les plus ", éloignées. Le Sieur de Beaumarchais a eu le bon-", heur , heur de recueillir une partie de ce grand intérêt que , vous inspirez à la France".

Z

) -

e

it

it

i.

é

:

.

.

t

•

S

-

.

•

il

a

S

,

5

r

Tome IV.

L'Avocat fait après, la relation de l'origine de l'affaire & de ses suites, d'une saçon si simple, si rapide, si franche, que moi même convaince du crime du Sr. de Beaumarchais & de la justice de la peine qu'il avoit encourue, j'en ai été frappé & séduit pour le moment. Ce morceau vous sera sûrement plaisir & je le copie sur le manuscrit, car le plaidoyer n'est pas encore imprimé.

" Porteur d'un écrit double entre le Sieur Paris Duverney & lui, qui contenoit arrêté de compte, tranfaction & promesse, il avoit fait condamner aux Requêtes de l'hôtel le Légataire universel du Sieur Paris Duverney à l'exécuter. Celui - ci en appelle à la Commission intermédiaire. L'affaire est mise en délibéré au rapport du Sr. de Goezman. Les intérêts les plas graves du Sieur de Beaumarchais, sa fortune & sonhonneur s'agitoient dans cette cause. Lui seul pouvoit effacer par des conférences personnelles les préventions qui avoient été répandues contre sa bonnefoi & contre le tendre attachement dont l'honoroit le Sieur Duverney. Il n'avoit pu parvenir à son rap. porteur: l'affaire alloit être jugée dans quatre jours : détenu par ordre supérieur dans une prison, dont il ne sortoit qu'accompagné d'un garde, il se faisoit conduire trois ou quatre fois par jour à cette porte, qui ne s'ouvroit jamais pour lui, & qui n'étoit pre, diton, fermée de même à son adversaire. Dans cette

perplexité cruelle, il est averti que la femme du rapporteur peut donner l'entrée de ce cabinet inaccessible, mais qu'elle exige des facrifices. Le Sieur de Beaumarchais n'a d'autre part à ce qui se fait que de s'abandonner à la nécessité qui l'opprime & au zele de fes amis. Il se croit victime d'une bassesse: il ne se croit coupable d'aucun crime. On négocie; on emprunte l'or qu'il n'avoit pas; fa fœur parle de vingtcinq Louis au négociateur, qui les dédaigne; elle va jusqu'à cinquante, qui sont proposés, refusés, rapportés, & l'on vient en demander cent. Ils font livrés à la plus vile cupidité, dont les avenues des Tribunaux aient été jamais affiégées: le moment est convenu. Le Sieur de Beaumarchais arrive, entre, pénetre à son juge, obtient à l'heure du souper un instant incommode & rapide, se retire sans fruit, se représenté le lendemain, & la porte est sermée encore; il avoit demandé des audiences, & non pas une, non pas furtout trois minutes qui méritoient à peine le nom d'une audience. Consterné de cette horreur, il apprend que les cent Louis font prétendus acquis par cette grace frivole, & qu'une nouvelle audience est attachée à de nouveaux présens. Une montre à répétition est portée, acceptée; la femme demande & reçoit encore quinze Louis pour le Secrétaire, à qui ils n'ont jamais été donnés ".

me du Sieur de Goezman est effrayée elle même de courelle a fait; trois minutes d'audience à si hant

prix, lui paroissent trop cherement achetées; elle avoit promis des audiences, & ne les avoit pas procurées. Elle rend & montre & 100 Louis à l'entremetteur, mais garde les 15 Louis, malgré toutes les réclamations qu'on lui fait parvenir'.

chais a été cassé depuis au Conseil du Roi, & l'affaire renvoyée au Parlement d'Aix".

tout son resus de rendre les 15 Louis, se répandent dans le public. Des bruits en courent à la honte du Sieur de Goezmann. Alors que fait-il? Il compose un certificat, tout entier écrit de sa main; il le fait copier, signer par le négociateur, pour attester des offres faites à sa semme & resusées par elle. Munic de cette piece, il dénonce le Sieur de Beaumarchais aux autres juges, ses confreres, comme coupable de séduction; il l'accuse, ainsi que les médiateurs, d'avoir répandu à ce sujet dans le monde des propos plus absurdes, à la vérité, qu'offensans. Voilà ses termes: ils sont doux & modestes; on auroit eu peine à croire qu'ils sussent les avant-coureurs d'un aussi violent orage".

;

1

0

1

r

6

9-

ls

1.

le

QĈ

", Sur cette dénonciation, plainte de celui qui dans cette époque remplissoit les fonctions du Ministère public; & dès ce moment commence une instruction mon-strueuse, qui se termine par le jugement que je dése-te à votre justice."

" Je ne puis ni ne dois rappeller les épisodes dont

; cette procédure s'est chargée. Il suffit de vous dire, Messieurs, qu'un réglement à l'extraordinaire " est prononcé, que les recollemens, les confrontas , tions s'exécutent, que des réculations sont propo-, fées, que les réculés restent juges, que la plainte , contre un d'entre eux est rejettée fans forme & sans , jugement, & que le soir du 26 Février 1774 une " décision sort d'une séance orageuse de quinze heu-,, res, & vient se répandre parmi la foule immense, qui durant cette nuit finistre se pressoit sous les vou-, tes de la grande falle, en faifant pour votre retour & pour l'accusé des vœux qui sembloient se confondre. La femme du Sieur de Goezmann est , condamnée au blâme, en trois livres d'amende en-,, vers le Roi, à la restitution par corps des 360 li-" vres, mais applicables au pain des prisonniers. Le " Sieur de Beaumarchais est condamné aux mêmes " peines, ses Mémoires à être lacérés & brûlés avec ,, aumône de douze livres, applicable au pain des , prisonniers, & défenses aux Avocats d'autoriser de " leur fignature de femblables Mémoires".

l'opinion générale, le coup n'a pas porté. L'opinion publique défend, j'oserois dire, venge le Sieur de Beaumarchais de la honte qu'on voulut en vain lui imprimer. Le Prince (p), dont le souvenir respectueux & tendre lui sait verser des larmes, daigne op-

⁽p) Le Prince de Conti.

poser son estime au blâme des juges d'alors, & trois mois étoient à peine écoulés depuis ce blâme, que le Sieur de Beaumarchais est honoré de la confiance du Roi & employé pour son service. Mémorable objet de l'injustice juridique & de la justice nationale, presqu'également accablé de sa douleur, & de l'excès de sa reconnoissance, il a une grande dette à payer au Public; il ne seroit pas digne de tant de consolations & d'honneurs, s'il ne consacroit pas les premiers momens de sa liberté à faire effacer le monument, qui tel qu'il soit ensin, repose encore aujourd'hui parmi les dépôts de la Cour".

Je n'ai pas trouvé au surplus que dans la discussion des moyens, Me. Target ait mis une grande sorce de raisonnemens en sait de requête civile. Ils doivent, attaquer non seulement la sorme, mais le sond; ils doivent en quelque sorte faire préjuger celui-ci. Os il n'a nullement justisé son client & du crime d'avois voulu corrompre son Rapporteur par l'entremise de la semme, & de celui d'avoir dissamé ses l'arties adverses dans ses Mémoires pour se concilier le Public par ses sarcasmes & ses satyres. Au surplus, tout cet appareil n'étoit que pour l'extérieur; il n'étoit pas question de convaincre les Magistrats, dont la leçon étoit saite, ni même le public aveugle, ne se déterminant que par ses préventions & les impulsions étrangeres qu'il reçoit.

liere. Target a fini par cette phrase singu-

"suplid

Je me borne à ces réflexions, & j'abandonne à l'œil du Magistrat qui va porter la parole, la recherche des autres nullités dont la procédure & le jugement sont infectés".

Or ce Magistrat étoit précisément la partie adverfe, puisque le Sr. de Beaumarchais plaidoit contre le Procureur général.

, Remplissez donc enfin, Messieurs, a-t-il conti. me, remplissez l'attente géné rale, & j'ose le dire, le vieu qu'en secret vous formez pour la réparation de Pinjustice. Saisiffez les moyens que la Loi vous préfente, ou plutôt embrassez le devoir si doux qu'este vous impose, d'arracher ce monument illégal des fastes de la justice. Absous par le public, il est tems que le Sieur de Beaumarchais foit délivré par la Loi; elle est passée cette époque de contradictions & d'orages, où le citoyen ne puisoit pas toujours dans les décisions de ses juges la regle de ses propres jugemens, où un homme a pu être frappé sans être deshonoré. L'union est rétablie; la Nation possede ensin ses Magistrats; les Ministres, les dépositaires des loix font rentrés dans le droit, plus grand & plus flatteur encore, d'être les arbitres des mœurs & les moderateurs des sentimens. C'est au sein de cette concorde heureuse, que sous l'œil du Public & des mains de la toi, le Sieur de Beaumarchais va reprendre comme un droit qui lui est propre, ce premier bien de l'hamme en société, l'honneur, qu'en attendant le retour de l'ordre il avoit confié comme en dépôt à l'opinion publique".

L'Avocat-général Seguier n'a dit qu'un mot pour annoncer qu'il n'avoit vu dans toute la procédure rien qui mît les gens du Roi dans le cas de s'opposer à ce que la Cour enterrinat la Requête civile & les parties fussent mises en tel & semblable état avant le jugement du 26 Février 1774. Sur quoi Arrêt conforme.

Cependant je ne cessois de considérer le Sr. de Beaumarchais: il a levé ses yeux, il a fait les gestes les plus affectueux de gratitude envers Messieurs; puis il a repris sa figure avantageuse, ses airs de petit mattre; il a fait jouer une superbe bague qu'il portoit au doigt, qu'il avoit cachée jusques - là & qui jettoit des feux prodigieux. Je témoignai ma surprise à un de fes amis d'un diamant si merveilleux, qu'il sembloit ne devoir convenir qu'à la main d'un Souverain. ,, Vous avez raison, me répondit-il; ce diamant est évalué 80,000 Livres, & ne va point au fils d'un horloger; mais il excuse cette insolence sur ce que c'est un don de l'Impératrice-Reine, lors de sa mission vers elle (q). Il refusa toute récompense pécuniaire, à ce qu'il raconte, & S. M. Impériale le gratifia de ce beau présent. Le moyen qu'il le vende & ne s'en pare pas!

Pendant que j'apprenois cette anecdote, j'entendis des battemens de mains prodigieux, & les partifans

⁽r) C'est dans ce tems que lui arriva l'aventure romanesque dont ont parlé diverses gazettes sans le nommer, & sous le terme générique d'un Etranger.

que le Sr. de Beaumarchais avoit amenés avec lui, s'acquitterent de leurs fonctions avec tout le zelequ'il leur avoit recommandé. Cet exemple ne manqua pas d'exciter de sots & de badauds, qui reconduisirent cet impulent à son carosse comme en triomphe.

15

On dit qu'il n'attendoit que cet événement pour commencer avec éclat ses opérations de Banquier de la cour en ce qui concerne le commerce des piastres. On ajoute qu'il se dispose à lever des bureaux, qu'il va prendre un hôtel superbe & monter sa maison sur le pied d'un gros sinancier. Il est cependant encore dans un état de décret d'ajournement personnel; ce qui entraîne toujours une suspension de ses sonctions de Magistrature (s), mais ce sont celles dont il s'embarrasse le moins, si peu même que se regardant comme lavé par cet Arrêt provisoire, on croit qu'il ne sera pas juger le sond.

Tout a été singulier dans cette affaire, mais la plus grande contradiction, la plus frappante, c'est de voir le Roi, dans ses Lettres patentes de relief de laps de tems, tenir le langage même du Parlement, & après avoir qualissé d'Arrêts ceux rendus par les gens tenant le Parlement depuis 1771, adopter la qualification de fugement envers l'Arrêt rendu contre le Sr. de Beaumarchais, le 26 Février 1774.

Te

ď

p

11

q

⁽s) Il est Lieutenant-général des Bailliage & Capitainerie Royale des Chasses de la Varenne du Louvre, &c.

il

Je suis bien fâché, Milord, de sinir cette Lettre avant d'y joindre le discours que le Sr. de Beaumarchais se proposoit de prononcer devant les Magistrats: il ne lui a pas été permis de le faire imprimer, & je ne puis que vous faire part du plaisser qu'il m'a fait à la lecture. J'ai cependant été révolté du passage concernant le Prince de Conti, ou plutôt la protection dont il l'honoroit. Il m'a paru si marqué au coin de l'audace & de l'impudence que je l'ai transcrit.

"M. de Beaumarchais, (écrivoit le Prince auguste que nous venons tout récemment de perdre.) M. de Beaumarchais est un grand exemple de la Justice du Public: ce Jugement berrible ne lui a pas apporte la plus petite tacbe; il a été détruit des les premiers instans par l'opinion générale qu'il a su conquerir. Et cette Lettre, Messieurs, cet éloge des François & le mien, je le tiens de celui qui le recut de Mgr. le Prince de Conti; je le possede & le garderai toujours comme le premier monument de mon innocence reconnue, comme un legs mille fois plus précieux à mon cœur que le legs d'argent que mes ennemis ont prétendu faussement que je tenois de ce Prince à sa mort. Il avoit pour moi trop de bonté, trop de fierté, pour m'exposer en mourant, par un don quelconque, à la malignité qui me poursuit sans relâche. En cela sa grande ame a deviné la mienne &c..."

Quelle ame qui symphatiseroit à ce point avec celle du Sr. de Beaumarchais! & loin d'être grande, qu'elle seroit méprisable! On sait, sans doute, qu'il y a

voit du rapport, de l'intimité, de la familiarité me. me entre le Prince de Conti & lui; mais on fait aussi for quoi ils étoient fondés: on sait que le rapprochement d'un plébéien de la classe la plus infime avec un personnage aussi élevé, ne peut s'opérer que par le vice & la débauche. Loin donc de le révéler, il auroit dû le taire, finon pour son honneur, au moins pour la mémoire de fon bienfaiteur auguste. Mais il le publie, il s'en prévaut, il s'en glorifie; & dans quel lieu? devant qui? à quelle occasion? Dans le temple de la chaste Thémis, devant les Magistrats vengeurs des mœurs, lorsqu'il s'agit de le laver de l'opprobre qu'a versé sur lui un Arrêt solemnel: Prob pudor! Non, il n'y a qu'un Beaumarchais capable d'em. ployer un pareil tour oratoire! Je crois que mon ame. Milord, deviners la vôtre aisément, en jugeant qu'elle va se soulever d'indignation à ce récit, en apprenant pour quel homme on a renversé les formes, violé les regles, brisé les loix! Votre ame devine aussi ce qui se passe dans la mienne, & avec quels sentimens pour vous je finis cette Lettre; ce qui me dispense d'en dire davantage.

Paris, de r Onobre 1776, es dan lem necq

do ama a deviné la jumpo écolo. É. Oquite ame qui fra plandacia à co point avec cells

du Sér de Besamárélálál ét logi d'étre grasda, galkak 19 ferott mépéltáble : On fait, sans douts, galil y sk

licate office no real fine reliefe. En cula la rena

LETTRE X.

Ii

e-

le

ir

1

Sur la maladie du Controleur général. Anecdote à cette

De Contrôleur-général, Milord, est très malade; on en désespere même, en ce qu'il y a complication de maux. Il paroît que son ardeur pour le plaisir & sa complaisance trop grande à se rendre aux caresses d'une de ses maîtresses, lorssqu'il étoit encore en convalescence, lui ont procuré une rechûte dont il sera la victime. Déjà les concurrens se débattent à Fontainebleau pour avoir sa place, & tandis qu'ils sont aux prises, je vais vous égayer d'une anecdote répandue ici, comme arrivée à M. de Clugny, lorsqu'il étoit Intendant de Bordeaux. Celui qui me l'a confiée m'a détrompé & prétend qu'il faut la mettre sur le compte d'un autre. Quoi qu'il en soit, este est plaisante, & comme elle n'est point imprimée, je vous l'adresse telle qu'il me l'a communiquée.

"M. Ro.... d'Or.... Intendant de Ch... est un robin petit maître, très élégant, très ambré, mais laid comme une chenille. Il aime passionnément les semmes; mais comme il ne peut se flatter de les séduire par les charmes de sa figure, il est obligé de les corrompre à sorce d'or. Cette saçon de saire l'amour, peu satissaisante pour l'amour propre, est très commode

pour un homme en place. Elle fatigue fa bourfe, mais eléconomise son tems, chose infiniment plus précieuse. Enfin s'il ne goûte pas la fine fleur du plaisir, il n'en craint pas les épines, qui l'accompagnent trop souvent. D'ailleurs, celui-ci avoit une maîtresse en titre, une Madame Pa...., femme comme il faut, ayant de l'esprit, des graces, de la dignité, très - capable de faire les honneurs de sa maison, de suppléer à Madame l'Intendante, qui restoit presque toujours à Paris, ou de partager avec elle les fatigues de la représentation. Elle étoit d'une ressource encore meilleure pour M. d'Or. . . .; elle satisfaisoit à l'extérieur; elle lui donnoit l'air d'avoir une inclination de cœur, d'être un homme à sentiment, & dès-lors il se livroit avec moins de scrupule aux besoins physiques vers lesquels il n'étoit entraîné que des instans, & par la fougue d'un tempéramment qui s'amortissoit, hélas! de jour en jour. Il avoit pour ces affaires secrettes un valet - de - chambre, excellent Proxenete, tel qu'en ont à peu-près tous les gens constitués en dignité. pareil agent leur est absolument nécessaire, surtout en province. Un Evêque, un Gouverneur, un Intendant, un Magistrat, sont obligés, afin de ne pas se compromettre, d'user de la plus grande circonspection, lorsque malheureusement ils deviennent amoureux de femmes qui ne font pas de leur sphere, ou qui n'ont aucun rapport de société avec eux. C'étois le cas où se trouvoit M. d'Or.... Pendant les sêtes qu'il avoit données à l'occasion du passage de Mada,

n

e

e

8

ľ

i

e

t

1

t

7

me la Dauphine par la ville; dans ces jours d'Ivresse générale où la joie semble rapprocher & confondre tous les rangs, il avoit été frappé d'une grifette qu'il avoit vu danser. Sa figure n'avoit point touché son coeur, mais ému puissamment ses sens. Mlle. Pas..., c'est son nom, avoit alors dix huit ans. C'étoit une grande fille, bien taillée, bien découplée, encore à cet état d'embonpoint dont la fermeté élastique irrite les destrs. Ses yeux amoureux & animés promettoient à coup fûr du retour, & la gaieté qui respiroit sur sa physionomie ne s'évaporoit pas en ricannemens innocens & niais; elle se manifestoit par ce sourire malicieux & réfléchi d'une nymphe qui connoît le plaisir, le goûte & s'en occupe. Elle avoit tellement fait tourner la tête à M. l'Intendant, que dès la nuit mà me il auroit voulu l'avoir dans fon lit, s'il eût été possible. Il mit à la poursuite de la Demoiselle son limier. Cependant avant que la négociation fut finie, il fut obligé d'aller à Paris, & dans le tourbillon de la capitale il oublia bientôt une passion satisfaite & reproduite cent fois entre les bras de vingt autres beautés. Il revenoit fort tranquille à fon Intendance, lorsque dans la foule des provinciaux empresses à le voir. Mlle. Pas... se présente à sa vue & rallume tous ses feux. Sur le champ il ordonne à son entremetteur de renouer l'intrigue & d'arranger si bien les choses que sa conquête soit prête à la fin de sa tournée. Il alloit ce qu'on appelle tenir le Département. Le valet de chambre manœuvre en conséquence des or-

dres de son maître & réussit. Au vrai il n'eut pas de peine: un Commissaire départi est un Dieu dans la province. La jeune personne reçut avec respect les ordres de celui-ci & se trouva très-honorée de son choix. Elle demeuroit chez une vieille tante, qui faisoit le métier de dévote, faute de mieux, & qui en changea bientôt des que l'occasion s'en présenta. Il teurra l'une & l'autre de l'espoir d'une fortune considérable; il leur sit entendre que Monseigneur (a) les meneroit à Paris, les y établiroit; qu'il feroit entrer la niece à l'Opéra, soit comme chanteuse, soit comme danseuse, suivant le talent qu'elle auroit, & qu'une fois sur le trottoir, elle pouvoit aller à tout. Il leur cita vingt exemples de filles du pays qui étoient ainsi devenues de grandes Dames. En exaltant l'imagination de ces femmes par ces exemples sensibles & bien capables d'exciter seur émulation, le Proxenere travailloit pour son propre compte. Il n'avoit pas vu impunément d'aussi près les charmes de Mlle. Pas.... il avoit éprouvé de fortes sensations, & il vouloit se fatisfaire avant que ce morceau friand lui fût interdit. · Il fit entendre que leur bonheur dépendoit de lui; que la perspective brillante qu'il leur faisoit envisager s'é.

⁽e) Les Intendans se font appeller Monseigneur, dans les placets qu'on leur présente. Ils ne les répondent pas autrement. Leurs valets & leurs complaisans leur donnent aussi en société ce titre, qui ne leur est dû en aucune saçon.

i

n

1

vanoniroit comme un songe, si la Nymphe se resusoit à ses desirs; que d'un mot il pouvoit la rendre heureuse, ou malheureuse pour toujours. L'alternative étoit cruelle & vraie; mais une jeune personne qui écoute une premiere proposition sur cet article, devient rarement difficile à la seconde. Il fallut en passer par la condition préliminaire & recevoir les eme brassemens du rustre. Ce n'eut vraisemblablement pas été le plus mauvais article du traité, si ce malheureux. libertin comme la plupart de ses semblables, n'avoit rapporté de Paris une maladie honteuse. Il est à préfumer qu'il ignoroit en être atteint lorsqu'il imposoit la loi à la victime. Quoi qu'il en foit, ce mal effrayant fit bientôt les plus horribles ravages dans un corps tout neuf. La Demoiselle ne sut d'abord ce que c'étoit; la dévote, plus expérimentée, l'en instruisit; elles en firent les reproches les plus amers au valet-dechambre. Celui- ci ne trouva d'autre maniere de s'y foustraire qu'en s'abstenant de retourner chez elles. Ainfi, par une de ces bifarreries d'évenemens que toute la fagesse humaine ne peut prévoir, ce qui devoit assurer les espérances de la niece & de la tante sut précifément ce qui les détruisit & les rendit plus infortunées qu'auparavant. Le scélérat ne voyant aucune possibilité que la Dile, fût guérie au retour de Monseigneur, les abandonna absolument. Il dit à son mattre, quand il lui en demanda des nouvelles, que la jeune personne étoit un dragon de vertu inabordable, & que la dévote n'avoit écouté aucune prope;

fition ni pour or ni pour argent. L'amour de l'Intendant avoit eu le tems de s'évaporer en route; il ne parut pas fort touché des obstacles que lui présenta son valet, & celui-ci crut en être quitte.

de

1

te

Ha

I

g

n

ſ

ľ

ſ

h

ti

Þ

La vengeance d'une femme ne s'affoupit pas aussi aisement que la passion d'un vieillard de trente ans, miné par la débauche & blasé sur le plaisir. D'ailleurs, celle - ci étoit trop légitime pour que tout galant homme se refusat à la seconder: Mile. Pas.... avoit un cousin qui travailloit dans les Bureaux de M. d'Or... La tante lui fait part de la catastrophe de sa niece, lui raconte comment les choses se sont passées, & lui demande conseil. Le Commis assure que M. l'Intendant est très équitable, très - humain, très - compatissant; qu'il faut conter en bref le fait dans un placet, le lui présenter, & qu'il aura certainement égard à une situation horrible dont il est la cause involontai. re. Il se charge de rédiger le Mémoire, & comme il connoissoit les allures de Monseigneur, il leur ménage une entrevue pour le donner à l'inscu du Cerbere en question, dont les fonctions étoient de garder la porte du cabinet, & qui avoit intérêt d'en écarter ces femmes. A l'aspect de la Nymphe, toute l'ardeur de M. d'Or.... se ralluma. La nature, par un ménage. ment pour le fexe, bien funeste aux hommes, empêche souvent que le genre de maladie dont étoit attaquée la Dile. altere sa figure; quelquesois même elle n'en est que plus fraiche & plus séduisante. Il en étoit ainsi de celle de Mlle. Pas. . . . La rougeur dont se colora son visage en présentant l'écrit à M. l'Intendant, lui parut annoncer une démarche qu'il interprêta favorablement, & le silence, l'embarras de la dévote & même du Commis, tout lui fait présumer que la niece & la tante, honteuses de leur premier refus, venoient se dévouer aux plaisirs de Monseigneur & briguer fon esclavage. Presqu'aussi interdit mais ayant plus d'usage & d'ailleurs autorisé par l'as furance que lui donne sa dignité & l'idée où il est sur l'objet de cette requête, il la reçoit de la jeune perfonne, & fans la lire: Mademoifelle, lui dit-il, il me semble que vous avez quelque chose de particulier à me confier; vous vous développerez peut être mieux dans un tête · à - tête. Daignez passer dans cet arriere · cabinet. Rassurez vous, & vous aurez tout le tems de vous expliquer. Il la prend en même tems par la main, l'introduit dans un boudoir voluptueux, la fait affeoir fur un lit de repos couvert d'un satin noir & se met auprès d'elle. ,, De quoi s'agit-il, ma belle enfant? " Monseigneur, daignez lire. -- Je ne perds point à " lire des momens aussi précieux; votre requête est ,, certainement très - juste, mais, bel ange, j'en ai une " autre à vous présenter; puisse - t - elle avoir un suc. " cès aussi favorable que la vôtre". En même tems ce petit - maître entreprenant embrasse la Dile., qui se retire & s'écrie: " Monseigneur, je ne suis pas digne ,, de cette faveur; lisez avant, je vous le demande " en grace", M. d'Or... en feu de plus en plus, attribue cette réfistance à la modestie d'une fille novie

i

.

d

.

il

1-

e

2

25

e

3.

2.

le

CK

ur

39

"

"

,,

99

?)

19

17

1>

39

35

le

le

CI

1'

11

h

f

f

33

se, & ne répond que par une audace nouvelle. combat dura quelque tems Mile. Pas... intiffant toujours pour que le Magistrat lût son Mémoire, & celui-ci s'y refusant, & l'affurant que quelque grace qu'elle demandat, elle seroit exaucée, mais qu'il n'a. voit alors d'yeux que pour admirer ses charmes. Il termina par lui fermer totalement la bouche en collant des levres sur les fiennes, & ses mains libertines s'égarant fort indiscretement, font oublier à la Dlle. ses maux pour ne s'occuper que du plaisir que lui procure cet amant très exercé dans l'art des voluptés, & plus propre à en donner à une femme qu'à en recevoir. Il étoit en jour pour son malheur : il en eut beaucoup avec Mile. Pas.... & ne s'en apperçut que trop enfuite. Quand cette conversation éloquente & muette fut finie, la Dile, ne fut plus si curieuse que Monfeigneur lût son placet; elle n'eut rien de plus presse que de prendre congé, en déclarant qu'elle s'en remettoit à sa justice; & celui-ci de la conjurer d'être tranquille & de regarder son affaire comme faite. Il corne le Mémoire en effet, indice pour le Secrétaire d'y avoir égard & de le remettre fous ses yeux. Quelques jours après, M. d'Or.... étant en humeur de travailler, fait appeller son Secrétaire pour qu'il lui rende compte des placets à répondre pendant qu'il s'habille. Sa premiere question est de demander des nouvelles de celui de Mlle. Pas... A ce mot l'oreille du valet-de-chambre se redresse & le Secrétaire se met à rire : " Je ne sais, Monseigneur, répondit-il, e

.

1

ıt

3.

25

6

15

I

ip n-

te

n.

īĕ

6-

re

11

re

1-

de

Ui

'il

es

lle

ſe

if c'est bien la le moment de vous en parler, car " il y est question de Bernard (c'étoit le nom du va-" let - de chambre) d'une maniere peu homnête : mais après tout il se justifiera, fans doute. - Oui, re-" prend avec vivacité l'Intendant, vous êtes un habile homme, M. Bernard! je vous donne quinze " jours pour une négociation, vous ne faites que de " l'eau claire, & moi, en une demi heure, je vais " au fait. - Au fait, Monfeigneur! tant pis, con-" tinue le Secrétaire. Il auroit mieux valu que vous " n'eussiez pas été si vire en befogne. — Vous " avez raison; ces expéditions brusques ne me vont " plus ; j'en fuis encore tout roué , j'en ai mal aux " reins, aux bras, aux cuiffes; j'ai des ardeurs du diable en arinant; je ne fais ce que c'est que tout ce-, la! Lifez, Monfeigneur, vous allez le fa-" voir, car cela ne peut gueres s'articuler devant vowete Grandeur". M. d'Or.... lit.... Cependant le valet - de - chambre étoit tremblant comme la feuille..... Son maître rejettant le Mémoire, le regarde en fureur, le traite comme un gueux, le menace de l'envoyer à Bicêtre. Celui-ci reste interdit, reçoit avec humilité toutes les imprécations de son maître. Il se rassure cependant & profitant de la liberté que lui donne sa qualité de Proxenete, quand il voit la fureur de M. d'Or.... diminuer, il le gourmande à fon tour...., Est-ce que vous prétendez, Mon-" seigneur, que je sois de marbre, dans l'emploi que , vous me donnez? Ignorez-vous qu'au contraire

ons

, c'en font les revenans bons? J'ai fait mon métien; ", le diable s'en est mêlé, c'est un malheur. Mais ,, vous, si vous faissez le vôtre, si vous lissez les Mé. ", moires qu'on vous présente, cela ne vous seroit pas " arrivé". Cette apostrophe familiere fut un coup de lumiere qui frappa M. d'Or.... Il étoit spirituel, gai, judicieux & bon...., Tu as raison, s'écria t ,, il, j'ai eu tort : tu me donnes là une excellente " leçon dont je profiterai, & qui te mérite ton par-", don. Allons, fais venir mon chirurgien; qu'il " guérisse moi, toi, la Dlle. & la vieille dévote par , dessus le marché, & que cette mésaventure demeu-" re ensevelie dans un éternel oubli ". Un secret scu de tant de gens n'en est jamais un. L'anecdote a transpiré & peut servir à l'instruction de tous les Intendans & autres gens en place, ou dans le cas de recevoir des placets. car cela ne peut greres s'errente estate

Si

m

q

q

ci

di

n

p

Souvenez vous en, Milord, si vos dignités vous exposoient à de pareilles suppliques. Ce malheur peut arriver en Angleterre comme en France, & dans ce sens M. de Voltaire a pu dire:

la donne fi qualit de Procedure, quand faien de 1 d'Ot ... l'erre il erre

. feetrate, one le tois at offert, cets to a

Londres fut de tout tems l'Emule de Paris.

Chapter and the extension

diritie atus mis escont francis bur mist e

Paris, ce 8 Octobre 1776.

ier;

Mais'

Mé.

pas

QUO

uel,

a.t

ente

par.

qu'il

par

neu.

fçu

ans.

dans

TIOY

7OUS

peut

S 66

17

1

078

n n

Ful

111

-

dans e monde, if xend Arri & Late biento vi:

cualli ces deres, qui séjà malhquiqui de leus and

times de la honce ou de déligheit, luis un

Sur les Enfans trouvés, l'Hôtel Dieu, Notre Dame.

Description d'un nouveau Mausolée. Epitaphe restituée.

OMME ma mission, Milord, dans ce pays ci est plus de vous entretenir des hommes que des choses, & moins des institutions ou monumens anciens que des modernes, je ne vous parle de ceux là qu'à mesure que j'y suis invité par les circonstances, & d'ailleurs qu'autant que j'ai quelque anecdote à joindre aux récits de tant d'auteurs qui ont écrit sur les curiosités de cette capitale, ou bien lorsque j'ai à vous communiquer à cet égard des vues de politique, de philosophie, ou des observations critiques & littéraires.

C'est ainsi qu'ayant été depuis peu avec les amateurs visiter le nouveau mausolée, élevé à Notre Dame au Comte d'Harcourt, j'entrerai, avant de vous en rendre compte, dans certains détails relatifs à cette belle & vaste basilique, & je vous dirai d'abord un mot des Enfans trouvés & de l'Hôtel Dieu, deux hôpitaux voi sins où j'ai entré en passant.

Les Enfans-trouvés sont une maison dont le nom indique assez le genre d'hospitalité qu'on y reçoit. Elles

pel

du

me

des

c'e

tro

fer

ge

qu

gn

no

au

l'l

le

li

C

12

n

1

font deux de ce genre à Paris (a), destinées à recueillir ces êtres, qui déjà malheureux dès leur entrée dans le monde, nés de l'amour fergient bientôt victimes de la honte ou du désespoir, sans un établisse ment aussi utile & aussi sacré. La maniere dont ils font admis, fans titre, fans vérification, fans information, sans aucun renseignement exigé, sauve sans doute bien des crimes. Il en résulte aussi que beaucoup d'enfans légitimes, mais à charge à une famille indigente, sont confondus parmi ceux que la Loi a marqués d'avance d'un signe de réprobation. Entre les peres & meres forces d'avoir recours à cette ressource toujours affligeante pour leur tendresse, il en est qui ne perdant pas l'espoir de reprendre, dans un tems plus prospere, ces dépôts précieux, mettent à leurs enfans des fignes de reconnoissance propres à les retrouver. C'est à conserver de pareilles marques qu'on n'apporte pas en ce lieu, ce me semble, assez d'exactitude, de soin & d'ordre. Je voudrois aussi que cet hopital, rebati sous le dernier regne (b), entrepôt, il est vrai, seulement, mais toujours rempli de plus en plus, fut dans un endroit moins resserte, mieux aere. Imaginez vous, Milord, qu'il n'y a pas même de jardin: il auroit fallu le placer fur le bord de la riviere fecours non moins nécessaire à cette maison qu'à une autre, & furtout l'éloigner de l'Hôtel Dieu dont l'air

⁽a) L'aucre eft rue Saint Autoine.

⁽¹⁾ Par feu M. de Boisfranc, l'Architecte.

.

e

.

3.

3

3.

1.

P

1

.

25

e

S

n

t

il

n

0

14.)

.

16

pestilentiel infecte sans cesse le premier, sous le vent du second, le plus fréquent & le plus propre à transmettre les vapeurs malignes (c).

Ce qui annonce, Milord, combien la corruption des mœurs s'accroît & s'étend dans cette capitale, c'est l'augmentation successive de la quantité d'Enfanstrouvés, à moins qu'on ne veuille l'attribuer à la missere; alors il en naîtra la réflexion non moins affligeante, & qui tend indirectement au même résultat, que les sentimens de la nature diminuent & s'éteignent, & qu'on perd avec moins de peine ces doux noms de pere & de mere, si chers & si précieux autresois.

On ne croiroit pas que depuis quatre ans (d) que l'hôtel-Dieu est brûlé, on n'a point encore travaillé à le placer aitleurs, ou même à le rebâtir au même lieu; car malgré toutes les représentations saites à cet égard, il paroît qu'on ne songe plus à débarrasser le centre de la capitale de ce repaire de la maladie, de la putridité & de la mort. J'ai vu par mes yeux qu'on n'avoit pas même remédié à l'abus criant qui souleve l'indignation de tout étranger sensible, à cet assemblage barbare, par lequel sept à huit malades de différente espèce sont couchés dans le même lit, sont un

⁽c) Le vent de Sud & de Sud-Ouest, qui regne fréquenment l'hiver & dans les grandes chaleurs de l'été.

⁽d) L'incendie est arrivé, à la fin de Décembre 1772.

échange continuel de leurs miasmes empoisonnés & ne peuvent recouvrer la santé qu'après avoir épuisé, pour ainsi dire, tous les genres de maux. Aussi est-il calculé qu'il périt dans cet hôpital le sixieme de tous les morts de Paris, & que la mortalité y surpasse du double celle des autres maisons de ce genre, évaluée à un douzieme des malades. De-là la répugnance des Citoyens pour s'y rendre; ensorte que sur la paroisse la plus nombreuse de cette grande ville, au rapport des Curés, il n'y va peut-être pas 200 personnes par an.

On m'a dit que dans les premiers tems de l'incendie, la fermentation étoit grande, pour profiter de ce fatal événement & en tirer un bien, en changeant cet hôpital de place, en le construisant d'une manière plus convenable à son institution, & en convertissant en un séjour sain, commode & agréable, ce lieu dont l'aspect seul effraie, dont l'air slétrit la santé la plus robuste, & que les indigens, forcés de s'y retirer, regardent moins comme un asyle, que comme un gousfre du trépas où ils vont s'engloutir.

Les faiseurs de spéculations & les architectes s'é. toient exercés à l'envi, & dans la multitude des projets présentés, quatre principaux avoient sixé l'attention du Conseil.

Le premier étoit de mettre l'Hôtel-Dieu à l'Isle des Cygnes. C'étoit l'avis le plus agréable au feu Roi, mais le plus dispendieux par la nécessité de tout créer.

Le second, de le transsérer à l'Ecole militaire, & d'envoyer les Eleves au château de Vincennes. Celui- ci dès-lors étoit beaucoup moins frayeux, & le deviendroit bien moins aujourd'hui qu'il n'y a plus personne en ce lieu: les bâtimens se trouveroient tout faits, & n'exigeroient que des distributions différentes.

S

u

35

Te

rt

8

n.

de

int

re

int

ont

lus

re-

uf-

s'é.

oro

en-

des

oi,

tout

La

Suivant le troisseme, on l'auroit placé aux Célestins, dont la dissolution est décidée, & dont le couvent immense, presque hors de Paris, sans en être éloigné, à portée de l'eau, puisqu'il est sur le bord de la rivière, présentoit à moins de frais, sans les inconvéniens des deux autres, infiniment plus d'avantages.

Enfin, par le quatrieme, on l'auroit divisé en quatre, & l'on auroit établi un hôpital dans chacun des différens quartiers de Paris. On y trouvoit plus de commodités en apparence: il n'eut pas même été difficile d'acheter des maisons vuides & propres à un pareil usage, mais il auroit été d'une dépense habituelle très grande, à raison des chefs d'administration à établir dans chacun de ces dépôts; ce qui les quadruploit,

Il est arrivé à l'égard de l'hôtel - Dieu, ce qui arive toujours dans les décisions prolongées; lorsque ceux dont elles dépendent ne se laissent pas aller à la premiere impulsion de leur zele, on se résroidit, l'intérêt patriotique se perd & l'intérêt personnel, qui n'acquiert que plus d'activité par la résistance, prévaut à la fin.

On regarde comme décidé aujourd'hui de laisser l'hôtel. Dieu où il est, surtout depuis la dernière idée Tome IV.

qu'en avoit eue de le transporter aux Invalides, qui n'a pu avoir lieu par le changement même du projet du Ministre. On tirera le meilleur parti possible du local actuel pour rendre l'abord de Notre Dame moins étranglé, & faire un côté de rue parallele à la façade des Enfans trouvés; mais tout le reste subsistera. & fortout les abus, qui ne se déracinent presque jamais. La grande raison, c'est qu'il en coûteroit trop; du moins c'est celle qu'on a apportée à un membre de l'Académie des Sciences (e), auteur d'un ouvrage sur cette matiere (f). Il m'en a donné communication & m'a montré ses plans: la funeste catastrophe de 1772 lui en a fourni l'occasion, & à force de réfléchir il a imaginé les moyens de parer à la foule des inconvéniens. Tout y est si bien démontré qu'on n'a pas trouvé d'autre replique à lui faire. Et c'est dans le siecle de la philosophie & de l'humanité en France que le Ministere déclare implicitement être plus avare d'argent que d'hommes!

Mon humeur a bien plus augmenté, Milord, lorsque je suis entré dans l'église de Paris, & que j'ai va tout l'argent qu'on y dépense pour sa décoration de puis dix ans. Je ne sais si cette opinion est fort catholique, mais il me semble qu'il vaudroit mieux bâtir des hôpitaux que des églises, procurer aux premiers les secours & les commodités convenables, & ne plus

⁽e) M. Le Roi.

⁽f) Traite fur la congruction des hopitaux.

introduire dans les autres le luxe & la somptuosité des temples prophanes. Quoi qu'il en soit, ces réflexions passes, je ne pus m'empêcher d'admirer cette superbe basilique, d'une étendue immense & batie sur les débris de deux autres. Elle date de plus de fix fiecles, & fi nous en croyons les historiens, il fallut 200 ans pour la finir. Son architecture gothique est d'un genre de beauté dont n'approchent pas nos édifices modernes. Elle n'a pas, comme Saint - Eustache, la prétention de la hardiesse; elle a moins de délicatesse dans ses piliers & dans son exhaussement. Son mérite, peut être plus diffi ile à rencontrer, est d'etre parfaitement réguliere & dans les plus exactes proportions. T'al vu avec peine que les cintres des arcades de la nef étoient cachés par des tableaux de grands maîtres & précieux, mais qui interrompent l'ordre & le coup d'œit de l'ensemble du bâtiment. On m'a dit que je m'accordois en ce point de critique avec tous les gens de l'art, & furtout avec l'homme célebre qui construit aujourd'hui Sainte · Génevieve (g).

J'ai trouvé à redire encore à une autre chose: c'est au mêlange bisarre que le portait offre actuellement d'ornemens gothiques & d'ornemens modernes. J'ai été faché surtout de la mutilation du Jugement dernier qu'il représentoit, & dont on ne voit plus qu'une partie. La plus digne d'être conservée a été enlevée. Elle représentoit le Pere Eternel, une balance devant

2

IS

e

:0

re

16

VII

e.

:2.

tir

ers

us

^{11 14.} Daillet, Aureur des Vies des Saints, qu'il a pur

lui, faisant peser les ames. Un Ange d'un côté, & un Diable de l'autre, stipuloient respectivement les intérêts du Paradis & de l'Enfer. Cependant, ce dernier, plus malin, sans qu'on s'en apperçût, faisoit pencher la balance en sa faveur. Ces monumens déposent non-seulement de l'état des Arts lors de leur formation, mais du génie du siecle où ils ont été enfantés. Ce font les morceaux historiques les plus sûrs à cet égard & les plus incontestables. Le chanoine qui nous conduisoit, chargé des embellissemens à faire à la métropole (b), hauisoit les épaules; il me regardoit comme un étranger sans goût, & n'étoit pas homme à sentir ces vues philosophiques. Mais je me moquai bien de lui à mon tour, lorsqu'en entrant dans l'églife, je vis à droite ce Saint - Christophe, ce géant, qui porte sur ses épaules Dieu & le monde représenté par une petite boule, qui n'est pas si grosse que sa tê-Je lui demandai pourquoi l'on n'avoit pas aussi supprimé cette figure, purement prophane & calquée fensiblement sur l'Atlas du Paganisme? " Oh! pour ", celui-là, me dit-il, il a existé en effet. C'étoit " un personnage de la Lybie, d'une stature, colossa-,, le, qu'a respecté même notre grand dénicheur de " Saints (i) & fur lequel n'a pu mordre sa critique". Un des confreres du chanoine, moins crédule, m'avoua que le Chapitre n'avoit ofé purger l'église de

⁽h) M. l'Abbé de Monjoye.

⁽i) M. Baillet, Auteur des Vies des Saints, qu'il a pur-

l'Archevêque, dont Saint Christophe est le patron.

En avançant dans cette vaste basilique, je rematquai qu'elle étoit pavée de marbre, assez vilain, il est vrai. On m'apprit que c'étoit un marbre d'une carriere de France, trouvée en Bourbonnois dans une terre de M. Bertin; que ce Ministre desirant le débiter & ne sachant trop comment, avoit imaginé d'engager Louis XV à consacrer une certaine somme pour l'embelissement de Notre. Dame, & que sa clause secrete avec le Chapitre avoit été qu'on commenceroit par le débarrasser de sa marchandise. Je louai la piété du bon Roi, & admirai le zele industrieux de M. Bertin pour la maison du Seigneur & pour ses intérêts.

Enfin nous arrivames à l'objet principal de notre curiosité, à la Chapelle où est le Mausolée que nous allions voir. C'est une Comtesse d'Harcourt qui l'a fait élever. Nouvelle Arthémise, ne pouvant se consoler de la perte de son mari, elle n'a plus d'autre douceur sur la terre que de s'en occuper. A force de se livrer à la mélancolie que lui a causé cette perte, elle en est tombée dans des vapeurs sortes, qui tiennent de bien près à la solie. Elle a toujours conservé l'appartement de son époux, tel qu'il étoit de son vivant : elle a fait saire son essigie en relies; il est habillé comme en l'état de maladie; il est en robe de chambre, assis à côté de son lit; & la Comtesse, par un effort d'imagination, supposant que c'est lui-même, passe réguliérement quelques heures de la journée auprès

chu défunt, qu'elle croit encore voir présent, elle converse avec lui, &, depuis plusieurs années qu'il est mort, se nourrit sans cesse de ces noires illusions. Elle vient en outre tous les jours à une messe qu'elle a fondée pour le Comte dans la chapelle où l'on voit ce nouveau ches-d'œuvre de M. Pigale. Elle harceloit sans cesse cet artiste, & il a été obligé de le placer, quoique non achevé absolument.

ons

L'idée de ce Maufolée est assez ressemblante à la composition de celui du Maréchal de Saxe; mais indépendamment du reproche qu'on peut faire à l'auteur de s'être pillé lui-même, c'est que, sublime dans le premier cas à l'égard du héros de la France, elle devient déplacée ou triviale relativement à un guerrier très ordinaire, qui ne s'est signalé par aucune action d'éclat dans son métier & envers sa patrie.

La figure du Comte, personnage principal, frappe la premiere: elle est déjà à moitié dans le cercueil, qu'un Génie en pleurs, caractérisant l'Hymen, s'est force de laisser encore entr'ouvert. La Mort cependant montre le sable, & indique qu'il ne peut plus y avoir de délai: la Comtesse, de l'angle opposé à cette inexorable Divinité, la regarde; elle est à genoux; elle a l'air suppliant & en pleurs; elle voudroit en vain retarder le moment satal. Des trophées & des armures au bas du cercueil ornent le devant de ce monument.

On est d'abord choqué de voir la Mort de face, ce que M. Pigale avoit éviré dans son premier ches-d'œuvre, en ne la présentant que par derrière. Il a voulu n

8

a

1-

tr

e

e

di

8

1.

ÿ

à

1

e

varier, & offre ainsi un spectacle trop hideux. An contraire, on est faché d'être obligé d'ailer chercher, pour ainsi dire, le visage de l'Arthémise du jour, dont la douleur, vrai sujet du monument, devroit saisir au premier coup d'æil & exciter l'intérêt du spectateur. Enfin l'Amour cenjugal, qui s'oppose à ce que le cercueil se referme, & les prieres, les instances & les larmes de l'héroine pour fléchir la Déeffe du trepas, ne sont qu'une même action modifiée différemment, une abondance stérile, reproduifant allégoriquement, ce que l'artiste exprime en même tems au naturel sur la figure de la Comtesse. Au reste, s'il n'y a pas une grande invention, une véritable chaleur de génie dans le plan de ce merceau, il m'a paru que l'exécution en étoit très belle, foit pour l'anatomie, savamment traitée, surtout dans le squelette du moribond, soit pour les airs de tête, soit pour les draperies. La figure de l'Hymenée est d'une beauté pudique & austere, bien analogue à cette Déité. Comme celle de la Comtesse n'est encore que modelée en platre, il faut attendre, pour prononcer définitivement sur ce Mausolée, qu'elle soit terminée & en marbre.

En revenant de la Chapelle d'Harcourt, on me sit voir une Epitaphe nouvellement relevée, & servant de pendant à celle du Cardinal de Noailles. C'étoit celle de l'Abbé de la Porte, Chanoine de la même église, célebre par son zele à la servir & par ses biensairs. L'anecdote est originale. Louis XIII, dans une maladie, avoit mis son royaume sous la protection

de la Vierge (k), & avoit fait vœu de rétablir le chœur de Notre Dame; mais, paffato il pericolo, gabbato il Santo, il n'exécuta point ce qu'il avoit promis; & Louis XIV se portant bien, comblé de gloire dupant le cours de ses prospérités, ne s'étoit pas piqué de remplir la parole de son pere & l'avoit à coup. fur oubliée, lorsque sur la fin de son regne, l'Abbé de la Porte vint le trouver, représenta à S. M. que ie vœu de Louis XIII restoit sans exécution. Il imputa adroitement cette négligence aux besoins de l'Etat, & offrit en conséquence de faire les avances nécessaires pour mettre du moins en train ce projet. Le Monarque ne se facha point de la hardiesse du Chanoine; il se rendit à ses sollicitations. & trouva bon qu'il répandit au commencement cent mille écus de fonds, rendus depuis à sa famille. Le Chapitre avoit intérêt de ne point laisser dans l'oubli un si bel exemple, de rappeller ces faits intéressans, tous détaillés dans l'inscription, & de revivifier en quelque forte la gloire d'un confrere, pour rechauffer, s'il est possible, la tiédeur des modernes; car, hélas! l'égoïsme a gagné jusques dans la maison du Seigneur, & éteint presque tout-à-fait la ferveur des Lévites.

Heureusement, Milord, la contagion ne me gagne pas, & mon zele à vous servir est toujours aussi ar-

dent.

P. S.

⁽k) En 1638.

de plus en plus sans ressource.

iloubaux de (es gégillemens, à dévolier la consi Carda eure, calipertice, l'arbace y massische ce

Paris ce 15 Octobre 1776.

LETTREOXII.

Procès en séparation entre la Marquise & le Marquis de Mirabeau. Intervention du fils demandant à être relevé de son interdiction.

Encore un procès, Milord, même deux. Dussiezvous me faire le mien, je ne puis me dispenser de
vous parler de ces causes tropintéressantes par les personnages, par les faits & par les accessoires. Il s'agit
d'abord de la Marquise de Mirabeau, qui se plaint
que son mari, surnommé par excellence l'Ami des
bommes, ne soit rien moins que celui de ses semmes,
en soit, au contraire, le tyran & le bourreau.

Il n'est pas sans doute étonnant de voir à Paris, comme il arrive tous les jours, de jeunes époux, un's seulement par les liens de l'intérêt, par les convenances de leur état, par des vues de sortune & d'ambition, se dégoûter bientôt réciproquement, se reprocher à l'envi d'avoir été trompés, se détester en un mot, en venir au moyen violent d'une séparation en justice; mais qu'un homme mûr, un Philosophe, un Ches de Secte, prêchant sans cesse la vertu, l'hon-

ayant toujours l'Ecriture Sainte à la bouche, ne parlant que d'Enfer & de Paradis, force une femme, après 34 ans de mariage, à faire enfin retentir les tribunaux de ses gémissemens, à dévoiler la conduite scandaleuse, dissipatrice, barbare, tyrannique de ce grave personnage; il étoit réservé à la France de présenter une pareille scene, & au Marquis de Mirabeau d'en être le héros!

Les reproches que sa semme articule contre lui sont horribles. Elle prétend que ce Coryphée des Economistes lui a communiqué deux sois une maladie honteuse, qui ne provient pas d'un produit net (a); qu'il lui a présenté successivement trois objets scandaleux de ses débauches, & l'a sorcée de vivre avec eux; que depuis 14 ans si l'a obligée de quitter sa maison, de mener une vie errante & sugitive; qu'il la tient seule au sond du Limousin par Lettre de cachet, éloignée de ses proches, sans alimens, sans secours, tandis qu'il jouit paisiblement de 50,000 Livres de rentes qu'elle lui a apportées, dont il a cependant dissipé une partie, & dont il veut avoir la faculté de manger le reste.

Tel est le résultat, Milord, de deux Mémoires répandus dans Paris en faveur de la Marquise de Mirabeau. En les parcourant on juge aisément qu'elle n'a point cherché à séduire le public par le talent

⁽a) Grand terme, fort usité dans les écrits des Economistes

de ses désenseurs, ou à le faire rire aux dépens de son mari, quoique la cause prêtât infiniment, soit aux grands mouvemens de l'éloquence, soit à l'art de la plus sine ironie, aux sarcasmes les plus ingénieux. L'un, signé d'un Avocat peu connu, a moins l'air d'un ouvrage d'Orateur que d'une piece d'écriture de praticien. L'autre, plus sage, plus clair, plus méthodique, mais sans chaleur & sans plaisanterie, est intéressant au sond, quoique peu amusant par la sorme. C'est de ce dernier que je vais tirer le développement des griefs de la Marquise contre son époux.

L'auteur d'abord suit le précepte d'Horace : Non fumum ex fulgore. Il débute ainsi :

"Ceux qui ne connoissent le Marquis de Mirabeau que par le titre qu'il s'est donné d'Ami des bommes, auront peine à croire qu'il ait pu devenir l'ennemi de sa propre semme. Mais, on le sair, la morale d'un auteur dans ses livres n'est pas toujours la regle de sa conduite & de ses actions. Il en coûte à la Marquise de Mirabeau d'être forcée de justisser aux yeux du Public cette triste vérité. Que n'a-t-elle pas sait pour en dévorer le douloureux sentiment!

Après avoir été persécutée & diffamée par celu qui devoit assurer son bonheur & protéger sa réputation; après avoir gémi pendant quatorze années sous la plus cruelle des oppressions, elle venoit offrir au Marquis de Mirabeau le sacrisice de ses justes ressentimens; elle venoit lui redemander dans sa maison la place qu'il y doit à sa légitime épouse, à la mere de ses ensans. Mais, chassée de cette maison comp

G 6

me une étrangere, méconnue par un mari qui, de puis longtems déja, lui a déclaré qu'il la répudioit de fait, il ne lui reste plus d'asyle que dans le sanctuaire de la justice.

Malgré le vœu de fon cœur, il faut donc qu'elle y devienne l'accusatrice de son époux, il faut qu'elle l'y dépouille du manteau philosophique, à la faveur duquel il a sçu masquer aux yeux du public ses iniquités domestiques. Il faut qu'elle y révele la scanda-leuse histoire des persécutions dont elle est depuis si longtems la déplorable victime."

Suit l'historique du mariage & de la vie domestique & intérieure de ces deux époux.

Vassan & de la Demoiselle de Saulvebeuf, étoit veuve à l'âge de treize ans du Marquis de Saulvebeuf. Elle n'avoit que dix-sept ans, lorsqu'en 1743 elle épousa le Marquis de Mirabeau. Il s'annonçoit dèslors comme un Philosophe appellé pour prêcher le bonheur de l'humanité; il étoit à croire qu'il auroit le talent de faire celui de sa famille: tout présageoit à sa jeune épouse la plus heureuse des destinées.

Cette douce espérance s'évanouit bientôt. Au lieu d'un époux, elle ne trouva dans le Marquis de Mirabeau qu'un maître impérieux & despote, à qui le lien conjugal n'offroit de douceurs que dans l'autorité de mari qu'il exaltoit avec emphase. (b) Une fem-

⁽b) Cette phrase, & toutes celles en caracteres italiques par la suite, sont tirées des Lettres du Marquis de Mirabeau à sa femme.

me, selon lui, étoit la premiere servante de son mari: Les oreilles de la Marquise étoient frappées sans cesse de ces mots, vouloir, soumission, obéissance, même dans les circonstances les plus minutieuses.

Ce ton farouche & repoulsant n'altera point dans le cœur de la jeune Marquise de Mirabeau les sentimens qui l'attachoient à son époux. Lorsque des voyages qu'il faisoit quelquesois sans elle le déroboient à sa tendresse, tantôt elle pressoit son retour dans des Lettres affectueuses, tantôt elle méditoit le pro. jet de suivre ses pas & de le rejoindre. Le croira-ton! le Marquis de Mirabeau, infensible à ces témoignagnes flatteurs de l'amour de son épouse, s'offenfoit d'être trop aimé: il ne voyoit dans ce tendre empressement qu'un de ces travers amoureux qui ne font point du tout bonneur aux femmes; il affaroit à la fienne ou'on se moquoit de celles qui couroient après leurs maris. & il lui reprochoit un attachement turbulent, dont elle le faisoit enrager depuis dix ans; & même dans les premiers mois de son mariage, il répondoit aux expressions de son inquiétude & de sa tendresse, dans ces termes affectueux: ob là! eb! je t'en prie, de l'empressement tant qu'il te platra, mais point de tyrannie & moins encore de questions Une bonnête femme qui veut être aimée de son mari, se tient à son ménage tranquille, en voit sortir son mari avec tranquillité & contentement pour son plaisir ou ses affaires, & l'y voit ren. trer fans rien exiger.

Il s'en falloit beaucoup que cette humeur sauvage du Marquis de Mirabeau sût en lui l'effet d'une aussé. rité philosophique; il ne repoussoit avec tant d'aigreur les empressemens de son épouse, que pour se
livrer sans retenue à toute la licence d'un libertinage
effréné. Dès 1749 il avoit introduit dans sa maison
une Dame Bontems, semme d'un Commis, séparée
de son mari, sous prétexte de lui donner un asyle.
Mais un des billets qu'il écrivoit à cette semme,
tomba malheusement entre les mains de la Marquise de Mirabeau, & trahit les motifs secrets
de sa bienveillance; il étoit ainsi conçu: ne vois pas
la ***, tu deviendrois chaste, ce n'est pas de cela que
je veux, il te saut du plaisir sans peur, & de l'amour sans
scandale; adieu, mine, je te baise entre les deux orteils.

La Dame Bontems ne suivit qu'imparsaitement ces utiles leçons. Son état devint très scandaleux, au point que le Marquis de Mirabeau la plaça sort à propos dans la maison d'un ami qu'il trompa, en la faisant passer pour une semme de province, que ses affaires amenoient à Paris. Elle y accoucha au mois d'Août 1750 de deux garçons, qui surent baptisés à St. Nicolas des champs, & quelques jours après elle en fut chassée.

L'intimité du Marquis de Mirabeau avec la Bontems ne l'empêcha point de prodiguer ses bonnes graces aux femmes employées dans le service de sa maison. Après avoir séduit la fille de son cocher, il l'offrit avec mille écus de rente à qui voudroit l'épouser, & parvint, au moyen de cette riche dot, à se débarrasser de sa grossesse. Eléonor, semme de chambre de la Marquise de Mirabeau, ne lui sit point éprouver le même inconvénient; il n'eut pas besoin de la marier, elle resta dans la maison pour y insulter sa maîtresse.

Au milieu de ce désordre étrange, la Marquise de Mirabeau, toujours idolâtre de son mari, subissoit la peine de cette respectable foiblesse. Onze enfans ont été le fruit de leur union ; mais elle s'est vue réduite à déplorer une malheureuse fécondité qui lui faifoit partager les fruits amers de l'incontinence de fon époux. Elle n'avance rien ici qui ne soit prouvé par les lettres du Marquis de Mirabeau. Il employa longtems des distinctions subtiles pour couvrir la bonte de ses égaremens. Si j'étois criminel, écrivoit-il en 1752 à la Marquise de Mirabeau, du moins se faudroit - il conserver les ressources de la vergogne, puisque je veux m'en cacher, & qu'on en voit tant qui ne se cachent de rien. Mais lorsqu'une funeste conviction eut enlevé à la Marquise de Mirabeau des ressources si fragiles, il ne chercha plus à dissimuler ses torts, il convint ouvertement qu'il ne méritoit que la confiance. C'étoit pour l'obtenir sans doute, qu'il vouloit, en fervant de médecin à la Dame son épouse, être le réparateur de l'outrage dont il l'avoit flétrie. Elle étoit à la campagne pour le rétablissement de sa santé: si vous devez résider quelque temps, lui écrivoit - il, donnez moi l'adresse du Chirurgien ; je lui manderai les remedes doux que je voudrois qui vous fussent faits, & que vous aviez commencés ici. ,, Cest une chose qui ,, doit se passer entierement entre nous, & sans laquelle », je ne serois pas tranquille". Heureuse la Marquise

de Mirabeau, si, au prix de cette injure, elle eut pu ramener son époux dans les bornes de la décence & du devoir!

ns

On présume aisément que cette vie licencieuse du Marquis de Mirabeau n'a pas dû se concilier avec l'ar. rangement de ses affaires. Il ne dotoit pas richement les victimes de sa séduction, il ne prodiguoit pas ses largesses aux compagnes de ses débauches, sans se livrer aux plus énormes diffipations. La Marquise de Mirabeau étoit le seul objet de son économie. Depuis 1756, époque du décès du Marquis de Vaffan, son pere, la jouissance de ses biens étoit un objet de plus de vingt-deux mille livres de rente. Avec ce riche patrimoine, elle étoit privée non-feulement des dépenses relatives à son rang, mais du plus étroit néceffaire: vous allez en visite avec des robes sales, vous n'avez pas une dentelle, ni une cornette, ni une mancbette; c'est ainsi que lui écrivoit la Marquise de Vasfan. Cette tendre mere essaya vainement de faire cesfer cette indécente parcimonie; jamais elle ne put dé, terminer le Marquis de Mirabeau à accorder à la Dame, fon épouse, la disposition d'une somme annuelle pour son entretien. Pour qui le Marquis de Mirabeau montroit-il donc une avarice si sordide? Pour une femme qui, d'après son propre témoignage, n'a jamais eu de fantaisse ni goût des folles dépenses.

P

S

1

1

Cependant les biens de la Marquise de Mirabeau étoient le jouet des dissipations les plus outrées. Comme le patrimoine entier du Marquis de Mirabeau est grevé de substitutions, il falloit bien que celui de la

Dame, son épouse, lui servit à couvrir l'énormité de ses dépenses.

. . . La Marquise de Mirabeau se flatta pendant quelque tems que la douceur & la patience lui rameneroient un époux qu'elle chérissoit malgré tous ses torts. Elle voulut bien se prêter, dans cet espoir, à tous les égards de complaisance que le Marquis de Mirabeau ne rougissoit pas d'exiger d'elle, pour les indignes rivales dont il remplissoit sa maison. Mais sa facilité ne servit qu'à lui attirer de nouveaux outrages. Enhardie par la bassesse de son maître, & par la foiblesse de sa maîtresse, l'insolente Etéoner osa lui dire un jour: nous verrons qui fortira la premiere, ou de vous ou de moi. La Marquise de Mirabeau crut pouvoir demander le congé d'Eléonor. Le Marquis de Mirabeau répondit à cette demande par une mena. ce de séparation; il traça même le projet & le plan de cette séparation dans une Lettre, qu'il termina par ce trait insultant: Caton renvoya sa femme, & quand on lui voulut dire les fi & les mais, il montra fon soulier; il est bien fait, dit il, & cependant il me blesse, & personne de vous ne sait par où.

enivré de la réputation d'auteur Philosophe qu'il venoit d'acquérir, en publiant un traité sur la Population, il se reposoit sur elle du soin de justifier ses égaremens domestiques. Au reste, écrivoit il à la Marquise de Mirabeau, vous saurez bientst que mes preuves sont faites en face du public pour le bon cœur. Dans cette consiance il se crut dispense de faire les mêmes preuves dans l'intérieur de sa famille; la li-

cence de ses mœurs ne fit que s'accrostre ; ses dis. cours libres & fouvent obscenes, ne respectoient pas même les oreilles de ses filles, que leur mere se trouvoit obligée d'écarter; sa vie dissolue s'entretenoit par les caprices de l'inconstance; une rivale fuccédoit à une autre rivale; sa maison continua enfin d'être le théatre scandaleux de ses déréglemens, & la Marquise de Mirabeau se trouva réduite à l'alternative, ou de demeurer spectatrice complaisants de tant d'outrages, ou d'être renvoyée.

f

1 f

ſ

t r

d

f

t

f

t

Elle ne put s'habituer à cet excès de turpitude; elle fut chassée. Sa place étoit déjà remplie par une de ces femmes intriguantes, séductrices dangereuses, qui n'ayant point assez de vertu pour être meres de famille, ont affez d'adresse & d'impudence pour en usurper les droits. Elle sut chassée; rien ne put la fauver de cet affront, ni la constance avec laquelle elle supportoit depuis longtems l'existence la plus humiliante, ni le titre respectable de mere, ni l'attachement qu'elle conservoit pour un époux ingrat & dont elle venoit de lui donner des preuves éclatantes lors de sa détention à Vincennes. On la fit partir de nuit, au mois de Janvier 1762. fans hardes, fans linge; sans argent. Sa garde-robe ne lui fut envoyée que plus d'une année après.

La Marquise de Mirabeau alla chercher dans le fond du Limoufin un afyle auprès de la Marquise de Vassan, sa mere. Elle étoit bien éloignée de se croire confinée dans un exil perpétuel. Telle étoit cepen-

dant sa destinée".

En voilà plus qu'il n'en faut, Milord, pour vous faire conneître la nature de ce procès, le caractere du Marquis de Mirabeau, & le genre d'hypocrifie dont il couvroit sa mauvaise conduite envers sa femme.

Dans la suite du Mémoire on trouve le détail de ses manœuvres pour perpétuer l'éloignement de cette victime de son despotisme. Pour le rendre plus incommode & la mettre hors d'état de se soustraire à ses persécutions, on voit comment on la sépara de sa mere, on l'empêcha de la voir, on annulla tout l'effet de sa tendresse envers cette fille chérie, on poussa la cruauté jusques à se servir de son nom pour obtenir une Lettre de cachet contre la Marquise de Mirabeau: comment celle-ci ne fut soustraite à l'ordre du Roi qu'en se soumettant rigoureusement à ceux de fon mari: comment enfin il manquoit continuellement aux conditions même qu'il avoit prescrites ; il usoit envers sa femme d'une lesinerce criante, lorsqu'il por toit dans la fortune de celle-ci la plus horrible dévastation."

Son désenseur termine de la sorte l'énumération effrayante de tant d'injustices, de persidies, de vexations & d'horreurs.

"Après des négociations aussi longues qu'infructueuses, la Marquise de Mirabeau sentit qu'elle n'avoit point de justice à obtenir d'un homme qui sembloit s'être fait un système d'être perpétuellement injuste avec elle. Trente années de souffrances, quatorze années d'exil & de persécutions, ne sui donnoient que trop de justes droits à s'affranchir d'un pouvoir tyrannique, en provoquant sa séparation. Mais plus les faits dont elle avoit à se plaindre étoient graves, plus il lui en coûtoit de les dévoiler. Au lieu de se déterminer à un éclat, elle voulut renoncer à tous ses avantages & mettre le Marquis de Mirabeau à portée d'effacer ses torts, & de réparer ses injustices.

de

te

c'e

tre

cal

rat

g'n

fol

fa

ce

pr

ter

la

fai

ac

né

la

tre

å

CO

ce

to

ug

gn

Elle arrive à Paris le 30 Mai 1775 & se présente à fept heures du matin dans la maison de son mari, dans cette maison dont elle étoit bannie depuis tant La porte s'ouvre, on lui annonce que le Marquis de Mirabeau est chez lui; elle monte & trouve dans l'antichambre des valets décontenancés qui pour avoir le tems de prendre les ordres de leur maitre, lui disent que son appartement est au second. Après qu'elle en est inutilement descendue, le Marquis de Mirabeau se fait céler; ses laquais sont chargés d'interdire à la Dame son épouse l'entrée de l'appartement; toutes les portes se ferment devant elle; on la retient dans l'antichambre, & c'est là qu'entourée de valets, dont la présence étoit seule une infulte pour elle, elle prie & requiert , inutilement , Son mari de la recevoir chez lui. Quelle femme a jamais été réduite à ce comble d'humiliation t Et que faifoit pendant ce tems le Marquis de Mirabeau? A travers les croisées d'un appartement voisin, ses yeux se repaissoient avec délices de ce spectacle indécent. and on the tenne tenne . slopers all torico acuéras d'axin de da perfitent men avitat den

Il n'a plus été possible à la Marquise de Mirabeau de réfister à ce dernier outrage. Elle a rendu sa plainte & a réclamé la protection des Loix. &c."

Ce qui rend ce Factum plus formidable, Milord. c'est qu'il est appuyé de pieces justificatives, de lettres & autres écrits qui établissent invinciblement le caractere impérieux & despotique du Marquis de Mirabeau, ses dégoûts des l'origine (c) pour les témoignages de tendresse de sa nouvelle épouse, sa vie dissolue, ses menaces de divorce, sa parcimonie envers sa femme; sa vaine gloire qui lui faisoit oublier tout ce qu'il lui devoit, lors même qu'il en avoit reçu les preuves d'attachement les plus tendres pendant sa détention à Vincennes (d); l'expulsion de la Marquise, la déclaration d'un divorce perpétuel, les retenues qu'il faifoit encore fur la modique pension qu'il lui avoit accordée, sa cruauté en lui interdisant tous les secours nécessaires à sa guérison, en travaillant sourdement à la séparation de sa mere d'avec elle, en obtenant contre elle un ordre du Roi pour la priver de sa liberté, & en ne la lui faifant, rendre qu'après avoir signé un compromis qui la lui fait perdre, en maintenant à force de menaces l'exécution de cet acte, en résistant à toutes les follicitations de la Marquile de Vassan pour

the peacette agree to the stratest the

X

⁽c) Il avoit épousé en 1743 sa femme, & l'on cité des les tres de 1744, où il annonce dejà de l'indifférence & de l'éloignement. (d) Pour la Théorie de l'impor.

voir sa fille, en faisant interdire cette mere sans nécessité & par les motifs de la cupidité la plus avide, en resusant l'augmentation de pension qu'il, avoit accordée à sa semme, en la tenant constamment éloignée par de nouvelles menaces de l'autorité, ensin en la méprisant, l'injuriant, la dissamant lui-même.

pa

eft

de

je

Son

p!

(o)

en

tel

po

bli

qu

ge

les

tro

tre

plo

en

bi

tef

ca

II m

Ye

Je détourne, Milord, les regards d'un tableau ausfi effrayant, pour vous égayer par des anecdotes plus plaisantes sur ce prétendu Philosophe gonssé d'amourpropre, & dont la vanité est portée au plus haut point

d'extravagance.

D'abord la Marquise conteste à son mari ses productions (e), littéraires s'entend. Elle prétend que l'Ami des bommes n'est que l'amplification du manuscrit d'un Anglois, décédé il y a 40 ans, sur la Population, consié à ce Philosophe, & qu'il a commenté à sa maniere & dans son style; ce qu'il est aisé de distinguer. Quant à la Théorie de l'Impôt, elle confirme le bruit général, qui l'attribue au Mattre par excellence, au seu Docteur Quesnay. Le premier traité avoit paru en 1757, & la sensation qu'il produissit se manisesta par le vœu public qui portoit l'auteur à la place de Sous-Gouverneur des Ensans de France. Il faut voir comment, dans une Lettre de la même année, il se glorissa de ce bruit. Je vais, Milord, vous transcrire les propres termes de l'original.

⁽e) Cette anecdote est tirée de l'écrit de Me. Béauséjour.

par curiosité, l'honnête homme par excellence. Le bruit est grand qu'on me fait Sous-Gouverneur des Enfans de France. J'ai dit à ceux qui m'en ont parlé, que je ne prendrois pas de Sous, pas même de poste de Sous Fermier".

Dans une autre, postérieure, il s'étend encore avec plus de complaisance sur lui mê ne.

"Au reste, vous saurez bientôt que mes preuves sont saites en sace du Public pour le bon cœur; & mes engagemens pris à cet égard par un ouvrage qui a un tel succès, que grands & petits se sont écrire à ma porte, & que je ne peux paroître en aucun lieu public de crainte de faire soule; ce n'est qu'un livre qui fait un bruit prodigieux, qui m'attire les hommages en visite & par écrit, de toute la terre, depuis les Rois jusqu'aux goujats, qu'on traduit déjà en trois langues. La réputation ne manque pas dans voitre samille".

Enfin dans une troisseme, il desespere d'avoir l'emploi brillant auquel le portoit toute la France, & il en parle avec une amertume, en traits satyriques, bien propres à marquer son désespoir, ma'gré sa protestation précédente de n'en pas vouloir.

" Comptez que je ne serai point employé à l'éducation des Princes, & cela par mille bonnes raisons. Il est toujours fort agréable que le Public ait de luimême fait ce choix, & avec un acharnement qu'il ne veut point s'en désister, & que les plus raisonnables contentent de dire, que la chose seroit trop bien pour qu'on la puisse espérer Ces pestes de billevesées qui courent la cour, la ville & les provinces, m'attirent des lettres de toutes parts, puis autant de billets de la ville, envoi de tous livres & brochures nouvelles, avec de grandes phrases pour l'Ami des bonnmes."

Quant au second ouvrage, quoiqu'il lui eût mérité une détent on à Vincennes, il n'en tire que plus de vanité. Ayant, par les sollicitations & importunités de sa semme chez les Ministres, recouvré sa liberté à condition d'aller dans sa terre près Nemours, il goûte le doux plaisir de voir que, non seulement tout Egreville, mais encore tout Nemours étoit en baie double étriple, aux fenêtres, sur les étaux ét partout pour le voir passer. Enfin la Marquise lui ayant obtenu la liberté pour revenir à Paris, il se plaint d'y être arrivé au milieu de trop d'empressement.

Dans le second Mémoire, outre les mêmes citations confirmées, j'en trouve d'autres non moins singulieres, non moins marquées au coin de la plus intolérable présomption. Dès 1752 M. le Marquis de Mirabeau écrivoit à sa semme:,, Je n'épargnerai mes peines ni d'esprit ni de corps, tant pour le bien de ma famille, que parce que toute la France a pour ainsi dire les yeux sur moi, & qu'il est question de l'alternative de passer ou pour un sot, ou pour un bomme 4 mirasles.

,, Di-

C

b

", Dites au Curé qu'il me prépare une harangue, car je ne vois plus d'habit noir sans cela....

,, Je me fais bien plus despotique & plus redoutable que je ne serai jamais, & ce peuple ne demande qu'à être mené; les bourgeois y sont sans nombre, tranquilles, & le peuple obéissant, & la totalité respectueuse à l'excès....."

Enfin il devient protecteur & reçoit des dédicaces.

" J'espere vous pouvoir faire contre-signer celle-ci avec un exemplaire d'un petit livre qui m'a été dédié; ce n'est pas pour cela que je vous l'envoie, car il y en a assez d'autres, mais c'est parce que celui-là est excellent".....

En voilà plus qu'il n'en faut, Milord, sans doute, pour couvrir d'un ridicule indélébile ce Chef du parti des Economittes, pour exposer ce Sage à la dérision des fols. Aussi les Mémoires en question sont ils enlevés avec le plus grand empressement. Il est sancte cheux que Me. Linguet se soit trouvé éloigné dans cette circonstance, & n'ait pas pu intervenir dans une Cause qui lui auroit sourni une si belle matiere de récriminer, quoique peut être sa plume forte, énergique & mordante eût elle moins convenu à sa nature qu'une plume plus sine, plus légere & plus solatre.

C'est la Désense du Fils qui auroit été véritablement de son ressort, qui eût été digne du tonnerre du Périclès moderne. En esset, quoi de plus propre à sa sougueuse éloquence que celle d'un infortuné jeune

Tome IV.

homme presqu'encore dans l'adolescence (f) & dont cinq Lettres de cachet, un Mariage & une Interdiction remplissent déjà le tiers de sa vie romanesque?

Tel étoit le cannevas intéressant que l'Avocat du Comte de Mirabeau, d'un fils persécuté par son pere, avoit à remplir, & qui n'exigeoit que de la sensibilité dans l'ame & du pathétique dans le style. Au contraire, on n'y trouve qu'un orateur sans entrailles & sans onction.

Tout ce qu'on peut inférer de son Mémoire mal digéré, sans méthode, sans ordre & absolument informe, mais combiné avec les autres pieces (g) qui n'ont gueres plus de clarté, c'est que ce jeune homme étoit au château de Dijon ensermé par Lettre de cachet, sous prétexte de le soustraire aux poursuites de ses créanciers & à un décret de prise de corps decerné contre lui. Il paroîtroit qu'il a trouvé aujourd'hui le moyen de sortir de sa prison; qu'il écrit d'un lieu secret où il s'est retiré, & qu'il ne craint ni les

ſ

8

I

ſ

a

F

II SEDA

⁽f) Le fils de M. de Mirabeau n'a que 27 ans.

⁽g) Cet écrit, intitulé: Mémoire à consulter pour M. le Comte de Mirabeau interdit, contre Messire Victor de Riquetti, Marquis de Mirabeau, son pere & Curateur à son interdiction, est suivi d'une Consultation du 10 Septembre signée Berriere, & d'une autre du 17 du même mois, signée Grouber de Groubentabl, & accompagné de pieces justificatives; qui sont une premiere Lettre à M, de Malesherbes en date du 27 Février 1776, une seconde Lettre sans date au même, & ensin deux Mémoires à ce Ministre.

griefs articulés par son pere, ni les poursuites de la Justice, que les dissipations reprochées à cet enfant ne sont point aussi considérables que les calcule le Marquis de Mirabeau, qu'elles ont été nécessitées en grande partie par la parcimonie de ce dernier, par le mariage de son fils, & enfin parce que loin d'avoir liquidé ses dettes, il ne lui paye pas même la pension ordonnée par la fentence d'interdiction; & que, quant au procès - criminel dont est chargé l'interdit, il n'y a été engagé que pour une affaire grave qui intéres. soit l'honneur de l'une de ses sœurs & celui de sa famille entiere; qu'il ne lui faudroit que la facilité de comparoir & de se désendre pour confondre ses adverfaires. En un mot, le vrai but de cet écrit & autres pieces justificatives est de démasquer encore micux l'hypocrisse de l'Ami des Hommes, de mettre au jour fon injustice, sa dureté, sa barbarie envers son fils, & de prouver qu'il a d'autant plus de tort de l'accuser d'un dérangement de fortune, que lui-même s'est excessivement dérangé, puisqu'il a mangé plus de 500,000 Livres de biens substitués, environ 600,000 Livres fur ceux de sa femme, & qu'il doit en outre environ autant.

Cette autre partie du voile levé sur la vie privée du Marquis de Mirabeau, n'a servi qu'à faire triompher davantage ses ennemis & ses détracteurs. L'indignité de ses procédés envers sa semme étoit en quelque sorte affoiblie par le mélange du ridicule; mais la conduite inhumaine d'un pere envers son sits est bien

t

C

autrement capable de révolter, de le rendre odieux par le développement de son cœur de bronze, que ne peut amollir l'affection la plus douce de la nature. Aussi, je le repete, Milord, c'est une joie univers selle chez les ennemis de la Philosophie qui, pour avoir démasqué un de ses héros, voudroient faire réjaillir sur elle l'opprobre dont il est couvert. Encore faut-il entendre le Marquis de Mirabeau & voir sa Désense; c'est ce que veut l'équité. Nous prononcerons ensuite. Je vous ferai part de son Mémoire lorsqu'il paroîtra.

Paris, ce 22 Octobre 1776.

P. S. M. de Clugny vient de mourir, & je vous parlerai incessamment de lui, lorsque son successeur sera nommé.

LETTRE XIII.

Sur le court Ministere de M. de Clugny, Contréleur général. Sur sa mort. Sur M. Taboureau & M. Necker.

QUELQUE court qu'ait été le Ministère de M. de Clugny, Milord, il fera nécessairement époque par les révolutions qui ont eu lieu durant cet intervalle, par des établissemens nouveaux & par un génie fiscal

qui a ouvert un libre cours aux concussions, aux vexations, aux déprédations, aux iniquités de toute espece dans les diverses parties des finances, que son prédécesseur avoit voulu arrêter & punir.

D'abord presque toutes les opérations de M. Turgot se sont trouvées anéanties en peu de tems, & il n'en est resté que celles peut-être les plus mal vues & les plus onéreuses, suivant la clameur publique, que je ne sais que recueillir.

On a commencé par les Coches & Messageries remis fur l'ancien pied. Malgré les circonlocutions du préambule de l'Arrêt du Conseil (a) qui concerne leur nouveau service, on y convient affez clairement qu'on a fait une grande étourderie & une injustice criante en retirant les privileges concédés & que S. M. veut réparer l'une & l'autre. Mais comme c'est toujours le Public dans ce pays ci qui paye les sottises du Minis. tere, tout ce revirement ne s'opere qu'avec une aug. mentation de prix (b), pour conserver la forme de courir en poste autant qu'il se pourroit, car on crée en même tems d'autres voitures, ou plutôt on rajeu. nit & remet sur pied les anciennes, afin de continuer aux voyageurs moins aifés la facilité d'aller, & au commerce celle de faire des transports à moindres frais. Du reste, le tout est réuni à la Ferme générale

(a) En date du 17 Août 1776.

⁽³⁾ Les places se trouvent à peu-près augmentées d'un quart. De 13 sols par lieue elles sont élevées à 16 sols.

des Postes, ce qui est l'inverse du plan de M. Turget, qui vouloit réunir les Postes à ses Messageries. Mais cette Ferme ne régit point par elle-même; elle en a dû faire une Sons-serme aux anciens Chess, qui renonçant à toutes les indemnités ressortantes de la cess sation de leurs baux précédens, criosent beaucoup après le service auquel on les astreignoit. Il ne sera plus que volontaire, mais on accorde aux Messageries la liberté d'y suppléer par des relais de chevaux. Du reste, on augmente de deux le nombre des Administrateurs des Postes, & leur district sera de veiller plus particulierement à cette autre partie de leur administration.

Ce premier changement est fort blamé, en ce que toutes les avances faites par le Roi pour commencer la nouvelle manutention des Messageries se trouvent ainsi en pure perte; & ceux-même qui n'approuvoient pas les innovations de M. Turgot, une fois faites, auroient vouln qu'elles eussent subsissé; ce qui auroit entraîné beaucoup moins d'inconvéniens, & surtout évité les reproches d'instabilité qui ne servent qu'à donner peu de considération à un Gouvernement.

Au surplus, il est clair que le bien public est la moindre chose qu'on ait considéré dans cette occurrence. Le seu Contrôleur-général n'a voulu que reconnoître les bons offices de son ami d'Oigny, auteur de son élévation, & lui procurer un accroissement d'autorité & de sortune considérable. En effet, ou-

tre que celui-ci fortoit ainsi triomphant des humiliations que lui avoit fait éprouver M. Turgot relativement à cette affaire, c'est que par une collusion honteuse, le Ministre, chargé de stipuler les intérêts du
Roi, les avoit sacrissés en résiliant l'ancien Bail des
Postes, sous prétexte de la nouvelle addition, & en
passant un autre qui, quoique moins desavantageux
que le précédent aux finances, assuroit encore des
bénésices immenses aux intéressés, moyennant de gros
pots-de-vins pour lui & pour le Surintendant des
Postes, lequel en percevoit encore des Fermiers des
Coches & Messageries rentrés de leur côté en place, à
des conditions non moins favorables pour eux, toujours au détriment de S. M.

Quant à la destruction de l'Edit éphémere enrégistré au dernier Lit de Justice concernant les Arts & Métiers, tout le monde l'avoit prévu; personne ne doutoit que le soulagement prétendu ne devint bientôt après la disgrace de M. Turgot une source de vexations & d'impôts mis sur la classe des Marchands & Artisans. Cela ne pouvoit surtout manquer d'artiver sous un génie aussi fiscal que M. de Clugny. Son premier soin en entrant au Ministere avoit été de faire sa cour au Parlement, en l'invitant à s'occuper des arrangemens à prendre, par l'entremise de l'Avocatgénéral Séguier, qui, dans son discours tenu devant le Roi, avoit annoncé dans le tems des vues de résorme & d'amélioration sur cet objet. Peu après, M. le Lieutenant général de Police avoit mandé les Officiers & Syndics de ces Corporations; il leur avoit notifié l'intention de S. M. de les rétablir, mais moyennant un droit & dans une forme plus convenable; il leur avoit enjoint en conféquence de fournir des Mémoires relatifs non feulement à leur police & discipline, mais encore aux secours qu'ils pouvoient donner à l'Etat.

Les Subdélégués des Intendans dans les Provinces avoient été chargés de faire les mêmes demandes dans leur district respectif, & c'est d'après le résultat de tant d'observations, & surtout d'après les promesses d'acquiescer aux requisitions du Gouvernement, qu'on a procédé au rétablissement desiré.

Le plus embarrassant étoit de faire le préambule de la Loi à promulguer; car ces discours préparatoires font devenus fort à la mode sous le regne actuel, & M. de Clugny ne se piquoit pas moins que son prédécesseur de prouver qu'il savoit faire de belles phrases: il s'agissoit surtout de colorer les variations bien promptes du Ministere en ce point, encore bien plus essentiel que celui des Messageries. Son orateur le fit bien maladroitement, puisqu'il disoit que c'étoit d'après l'attention donnée aux Mémoires présentés sur cette matiere par les Corps & Communautés & aux représentations de la Cour de Parlement, sans se souvenir que le Roi précédemment avant de tenir son Lit de Justice, avoit donné pour réponse aux Mémoires & Représentations qu'il avoit tout examiné, tout pesé, prévu tous les inconvéniens. Il se flatta, sans doute, qu'on lui passeroit cette petite école, & il chercha à détourner les Lecteurs par un grand étalage du bien qui alloit résulter du nouvel Edit.

Quoique le Parlement fût très fatisfait de voir la Cour se rendre à ses Remontrances & en adopter les parties essentielles, cependant il conçut bien qu'il résulteroit toujours un très-grand mal de la secousse donnée à l'ancienne constitution de cette partie d'administration intérieure, & que même en y revenant le Ministre se ménageoit les moyens d'exercer une rapacité qui, suspendue sous M. Turgot, reprénoit la même activité que sous l'Abbé Terrai; il voulut donc faire acte de zele & n'enrégistra qu'avec des modifications propres à empêcher l'extension des droits qu'on vouloit augmenter, & à conserver les privileges de certains lieux, à moins qu'on ne rembourse les propriétaires.

On ne reproche pas moins à cette Cour d'avoir, malgré cette sauvegarde, toléré une introduction d'exactions nouvelles, telles que tout l'avantage de ce rétablissement tourne toujours au profit du fisc public; d'avoir souffert que, sous ses yeux, & au mépris de ses réclamations, le Gouvernement ne réparât une injustice que par une autre, c'est-à dire que moyennant finance à payer par ceux qui voudront rentrer dans les sonctions & privileges de l'état, dont on les avoit sait décheoir.

L'anéantissement de l'Edit sur les Corvées est ce qui a le plus assligé M. Turgot. Cet ami du Peuple en a

gémi plus par humanité que par amour - propre, & en a même, dit on, versé des larmes. C'est celui, au reste, qui par sa nature même devoit subsister le moins, puisque les Ordres les plus puissans de l'Etat, le Clergé, la Noblesse, la Magistrature, sur lesquels il pesoit principalement, étoient ligués contre. Il est vrai que ce changement avoit été si mal combiné, si mal secondé, que le Ministere se trouvoit dans un embarras extrême pour son exécution; que le mal étoit urgent & le remede difficile par les contrariétés qu'il éprouvoit : c'est de ce point qu'on sit partir le Roi dans une Déclaration très-accueillie au Parlement. Ausi, comme vous vous l'imaginez bien, & malgré le vœu des gens puissans qui la sollicitoient, le renversement d'une Loi si populaire, si bienfaisante, si fage, si équitable, parut tellement odieux & honteux qu'on ne l'offrit que comme une suspension provisoire, nécessitée par les circonstances, & non comme une destruction totale & absolue.

On n'approuve pas davantage M. de Clugny dans la création de ses ouvrages, dont deux principaux: La Loterie Royale de France, & la Caisse d'Escompte.

Par l'Arrêt du Conseil qui crée la premiere, on supprime les Loteries de l'Ecole Royale Militaire, de l'hôtel de ville de Paris, la Générale, celle d'Association & celle des Communautés Religieuses; & elles se trouvent toutes consendues dans une autre, sous le titre auguste de Leterie Royale de France, à l'exception des Loteries des Ensans trouvés & de Piété,

mais unles à la régie de la nouvelle. D'abord ce jeu ruineux par lui-même est toujours un vice dans un Etat policé; il est absolument en contradiction avec les Ordonnances, Arrêts & Réglemens, défendans tous jeux de hazard; il n'étoit que toléré à raison des objets d'utilité pieuse ou patriotique dont il pouvoit être. Mais aujourd'hui, par cette érection infâme, le Roi s'établit en quelque sorte le chef de tous les tripots de son Royaume, leur donne l'exemple d'une abominable cupidité & semble vouloir faire de tous ses sujets autant de dupes. Encore si le but de cette institution eut annoncé, comme celles de cette espece, quelque chose d'honnête & d'avantageux; mais on jugea seulement que ce projet infernal ne tendoit qu'à procurer dans le moment quelqu'argent comptant à toucher, & l'on eut bientôt lieu de n'en plus douter quand on apprit que les fonds destinés à former la masse servant de gage aux pontes, en cas de chances heureuses de leur part, avoient été enlevés aussitét que déposés. Quant aux bénéfices, on ne dit point ce qu'ils deviendront: on ne fixe pas même le soft des Régisseurs; on se contente d'énoncer qu'ils auront l'intérêt de leurs fonds d'avance à raison de cinq pour cent: mais ce fort doit être très bon, & si bon qu'on a voulu en dérober la connoissance au public. On ne statue pas davantage sur le montant des indemnités à donner annuellement à l'Ecôle Militaire, à la Ville & aux autres Corps & Communautés, en faveur desquels les Loteries supprimées

ou réunies avoient été accordées. Ces dispositions en second sont voilées mystérieusement, d'où l'on conclut par induction du passé à l'avenir, que le gain énorme de cette Loterie sera dissipé en gaspillages, en pensions mal placées, en profusions folles à l'égard de gens qui, s'ils étoient honnêtes, rougiroient d'exi-Ler par un moyen si honteux, c'est. à dire aux dé. pens de tant de malheureux qui vont se prendre à l'amorce féduisante qu'on leur offre & se ruiner. Par une de ces dérisions trop communes dans les préambules modernes, on fait donner au Roi pour motif de la nouvelle érection, celui d'empêcher ses sujets de porter leurs fonds dans le pays étranger, comme ils l'ont fait jusqu'à présent, pour y courir les hazards des Loteries qui y existent & qui offrent moins d'avantages que celle-ci. C'est à peu près comme si un voleur, détroussant un passant sur un grand chemin, l'assuroit que c'est pour l'empêcher de l'être plus malhonnêtement par ses camarades. Le seçond motif, plus plausible, d'épargner les frais considérables qu'occasionnoit en pure perte la régie des Loteries existantes à Paris, & dont la multiplicité portoit un préjudice notable aux unes & aux autres, n'étoit encore qu'illusoire. La nouvelle Loterie est montée avec un luxe, un faste bien plus dispendieux que les petits frais de manutention particuliere des autres. On l'a placée dans le superbe hôtel de la Compagnie des Indes, qu'on a encore embelli pour son installation, & indépendamment des régisseurs &

des commis multipliés à grands frais, on a mis à la tête un Intendant (e), qui, indépendamment de ses gros appointemens, pour son logement seul a coûté 200,000 Livres. Ensin on calcule par le dépouillement du mauvais emploi des deniers de la Loterie Royale de France, qu'il y a sur cet établissement déjà près de 1,200,000 Livres de pensions & assignations sourdes, outre 800,000 Livres de mise dehors en bâtimens & décorations des appartemens des chess.

La Caisse d'Escompte présente un véritable objet d'utilité au premier coup d'œil, & c'est sous ce point de vue que l'avoit envisagé M. Turgot, son véritable Instituteur. Mais cet établissement, ainsi que je vous l'ai fait voir (d), renserme un vice radical, dont rien ne peut le préserver par la nature de l'administration françoise actuelle; ce qui devoit empêcher tout Ministre honnête & prévoyant de le laisser se former. En esset, ce dépôt de la soi publique ne pouvant reposer que sous la sauve-garde du Contrôleur général, doit nécessairement devenir sa proie lorsque la circonstance l'exigera, & la pénurie fréquente du sisc public ne peut en laisser longtems échapper l'occasion, dès qu'il viendra un Administrateur peu scrupuleux. Il y a à

⁽c) Le Sr. Mesnard de Conichard. Il a, dit-on, 40,000 Livres d'appointemens, & l'on parle surtout de son logement, composé de 40 pieces, tant grandes que petites.

⁽⁴⁾ Voyez la Lettre II de ce Volume.

parier, d'après le caractère & les principes donnés de M. de Clugny, que son intention secrette, en secondant la formation de la Caisse d'Escompte, étoit de se ménager ainsi une ressource dans un coup de main à la Terrai.

Que n'avoit-on pas à redouter en effet d'un Ministre qui, au préjudice de l'intérêt d'une capitale esfentielle, la forçoit à renouveller le bail de ses Octrois à deux cens mille livres de moins qu'elle n'en trouvoit! C'est ce qui est arrivé à la ville de Lyon.

Je ne m'appésentirai pas, Milord, sur toutes les infamies particulieres qu'on impute à la mémoire de M. de Clugny; il faudroit porter le flambeau dans la nuit d'une soule de prévarications & d'iniquités toujouts fort difficiles à éclaireir. Ses opérations connues & avouées peuvent induire à croire ce qu'il étoit capable de faire.

Dès son installation à la place de Contrôleur général, vous avez vu (e) la mauvaise opinion qu'on avoit de M. de Clugny, qui dans les différentes Intendances (f) qu'il avoit occupées, en déployant quelque talent, s'étoit sait détester par ses vices.

⁽c) Dans la Lettre XV, Tome III, en date du 3 Juin 1776.

⁽f) M. de Clugny, d'abord Conseiller au Parlement de Dijon, avoit été nommé successivement Intendant de St. Domingue, Intendant de la Marine à Brest. Il avoit approché du Ministere sous le Duc de Praslin: puis disgracié & revenu sur l'eau, avoit été fait Intendant de Bordeaux, où il avoit eu une

A Saint Domingue, indépendamment des querelles qu'il s'était faites avec les divers Gouverneurs de cette Colonie, & furtout avec le Comte d'Estaing qui l'avoit hautement accusé de concussion, il avoit eu une rixe fort finguliere & fort vive avec un Commisfaire de la Marine sous ses ordres, dans laquelle il s'étoit comporté indignement. On affecta de répandre, lors de fon élévation, le Mémoire fait alors contre lui par cet inférieur (g), où la probité de l'Intendant étoit attaquée. D'ailleurs on lui remarquoit un caractere haut, impérieux, violent, au point qu'il s'étoit compromis jusques à se battre & se colleter avec lui, & avoit ensuite poussé la vengeance & l'abus d'autorité jusqu'à demander la tête du séditieux, comme s'il eut été coupable d'un crime de Leze-Mag iefté. La dont l'ava loter il caestrebenoirellative

A Brest on avoit fait l'anagramme de son nom de la maniere la plus cruelle & la plus atroce. Son nom de famille étoit Nuis: on y avoit trouvé avec celui de Clughy: Indignus Luce.

Commission de distinction, dont on l'avoit chargé au préjudice de l'Intendant d'Auch, relativement à la maladie épizootique désolant le Béarn.

⁽g) M. Magny. Sa rixe avec M. de Clugny est du 28 Mai 1762. C'étoit M. Bory qui étoit alors Gouverneur de Saint Domingue. Il paroît que ce Général, Membre du Corps de la Marine Militaire, & conséquemment peu porté pour le Corps de l'Administration, n'approuva pas toutes les violences de l'Intendant, & refusa de se prêter à beaucoup de vexations qu'il desiroit exercer envers son inférieur.

A Bordeaux, il avoit affiché les mœurs les plus dissolues & les plus scandaleuses : il avoit publiquement pour maîtresses les trois sœurs, & les avoit trainées avec lui à Paris, en prodiguant les graces aux maris.

Pour empêcher que cette conduite ne lui sit tortauprès du Monarque austere, il cherchoit à compenser cette cause d'éloignement par un goût plus conforme à celui de S. M. Il avoit fait venir d'Allemagne, dit-on, deux des plus habiles Serruriers, &
s'exerçoit à acquérir des talens dans cet art qu'aime
le Roi, & avec lequel il se délasse des occupations
pénibles de la Souveraineté, lorsqu'il su attaqué violemment de la goutte. Il alloit mieux, mais se livrant
trop tôt à sa luxure, il est retombé; il s'est mêlé une
complication de maux, & après avoir lutté longtems
par la vigueur de son tempéramment, il est mort le
18 du mois dernier, n'étant regretté que de ses créatures.

La longueur de cette Lettre, Milord, & l'heure de Courier qui presse, m'obligent d'interrompre & d'en renvoyer la continuation à l'ordinaire prochain.

transfer of the first army say, astronomy to into

barra arat a sarrangari and anggridit serit da

Signal at our payment and by

Paris, ce 4 Novembre 1776.

LETTRE XIV.

Continuation du même sujet.

ous ne fauriez le croire, Mylord, quels égards quelle vénération le défunt Contrôleur Général avoit pour les Fermiers Généraux: au moment de sa mort il les avoit autorisés à compulser leurs Régistres, à représenter tous les Arrêts du Conseil rendus sous M. Turgot, prétendus contraires à leurs intérêts, & leur avoit promis de les retirer & de n'en laisser aucun vestige. Dans l'intention de leur être agréable, il avoit renoncé même à cette autorité despotique des Contrôleurs généraux, voulant nommer à toutes les places en fous-ordre dépendantes de ces Publicains. Et ayant été dans le cas de donner un Bon à un Receveur général des Fermes de Bordeaux, il n'avoit pas voulu le faire sans leur consentement & approbation; & c'étoit peut être la disposition la plus sage qu'il eût faite, la meilleure maniere de composer la finance de travailleurs & de sujets excellens: il avoit annoncé qu'il ne vouloit donner aux divers Corps qui la composent aucun membre dont le choix ne sut ratifié librement par celui dans lequel il s'agiroit de l'admettre.

On ne peut pas regarder comme aussi louable, ou plutôt on ne peut regarder que comme infiniment

de

e

F

d

I

edieux, le zele avec lequel le feu Contrôleur général étoit occupé, lorsqu'il tomba malade, à seconder les Soixante, pour maintenir & prolonger l'existence d'un de ces Tribunaux extrajudiciaires, appellés Chambres Ardentes, & dont le nom effrayant caractérise trop

bien les fonctions monstrueuses.

Il ne sera pas hors de propos, Milord, de faire ici à ce sujet une digression sur les Chambres Ardentes. On peut les comparer avec beaucoup de vérité à cette invention horrible du fanatisme religieux, connue fous le nom d'Inquisition. Ce sont des Commissions follicitées par les Fermiers généraux, mécontens de ce que les Cours de Judicature ordinaires ne se prêtoient pas fur leurs plaintes à punir affez rigoureusement les victimes qu'ils trainoient devant elles. Ces tribunaux connoissent des délits relatifs à la contrebande en dernier ressort. Ils sont à la disposition entiere de la Ferme, puisqu'elle en nomme, soudoye & destitue les Membres à son gré. Indépendamment des appointemens qu'elle leur paie, elle leur accorde des gratifications en raison de leur travail & une part dans les amendes & confiscations qu'ils prononcent contre les malheureux qu'ils condamnent. Ainsi les juges de ces étranges tribunaux sont en même tems parties, au moyen de l'intérêt qu'ils ont à trouver des coupables dont ils puissent partager les dépouilles. Les Huissiers, les Sergens, les Accufateurs & les Témoins sont les Employés des Fermes, foudoyés aussi, encouragés, avancés en proportion de leur activité à chercher & à faire punir des délits.

1

28

3

p

e

S

Quant à la manière dont ces juges procedent, elle est simple. Le Citoyen arrêté par les Employés des Fermes est resserré dans un cachot, séparé du reste des vivans, sans appui, sans secours, couché sur la paille & nourri aux dépens de la Compagnie, qui donne six sols par jour pour chaque personne, sur lesquels les geoliers ou entrepreneurs gagnent bien certainement. Ensorte que ces malheureux n'ont absolument que ce qu'il faut pour les soutenir jusqu'au moment de leur jugement. Ensuite sur la déposition seule de deux Employés des Fermes, qui, selon la loi, doivent être crus dans tout ce qu'ils disent, les Juges condamnent ce citoyen à une amende, ou aux galeres, ou à la peine de la potence, ou de la roue.

Les Fermiers généraux avoient déjà fait créer trois de ces Tribunaux extrajudiciaires & souverains. Il en existoit à Rheims à Saumur & à Valence, & ce n'étoit point assez, suivant les Traitans, qui en autolent voulu voir partout. Après plusieurs tentatives & affoiblissant par degrés la répugnance des Normands, ils parvinrent à en faire ériger un quatrieme à Caen, d'abord fort précaire, mais qui acquit insensiblement de la consistance, & enfin, graces aux coups d'autorité vigoureux frappés par M. de Clugny, va devenir plus solide & se perpétuer comme les autres. Vous verrez mieux, Milord, dans les instructions

mêmes que j'ai recueillies sur les lieux (a), quels moyens insidieux, d'abord, & violens ensuite, on a mis en œuvre pour introduire dans une province conservant encore quelque apparence de liberté, ce monument du Despotisme siscal.

ms

Le même esprit de cupidité & d'intérêt sordide. qui rendoit M. de Clugny si docile aux impulsions des Traitans, si dévoué à leur volonté, qui le faisoit s'écarter si étrangement de tous les principes de l'équité naturelle, ne devoit pas le rendre plus délicat sur les moyens d'augmenter les impôts, ne pouvant en établir de nouveaux & ayant trouvé le Roi contraire à la banqueroute générale qu'il avoit proposée. C'est ainsi qu'il se disposoit à forcer la capitation de la maniere la plus vexatoire, & à exécuter le plan d'une affiette plus lucrative. Depuis sa création, cet impôt n'étoit que personnel; il se levoit par ordre de Classes, sans aucun égard à l'évaluation des revenus. Depuis peu le Conseil avoit autorisé les Commissaires départis à le fixer relativement aux facultés, à raison du centieme du revenu pour les Nobles, & du cinquantieme pour les ennoblis. Cette méthode, déjà tentée dans la Généralité de Paris, avoit excité précédemment de si vives réclamations qu'on ne l'avoit pas suivie, ou que du moins beaucoup de gens s'y

⁽a) Dans trois Lettres de Rouen, insérées à la suite de celle-ci, en date des 20, 25 Octobre & 1 Novembre dernier.

étoient soustraits. M. de Clugny, plus intrépide, pour rapprocher les revenus de la dépense, toujours excédente, avoit imaginé de mettre en vigueur cette invention bursale, & les plaintes recommençoient; mais plaintes vaines, puisqu'aucune Cour n'est autorisée d'en connoître; que les Intendans, devant lesquels on est obligé d'aller, étant les promoteurs de ces vexations, se trouvent juges & parties, & que le Conseil, le Tribunal suprême devant lequel les contestations sur cette matière sont portées, en est l'auteur. On espère que son successeur, plus modéré, abandonnera un projet qui exigeoit au moins une fanction légale.

M. de Clugny s'en étoit passé encore dans un autre genre d'extension de ce même impôt de la Capitation; il avoit même, par une ruse assez adroite, associé en quelque sorte Thémis à son brigandage déguisé. Asin de subvenir à la reconstruction & réparation des bâtimens du Palais à Paris, incendiés au mois de Janvier de cette année, il avoit, par Arrêt du Conseil, fait ordonner par le Roi qu'à compter de 1777 il seroit imposé, conjointement avec la Capitation, les six deniers pour livre du principal de cette imposition sur tous les justiciables du ressort du Parelement de cette capitale, en sixant cette charge extraordinaire à cinq années seulement.

Quelques zélés de cette Compagnie, indignés que fous prétexte d'augmenter la splendeur & le luxe de l'édifice où ils résidoient, on voulut les rendre tés

(8)

moins indifférens & muets d'une concussion semblable, insinuoient de dénoncer l'Arrêt du Conseil (b) mais les partifans de la Cour éluderent cette démarche; ils la représenterent comme purement d'humeur & de tracasserie, vu la modicité de l'impôt & son peu de durée. Pitoyable raifonnement, ménagement dangereux, en ce que c'est surrout à la source qu'il faut s'opposer aux empiétemens de l'autorité: Principiis obsta; que le silence même, en pareil cas, ne pouvoit qu'encourager par la suite à étendre & la quotité & la durée de cet impôt, & qu'en en laissant subsister le germe sans réclamation, le Parlement auroit mauvais se grace de prétendre arrêter son développement; qu'il s'exposoit à l'alternative cruelle, ou de se voir reprocher par la Nation d'avoir prévariqué en acquiesçant à un subside qu'il n'avoit pas le droit de concéder, ou par le Souverain, de se porter à une démarche dont par sa conduite précédente il avoit reconnu lui-même la témérité, l'irrégularité, la fausseté.

Tandis que par l'adresse de ses émissaires le Contrôleur-général enchaînoit ainsi l'activité d'une Cour & l'endormoit, pour ainsi parler, il en faisoit gauchir une autre qui, privée du Ches (6) auteur de son illustration & de sa gloire, commençoit à perdre beaucoup de sa vigueur & de sa consistance. Il fai-

⁽b) Il a été dénoncé aussi dans l'assemblée des Chambres du 6 Septembre.

⁽c) M. de Malesherbes, ancien Premier Président de la Cour des Aides.

r'

t

t

V.

e

.

il

).

à

u

it

e

1.

II.

it

Je

re

i-

es

la .

foit enrégistrer à la Cour des Aides une Déclaration; (d) féduisante dans son essence par l'objet d'utilité. d'équité, par les grandes vues d'administration qu'elle présentoit; du reste, précise, claire, bien articulée & très - propre à faire honneur au rédacteur; mais funeste dans ses suites, tendant à anéantir peu-à peu toutes les formes légales & à y substituer les formes irrégulieres, extrajudiciaires; en un mot à confomimer la révolution projettée depuis longtems par le Conseil, de se reproduire partout à la place des Tribunaux hiérarchiques, de faire exercer les plus belles fonctions de l'administration par ses Commissaires dé partis, au lieu des Magistrats établis par la Loi & le vœu des Etats, & d'ouvrir par-là la porte à l'arbienstrongs and traire & au despotisme.

Cette Déclaration, concernant la répartition de la Taille dans la Généralité de Paris, tend à continuer de prendre de loin tous les erremens nécessaires pour former le Cadastre dont on parle depuis quinze ans dans ce pays-ci, & qui ne peut se réaliser qu'après une quantité d'opérations, en forme d'essais, reitérées & suivies avec le plus grand soin. Depuis trois ans l'Intendant de cette Capitale avoit commencé les siennes. Elles avoient souvent donné lieu à des

⁽d) Concernant la répartition de la Taille dans la Généralité de Paris, donnée à Versailles le 11 Août 1776, & régistrée en la Cour des Aides, les Chambres assemblées, le 23 Août.

plaintes de la part des contribuables, qu'on vexoit & chargeoit de faux frais extraordinairement sous ce prétexte, mais qui, par la suppression de la Cour des Aides, ne pouvoient se faire entendre & recevoir justice. Pour éviter ces contrariétés, & l'interposition de cette Cour, qu'on ne vouloit point irriter, on lui proposa d'enrégistrer cette Déclaration qui autorisoit à continuer encore pendant six ans les mêmes procédés & de maniere semblable, asin, est-il dit dans le préambule de la Loi, sur le compte des essets qu'ils auront produits, d'en étendre l'exécution à toutes les provinces du royaume, ou d'y faire les changemens que l'expérience aura fait reconnoître nécessaires.

Pour vous mieux exposer, Milord, le captieux de cette Loi, il faut vous en rapporter les dispositions principales.

Elle est divisée en deux parties.

La premiere roule sur la formation des rôles: elle attribue aux Commissaires départis, c'est-à-dire aux Intendans ou autres qu'ils auront délégués à cet esset, un pouvoir sort étendu pour faire procéder à ladite formation, sans doute avec toutes les précautions nécessaires pour empêcher la fraude de la part des contribuables; mais on ne voit rien qui contienne le despotisme du Commissaire, & qui fournisse la maniere de se pourvoir juridiquement contre ses vexations.

La seconde contient les principes de la répartition. Elle est divisée en deux especes; la taille réelle & la taille spersonnelle. Le titre indique la qualité, c'est à dire que la premiere porte sur les biens sonds & l'autre sur les redevances, rentes, loyers & bénéssices de l'industrie. On ne voit point quelle doit être la quotité relative à la premiere imposition, la seconde paroît évaluée au vingtieme du net des facultés.

Qu'arrivera-t-il de tout cela, Milord? Vous le prévoyez, ainsi que moi. Le Cadastre n'est qu'un leurre mis en avant, & qui n'aura jamais lieu; mais les inquisitions établies par les Commissaires aux Tailles, c'est ainsi qu'on nomme les suppôts de l'Intendant, ne finiront point; elles mettront ce petit tyran en état de vexer ou de favoriser à son gré en connoissance de cause ceux qu'il voudra; d'autant mieux que la Cour des Aides s'étant désaisse de la connoissance de la plupart des délits en cette matiere, voudra s'en resaisir en vain. En un mot, il arrivera de ce système d'amélioration comme de tant d'autres proposés en France, on n'en prendra pas le bien & le mal subsistera.

Du détail très étendu que je viens de vous donner des opérations de M. de Clugny, vous voyez que son Ministère court a été assez plein, & que malgré le dessein formé de le contenir à son avénement au Ministère, en rétablissant pour M. de Maurepas la place de Chef du Conseil des sinances (e), il ne séc-

Tome IV.

å

ce

our

ece-

ter-

ter,

au.

mes

dit

ffets

tou.

han.

ces-

c de

ions

elle

aux

ffet,

adite

s né.

con-

desniere

ns.

tion. le &

12

Ī

⁽e) On crée ou supprime sans inconvénient cette place. Elle n'avoit pas été occupée depuis le renvoi du Duc de Pras-

toit pas mal donné carriere. Aussi, même avant sa maladie, il étoit question de le changer, & S. M. pareissoit décidée à ne le point laisser dans un poste où il faisoit crier généralement. D'ailleurs la défiance étoit devenue si grande depuis une certaine époque (f) & si universelle, non seulement du public envers le Roi, mais même de particulier à particulier, que le commerce de la Banque languissoit dans la plus grande inaction à Paris: les bourses se resserroient tellement qu'on avoit peine à trouver de l'argent sur le papier des financiers les plus folides. Les Effets Rovaux tomboient avec une précipitation effrayante (g), & tout annonçoit la nécessité de retirer un personnage aussi peu propre à ranimer la confiance dans un tems où, par les bruits de guerre, elle devenoit de plus en plus nécessaire.

Outre ces motifs de disgrace, les payemens alloient très mal. M. de Clugny, dès qu'il étoit entré en place, avoit commencé par diminuer les fonds destinés pour le payement du semestre (b) des rentes sur la

lin. Celui-ci n'y avoit point brillé; il ne la possédoit, à proprement parler qu'honorisiquement, ou plutôt utilement, à raison des 50,000 Livres de rentes y annexées.

⁽f) Depuis le 10 Juillet environ.

⁽g) Le 25 Septembre les Rescriptions étoient venues à 23 pour cent de perte, & les Actions de la Compagnie des Indes le saisoient à 1,640 Livres.

⁽h) De Juillets

ù

e

rs

e

15

1-

le

0.

30

ns

en

nt

2.

és

12

ro.

23

les

ville, & la nouvelle du retranchement fur le pet au feu des habitans de Paris, dénomination triviale, mais énergique, avoit transpiré par l'indiscrétion d'un officier préposé au payement, & avoit accru les malédiction contre le Contrôleur général. Il en avoit pensé coûter la liberté à l'auteur du bruit, car M. de Clugny savoit employer les Lettres de cachet comme un autre, & l'on sait que c'est toujours le ressort ordinaire des administrations perverses & désastreuses. Le Sr. Bourdon Desplanches, ancien premier Commis d'un Intendant des finances, ayant autrefois spéculé sur des matieres d'administration dont il s'occupoit par état, avoit fait un Mémoire intitulé: Projet pour la réunion de la Poste aux chevaux avec les Messageries. Il l'avoit offert dans le tems au Ministre des finances, & depuis il avoit voulu le faire valoir, lors que M. Turgot avoit agréé celui du Sr. Bernard; il venoit de le remettre en avant dans la dernière occasion des changemens en cette partie. Piqué de voir que dans aucun cas on n'eût eu égard à ses vues étendues, plus utiles & moins dispendieuses selon lui, il l'avoit fait imprimer furtivement pour rendre juge le public impartial. Mais cette contravention aux Réglemens servit de prétexte à sa détention. Il fut arrêté & mis à la Bastille, où l'on le retint pendant près d'un mois, moins pour son crime, très léger, que pour son courage à ne point réveler le nom du Typographe audacieux qui l'avoit servi de sa manipulation fecrette. Violence infâme & bien digne de ceux qui l'exerçoient! Heureusement, par sa constance, ce captif lassa la vengeance de ses bourreaux, & il sortit avec la satisfaction de n'avoir pas trahi le malheureux, dont la fortune, la liberté & l'existence se trouvoient en quelque sorte à sa disposition.

D'après tous ces faits publics & particuliers, Milord, vous pouvez juger de la joie qu'on a reçue d'ê. tre délivré de ce fléau, de ce monstre ministériel, très propre à ramener les calamités encore récentes dont l'Abbé Terrai avoit affligé la France. Comme malgré la complication de maux dont il étoit affailli. la goutte, fievre putride, fievre milliaire, fievre maligne, la vigueur de son tempéramment l'a fait lutter longtems. la Nation flottoit ainsi entre la crainte & l'espérance. Celle -ci ne prévalut que lorsqu'on scut que le malade l'avoit perdue. Un jour le Sr. de Vaines étant allé le voir, lui disoit pour le rassurer sur fon état, qu'il dévoit se rappeller s'axiome si connu : qu'un Contrôleur - général ne meurt jamais en place. -Oh! bien, répondit-il avec gaieté, je ferai mentir le proverbe. Il avoit été frappé surtout de voir M. de Maurepas venir prendre chez lui le porte-feuille. On ne douta plus de sa fin prochaine, & l'on dit que ce Ministre venoit de lui administrer les derniers facremens. Ceux-ci ne tarderent pas à lui être apportés réellement, & l'on fait que dans ce pays ci cette cérémonie, à l'égard des gens en place & furtout peu religieux, ne se pratique que dans les cas extrêmes.

Dès-lors M. le Curé de St. Roch, sa paroisse, comptant sur sa proie, s'occupa à seuilleter ses régistres pour se mettre au fait du cérémonial usité à la

mort d'un Contrôleur-général en exercice: événement dont on n'avoit pas eu d'exemple depuis Colbert (i).

Il se manisesta en son hôtel par les clameurs de cinq semmes, qui le remplirent à l'instant de leurs gémissemens. Ces cinq semmes étoient Madame de Clugny, son épouse; Madame de Clugny, sa bellesœur & sa maîtresse favorite pour le crédit; Madame Tillorier, en exercice, & ses deux sœurs tour à tour la suppléant. Vous pouvez juger quel mauvais effet produisit dans le public, déjà bien mal disposé, l'évasion scandaleuse de toutes ces échevelées.

Vu la rareté de l'évenement & l'importance du personnage, on s'imaginoit voir quelque chose de merveilleux à son enterrement, & il s'y étoit rendu un concours de monde prodigieux; mais on n'y a remarqué aucune cérémonie extraordinaire ni même une grande magnificence de cortege, un deuil bien nombreux: on n'y comptoit que quatre Fermiers généraux. Ce grand vuide des Matadors de la finance a été regardé comme une ingratitude d'autant plus marquée, que personne n'ignoroit la tendre affection que leur portoit le défunt.

On n'a pas manqué de lui faire une épitaphe, roulant sur une anecdote de sa maladie. On disoit dans le monde que le délire étant survenu, il parloit souvent de ses projets pour le payement des dettes de

0

,

1.

r

X

It

i.

ır

:

le

è

n

ce

.

s s

u

13

S

la

⁽i) Mort en 1683.

FEtat; il demandoit au ciel de lui conserver la santé jusques-là; il s'écrioit qu'il mourroit ensuite volontiers. Ces paroles prêtant à une plaisanterie maligne, mais très siné, on les a tournées ainsi:

Ci gst un Contrôleur digne qu'on le pleurât; Aimant beaucoup la France & point du tout la vie; Consentant de bon cœur qu'elle lui sût ravie Lorsqu'il auxoit éteint les dettes de l'Etat.

Du reste, si cet honnêté personnage n'a pas travaillé utilement pour l'Etat, il a assez bien manœuvré pour son propre compte. Pendant cinq mois environ qu'il s'est trouvé à la tête du sisc public, s'il n'a pas acquitté les dettes du Roi, il a payé les siennes qui n'étoient pas mal considérables; il a acheté comptant une terre magnisque en Normandie (k), & il auroit fait mieux s'il en avoit eu le loisir.

Cependant on n'a pas manqué de dire qu'il mouroit pauvre: en conséquence on a réclamé une pension pour Madame de Clugny, ainsi que pour sa famille; & suivant l'usage on a donné 8,000 Livres à cette veuve, qui en avoit déjà quatre, 4,000 Livres à son fils, & 4,000 Livres à sa fille; ce qui fait le total des 20,000 Livres, que sous Louis XIV obtenoit seulement un Ministre au bout de 30 ou 40 ans de service.

Entre les concurrens qui briguoient en foule la place de Contrôleur-général pendant la maladie du

⁽k) La terre de Benouville.

m-

70-

12.

1

3

u-

n-

CS

e-),

it

D

;

e

n

I

t

3

défunt, on parloit beaucoup du Sr. Cromot qui, dévoré d'ambition, avoit profité de son ascendant sur l'esprit de Monsieur, auquel il avoit l'honneur d'étre attaché, (1) pour engager cette Altesse Royale à le porter à cette dignité. Le Prince, flatté de voit un de ses serviteurs porté à un pareil poste, avoit mis en œuvre tout son crédit auprès de son augusté Frere, &, suivant l'impulsion de son consident, il avoit même employé la ruse pour parvenir à ses sins: il avoit donné une Fête du meilleur goût & de la plus grande magnificence à leurs Majestés (m), qui témoie gnant leur admiration de si belles choses, donnerent à Monsieur sujet de louer indirectement & sans affectation l'ordonnateur, le Sr. Cromot, dont il exalta

⁽¹⁾ Le Sr. Cromot du Bourg est Surintendant des Finances, Bâtimens, Arts & Jardins de Monsieur.

⁽m) Cette Fête a eu lieu à Brunoi, nouvelle acquisition faite par Monsieur, le 6 Octobre. Voici comme on l'annonçoit dans des Nouvelles à la main dudit jour.

[,] Il est question d'une Fête magnisque que Monsieur doit donner aujourd'hui à Brunoi à la Famille Royale. Si l'on en croit le bruit public, elle doit coûter énormément, & S. A. Royale, malgré son goût pour l'économie, n'épargne rien, asin qu'elle puisse plaire à la Reine, à qui elle est principalement destinée. On croit qu'il y a beaucoup de politique en cela, & que le Sr. Cromot, le Factotum de ce Prince, cherche à se distinguer en cette occasion, pour ne pas trouver cette Majesté désavorable, pour lui saire connoître son goût & son intelligence pour le plaisir, & réunir son suffrage à celui du Roi, asin d'être élevé à la place de Contrôleur général.".

furtout l'intelligence & l'économie (n). Malheureusement ce personnage ne réussit pas auprès de la Reine, qui le mortissa (0); & M. de Maurepas ne voulut pas saire un Contrôleur général, créature d'un si grand Prince, & qu'il ne pût pas saire expusser à son gré quand il lui déplairoit: il n'étoit donc plus question de lui dans ce moment-ci.

On a choisi M. Taboureau, & asin de vaincre sa résistance, motivée sur ce qu'il n'entendoit rien à la finance, on lui a donné une espece d'adjoint pour cette partie en la personne de Mr. Necker (p). Il y a beaucoup de choses à dire sur l'un & sur l'autre. Le premier est plus véritablement estimé; le second a une réputation plus brillante. En général, on regarde

(n) Voici ce qu'on en disoit dans les mêmes Nouvelles à la main, sous la date du 9 Octobre.

[,] On ne doute plus aujourd'hui du projet de Monsieur, & , fon affectation à proner le Sr. Cromot pendant tout le sou, per, dimanche dernier, jour de la sête qu'il a donnée à Bru, noi, l'a manisesté à toute la Cour & aux Spectateurs. Il a , exalté à plusieurs teprises l'intelligence, les talens & l'éco, nomie de son Surintendant des sinances: ensorte que bien des gens craignent qu'il ne réussisse, furtout depuis que la , maladie de M. de Clugny est devenue aussi grave ".

⁽⁰⁾ Comine Gouverneur du château de Brunoi, le Sr. Cromot prétendit avoir le droit d'offrir la main à la Reine lorsqu'elle descendoit de carosse; il se présenta en conséquence, mais S. M. ne voulut pas le faire jouir de cet honneur, & ne prit que la main de son Ecuyer.

⁽p) En qualité de Conseiller des sinances, & de Directeur général du Trésor-Royal, place créée pour lui.

de déjà cette affociation comme impossible à maintenir, parcèque celui-là doit ne pas vouloir d'égal, & que celui-ci voudra moins encore de supérieur. Du reste, j'attends que j'aie rassemblé tous mes rapports sur eux pour vous en parler davantage.

Paris ce 11 Novembre 1776.

t

.

a

r

'n

Extrait d'une Lettre de Rouen, du 20 Ostobre.

bre des Comptes, Cour des Aides & Finances de cette ville, a fait tout ce qu'elle a pu pour empêcher le rétablissement à Caen d'une Chambre Ardente, pour juger les Contrebandiers, tribunal illégal & odieux à la Nation. En voici l'historique.

ter les fraudes qui se commettoient en Normandie, & les versemens de marchandises prohibées qui se faisoient le long des côtes, en prenant les précautions convenables, afin de réprimer des excès aussi dangeteux pour le bon ordre que contraires au bien du commerce du Royaume & à la perception des droits des
Fermes, il avoit été renda des settres patentes en
date du 8 Janvier 1767, ordonnant que les Généralités de Rouen, Caen & Alençon seroient pendant
l'espace de deux années ajoutées aux Provinces composant déjà le Ressort de la Commission établie à
Rheims par les Lettres patentes du 21 Novembre

Avril, vu le peu de durée que devoit avoir l'extenfion annoncée, & cette soustraction de jurisdiction au vrai Tribunal. Première faute.

. Le Ministère s'enhardissant, prétendit que l'expérience avoit fait connoître que ce terme ne suffisoit pas pour rétablir l'ordre & pour terminer tous les procès entamés; qu'il étoit nécessaire, pour remplir l'objet de la Commission, d'établir, à compter du jour où elle devoit expirer, une nouvelle Commission en la ville de Caen, c'est-à-dire sous les yeux & dans le Ressort même de la Chambre des Comptes & Cour des Aides de Rouen. Pour mieux amadouer cette Cour, il étoit dit qu'on y appelleroit des Officiers tirés de cette Compagnie. Cet établissement fut formé par Lettres patentes du 9 Octobre 1768. Le feu Roi y fait connoître d'une maniere particuliere ses intentions sur la compétence de ce tribunal, & il en fixe la durée à six années, à compter du jour de l'expiration de la Commission en 1767, c'est-à-dire du 13 Avril 1769 au 13 Avril 1775. Cette innovation, au moyen du leurre énoncé ci-dessus, passa: double, triple & quadruple faute, all a someword ab consul

"La suppression de la Cour des Comptes, Aides & Finances de Normandie, arrivée dans l'intervalle des deux époques, entraînant la destruction de la Commission, elle sut remplacée par une autre, établie en vertu d'un simple Arrêt du Conseil, daté du 21 Décembre 1771. Le terme en étant expiré, il a été question de le renouveller, & pour rendre la Cour.

de la composer de nouveau de membres pris entre les siens. C'est ce qui a donné lieu a de nouvelles Lettres-patentes, données à Versailles le 26 Décembre 1775, &, qui le croiroit? visées par Mr. Turgot. Elles seront la matiere d'une seconde Lettre."

1

t

r

u

Y

£

t-

18

.

u

1.

C

2.

3

u

99

le

la

2-

u

.

Extrait d'une Lettre de Rouen, du 25 Octobre.

Les Lettres patentes du 26 Décembre, rétablissent dans la ville de Caen une Commisfion semblable à la précédente, pour instruire & juger pendant six ans les procès des contrebandiers. faux fauniers & autres, dans le ressort assigné, & conformément aux regles établies sur cette matiere. Elles ordonnent en outre, que toutes les procédures commencées devant la Commission établie en 1771, en vertu de Commission émanée de l'autorité du Roi, soient suivies par la Commission formée par les présentes sur les derniers erremens. Cet article étoit la plus grande pierre d'achoppement, puisqu'il obligeoit la Cour de reconnoître un Tribunal doublement illégal, & par sa nature & par ses membres, d'en approu. ver les actes & de les prendre pour base de ses jugemens. En consequence, Remontrances vigoureuses, sur lesquelles sont intervenues des Lettres de Justion, en datei du 4 Avril; en vertu desquelles a fuivi l'enrégistrement du très- exprès commandement du Roi, avec les modifications suivantes.

, 10. Sans néanmoins aucune approbation de la prorogation, substitution & extension de compétence de la précédente Commission possérieurement au 4 Octobre 1771, & sans que l'énonciation de l'Arrêt du Conseil du 22 Décembre au dit an, puisse tirer à conséquence ou suppléer au désaut d'enrégistrement des Lettres patentes sur icelui.

", 20. A la charge que les Commissaires qui seront nommés par ledit Seigneur Roi, ne pourront exercer aucunes sonctions avant la vérification en la Cour des

Lettres patentes qui les commettront.

,, 30. Que l'Article second & autres ne pourront préjudicier aux droits appartenans au Procureur général du Roi.

,, 40. Que les dits Commissaires ne pourront accepter aucure autre Commission concernant la Jurisdiction de la Cour & des Tribunaux y ressortissans, que par Lettres patentes duement enrégistrées en la Cour.

,, 50. Qu'ils seront tenus, en ce qui concernera leurs sonctions, de n'avoir égard à aucuns Réglemens faits ou à saire, qu'autant qu'ils seront duement vérisés en la Cour.

,, 6°. Qu'ils seront tenus de choisir par présérence, parmi les Officiers des Tribunaux ressortissans en la Cour, les Gradués, qu'ils appelleront pour juger avec eux, & de les choisir aussi par présérence, quoique non gradués, pour remplir les Subdélégations qui seront établies par ladite Commission.

", 7°. A quoi sera pareillement tenu le Ministere public à l'égard des Substituts aux dites Subdélégations.

" 80. Que ladite Commission ne pourra connoître ni évoquer les causes criminelles qui auront été précédemment instruites & jugées dans les Sieges ressortissans en la Cour à laquelle elles seront renvoyées.

,, 90. Qu'elle ne pourra non plus connoître en aucun cas, des délits de contrebande, soit avec attroupement, rébellion ou à main armée, qu'i pourront être commis dans l'étendue de la ville & fauxbourgs de Rouen.

ŧ

5

t

en ladite Commission, ni réputés vraiement complices, que dans les cas où ils seroient prévenus, soit d'avoir participé par leur propre violence aux versemens de contrebande à main armée, soit en tenant des magasins de marchandises prohibées, provenant desdits versemens, d'en avoir excité l'introduction à main armée; que lesdits domiciliés auront la faculté de se pourvoir aux Elections, & par appel en la Cour pour leurs intérêts civils, dans le cas où ils auroient obtenu leur entiere décharge en la Commission, sans y avoir formé la demande.

onds, gens sans aveu, & autres qui auront été condamnés à des peines afflictives ou infamantes pour crimes & autres délits de même nature que ceux dont la compétence est attribuée auxdits Commissaires, par les Lettres patentes des 21 Novembre 1765, & Janvier 1767 & 9 Octobre 1768 & les présentes, no

pourront être traduits en ladite Commission, sous prétexte de récidive, ni jugés comme récidiveurs.

", 120. Que lesdits Commissaires & Gradués n'ausont, en fait de récidive, aucun égard aux jugemens de la précédente Commission, postérieurs au 4 Octobre 1771 & même au 13 Avril 1775, époque de cesfation d'icelle, énoncée aux Lettres patentes de rétablissement, qu'il ne leur soit apparu des Lettres patentes de validation d'iceux, vérisées en la Cour.

, 130. Que celui qui fera les fonctions de Substitut du Procureur général près de ladite Commission, sera tenu d'entretenir une correspondance exacte avec ledit Procureur général sur les opérations de la Commission, & de lui adresser copie des procès - verbaux, plaintes ou affignations introductives de chaque in-Aruction dans le délai de trois jours depuis la premiere communication à lui faite; & qu'au cas de conflit, les Mémoires de la part de ladite Commission seront communiqués à la Cour avant d'être adressés au Confeil. sans entendre en retarder l'envoi; que le Greffier de ladite Commission sera pareillement tenu d'envoyer tous les six mois un Extrait du Régistre du Dépôt, signé de lui, dans lequel sera inséré une copie en entier des Jugemens en dernier ressort. & la prononciation d'iceux.

", 14°. Que l'Adjudicataire des Fermes sera civilement responsable des saits de ses Commis & des intérêts des Parties, même dans les procès où il n'auroit été partie civile, lorsque le Ministere public agira

en conséquence d'un procès verbal déposé au Gresse de la Commission.

Ous

au.

iens

cto.

ces.

éta-

pa-

itut

era

le-

-m

in-

ie-

it.

ont

n-

ef.

du du

la

t

mier Octobre 1780.

nutes des jugemens & procédures, ensemble les prifonniers, si aucuns y a, seront remis en la puissance des Conseillers & autres Officiers de la Cour, qui setont par elle commis, à l'effet d'en ordonner & exécuter le transport, où & ainsi qu'il appartiendra.

"170. Se réservant cependant ladite Cour de supplier très-humblement S. M. en toutes circonstances, d'abréger la durée de ladite Commission & de restreindre sa compétence sur les bâtimens trouvés au large & le long des côtes, seulement à ceux qui seroient trouvés faisant le versement de sel ou de tabac, ou qui feroient rebellion aux Employés des Fermes lors de leurs visites.

Ces modifications irritantes ne plurent pas à la Cour, & je me réserve à vous rendre compte de ce qui en a resulté dans une troisieme Lettre.

Extrait d'une Lettre de Rouen, du 4 Novembre 1776

for dictes dans anches estimat

le des Comptes, Aides & Finances de Normandie, en enrégistrant les Lettres patentes en question, en out en quelque sorte annullé l'effet par ses modifications; les Fermiers généraux jetterent les hauts cris,

Co

lui

tra

pc

å

à

d

ſ

F

R

& quolqu'il foit presque sans exemple de voir casser un Arrêt d'enrégistrement, ils eurent assez de crédit auprès du nouveau Contrôleur général Clugny, qui leur étoit tout dévoué, pour en faire rendre un au Confeil fur son Visa, le 31 Mai, où, sous prétexte que cette Cour a inséré dans son Arrêt d'enrégistrement de nombreuses modifications, attentatoires à l'autorité de Sa Majesté, contraires au bien de son fervice & excédant les pouvoirs qu'elle a daigné dui confier, elle juge de sa sagesse de ne pas saisser subfister de semblables dispositions; en conséquence cas. fe & annulle fon Arrêt relativement aux modifications 5 . 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 16 & 17:fait défenses à ladite Cour de prétendre sur la Commission établie à Caen, aucune jurisdiction, correction ou discipline, que S. M. réserve à soi & à son Conseil.

Cet Arrêt fut envoyé revêtu de Lettres patentes, & la Cour ayant fait difficulté de les enrégistrer & arrêté des Remontrances sur icelles, il sut expédié de nouvelles Lettres de Justion, où S. M. dit qu'elle a reconnu que dans le nombre des modifications proscrites, il s'en trouvoit plusieurs absolument nouvelles, & qui n'ayant été insérées dans aucun enrégistrement précédent, ne pouvoient être présumées approuvées par elle; que les unes tendoient à changer & altérer les dispositions essentielles de ses Lettres patentes, sous le prétexte d'interprêter des modifications insérées dans des enrégistremens différens; que d'autres excédoient les bornes du pouvoir consié à cette

CT

lit

ui

au

te

e.

à

n

ui

60

5.

13

it

S-

u

l,

1.

Cour & étoient contraires au bien de son service; qu'il lui a paru que les motifs contenus dans les Remontrances qu'elle lui a présentées, n'étoient pas suffisans pour le déterminer à laisser subsister ces modifications, & que son service exigeant qu'il sût procédé sans délai à l'enrégistrement en souffrance, il envoie des Lettres de Justion, &c.

femblés en celui des Comptes, vu les Arrêts du Confeil & Lettres pætentes sur icelui, l'Arrêté de ladite
Cour du 26 Juin suivant, portant qu'il sera fait au
Seigneur Roi de très humbles & très respectuences
Remontrances, dont les objets auroient été déterminés ès séances des 12, 14, 15, 18, 22 & susdit jour
26 Juin, Lettres de sinale, de Jussion, &c. du très
exprès commandement du Roi, & uniquement pour
donner audit Seigneur Roi des marques de son obéisfance, a enrégistré, avec une nouvelle tournure de
modification, à la charge que.... que.... se réservant ladite Cour d'adresser incessamment audit Seigneur Roi les Remontrances dont elle a arrêté les objets le 26 Juin dernier.

, Les Fermiers généraux n'étant pas encore contens de ces restrictions, eurent le crédit d'abord de faire rendre des Lettres de prorogation en date du 16 Août, où S. M. dit que le rétablissement de la Commission de Caen étant nécessaire au bien de son service, & jugeant à propos de faire connoître à sa Cour ses dernieres intentions, elle a prorogé les tenues des

of all index off off recitive self one

10

de

fo

di

de

te

qi ti

C

fo

q

3

Y

é

1

ľ

1

féances ordinaires jusques après l'enrégistrement de nouvelles Lettres patentes.

points de discipline à régler, en date du 21 Août, où S. M. dit que par le compte qu'elle s'est fait rendre de l'Arrêt d'enrégistrement du 6 Août, elle a reconnu qu'en rappellant des modifications précédemment insérées, il s'en est trouvé surchargé en si grand nombre, qu'il en pourroit résulter de la confesion dans l'exécution de ses volontés, & une incertitude préjudiciable au bien de son service, si elle ne prenoit soin d'expliquer ses intentions à cet égard. Ces Lettres patentes ont été enrégistrées le 31 Août, encore à la charge que, &c..., nouvelle matiere de contestation avec la Cour".

LETTRE XV.

Le Monarque accompli, ou prodiges de bonté, de savoir & de sagesse, qui font l'Eloge de S. M. Impériale Foseph Second, & qui rendent cet auguste Monarque si précieux à l'humanité, discutés au tribunal de la raison & de l'équité par M. de Languinais, Principal du Collège de Moudon. Avec cette Epigraphe: Narrando laudare laudando monere novum scribendigenus bastenus intactum. Trois Volumes.

J'AI enfin, Milord, eu communication de ce livre, que j'étois curieux de lire depuis la proscription que

.

29

it

la

e.

fi

n-

n-

1.

et.

le

le

2

ir

le

911

la

i-

:

h

10

demment. (a) Cette perfécution l'a rendu fort rare de fort cher, ce qui est le seul effet qu'elle produise ordinairement.

Je ne l'ai pas jugée indigne que je vous en rende de compte, & les morceaux que je vous en citérai, en vous faisant connoître les motifs qui ont déterminé les Magistrats à le brûler, ne vous donneront que plus d'estime pour l'auteur. A la disfusion du titre on s'attend à trouver le livre tel en proportion. C'est un de ses désauts & un très-grand de rebuter son Lecteur avant qu'il ait commencé. Cependant, quand on a le courage de vaincre cette première répugnance, on n'a pas lieu de s'en repentir. Je vais tâcher de me préserver de la même prolixité, en résumant le plus briévement que je pourrai, l'objet, le plan & les diverses parties de cet écrit volumineux.

Le Panégyrique de Trajan par Pline, semble avoir été le modele ou plutôt le germe du livre de M. de Languinais. Il part de certains traits de la vie de l'Empereur actuel, la plupart connus & exaltés dans les papiers publics, pour lui tracer successivement un plan d'administration très étendu & très développé jusques dans les moindres branches. Quelquesois, par un tour oratoire, il suppose que ce Prince a fait une chose, pour lui enseigner à la faire. En parcou-

⁽a) Voyez la Lettre XVe. du troisseme Volume.

de

fo

tr

le

p

p

d

p

d

n

1

rant ce traité de Politique, de Jurisprudence, de Morale, on ne trouve rien de bien neuf dans les dé. tails, mais l'ensemble de l'édifice est très beau par sa réunion & sa solidité. Outre les anecdotes concernant Joseph II, dont il est enrichi, il y a plusieurs autres morceaux historiques qui donnent de l'ame & du mouvement à cet ouvrage, qui n'est point ennuyeux au fond, & n'a que la forme contre lui. It n'a nulle division, il ne présente aucun repos: il est d'une seule teneur durant les trois volumes. Du reste, on y remarque des endroits vraiement hardis pris dans les grands principes & caractérifant une ame forte & patriotique. Le style en est clair & nerveux, & partout on est émerveillé de la profonde érudition de te Professeur de Moudon dans les matieres hors de son ressort & les plus éloignées de ses études. Il s'est dégagé des préjugés les plus habituels de son état. Son génie plane en grand, & l'on le jugeroit plus propre à régenter dans les cours que dans l'enceinte obscure d'un college. Act of the no metern el si

La premiere partie est la plus intéressante par les points importans qu'elle traite. Elle embrasse le gouvernement de Sa Majesté Impériale. Le panégyriste trouve partout que ce Prince connoît les droits des Sujets & des Souverains, & sait, en faisant valoit les siens, respecter & conferver les autres. Il n'a pas craint de parler de l'article du Partage de la Pologne; & voici comme il justisse la conduite de l'Empereur, qui auroit pu saire peine à ceux qui n'en auroient pas

de

dé.

par

on.

urs

8

eux

·luc

ane

on

les

pa-

ar.

Ce

fon

'eft

tat.

lus

nte

les

ou-

fte

des

oit

pas.

ne; ur, pas découvert les motifs & la pureté. À l'en croire, ce font les Polonois eux-mêmes qui réfléchissant sur leur triste situation, sur la nécessité de se donner un maître pour y remédier, ont regardé Joseph II comme le seul capable de cette cure heureuse.

" Voilà pourquoi, dit l'auteur, (b) une grande partie de la Pologne a tant témoigné d'impatience de fe ranger fous vos drapeaux; mais que dis-je! une partie de la Pologne ! la Pologne entiere ne veut d'autre maître, d'autre Souverain que vous. Lassés de vivre dans l'anarchie féodale, de s'égorget fous le voile spécieux d'une religion dont les ministres les poussent à verser le sang de leurs freres, rassassés de voir le coûteau facré de la religion levé sur le fein des femmes, des enfans, des vieillards, de voir leurs contrées fumantes de tant de victimes humaines, immolées au nom de Dieu, tous les Polonois, du moins ceux en qui le fanatisme religieux n'a point éteint les sentimens d'humanité, sont brûlés d'indignation & déchirés de pitié à l'aspect effrayant du vaste, dégoûtant & horrible charnier de l'intolérance, ouvert de tous côtés dans un royaume si vaste; les Polonois: dis-je, que la superstition, le fanatisme & la fureur de parti n'aveuglent plus, ne font d'autres vœux & ne témoignent d'autre ambition que pour jouir du bien inestimable d'être sujets de V. M. Le plus grand nombre a réclamé votre puissante protection;

⁽b) Vol. 1. p. 38 & fuiyantes.

leu

pre

tur

qui

ce

20

ve

ce

qu

pa

te

no

CE

g

p

té

q

I

leur fituation critique a attendri votre cœure vous avez offert votre médiation, mais les esprits étoient encore trop échauffés, & par - là - même aveuglés, ils ont préféré de courir unanimément à leur perte. Les plus sages d'entre eux se sont rappellés qu'ils avoient autrefois appartenu à vos ancêtres; ils ont fait entendre leurs cris réiterés; ils ont piqué votre curiofité; vous avez voulu voir, vous avez trouvé que V. M. avoit en effet des droits légitimes & imprescriptibles fur une grande partie de la Pologne. C'est moins l'ambition que la noble envie de faire du bien à l'humanité, qui vous a fait recouvrer des droits si légitimément acquis, mais qui avoient été négligés par quelques-uns de vos dévanciers. Tout le monde aime mieux être dans des mains si généreuses, si bienfaifantes que dans toutes autres. Et s'il est encore des scissions dans la Pologne, c'est parce que tous les cœurs font à V. M. & qu'ils veulent tous vous appar-

En faisant l'énumération des vertus royales de son héros, il rappelle un trait dont le souvenir fait toujours verser des larmes de joie & d'attendrissement.

,, Qu'il me foit donc permis (c) de rappeller ce jour & cette chasse mémorable, où le hasard amena fous vos yeux une veuve éplorée avec sept ensans affamés qui réclamerent votre secours & votre bénésicence. La plus affreuse misère étoit peinte sui

⁽c) Vol. I. p. 46. & fuivante.

45

nt

ils

es

nt

n-

é:

VI.

es

ns

IU.

ti-

ar

ne

ai.

es

es

ır.

ac

u-

ıt.

ce

n2

26

é.

u

leurs visages & annonçoit leur désespoir. Quelle impression ne sit pas sur votre cœur la vue de ces infortunés, plongés dans un état si déplorable! Mais
quelle ne sut pas votre surprise, lorsque la mere de
ces pupiles vous eut appris que son mari, après 30
ans de service, n'ayant de patrimoine que l'honneur,
venoit de perdre par l'indigence une vie qu'il avoit
cent sois prodiguée pour l'Etat! A quelle émotion,
quel trouble & quel désordre votre ame ne sut-elle
pas en proie? A ce spectacle, quel cri touchant &
terrible la pitié arracha de votre cœur sensible!"

Ailleurs il réprésente l'Empereur Philosophe, connoissant les maximes de la Tolérance & l'exerçant. Il
s'agit des troubles de Hongrie, assez semblables à
ceux excités en France pour le Protestantisme, & qui,
graces à la douceur & à la sagesse de ce Prince, sur le,
point d'avoir des suites aussi sunssités, ont été arrêtés & appaisés. Vous admirerez, Milord, l'éloquence vigoureuse dont ce Demosthene peint la tyrannie religieuse.

, Une Secte Chrétienne (d) qui n'a rien voulu d'hétérogene dans son culte, rien que de simple, tel qu'il sut établi dans les premiers tems de l'Eglise naissante; cette Secte, dis-je, est répandue dans plusieurs contrées de la Hongrie & domine dans la plus grande partie de la Transylvanie. Ce n'est qu'avec une douleur amere que je me trouve sorcé de rap-

⁽a) Vel. I. p. 63 & fuivante.

peller ici cette cruauté avec laquelle on traitoit les sujets d'un même Prince, mais qui suivoient une Religion plus simple & un culte moins composé que le reste de la Nation. On faisoit mourir les Ministres de cette Religion, on s'emparoit du bien de ceux qui la professoient, on démolissoit les Temples où l'on chantoit les louanges du Seigneur en langue vulgaire. on séduisoit les uns, on en ravissoit d'autres. Vouloit-on faire quelque réfistance? on égorgeoit impunément ceux qui avoient le courage de défendre leur vie & leurs biens; on mettoit dans les fers ce pauvre peuple qu'on appelle Réformé, on le meurerissoit de coups, on le réduisoit à envier la condition d'esclave; il étoit au desespoir. Vouloit-il se plaindre? on lui fermoit la bouche, on étouffoit ses cris; il auroit fallu un miracle pour que les justes plaintes d'un peuple si maltraité eussent pu percer jusqu'au trône. Comment étoit-il possible de dénoncer à la cour les excès dont les Présidens, les Présets & les Intendans étoient ou les auteurs ou les complices? Les Loix leur imposoient le devoir religieux de garantir le foible des injures du fort, & c'est dans leurs mains que résidoit la force avec le droit d'en abuser. Des dogues tonsurés dirigeoient toute cette noire intrigue & trouvoient des exécuteurs fideles de leurs attentats contre des sujets qu'ils vouloient subjuguer par le fer & le feu. Eh! comment veut-on que des peuples si cruels lement tourmentés aiment un joug, qui les écrase? Peuvent-ils se croire liés d'intérêts ou de devoir avec

1

3

.

s

n

U-

u-

ir

re

le

ui

11.

11.

e.

es

15

X

i

10

es

1.

re

le

1

C

le

de si durs oppresseurs? Au premier murmure que seur arrache une cruelle perfécution, la mifere & le défespoir, on crie à l'infidélité, à la rebellion; on furprend des ordres rigoureux à la religion d'une Princesse, qui ne veut que la Tolérance dans ses Etats & affurer le bonheur de ses sujets. On fait marcher des armées dans la Hongrie & dans la Transilvanie pour en exterminer tout ce qui avoit le malheur de croire que Dieu n'est pas du pain, que Dieu n'est pas du vin, qui ne croyoit pas que ses mysteres sont sept, que ses ordres sont dix, qu'il déteste le genre hu. main au point de brûler à jamais toutes les générations, excepté les moines & ceux qui croient aux moines: des milliers de têtes alloient tomber fous le glaive du prêtre persécuteur: les ordres étoient donnés; ils alloient être exécutés dans toute la rigueur. Qu'un zele aveugle peut faire de plaies à l'humanité! On alloit faire ruisseler le sang, comme dans ces tems malheureux où le prêtre, armé du glaive, égorgeoit, au nom de Dieu, toutes les victimes de son cruel ressentiment; tems déplorable! où l'on prit à tâche d'exterminer, sous des prétextes de religion, la plus grande partie de la Noblesse du royaume qui fut depuis le plus ferme appui du trône! C'est cette même Noblesfe qui a tant souffert autrefois; & qui a reçu des plaies qui faignent encore, qui, malgré toute l'oppression fous laquelle elle gémiffoit, a combattu dans la suite avec le plus de courage contre les ennemis de l'Etat & de votre auguste famille, & qui a conjuré l'o. Tome IV. K

rage funeste qui menaçoit l'un & l'autre avec tant d'effroi. Un peuple excédé par tous ces tyraps subalternes, qui du regne d'un Prince équitable, & doux ne sont que trop souvent un regne intolérable; ce même peuple qui veneit de prodiguer son sang pour assurer la Couronne à son auguste Reine, alloit expirer sous le ser meurtrier du sougueux Ecclésiastique; des troupes avoient ordre de marcher incontinent & d'égorger, au nom de Dieu, tous ceux qui re se roient pas de la Religion du Prince.

,, Votre Majesté en est avertie à tems, elle va conjurer l'orage, se jette aux pieds de l'auguste Reine qui vous a donné le jour; vous lui dessillates les yeux".....

Après avoir célébré l'esprit de tolérance de l'Empereur, démontré par le fait, il le suppose assez grand, assez ami de la raison & de la vérité pour ne point trouver mauvais qu'on analyse à ses yeux le pacte so cial, pour lui faire connoître l'origine de la Souve raineré, toute différente de celle qu'enseignent, les prêtres & que voudroit adopter le Despotisme. Il en suit la filiation.

,, D'où il sut aisé à V. M. (e) d'appercevoir la conséquence qui en découle naturellement, c'est que la Souveraineté réside originairement dans le peuple & dans chaque particulier par rapport à soi-même,

lous language elle neinelloit, a courbatte da

avec le pius co countre contre il

d

b

ſ

t

I

fi

Tome IF.

⁽e) Vol. I. pag. 97 & fuivantes. 1011 of 10 15 15

推

al-

IX

ce

ur

Di.

le;

&

fe-

vir

V2

ei.

les

m.

nd.

oint

10

IVe-

les

l en

1151

r la

que

uple

ne,

& que c'est le transport & la réunion de tous les droits des particuliers dans la personne du Souverain, qui le conffitue tel, & qui produit véritablement la souveraineté. Il n'est donc pas vrai qu'un Gouvernement qui réside tout entier dans la main d'un seul ne peut avoir pour loi fondamentale que la volonté d'un Votre Majesté n'eut pas de peine à se persuader que l'établissement d'une autorité souveraine est absolument nécessaire pour l'ordre, la tranquillité & la conservation du genre humain; que c'est une preute convaincante que cet établissement est autant dans les vues de la providence que si Dieu lui - même l'avoit déclaré aux hommes par une révélation positive. V. M. convint aussi qu'il n'en étoit pas moins faux que Dieu fût la source immédiate de la Souveraineté. Ce sentiment n'a de fondement que dans l'adulation & dans la flaterie, laquelle, pour rendre l'autorité du Souverain absolue, on a voulu rendre entiérement indépendante de toute convention humaine & ne la faire dépendre que de Dieu. D'où vous conclûtes que tout Monarque qui prétend ne devoir rendre compte de sa conduite qu'à Dieu seul, vomit un blasphême qui outrage Dieu & les hommes & dégage sur le champ ses Sujets du serment de fidélité, ou plutôt les arme contre lui, parceque dans le moment il ravit toutes les portions de liberté qui lui étoient confiées; il usurpe le dépôt facré de chaque particulier; pour ne lui laisser que des fers & des chaînes. Et

K 2

c'est ainsi qu'un Monarque devient lui - même coupable du crime de Leze Majesté".

C'est de cet aveu, tiré de la bouche même de l'Empereur, que part l'Orateur pour faire aux Peuples

opprimés cette apostrophe sublime:

"O! Peuples (f), qui êtes si patiens dans vos maux, que n'avez-vous le courage de mourir avec gloire & générosité! Il est des tems où le lâche seul dit: il faut obéir & haïr. Quand le mal est sans remede il faut ou égorger les monstres qui dévorent la substance du pauvre peuple, ou, si la fortune vient à tromper votre valeur, il faut faire si bien ensorte qu'on ne meure pas sans vengeance, combattre en désepéré & ne céder la victoire aux auteurs de ses maux, qu'au prix de leur sang ou de leurs larmes.

"Peuples malheureux? pour qui l'on forge des fers d'une trempe si singuliere, sçachez, au besoin, exterminer vos tyrans! Que ce soit là désormais votre devise. Les rois trembleront devant vous & vous ne tremblerez devant personne. Il est une époque qui devient nécessaire dans certains Gouvernemens: époque terrible & sanglante, mais le signal de la liberté; c'est de la guerre civile dont je veux parler. C'est là que s'élevent les grands hommes. Les uns attaquent, les autres désendent la Liberté, laquelle seule peut former des Citoyens généreux. Réduit à

⁽f) Vol. 1. pag. 116 & fuivantes.

m.

es

OS

ec

ul

re.

la

à

te

lé-

es

es

1,

0.

US

ue

3:

lj.

er. ns

le

1

être témoin des maux qui affligent sa patrie; il faut, ou à l'exemple de Nerva terminer le cours de ses jours en maudissant les auteurs de tant de calamités, ou prendre exemple sur ce Chinois vertueux qui, instement irrité des vexations des grands, se présente à l'Empereur, lui porte ses plaintes: Je viens, dit il, m'offrir au supplice auquel de pareilles représentations ont fait trainer fix cens de mes Concitoyens; & je t'avertis de te préparer à de nouvelles exécutions. La Chine possede encore dix - buit mille bons Patriotes qui, pour la même cause, viendront te demander successivement le même salaire. A ces mots, l'Empereur se tait; étonné de sa fermeté il lui donne la récompense la plus flatteuse pour un homme vertueux, la punition des coupables & la suppression des impôts. Voilà de quelle maniere se manifeste le bien public. Rois, Grands de la terre! s'il en est parmi vous qui n'aient des yeux que pour ne point voir, & des oreilles pour ne pas entendre; s'il est vrai que vous avez un cœur de bronze & que vous vous croyez faits pour insulter à l'humanité & l'avilir, apprenez qu'un Roi n'est puissant qu'à la tête d'une Nation généreuse & contente. La Nation une fois avilie, le trône s'affaisse; tôt ou tard éclate une guerre civile qui déploie les talens les plus cachés & crée les ressources les plus inattendues. On voit des hommes extraordinaires s'élever & paroître dignes de commander à des hommes: c'est un remede as. freux, il est vrai, mais après la stupeur de l'Etat,

K 3

après l'engourdissement des ames, il est indispensable. La liberté seule enfante des miracles, elle triomphe de la nature, elle fait croître des moissons sur la cime des rochers arides, elle donne un air riant aux négions les plus tristes, éclaire des pâtres & les rend plus pénétrans que les superbes esclaves des cours. Il saut opter, ou d'être heureux ou misérable: il saut ou languir dans les sers, ronger son frein, caresser son bourreau, ou détester l'esclavage, abhorrer la tyrannie, armer son bras; point de milieu, mourir avec gloire, ou vivre malheureux & deshonoré!"

Malgré le verbeux Réquisitoire de M. Séguier, on ne peut s'empêcher d'admirer ce morceau oratoire, de reconnoître la vérité des principes de l'auteur; principes gravés par la nature dans le cœur de l'homme; principes auxquels les tyrans eux - mêmes ont été forcés de rendre hommage; en reconnoissant enfin pour libres des peuples qu'ils avoient forcés à recouvrer leurs droits imprescriptibles, renaissans par la rupture du contrat focial: principes confacrés à jamais dans l'histoire de l'Europe, par l'exemple de la Suisse & de la Hollande; principes enfin que l'exemple récent des Insurgens, que les Anglois seuls appellent rebelles, & déjà reconnus, tacitement, indépendans, par les secours que leur donnent les Nations les plus amies du despotisme, rend encore plus sensibles & plus évidens aujourd'hui.

A la fuite de ce morceau plein de force & de véhémence, où l'on s'imagine entendre gronder le tonfà.

m-

la

ux

nd

I

lut fer

V-

ec

on

de

n.

e:

té

in

u-

la

is

Te

é.

at

IS

IS

nerre de Péricles, il en faut placer, Milord, un eutre qui vous fera connoître comment l'auteur, à la fierté la plus républicaine, joint une ame douce, humaine & compatissante. C'est à l'occasion de l'Esclavage des Negres, de ces millions de malheureux que l'Europe immole sans cesse aux superfluités de son luxe, à ses jeux puérils, à ses fantaisses, à ses caprices, bien plus, à son injustice & à ses vices de toute espece. Vous serez ému, serré d'attendrissement; vos larmes couleront en le lisant.

,, Parcourons, dit-il (g), d'un œil rapide la confommation d'hommes qu'occasionne nécessairement un grand commerce. Elle est si grande qu'on ne peut sans frémir apprécier celle que suppose le Commerce, soit de l'Angleterre, de la France ou de la Hollande avec l'Amérique.

"L'Humanité, qui commande l'amour de tous les hommes, veut que dans la Traite des Negres, on metté également au rang des malheurs, & la mort des Européens, & celle de tant d'Africains, qu'anime au combat l'espoir de faire des prisonniers & le desir de les échanger contre des marchandises. Si l'on suppute le nombre d'hommes qui périt, tant par les guerres que dans la traversée d'Afrique en Amérique; si l'on y ajoute celui des Negres, qui, arrivés à leur destination, deviennent la victime des caprices, de la

⁽g) Vol. 1. pag. 157 & suivantes.

supidité & du pouvoir arbitraire d'un maître, & qu'on joigne à ce nombre celui des Citoyens qui périssent par le fer, le naufrage ou le scorbut; qu'enfin on y ajoute celui des matelots qui meurent pendant leur féjour dans les Iles où ils débarquent, ou par les maladies affectées à la température particuliere de ce climat, ou par les suites d'un libertinage, toujours si dangereux dans les pays d'outremer, on conviendra qu'il n'arrive point de barrique de fucre en Europs qui ne soit teinte de sang humain. Or, quel homme, à la vue des malheurs qu'occasionne la culture & l'exportation de cette denrée, refuseroit de s'en priver. & ne renonceroit pas à un plaisir acheté par les lar. mes & la mort de tant de malheureux? Ajoutez à cela ce trafic infâme & criminel d'hommes convertis en vils troupeaux.

,, Voyez l'Armateur qui, courbé sur un comptoir, regle, la plume à la main, le nombre d'attentats qu'il peut faire commettre sur les côtes de Guinée, qui examine à loisir combien chaque Negre lui coûtera de fusils à livrer pour entretenir la guerre qui sournit des esclaves, de chaînes de ser pour le tenir garotté sur son vaisseau, de souets pour le faire travailler; combien lui vaudra chaque goutte de sang dont ce Negre arrosera son habitation: si la Négresse donnera plus à sa terre par ses travaux, que par le travail de l'ensantement.

,, Représentez-vous pour un moment le cruel tyran à qui ces malheureux esclaves noirs sont dévolus :

16

à

at

-

1.

i.

a

a

représentez vous, dis-je, ce cruel tyran, qui peut à son gré faire couler le sang de ces Negres goutte à goutte sous le souet d'un bourreau, qui peut attaquer de toutes parts & miner sourdement les principes & les ressorts de leur vie, qui peut étousser par des supplices lents le germe malheureux qu'une Négresse porte dans son sein sécond pour sa ruine & pour la tyrannie: représentez-vous ces malheureux esclaves à qui l'on ne laisse pas même la propriété de leurs personnes, de leurs pieds, de leurs mains, qu'on peut à tout moment charger de fers!

,, Voilà les crimes qui sont encore un effet du luxe. Tout mon sang se souseve à cette image : je hais , je suis l'espece humaine composée de victimes & de bourreaux, & si elle ne doit pas être meilleure, puisse-telle s'anéantir!"

L'article des Couvens fournit à l'Ecrivain occafion de réunir les deux genres. Il y joint l'énergie
au pathétique: il exhale son indignation contre les
moines. Ces scélérats religieux, à tous les vices
des gens du monde, ajoutent le plus infâme, celui
de l'hypocrifie. Il gémit, au contraire, il pleure sur
le sort de ces jeunes filles, victimes de leur crédulité, coupables avec un cœur pur, & bourrelées de remords sans avoir commis de crimes. Ecoutons-le,
Milord.

" Un Monarque Philosophe (b) commence par di-

⁽h) Vol. 1. pag. 215 & fuivantes.

minuer insensiblement le nombre inutile & dangereux des couvens, ces gouffres de l'humanité qui absorbent des générations sans fin, ces affreux réceptacles qui recelent tant de sujets enlevés à l'Etat sans procurer des adorateurs à Dieu. Quelle lêpre fur un Etat qu'un clergé nombreux faisant profession publique de ne s'attacher à d'autre femme qu'à celle d'autrui! Luther, tonnant avec son éloquence fougueuse contre les vœux monastiques, a avancé qu'il étoit aussi peu possible d'accomplir la loi de la continence que de se dépouiller de fon sexe. Si cela est, que penser de tant de couvens d'hommes & de filles? Toutes les maisons religieuses où les hommes sont entassés les uns sur les autres, couvent des guerres intestines: ce sont des serpens qui se déchirent dans l'ombre. Le moine est un animal froid & chagrin, dévoré, desséché par l'ambition d'avancer dans son Corps. Comme il a tout le loisir de résléchir sa marche, son ambition qui en est d'autant plus concentrée, a quelque chose de sombre. A-t-il une fois saisi le commandement? il est dur, impitoyable par essence.!

, V. M. est trop éclairée pour ne pas convenir que la clôture monachale est un mal en soi, ruineux pour la société, & préjudiciable à ceux mêmes qui embrassent cet état. Vous reconnoissez qu'il n'est permis à aucun membre de la Société de s'isoler sous un prétexte apparent de religion, de se séquestrer du commerce des autres, de devenir inutile, soit pour la propagation du genre humain, soit pour la gestion

ux

10

lui

er

un

it.

.

X

le

il•

de

ns

es

es

A

n-

ut

n

n.

ft

ir

X

qi

D

u

n

des emplois & pour toute forte de travail, de consumer ainsi les fruits de la terre sans contribuer à leur production : c'est imposer impunément à la société les frais de son existence. La condition de tels fainéans ne peut avoir lieu que dans le ciel. Qu'il y ait des moines pieux qui se consacrent véritablement à une dévotion épurée, sublime, si l'on veut; qu'il y ait parmi eux des savans, qui par leurs veilles enrichissent la république des Lettres d'ouvrages estimables ; qu'il y en ait même qui par la prédication, par la direction des confciences, par le rachat des captifs, fassent de bonnes ceuvres réelles & utiles, tout cela n'empêche pas que le bien de la religion & de l'Etat ne sollicite la suppression des couvens & de tant d'Ordres religieux qui ne sont que de vrais essains de sauterelles, dont la plupart sont même sorties du puite Con ordina qui fermante dans leurs ve amide'i eb

de l'homme solitaire, condamné à sentir toute sa vie les maux d'un cœur qui se dévore lui-même & se consume imperceptiblement, ne vous ébranloit pas; si je n'étois pas assez heureux pour vous peindre sa si-tuation avec des conseurs assez touchantes, laissez-vous attendrir par le malheureux sort de tant de jeunes beautés, rensermées dans une prison sacrée, qui recelent tous les seux interdits à seur sexe, que redouble encore une clôture éternelle. Condamnées à se livrer de continuels assauts, ces jeunes Religieuses timides, consiantes, abusées, étourdies par un en-

thousiasme pompeux, rurent dans le moment fatal de leur engagement que la religion & leur Dieu absorberoient toutes leurs pensées : au milieu des transports de ce zele ardent, la nature éveille dans le cœur de ces jeunes filles ce pouvoir invincible qu'elles ne connoissoient pas & qui les soumet à son joug impérieux: ces traits ignés portent le ravage dans leurs sens, elles brûlent dans le calme de la retraite: dès ce moment, plus de repos pour elles. Elles étoient nées pour une heureuse sécondité, un lien éternel les captive & les condamne à être malheureuses & stériles. Elles gémissent de se voir sous des barreaux insurmontables & sous un joug qui détruit leur liberté, mais qui n'est pas le joug de Dieu. Elles se désesperent; leurs regrets & leurs plaintes font inutiles, leurs pleurs & leurs fanglots se perdent dans la nuit du silence, le poison brûlant qui fermente dans leurs veines détruit leur beauté, corrompt leur sang, précipite leurs pas vers le tombeau. Heureuses d'y descendre! elles ouvrent elles - mêmes le cercueil où elles doivent être ensevelies dans le sommeil d'une éternelle nuit".

La complaisance avec laquelle je me suis étendu, Milord, sur cette soule de paragraphes, tous tirés du premier volume, le plus important, il est vrai, me sorce d'être plus resserré à l'égard des suivans. Je ne dirai qu'un mot du second, traitant d'une matiere seche & aride; des Loix, de la Jurisprudence, de la Justice distributive, des Tribunaux, des Procédures. Je choisis l'article du Droit Romain, de ce sameux

ouvrage de Justinien, tant vanté, & si peu digne de l'être, suivant le Professeur de Loudon. Il s'exprime ainsi sur son compte d'une manière neuve & piquante: vous remarquerez qu'il singe un peu M. de Voltaire dans son ton libre & ironique.

, Ce composé aussi bizarre (i) que mal digéré, des Instituts, des Pandectes ou Digestes, du Code & des Novelles, s'est appellé Droit Romain, parce que les Empereurs résidans à Constantinople, se nommoient toujours Empereurs Romains. Mais à l'ouverture de ce sameux Code, & surtout des Instituts, on est frappé de la bevue de Justinien, qui applique sans choix ni jugement la plupart des Loix qui étoient saites tant bien que mal pour Rome ou pour d'autres pays, à l'état de l'Empire d'Orient, auquel elles ne quadroient point du tout.

,, Quelle sottise encore plus grande aux yeux de V. M. que les Nations modernes de l'Europe aient adopté ce droit pour principe de leur Législation & de leur Jurisprudence! tandis qu'autresois quelques Nations qui avoient remarqué les désectuosités du Droit Romain, avoient en conséquence désendu sous peine de la vie d'en faire usage, comme on peut le lire dans les historiens des Royaumes d'Espagne, de Suede & de Dannemarck".

Il y a de plus grandes vues dans le volume troisie-

ar as a series

(O Vol. 2. p. 163 & turrerea.

⁽i) Vol. 2. p. 19.

n

me sur des objets de politique. Elles annoncent, ainsi que je vous l'ai précédemment observé, une tête fortement organisée, un homme très au fait des intérêts des Princes. Vous serez frappé, par exemple, de la prédiction qu'il nous fait, assez conforme à votre façon de penser & à la mienne sur le compte de notre Nation. Ecoutons-le: il parle toujours à l'Empereur.

tention. C'est que vous prévoyez d'une maniere sur le constitue la chûte du Commerce en Angleterre, la perte de ses vaisseaux, la ruine totale de cette Isle avec toute sa gloire. Vos regards pénétrans découvrent d'une maniere distincte les sers qu'on fabrique pour enchaîner ces siers Insulaires. Le Despotisme est sur le point d'y courber toutes ces têtes sieres & superbes. Dès que vous avez vu les Anglois viser à devenir conquérans, vous avez prédit leur esclavage, & votre prédiction, sur le point de s'accomplir, commence à réveiller quelques esprits".

Ce qu'il dit sur la circulation de l'or & de l'argent est très-juste.

nie Portugaise, & l'argent, de l'Amérique Espagnole. Ces métaux sa répandent en Europe en échange des productions on des objets d'industrie des dis-

(i) Vol. in p. 19.

⁽k) Vol. 2. p. 79.

⁽¹⁾ Vol. 2. p. 165 & fuivantes.

férens pays avec lesquels l'Espagne & le Portugal commercent. Il ne sort point d'or de l'Europe; mais on envoye une grande quantité d'argent à la Chine & aux Indes, beaucoup moins cependant depuis que les Anglois ont acquis de vastes possessions dans les Indes, ce qui leur permet de faire servir les impôts qu'ils y reçoivent, à payer presque toutes les marchandises qu'ils exportent des Indes & de la Chine".

Et ailleurs il ne discute pas moins pertinemment l'art de suppléer dans le Commerce au numéraire par

du papier ou d'autres moyens industrieux.

e

2.

91

0

0

1-

1

(-

a

e

1-

16

r

,

"En Angleterre, dit-il, (m) on supplée en grande partie à l'usage des monnoies par des billets de banque auxquels la foi publique est attachée. En d'autres endroits on réduit d'une autre maniere la somme de numéraire applicable aux marchés. A Lyon, par exemple, on y parvient en divisant tous les payemens en quatre époques de l'année, & en balançant alors les créances les unes par les autres. A Marseille ensin, on diminue le besoin des Manusactures au moyen des compensations établies entre les Négocians par l'entremise des Courtiers, qui deviennent les débiteurs des uns & les créanciers des autres".

A propos de Commerce, il parle de la Contrebande, il s'éleve contre la barbarie d'ériger en crimes capitaux des contraventions aux réglemens que com-

al ast Spinit colonact (a)

⁽m) Vel. 3, p. 167.

mande souvent la nécessité plus impérieuse que la loi. Il cite un fait peu connu, qui peint d'un seul trait un petit Souverain d'Allemagne qu'il nomme.

a

ch

10

va

no

tr

V

ſŧ

le

q

V.

ti

f

", Par exemple (n), si la France désendoit le tabac, le thé, les épiceries; si l'Allemagne prohiboit le sucre & le casé, ce seroit à la vérité imposer sans nécessité des privations austeres & désagréables. Un Prince (o) qui condamneroit un Magistrat aux travaux publics pour être contrevenu à de tels ordres, doit passer pour aussi ignorant que barbare, par la feule raison qu'il ne sait mettre aucune proportion entre le délit & la peine".

L'auteur de cet Ouvrage, quoique d'accord avec les Economistes sur beaucoup de choses, n'a pas toujours des principes semblables. Il est surtout sont éloigné de leur sentiment sur l'exportation des bleds, matiere délicate, dans laquelle il semble plutôt penser comme M. Necker (p). Il voudroit des magasins publics, & qu'on eût toujours une récolte devant soi, mais il n'est pas moins éloigné de cet affreux gouvernement où le Roi se rend monopoleur & marchand de grains; système que le dernier Contrôleur général soutenoit sort, & qu'il avoit grande envie de remettre en vigueur. Il est également opposé à ce que la Noblesse fasse le commerce : il n'en honore pas moins

⁽n) Vol. 3. p. 169 & suivante.

⁽⁰⁾ Le Landgrave de Hesse - Cassel.

⁽p) Dans son Traité sur la Législation & le Commerce des Bleds,

la profession de Négociant, & veut seulement que chaque classe ait ses fonctions à remplir. Il appuie son sentiment de celui d'un Empereur.

1

t

n

C

"L'Empereur Théophile, voyant arriver (q) un vaisseau chargé de marchandises, apprit qu'il appartemoit à son épouse l'Impératrice Théodora; il y sit mettre le seu sur le champ & lui dit: je suis Empereur, & vous faites de moi un patron de vaisseau: avec quoi se nourriront donc les pauvres, si nous leur en ôtons les moyens"?

Encore un mot, Milord, sur cet ouvrage que je ne quitte qu'à regret, qui gagne beaucoup à être médité, où l'on découvre de plus en plus des observations sines & quelquesois neuves. Je n'ai garde de vous omettre ce paragraphe qui devroit bien nous faire ouvrir les yeux sur la France, & nous empêcher de contribuer, comme nous faisons, par la guerre extravagante que nous avons entreprise à augmenter sa puissance. Il s'agit de l'intérêt de l'argent qui n'y est haut que par des causes de grandeur & de prospérité qui devroient nous faire trembler. C'est notre Politique qui va parler.

"La France (r) a pareillement la cause d'un bas intérêt dans la prodigeuse abondance d'argent qu'elle renserme, mais elle jouit aussi des causes d'un haut intérêt par la sécondité de son sol, par ses diverses

⁽⁴⁾ Vol. 3. p. 193 & fuivante.

⁽⁷⁾ Vol. 3. p. 203 & 204.

manufactures, par son commerce dans tout l'univers & par ses Colonies. Cependant, sans la dette publique & les divers emplois que la finance offre sans cesse, l'intérêt de l'argent seroit bientôt aussi bas en France que partout ailleurs. Il y a des personnes qui croient être sondées à faire monter dans ce Royaume les sonds à près de deux milliards d'argent monnoyé, & l'accroissement annuel dans ces circonstances, est d'environ trente millions".

Enfin, écoutez pour derniere leçon ce qu'il dit de nous, & les menaces trop vraisemblables qu'il nous fait.

"En vain voudroit on (s) alléguer pour raison qu'en Angleterre la dette publique & les impôts sont immenses, si on les compare à la reproduction. Aussi tout y est fort cher; mais les charmes de la Liberté ont apparemment servi jusqu'à présent de dédommagement. Cependant comme l'Amérique offre la même liberté, si des circonstances extraordinaires occasionnoient en Angleterre de nouveaux besoins publics considérables, elles ne pourroit peut être pas y pourvoir par de nouveaux impôts sans occasionner une émigration & sans contrarier ses établissemens d'industrie: alors les créanciers sont allarmés, &c."...

Je vous laisse résiéchir, Milord, sur tant de vérités importantes, qui seront vraisemblablement perdues

(1) (Vol. 3. p. 10) (2)

⁽s) Vol. 3. p. 217 & 218.

pour nos Ministre. Oculos kabent & non vident. Je ne saurois trop le répéter.

Paris, ce 18 Novembre 17762 and 3 . 16

has your self (all south a sure length.

TS

ue

e,

ce

ent

ids

IC.

Vi-

de

on

ant

illu

rté

na.

nê.

ca-

DU.

pas

ner

ens

**

tés

1es

LETTRE XVI.

nature des fêtes & des fochacles nu'on y donne

Voyage de Fontainebleau. Spectacles de la Cour. Cour. fes de Chevaux, &c.

Le voyage de Fontainebleau, Milord, est un usage ancien des Monarques François. Il a lieu périodiquement chaque année dans l'automne. C'est un délassement qu'ils se procurent & à leur cour pour échapper à l'ennui, cette maladie qui tourmente si fréquemment & si cruellement les Rois & ceux qui les entourent. C'est ce qu'on appelle le second grand voyage. Le premier, qui est celui de Compiegne, se sait durant l'été. Il n'est pas si régulier; il manque quelquesois (a) & surtout pendant la guerre, ce sé jour pouvant aisément être abordé de l'ennemi, parce qu'il n'est, à proprement parler, désendu par aucune place frontiere. D'ailleurs, à la sorêt près, d'une grande magnisicence, il est beaucoup moins agréable. On y travaille peu, & l'on s'y amuse encore

⁽a) Ce Monarque - ci, moins allant que son ayeul, dès la premiere année de son regne a brûlé ce voyage.

moins. C'est l'objet d'un million d'extraordinaire seulement, ce qui dans ce pays-ci est une misere.

13

f

C

n

d

ľ

l

1

1

Le voyage de Fontainebleau est au moins du double, & peut être beaucoup plus cher, suivant la nature des fêtes & des spectacles qu'on y donne. Il réguliérement de ces derniers. En outre c'est la saison de la chasse, & l'on s'y livre d'autant plus commodément, qu'il est aussi voisin d'une forêt superbe, mais très-différente de celle de Compiegne: elle n'est pas aérée, routée, alignée comme celle-ci; c'est une beauté majestueuse, austere, inculte; elle présente quelquefois des sites d'une horreur effrayante. spectacle qui auroit ses charmes pour un philosophe, mais qui ne sont gueres connus des courtisans. Quoiqu'il en foit, c'est-là qu'on célebre la Saint-Hubert, cette fête des chasseurs, si renommée dans toute l'Europe, où l'on prend le plaisir, incroyable pour ceux qui ne l'ont pas éprouvé, de faire la guerre aux animaux, de les tourmenter, de les détruire souvent de la facon la plus barbare.

C'est encore à Fontainebleau que s'operent souvent les révolutions importantes, ou qu'elles s'y préparent; qu'on décide sur la paix ou sur la guerre; c'est là qu'on forme les états de dépense pour l'année suivante; conséquemment qu'on y arrête les moyens d'avoir de l'argent, soit par des impôts, soit par des emprunts. D'ailleurs, ce moment étant celui de la vacance des Tribunaux, c'est encore alors qu'on rédige tout ce qui est rélatif à la Magistrature. C'est-

de Bretagne: c'est-là qu'en 1770 M. le Chancelier forma son plan de vengeance contre les Parlemens & celui de leur destruction.

et.

16

ou-

la

I

eft

lus

er.

lle

eft

Ti-

e,

e, oi

rt,

Lu-

UX-

ni.

de

ent

23.1

ft.

ée

ns

es

la

é-

1-

Ce voyage n'a pas été aussi fécond que de coutume en événemens. La nomination de M. Taboureau à la place de Contrôleur général, l'érection de celle de Directeur du Trésor Royal pour M. Necker; ensin l'adjonction décidée de M. le Prince de Montbarey au Ministere de la guerre, en le revêtant d'une charge de Secrétaire d'Etat & en lui donnant la signature, sont ce qui s'y est passé de plus important. M. de Sartine y a aussi mis la main à sa nouvelle Ordonnance de la Marine, dont je vous parlerai dans une de mes Lettres subséquentes. Du reste, le jeu, les spectacles, les courses ont partagé les divertissemens de la cour.

Depuis quelque tems les jeunes Princes se sont livrés à la sureur des jeux de hazard. Pour s'y mieux autoriser & se mettre à l'abri des reproches du Monarque austere, ils sont parvenus à rendre en quelque sorte la Reine complice de leur contravention aux Réglemens, qui les devroient concerner comme tous les Sujets. Ils lui ont fait naître le goût de ce plaisir: on a donné le Pharaon chez S. M. & il y a eu de grosses pertes.

J'ai assisté souvent aux Spectacles de la cour, & je vais vous rendre compte en bref de ceux que j'y ai vus. Il y a eu beaucoup de nouveautés, surtout de

ek

le

1

8

V

é

d

p

t

C

la part des Comédiens François. Ces histrions, ensighentibles aux reproches des auteurs qui voyoient quelquesois s'écouler dix & douze ans entre la réception & la représentation de leurs pieces, se sont animés d'un zele louable & ont déterminé les gentils-hommes de la chambre à leur permettre de substituer aux anciennes, qui leur coûtoient presqu'autant d'efforts de mémoire que les autres, celles inscrites sur leur répertoire moderne. Mais comme ces dernières sont presque toutes tombées, il est à craindre que la cour ne se dégoûte de cet essai, & ne présere à l'avenir de voir exécuter des pieces couronnées d'un succès constant.

Zuma est une tragédie d'un M. le Fevre, par où s'est ouvert le spectacle. J'étois fort curieux de cette représentation. C'étoit la premiere fois d'ailleurs que je voyois la Salle de Comédie de Fontainebleau. Elle n'a rien d'extraordinaire, mais elle n'est point mal. Toute la Cour est en haut, & meuble superbement les loges. Le parquet, affez bien composé en hommes, l'est très-mal en femmes; on n'y voit gueres que des filles ou des grifettes: chaque garde du corps y amene sa maîtresse, qui n'est pas toujours honnête ni brillante. C'est un abus difficile à empêcher; c'est un petit avantage qui compense les peines incroyables de ces Messieurs pour contenir la foule. Lorsqu'il s'agit d'entrer, il semble qu'on aille prendre le château d'affaut. Ce tumulte est presque aussi indécent que celui que j'ai remarqué souvent aux spectacles de Paris, lors des nouveautés.

fin

ne

ep-

ni~

ls-

er

rts

ur

nt

ur

de

11-

Oil

tte

ue

lle

al.

nt

n-

es

DS.

te

at:

es

'il

a-

at

le.

Ouoi qu'il en foit, Zuma, balancée dans son sue cés, pourroit être regardée comme tombée, malgré les réclamations du poête. C'est un sujet tiré de l'histoire du Pérou ou du Mexique, ou plutet c'est un Roman sans vraisemblance, rempli d'absurdités. l'aurois beaucoup de peine à vous en rendre le plan & la marche; la décoration imposante a diabord prévenu favorablement le public, & le premier acte a été très applaudi. Il n'en a pas été de même des au. tres. Quelque chose de choquant a excité des huées dès le second ; le troisieme & le quatrieme ; remplis de choses révoltantes, sembloient menacer l'auteur d'une chûte inévitable, lorsqu'une reconnoissan. ce, mal préparée sans doute au cinquieme acte, mais ce que n'observent pas tous les spectateurs, a produit cependant un grand effet, & malgré le mal qu'on en a dit à Fontainebleau, je ne serois pas surpris que cette scene sit la fortune de la piece à Paris, qui aime assez à fronder les jugemens de la cour, le seul point où le François ait la liberté de la contrarier.

La seconde piece que j'ai vu à Fontainebleau, c'est la Soirée des Boulevards. Elle est de la Comédie Italienne & est ancienne. Les paroles sont du Sr. Favart. Il a été question de la remettre au théâtre pour la représenter devant leurs Majestés, & l'on y a fait des améliorations prétendues & des additions qui l'ont gâtée. Des quatre parties entre lesquelles on l'a distribuée, les deux premieres ont paru charmantes, mais les deux autres absolument disparates. La dernière

furtout, intitulée le Bal, est pitoyable, par une pantomime du plus grand ridicule qu'on y a jointe, allégorique aux vertus du Roi & aux graces de la Reine. On s'est apperçu aisément que l'auteur, inspiré par le défunt Abbé de Voisenon dans les précédentes, avoit marché absolument sans guide dans celle-ci.

Je n'ai pu me trouver à la représentation de l' Avan fastueux, comédie dont le titre feul, déjà piquant, faisoit présumer favorablement de l'auteur. Il annoncoit un homme au fait de l'art des contrastes & profond dans la connoissance du théâtre. On la favoit du meilleurs poëte comique sans contredit qu'il y ait à Paris, quoiqu'étranger & déjà glacé par l'âge. Vous en conviendrez aisément, Milord, quand je vous au rai nommé M. Goldoni, dont le Recueil Italien imprimé est répandu dans toute l'Europe & a fourni des cannevas à une foule de pieces représentées chez diverses nations. Cependant il n'a pas été plus heureux que ses confreres, & par une modestie bien rare il adopte le jugement sévere porté contre lui, & n'en appelle point, comme eux, au public de cette capitale. On m'a affuré qu'il avoit retiré fon ouvrage du Répertoire.

M. Dorat n'a eu garde d'être aussi docile pour son Malbeureux Imaginaire. Impatient de réparer la honte de cette chûte, il a intrigué dans le tripot comique pour être incessamment joué à Paris, & s'y relever i prix d'argent. Si le public de cette capitale ne lui rend pas d'abord plus de justice que les courtisans difficiles

de Fontainebleau. Quant à moi, je m'en tiens à ma décision: c'est un des sujets les plus maltraités au shéâtre. Le principal personnage n'est nullement intéressant, en ce qu'il n'est représenté que comme un sot & un sol tour-à tour. Heureusement il y a le caractère secondaire d'un insouciant qui, à l'examiner sévérement du côté des mœurs, est sans doute malhonnête & sort dangereux sur la scene, mais d'un excellent comique par sa gaieté soutenue au milieu des plus grands revers, & il peut, aux yeux de spectateurs indulgens, éclipser bien des désauts.

La Lecture interrompue (b) a eu le fort des autres nouveautés exécutées durant le voyage. Elle est d'un ridicule si rare, que je suis désolé d'en avoir manqué le spectacle; mais je vais y suppléer, Milord, par ce que m'en a écrit dans le tems un Connoisseur.

Extrait d'une Lettre de Fontainebleau du 30 Octobre.

,, Jamais on n'a hasardé comédie aussi mauvaise; les brouhahas, les rires par éclat, les applaudissemens ironiques ont fait trouver que la piece étoit bien nommée. La cour n'en a pas attendu la fin. C'est une

to-

110

On

le

7Oit

art

nt,

ion-

du

it à

ous

au.

im.

des di-

reux e il

n'en

capi-

e du

fon

ique

TER I

rend

ciles

de

⁽b) Cette piece avoit autrefois pour titre: Le Dramomane; mais l'auteur, par égard pour M. Mercier, appellé plaisamment par feu Fréron, le Dramaturge, & dont l'admiration exclusive pour les Drames faisoit le sujet de sa critique, l'a changé en celui sous lequel elle a été jouée à Fontainebleau le 20 Octobre.

plaisanterie contre les Drames, dont le goût devient de plus en plus commun. Comme elle porte à plomb sur le Sr. Mercier (c), les Comédiens ont fait leurs efforts afin de la soutenir par leur jeu, mais inutile. ment. Le héros de l'ouvrage, engoué des Drames. en veut imaginer un des plus noirs qui ayent jamais paru. Pour cela il choisit des aventures toutes droles, comme celle d'un pâté succulent, dont on fait l'ouverture, & qui empoisonne tous les convives; celle d'un frere assassiné par son frere. En un mot, ce ne font que démons, enfers, abîmes, têtes de mort. On apporte à l'auteur Dramomane ce Drame qu'il a composé. Il veut en faire la lecture & annonce d'abord fort au long ce que doit représenter le théâtre: il veut ensuite distribuer les rôles, mais il se trouve qu'il ne peut être mis en action, parce qu'il lui faudroit trois pendus, & que chacun se resuse à cette représentation. Enfin, non obstant cet embarras, il continue sa lecture, interrompue par un Exempt, qui vient de la part du Prince, pour le mettre aux petites - maisons,

⁽c) Auteur d'une quantité considérable de Drames, dans les quels on reconnoit un certain talent. Il en avoit même un, reçu à la Comédie Françoise, intitulé: Nathalie; mais ayant fait imprimer un ouvrage sur le Théâtre, où les histrions sent maltraités, ceux-ci ont arrêté de ne pas jouer sa piece; bien plus, de lui ôter ses entrées à leur spectacle, qu'il avoit de droit d'après la réception de son ouvrage, & lui ont causé toutes sortes d'humiliations, & il en a résulté un procès évo-qué au Conseil, & qui vraisemblablement ne sera jamais jugé.

nt

nb

irs

le.

s,

ais

0.

ait

el-

ne

n

n-

rd

ut

ne

ois

n.

2C-

12

s,

n,

int

nt

de

isé O- où l'on a envoyé très-hautement le Poëte. Autre gentiliesse: la fille de l'amateur & compositeur de drames est destinée à un certain M. de Sombreuse, dont le caractère est fort analogue à celui du pere. Il paroît devant la future & lui fait une déclaration d'amour si tragique, que la croyant voir fondre en larmes, il s'écrie: Mademoiselle en tient!'

Pendant que nous sommes sur l'article des Drames, j'ai vu quelque part, Milord, que M. de Voltaire, en parlant de quelques uns, observoit que ce nouveau genre devoit s'appeller la Comédie borrible; genre qu'il proscrivoit déjà par cette appellation même. On peut dire aussi, à l'occasion de la tragédie de Gabrielle de Vergi de M. de Belloy, imprimée depuis longtems, mais jouée pour la premiere fois à Fontainebleau, que cet auteur a imaginé une troisieme espece de tragédie, que je désignerois par la tragédie exé. crable. Quoique je sois Anglois, & par conséquent habitué à toutes les horreurs de notre théâtre, je vous avouerai qu'elles m'ont toujours repugué. D'ailleurs ici, l'actrice (d) enchérit sur l'action, déjà repoussante, par un jeu plus révoltant encore. Vous connoissez cette piece; vous savez qu'on apporte à Gahrielle de Vergi, de la part de son mari, un vase couvert, qu'elle croit contenir du poison. Elle reçoit avec joie ce fatal présent; elle s'empresse d'en jouir & d'y trouver la fin de tous ses maux. Quel spectacle!

⁽⁴⁾ Mile. Vestris.

C'est le cœur de son amant! Alors le mouvement na. turel seroit de rejetter le vase avec horreur & de s'é. vanouir. Point du tout : comme pour s'assurer mieux de sa découverte, elle revient plusieurs sois sur ce cœur, le considere avec une horrible complaisance & fait voir par degrés toutes les nuances d'une agonie étudiée, présentant les plus belles attitudes, les situations les plus pittoresques, ce qui détruit toute l'illufion pour de certains spectateurs, mais la rend plus cruelle pour les gens vaporeux & fujets aux affections spasmodiques. Aussi la jeune Cour n'a pu goû. ter une tragédie pareille, où tous les sens sont également tourmentés: car si les yeux y trouvent le spectacle le plus hideux, les oreilles sont encore affligées par une versification dure & barbare, dont on ne rencontre d'exemple aujourd'hui que dans les autres pieces de M. de Belloy.

L'Egoïsme, comédie de M. de Cailhava, étoit sait pour produire des sensations plus agréables; & cet auteur, qui avoit donné des espérances sondées, dans le vrai genre de la comédie, avoit lieu de s'attendre à réussir; mais pour avoir voulu trop généraliser son sujet, il l'a énervé; tous les acteurs de sa piece étant Egoïstes, personne ne l'est. Ce n'est plus ni un vice, ni un désaut, ni un ridicule: c'est un attribut inséparable de notre nature. Sans doute son but étoit très philosophique; il vouloit prouver que la différence n'est que dans l'Egoïsme bien ou mal entendu; mais dès-lors il dénaturoit l'acception du mot, qui se prend oujours en mauvaise part. Il peignoit l'amour pro-

pre, l'amour de soi, qui tient à notre existence, & qui, modissé ou exercé diversement, devient vice ou vertu. Malgré cette gaucherie capitale, la piece n'est pas sans mérite, & l'on y trouve de ce vis comica, si rare dans nos poëtes comiques actuels, bien présérable à l'esprit, au brillant, aux gentillesses qu'ils y sement avec tant de prosusion.

Pour ne point vous ennuyer par une énumération trop détaillée & trop longue de lant d'ouvrages morts nés, je passe à la seule piece qui ait eu un succès décidé, à la tragédie de Mustapha & Zéangir, de M. de Chamfort. Elle a été aux nues, & le méritoit, au gré de ses partisans. Ils y trouvent un plan bien net, une conduite fage, une marche parfaitement suivie, du génie enfin. Du reste, toujours suivant eux, des beautés de détail, des vers harmonieux, des pensées les plus heureuses & l'amour fraternel peint au plus haut dégré, ont contribué à completter la fatisfaction générale. Ils ne défirent que de légers changemens dans le dénouement. Pour moi, qui ne m'engoue pas avec tant de facilité, le premier Acte m'a plu; j'ai trouvé quelque s'ensibilité dans le second; le troisieme m'a paru froid; le quatrieme très-beau, & le cinquieme détestable. Tel étoit le jugement que j'avois porté de la piece, lorsqu'on m'a prêté une tragédie sous le même titre, d'un M. Belin, executée en 1705 & qui eut alors vingt-six représentations. Le fus bien surpris de la hardiesse de M. de Chamfort à remanier un sujet qui avoit plu généralement dans un tems où l'on étoit encore tout ému d'admiration des chef. d'œuvres de Corneille & de Racine. Mais quelle ne fut pas mon indignation, lorsque, par la discussion, je découvris que cet Auteur, en prenant le même sujet, en avoit pillé de la façon la plus grossière, le plan, l'intrigue, les caractères, les situations, & jusqu'aux sentimens & aux pensées; qu'il avoit seulement rallenti la marche, assoible les caractères, &, aux vers simples & naturels de son modele, substitué des vers épiques & brillans. Je m'écriai alors avec Gresset:

Des réputations, on ne fait pas pourquoi!

Voici cependant ce qui a produit celle- ci. C'est que le poëte, à l'occasion de l'amour fraternel, objet principal de ce Drame, a placé quelques tirades; gauchement amenées, mais relatives à l'union qui regne aujourd'hui entre Louis XVI & ses freres. Le Monarque en sut très satisfait, & dès le soir en témoigna son contentement à son coucher. La Reine, qui protégeoit M. de Chamfort, lui annonça que le Roi lui donnoit une pension (e); M. le Prince de Condé le nomma Secrétaire de ses Commandemens, & les sades courtisans pronerent à l'envi un poëte qui avoit eu le bonheur d'intéresser leurs Majestés.

⁽e) De 1,200 Livres fur la Cassette du Roi. La Reine, en apprenant cette nouvelle à son protégé, lui dit que son auguste époux lui avoit voulu laisser la satisfaction de le lui annoncer la première.

ais

is.

le

05-

1a ·

IC.

e,

rs

10

VI.

Æ

)-

,

e

Après les Spectacles, Milord, les Courses de chevaux ont fort amusé la cour. Ces Courses, dont je ne vous ai pas encore parlé, & qui ne sont qu'une frêle imitation des nôtres, sous un gouvernement plus prévoyant, ayant de grandes vues & percant dans l'avenir, pourroient se tourner en institution politique très-propre à nous devenir funesse un jour. En effet il seroit sans doute fort avantageux à la France de former, par ces exercices fréquens & multipliés, les chevaux de ses haras à la vigueur, au brillant & à la légereté des nôtres. Elle s'affranchiroit ainsi à la longue du tribut qu'elle nous paye en cette partie. Mais jusqu'à présent je n'y vois qu'un jeu puérile, sans aucun but d'utilité réelle. La Reine qui, dans l'âge aimable où elle est, se plaît à tout ce qui est mouvement & tumulte, a beaucoup contribué à encourager les Courses. Pour amuser S. M. il y en a eu durant le voyage de Fontaine. bleau: on en avoit réservé pour ce tems une, la plus fameuse qu'on ait encore vue.

M. le Comte d'Artois avoit fait acheter chez nous, il y a plusieurs mois, un superbe coureur d'un prix exorbitant, puisqu'il lui avoit coûté 1,700 Louis. Depuis on l'avoit gardé avec le plus grand mystère; il étoit dérobé à tous les yeux, & les seuls favoris de son maître avoient la liberté de le visiter. Il se nommoit King-Pepin (f). C'est ce magnisque che-

⁽f) Le Roi Pepin.

val qui a été réservé pour la course en question. On en parloit diversement. Quelques-uns de nos compatriotes qui le connoissoient, m'avoient préve. nu qu'il étoit de la plus avantageuse encolure; qu'il n'avoit point de pareil pour les deux premiers tours, mais qu'il foiblissoit au troisseme considérablement; qu'en un mot il étoit usé: que du reste il étoit excellent pour la pelouse & ne valoit rien sur la terre. Vous jugez, Milord, que je n'ai pas manqué un pareil spectacle qui intéressoit en quelque sorte notre nation. Il y avoit en effet beaucoup d'Anglois, & l'un d'eux a offert dix mille Louis de pari. On a prétendu qu'il étoit de moitié avec l'ancien propriétaire du coursier, qui, honnêtement, ne pouvoit pas porter de dési.

Beaucoup de curieux de Paris & d'ailleurs, d'amateurs, de fainéans & de richards, s'étoient rendus au jour indiqué (g) pour jouir de ce coup d'œil, que vous savez être de quelques minutes seulement.

Toute la cour n'a pas manqué d'y assister & mê. me le Roi qui, invité par le Comte d'Artois de par rier pour lui, y a consenti, & pressé de s'expliquer sur la somme, a répondu qu'il iroit jusqu'à un écu de 3 Livres; persistage qui n'a point amusé S. A. Royale; mais la Reine l'en a dédommagé par l'intérêt vis qu'elle a paru prendre au maître & au coursier, qu'el-

16

1

⁽g) Au 13 Novembre 1776.

n.

OS

e.

'il

3,

;

r.

lé

e

.

le a daigné caresser de ses augustes mains. L'animal, sier d'un tel encouragement, est parti, il a déployé la plus héroïque ardeur; mais ce qu'on avoit annoncé est arrivé: il n'a pu soutenir son début brillant & a perdu. Malheur, sans doute, au fockey (b) chargé de cette expédition! Le Prince a été surieux, & il a fallu soustraire, le héros vaincu aux premiers mouvemens de sa colere. Une bataille perdue en France ne met pas un Général dans un danger si éminent.

Je ne puis en finissant, Milord, vous rendre compte encore de l'affreuse catastrophe arrivée auprès de Fontainebleau. Vous avez raison de regarder comme absurde tout ce que les gazettes vous en ont dit, & je compte sixer incessamment vos incertitudes à cet égard : je vous embrasse en attendant du plus prosond de mon ame.

Paris ce 25 Novembre 1776.

Me do Bragne, Crimita Millianto, dem d

er fire to be team for l'astençon post la readre cuo

borg of your bardwinghis - For beforeke mus dans To some be eed belgebis, best blocked dans

⁽h) Le palfrenier qui court sur le cheval.

poyé la pius berolque andence apala ce or ce or ce

Etrange Catastrophe arrivée à la Chasse, auprès de Fontainebleau.

charge de com espedition i La Prince and a catastrophe arrivée à la chasse aux environs de Fontainebleau, & dont vous n'étes instruit qu'imparfaitement, Milord, est une des plus cruelles aventures qu'ait jamais occasionnées cette passion funeste. Elle sert de nouvelle preuve des excès auxquels elle porte ceux qui en sont tourmentés. C'est un besoin, c'est une fureur, c'est une rage: il faut qu'on se satisfasse, à quelque prix & par quelque moyen que ce Les hommes les plus doux, les plus honnêtes par nature, par éducation, par état, elle les rend plus féroces & plus impitoyables que les bêtes fanves qu'ils poursuivent. C'est ce qu'on remarque dans l'auteur du meurtre, ou plutôt de l'assassinat lâche & barbare dont il s'agit. Voici le fait, tel qu'il s'est raconté dans le premier moment à Fontainebleau, lorsque les partifans & les désenseurs du coupable n'avoient pas encore eu le tems de l'arranger pour le rendre moins odieux & plus pardonnable. J'ai observé que dans les relations de cette espece, bien différentes des autres, c'étoit toujours à la premiere leçon qu'il falloit s'en rapporter.

M. de Birague, Capitaine d'artillerie, étant à table dans son château, entend tirer; il est surpris

qu'on vienne sur sa terre sans l'en avoir prévenu. Il quitte le diner, malgré les instances de sa femme, & n'avant pour toute arme qu'un bâton, il s'avance vers l'endroit où il a entendu le bruit. Son fils, agé de dix ou douze ans, par la curiofité naturelle à cet âge, le suit avec un domestique. Son pere rencontre bientôt deux chasseurs, auxquels il reproche leur hardiesse: la querelle s'engage, elle s'échauffe, & le propriétaire du lieu se servant des termes énergiques que lui suggere sa juste indignation, l'un des deux quidams (a), qu'on a su depuis être un officier dans le régiment de la Reine, le couche en joue & le tue. Cependant le fils & le laquais crient à l'aisassin & le poursuivent. L'autre quidam, connu ensuite pour un abbé (b) & un parent du premier, avant encore son fusil chargé, les menace de tirer sur eux, s'ils ne s'éloignent & ne cessent leurs clameurs. Ils retournent vers Madame de Birague tremblante, éplorée & presque fans vie. Elle ranime ses forces dans l'espoir d'une prompte vengeance; elle est bientôt instruite da nom du plus coupable; elle se rend à la cour & s'y jette aux pieds du Roi en demandant justice. L'extrême sensibilité du jeune Monarque à tout ce qui est horreur, atrocité, le porte à donner les ordres les plus séveres contre l'accusé. En conséquence M. le Cointe de Saint-Germain fait enjoindre à toutes les

O

e

1-

e

8

5

S

⁽a) M. Berthelot de la Ville Haurnoye.

⁽b) L'abbé Berthelot.

Maréchaussées de le poursuivre sur son signalement. ainsi que les malfaiteurs & les scélérats. Mais bientot tout a changé de face; des liaisons d'intérêt, de parenté, d'amitié, ont rendu le Chef suprême de la justice moins ardent à l'exercer. M. le Garde des Sceaux a prétendu éclairer la religion surprise de S. M. en lui faisant entendre que M. de Birague, armé d'un bâton, avoit menacé le chasseur; ce qui rendoit la conduite de celui-ci moins criminelle & même nécessaire. L'on s'est refroidi généralement : le procès s'instruit cependant pour la forme; mais comme le mort a toujours tort, on ne doute pas que le vivant n'obtienne sa grace incessamment. Pour toucher davantage en sa faveur, on raconte que son pere, agé de 84 ans, est tombé en apoplexie à cette fatale nouvelle: & ce n'est plus sur l'épouse en dueil & sur des enfans fans appui que porte l'intérêt du François, dont le cœur change d'affection, comme l'esprit d'objet; on s'étend sur les excellentes qualités du militaire, sur sa bravoure, sa politesse, sa mansuétude; on dit, au contraire, que M. de Birague étoit un homme mal embouché, violent, emporté. N'ayant point les pieces du procès fous les yeux, & ne pouvant lire les dépositions des témoins, discutons les vraisemblances de la narration de ceux qui cherchent à donner le tort à M. de Birague, & à justifier le meurtrier.

Ils disent que M. de Birague, après avoir violemment injusié les braconniers, l'un d'eux s'étoit approché honnêtement de lui, & le chapeau à la main, lui avoit sait des excuses; qu'alors, sans égard à celles.

t.

n-

fe

la

25

1.

ci, il lui avoit donné un coup de bâton qui l'avoit fait tomber, & qu'il fe disposoit à lui en asséner un autre, lorsqu'en se relevant le militaire s'étoit vu forcé pour éviter ce second outrage de toucher son ennemi à bout portant.

Or, peut-on croire qu'un homme n'ayant qu'un bâton soit assez téméraire pour en attaquer un autre armé d'un sussi, accompagné d'un camarade également
en désense? Peut-on croire que celui-ci, assez inhumain, assez surieux pour menacer un ensant demandant vengeance de la mort de son pere qu'il vieut de
voir expirer sous ses yeux, soit assez lâche, ait assez
de sang froid pour ne pas désendre son ami tombant
à ses pieds d'une maniere insâme? Y a t il quelque
apparence que le spectateur intact, étant resté dans
l'inaction, l'autre terrassé d'un coup vigoureux, conséquemment ayant laissé échapper son sussi, ait eu le
tems de se relever, de le reprendre & de saire en un
clin d'œil toute la manœuvre que supposeroit le récit
de ses désenseurs?

Tout le monde convient, il est vrai, assez généralement des mœurs douces & honnêtes, jusques-là, du meurtrier; mais on assure assez unanimément aussi que c'étoit un braconnier impitoyable, ne connoissant ni loi, ni procédés à cet égard, lorsqu'il étoit animé de la passion de la chasse; ce qui consirme ce que je vous ai dit au commencement de ma Lettre au sujet de cette fureur, transformant l'homme & le dénaturant tout-à-sait. Quant au caractère de M. de Biragues, peu importe ce qu'il étoit; il avoit certainement bien droit d'entrer dans la plus violente colere de se voir bravé, insulté chez lui & jusques sous ses senêures; mais cela ne rend pas son action plus vraisemblable, ni même plus possible, encore moins la suite entiere de ce récit d'un bout à l'autre.

Ensin, de quelque maniere que les choses se soient passées, le coupable ne peut se laver d'un premier crime, d'être venu à main armée sur une terre étrangere, d'y avoir exercé un brigandage effroyable. Et il étoit essentiel pour le bon ordre, pour l'intérêt de tous les Seigneurs & pour la nécessité de pourvoir à la conservation des droits les plus serés de l'humanité, de faire un exemple qui effrayât & pût arrêter à l'avenir les malheurs provenant fréquemment d'une passion effrénée, dont la potence & la roue peuvent seules arrêter les excès.

Paris, ce 28 Novembre 1776.

LETTRE XVIII.

Sur la nouvelle Ordonnance de la Marine.

Je ne saurois trop vous répéter, Milord, que dans les matieres qui me sont étrangeres, par une ignorance absolue, ou relative, ou locale, je prends toutes les précautions possibles pour n'être pas trompé, asin de ne pas vous induire ensuite vous même en erreur.

ole.

Ous

lus

ins

ent

ri-

10.

Et

de

2-

15

e

H

Comme presque toutes les opérations du gouverne ment, en favorisant certains Corps, nuisent nécessais rement à d'autres, j'ai toujours foin d'interroger dans les deux partis ceux qui me paroiffent les plus instruits. les plus propres à m'éclairer; je compare, je discute ces diverses opinions, j'y joins encore celles de gens qui n'étant intéressés ni pour ni contre, ont au moins pour la leur un grand préjugé, je veux dire une impartialité parfaite. De tant de conversations multipliées & approfondies, il est difficile, sans doute, qu'il ne naisse pas la lumiere & la vérité aux yeux de quelqu'un qui la cherche, & qui n'est pas dénué d'assez de fens commun pour l'appercevoir. Comptez donc que lors même où je vous semble parler d'après moi, je ne fais que vous rendre la décision de la portion du public la plus faine & la plus judicieuse.

Quoique la Marine, en général, ne me soit pas inconnue, la nôtre differe tellement de la Marine Françoise que je me suis regardé comme neuf à cet égardici, & que j'ai voulu recueillir sur l'Ordonnance que vient de rendre M. de Sartine, tout ce que je pourrois d'avis pour vous parler plus en connoissance de cause de cette matiere importante. C'est à cette occasion principalement qu'il m'a fallu être en garde contre une soule de préventions, de passions même, que j'ai vu diriger ceux que j'interrogeois. Derniérement encore, à un dîner où j'étois, chez Madame de Massisat, la veuve d'un Officier général de la Marine, je sus témoin de beaucoup de discussions élevées entre plusieurs Chess des deux Corps dont elle est composée

il

pli

fo

re

ri

te

ti

8

11

f

en France, & je ne manquai pas de les rendre plus vives & plus soutenues dans l'espoir de m'arrêter à une derniere détermination sur un sujet aussi problématique. Enfin ne fachant encore, après tous ces débats, à qui m'en rapporter, je pris pour juge en dernier ressort un ancien premier Commis . l'un des convives (a). C'est un homme de beaucoup d'esprit & mûri par une longue expérience. Je favois qu'il avoit de bonne heure appris son métier sous l'un des plus habiles Ministres qu'ait eu la Marine (b) pour la manutention intérieure de ce Département, quoique par des raisons étrangeres à son mérite (c), que ce n'est pas ici le lieu de discuter, son administration ne soit marquée par aucune opération qui l'ait illustrée au dehors. Je savois que ce même personnage ayant travaillé sous les Successeurs de ce Ministre, étoit en état de connoître les causes & les effets des révolutions qu'ils avoient produites; que nagueres il avoit été appellé de sa retraite auprès de l'un d'eux (d) pour le diriger dans une carriere où il se trouvoit tout neuf; qu'ayant en vain voulu lui épargner plusieurs sottises

platfeure Chela des controlla

⁽a) M. Pelerin, Intendant des Armées Navales: titre vague, sans fonctions, & qui n'est qu'une dénomination de retraite.

⁽b) M. le Comte de Maurepas.

⁽c) On fait dans quel délabrement M. le Cardinal de Fleuri, trop économe pour la Marine, avoit mis cette partie, qui ne pouvant se monter comme une machine d'opéra, doit être dans tous les tems l'objet de l'attention d'un Gouvernement.

⁽d) M. de Boynes.

15

10

i.

F

t

t

S

r

t

.

il étoit retourné dans sa solitude, & qu'ensin n'ayant plus rien à craindre ni à esperer, il pourroit me dire son sentiment dans la sincérité de son cœur. J'avois remarqué qu'écoutant de sang froid la dispute, il sourioit intérieurement de toutes les absurdités qu'il entendoit. Je m'accostai de lui après le diner, &, le tirant à l'écart, je tâchois de flatter son amour-propre & de l'aiguillonner. Je réussis: je parvins à le saire s'expliquer, & ayant passé dans la bibliotheque de la maîtresse de la maison, voici la conversation intéressente que nous eumes.

LE PREMIER COMMIS.

Vous venez d'entendre combien diversement on raisonne sur la nouvelle Ordonnance de M. de Sartine. Cette contrariété nait, fans doute, comme dans tous les cas semblables, des préjugés ou des affections particulieres de ceux qui parlent. On a rare. ment assez de bonne foi pour s'expliquer d'après sa conviction intérieure. Les officiers de la Marine, dont elle est l'ouvrage, dont elle étend les fonctions & les prérogatives, auxquels elle ouvre les portes de la régie économique qu'ils avoient vainement tenté de forcer jusques-là; qui regardent cette admission comme un aveu de la vérité des accusations de fraude, de rapine, de déprédation qu'ils formoient depuis un fiecle contre les préposés par le Roi à cette partie, l'exaltent comme un monument de sagesse & de génie. Le Corps de l'Administration, dont on détruit absolus

ment l'équilibre avec le premier & qu'on fait son esclave, crie que tout est perdu; il crie que si, malgré les entraves dans lesquelles gémissoient les Officiers, malgré l'inspection sous laquelle ils étoient de la part de la plume, ils abusoient encore de leur autorité, ils commettoient des concussions insames, on doit craindre avec raison qu'ayant un pouvoir plus étendu sans aueun frein, ils ne se portent à des excès plus condamnables & plus révoltans.

6

tr

s'

16

p

H

m

16

te

fo

te

V

T

8

q

p

1

L'ANGLOIS.

Eh bien! à quoi s'en tenir?

B

LE PREMIER COMMIS.

La premiere affertion paroît d'abord fort difficile à croire. Comment en effet se persuader qu'un homme ayant passé une grande partie de sa vie dans les sonctions les plus rétrécies, les plus minutieuses & les plus viles de la Magistrature, transplanté dans un Département dont la langue même lui est étrangere, ait acquis en deux ans ces connoissances particulieres, locales, multipliées, qui ne peuvent même avec beaucoup d'esprit, sans un long exercice, s'acquérir à un assez haut dégré pour bouleverser utilement une constitution d'un siecle.

L'ANGLOIS.

Cela eft bien hardi!

LE PREMIER COMMIS.

on al-

ffi-

de

au.

on

é.

ès

. 1

me

10

es

é.

ait

a.

up

ez

Ne vous y trompez pas; c'est l'ouvrage de la foibleffe. M. de Sartine, en entrant au Ministere, s'est trouvé entouré des officiers de la Marine. Il sentoit son incapacité & son défaut de lumieres. Au lieu de s'en rapporter à nous autres, ses conseillers naturels, ses coopérateurs essentiels, il s'est livré aux premiers, dont il a regardé les suffrages & l'appui comme nécessaires à son ambition, & pour l'enlacer de mieux en mieux, ceux-ci lui ont communiqué cette manie épidémique de réforme qui tourne aujourd'hui les têtes ministerielles en France. Ils lui ont fait entendre qu'il falloit aussi tout bouleverser dans sa partie pour en déraciner les abus, profiter de l'exemple de son collegue, mettant sens dessus dessous le Département de la guerre, adopter, comme lui, de nouveaux principes & une nouvelle forme; en un mot, se rendre législateur par un chef-d'œuvre qui le couvriroit de gloire. Il s'est laissé aller à leurs adulations & arracher l'Ordonnance que vous voyez, perfuadé qu'elle le feroit mettre par la postérité au rang des plus grands Ministres du nouveau regne.

L'ANGLOIS.

En attendant que la postérité en soit d'accord, voi yons ce que pensent ses contemporains.

LEPREMIER COMMIS.

Il faut d'abord vous mettre au fait des vues dans

elles

beau

payé

ěté i

limi

ž il

lon

eat

idé

he.

au

tal

inf

Con

lan

lu

iv

ec

let io

68

lesquelles a été dictée l'Ordonnance de 1689. Note ne pouvons les connoître par le préambule, car il n'y en a nul. Les premiers Commis d'alors n'étoient point Orateurs, comme les nôtres aujourd'hui: ils fai foient des réglemens solides & non verbeux. Ils autoient pu nous dire ce qu'Ajax dit d'Ulysse: Sel nec mibi dicere promptum nec facere est ols. Void seulement ce que la tradition & l'histoire nous apprennent de cette Ordonnance.

Lorsque Louis XIV voulut rétablir, eréer la Marine en France, il comprit que, ford d'entretenir des armées de terre formidables, il ne pourroit jamais subvenir à cette nouvelle dépente sans une économie extrême & soutenue. Elle devoir être le fruit de la plus grande intelligence & de l'ac tivité la plus infatigable dans ceux charges de ce travail immense. Il ne falloit point songer à les tirerde la Noblesse, encore dans l'ignorance, & destinée aux fonctions brillantes de la guerre & du commandement. Sans cesse obligés de s'éloigner des Ports & Arse. naux, les Officiers militaires ne pouvoient se livrer à cette administration paisible, aux détails sans nome bre de la construction des Vaisseaux, le théâtre de leur gloire. Il fallut donc avoir un Corps fubfistant pour la manutention intérieure, & ce Corps fut appellé la Plume, par contraîte avec celui de l'Epér. Mais la nature de ses opérations exigeant des qualités, des connoissances & des talens, tout le monde n'étoit pas propre à y entrer indistinctement. D'ailleurs, ses fonctions étoient fatiguantes & continues:

Tour

n'y

ient

fai.

aų.

Sed

oici

ren.

itot

orce

ne

nse

70it

ac

tra-

de

IUI

nt.

rer m·

de

ant

ap.

éc.

li-

de

il-

elles se multiplioient, se varioient à l'infini; il falsoit peausoup de sujets pour les remplir. Si l'on eut payé ce Corps en proportion de ses services, c'eut té un surcroît de charge dont les fonds auroient liminué d'autant ceux consacrés aux besoins essentiels indispensables du Département. On ne put donc onner que des appointemens modiques à ces noueaux brévetés du Roi, & l'on compensa par la conidération ce qu'on leur refusoit du côté de la fortue. On commença par les soustraire absolument à autorité de l'Epée: on excita leur émulation, on tablit des grades entre eux, une hiérarchie composée insi: Eleves, (e) Ecrivains, Ecrivains principaux, Commissaires ordinaires, Commissaires généraux, Intenans, Conseillers d'Etat. Ils n'étoient pas même exlus de la perspective possible, quoique toujours fugiive, du Ministere (f). En effet, les fonctions du ecrétaire d'Etat de la Marine, Centre & Chef des eux Corps, sont spécialement de la nature des soncions de la plume.

⁽e) Il n'est point question d'Eleves dans l'Ordonnance de 689. C'est M. le Comte de Maurepas qui a institué ce grade, k a ordonné que personne n'entreroit dans le Corps de la lume sans avoir passé par cette Ecole, qui existoit cependant le fait dans les sujets aspirans & employés sans grades ni appointemens. M. de Maurepas sir aussi appointer les Eleves.

⁽f) On a vu M. le Normant, ayant ainsi passé par tous les grades, adjoint au Ministere du tems de M. de Massiat, & à la veille d'être lui - même en Chef.

de

m l'

é

r

16

C

p

d

8

I

I

Celle-ci, en outre, égale en nombre de Grades, marchoit parallelement avec l'Epée (g), seulement l'ancienneté ne comptoit pas, & roulant ensemble chacun de ses membres avoit toujours le dernier rang du grade respectif. Enfin elle étoit susceptible de plusieurs honneurs militaires (b) & présidoit dans certains cas même sur sa rivale (i).

Les fonctions des Officiers de plume confisteient dans la visite, achat, recette & emploi de toutes les marieres servant à la construction, équipement, at mement des vaisseaux, dans l'admission, la formation, la police & la levée des matelots. Jusques-là les Officiers d'épée n'avoient que le droit d'inspection, de contrôle & de plainte au Ministre des inepties, abus ou malversations qu'ils reconnoissoient.

Le vaisseau une fois armé & à la mer, le Capitaine devenoit maître absolu dans son bord, & l'Officier de plume n'étoit plus que l'économe des effets de Roi, que l'historien des fautes & des succès du représentant de S. M., sans que celui-ci eut pour cela aucun

⁽g) L'Eleve avoit rang de Garde de la Marine; l'Ecrivain, d'Enseigne; l'Ecrivain principal, de Lieutenant; le Commissaire, de Capitaine; le Commissaire, de Chef d'Estadre; & l'Intendant, de Lieutenant - général.

⁽h) Les Intendans, Commissaires, &c. avoient des troupes & du canon à leur mort. Ils avoient aussi d'autres honneus dans le Port, à la Mer & dans les Revues.

⁽i) Comme dans le Conseil aux Colonies, dont l'Intendant est Président né.

les,

ent

ible

ang

plu-

cer.

a as

ient

les

ar.

ion,

Of-

de

abus

api

Of.

s da

fen.

cun

ain,

mis

E.fca-

upea

eurs

dant

erdre direct à lui donner; non qu'on voulût établir deux autorités concurrentes, mais parce qu'on présumoit avec raison que la force résidant du côté de l'épée, elle seroit toujours en état de réprimer les écarts de l'autre, sauf au Commandant de rendre compte à son retour des motifs supérieurs qui l'aurgient déterminé.

Cet équilibre falutaire a subsisté jusques à M. Rouil-Ce Ministre, chargé de réparer-la faute énorme commise par le Cardinal de Fleuri, qui avoit laissé presque anéantir notre Marine, vouloit faire reprendre à nos différens Ports toute leur activité. Il s'agissoit de profiter de l'intervalle d'une paix, qu'on prévoyoit ne devoir pas être bien longue, pour faiie beaucoup de constructions en peu de tems, pour remplir nos magafins & nous mettre en état de parer aux événemens qui pouvoient survenir, & surtout à une guerre maritime, la seule que nous eussions à craindre. Le Corps de la plume devenoit de plus en plus nécessaire, & l'un de ses Chess ayant gagné la confiance de ce Ministre par une grande capacité & un esprit insinuant, lui fit donner un lustre qu'elle n'avoit pas encore eu. Elle fut augmentée confidérablement, & le Département, entr'autres, à la tête duquel étoit ce favori, M. le Normant, Intendant de Rochefort, devint très-florissant. Dans les différends qui s'éleverent fréquemment entre les deux Corps, celui de l'Epée eut beaucoup de mortifications, & les décisions' lui furent constamment contraires.

Mais ce moment de prospérité ne sut que passager: la guerre de 1756 rendit à l'Epée la prépondérance que lui devoient procurer les circonstances. dant, tant que M. de Machault, qui avoit remplacé M. Rouillé, fut en place, le Corps militaire empiéta peu. Ce Ministre serme avoit conçu qu'il étoit dangereux pour lui-même de ne pas le contenir. Il avoit reconnu cet esprit d'orgueil & d'indépendan. ce qui le domine, & s'occupoit sans relache à le réprimer. L'état précaire & chancellant, l'ineptie, la foiblesse, la crainte de ses successeurs, (k) sans entours & sans talens, laissa le tems à l'Epée de gagner de plus en plus; & si les Chefs de celle-ci ne s'étoient ôté eux-mêmes tout crédit par leur mauvaise conduite dans les expéditions dont ils furent chargés, ils auroient, durant cette espece d'anarchie, aisément rempli leur projet d'anéantissement ou d'asservissement total du Corps dont la rivalité les humilioit. Mais la honte dont ils couvrirent notre Pavillon, la présomption, l'ignorance, la cupidité, la lâcheté dont l'histoire de cette guerre fournit cent exemples de leur part, sauverent la Plume, ou du moins prolongerent fon existence. Leur insolence, surtout envers le Ministre le plus disposé à les seconder, dans un moment où ils recevoient le plus d'opprobre, où, comme de concert avec l'ennemi, par une trahison in.

⁽k) Mrs. de Moras, Massiat & Berruer.

infame, ils perdolent une seconde fois les restes précieux de notre Marine sans ressource, lui sit ouvrir les yeux & l'empêcha de se livrer à leur desir.

the mediaties and Ann G to List ablance restaural

Et quel étoit ce Ministre? ? serveux de traveux de l'austre la lant de dix shoës de traveux

f;

ce

n-

a-

m-

ir.

n.

é.

i-

8

us

té

te

u.

n-

nt

is

4.

nt

e

n

el estata en Leo Primaren Columbra del estato es

M. Berrier: fortant de la police, comme M. de Sartine, il ne connoissoit pour resforts de son administration que la délation & l'espionnage; il n'étoit entouré que de la plus vile canaille de cette capitale; il ne voyoit que des ames mercénaires, des fripons, des brigands; il s'étoit habitué à croire qu'il n'y avoit plus de probité ni d'honnêtere dans le monde: il n'eut donc pas de peine à adopter les idées injurieuses qu'on lui fit nattre contre la plume, &, ne prévoyant pas le beloin qu'il en auroit, guide par son génie dur, malfaisant, if rousoit dejà ses projets destructeurs contre elle, lorsque le combat du Maréchal de Conflans & fee fuites funeffee attirerent fon indignation fur le Corpsiqui en étoit vraiment digne. Ce fut en ce moment qu'il en recut cette Lettre incroyable, où l'un des chefs des fuyards (1) lui écrivant avec un mépris infultant, sembloit oublier son infamie ou en

rena prute, à le conflicution redicalement vicieure co

⁽¹⁾ M. Villars de la Brosse, qui s'étoit retiré avec une Division de l'Escadre dans la Vilaine, riviere où l'on n'auroit osé faire entrer auparavant une frégate.

diminuer une partie en la faisant réjaillir sur le Ministre. Celui-ci n'ayant pas affez de puissance pour se venger directement, en se resulant enfin à leur impulsion, il sentit l'utilité d'un Corps réparateur & conservateur, préférablement à un Corps destructeur qui venoit, en deux heures, d'anéantir ou de livrer aux mains de l'ennemi le fruit de dix années de travaux.

Sous le Duc ide Choifeul , muis gouverna ensuite le Département dont fortoit M. Berrier, la plume eut une heur d'espoir. Elle se flatta de reprendre son équilibre & même une forte d'illustration. Outre qu'elle devenoit nécessaire aux constructions qui devoient s'établir de toutes parts pour la régénération de la Marine, dans un moment d'enthousiasme dont il falloit profiter, où les corps, les provinces, les villes à l'envi offroient des vaisseaux au Roi, c'est que ce Ministre instruit par l'expérience de la guerre qui venoit de finir, songeoit à donner à l'Epée une constitution différente. Il avoit vu que nos défaites multipliées & continues fur mer avoient été la principale cause des conditions humiliantes que nous avions reques à la paix, la plus desaftreuse que la France ent faite depuis longtems : il avoit vu que ces défaites ne tenoient pas fimplement à des caules accidentelles & passageres, mais au génie du Corps des militaires en cette partie, à sa constitution radicalement vicieuse & qu'il n'y avoit d'autre remede qu'une suppression entiere de ce Corps & une recréation sur un pied différent. Déjà il ly travailloit; il songeoit à ouvrir le

Tome IV.

p

n

10

porte au mérite, à confier les vaisseaux de S. M., non aux officiers du plus grand nom, mais de la plus haute capacité; non à ceux qui se glorisseroient d'une longue suite d'ayeux, mais à ceux qui compteroient une longue suite d'exploîts. Il ne croyoit pas devoir garder le secret sur une opération avantageuse à l'Etat & glorieuse pour le Monarque. Il se trompa. Le Corps de l'Epée, allarmé des bruits qui couroient, mit en mouvement toute la Cour, & ce Ministre, tout-puissant pour faire le mal, ne le sut pas assez pour opérer le bien. Il se dépita; il abandonna un Département qui ne lui donnoit que du chagrin & des dégoûts; il le remit à son cousin le Duc de Prassin.

Celui-ci, foible, mou, cacochyme, sans capacité, quoiqu'avec de l'esprit, étoit sait pour être conduit, gouverné, subjugué par celui qui s'en empareroit. La guerre & le changement des Ministres avoient occasionné une consusion & des désordres dans l'administration de son département, auxquels il falloit nécessairement remédier: ç'auroit dû être l'objet de quelques réglemens particuliers; mais le Corps de l'Epée
prosita de cette circonstance pour obtenir en peu de
tems ce qu'il n'avoit pu gagner depuis un siecle. Je
me trouvois remplacé par un homme de rien (m),
chez qui une ame siere & élevée ne rachetoit point
la bassesse des

ſe.

l-

1.

H

X

ζ.

e

It

n

1

⁽m) M. Rodier.

Officiers, qui plus vils que lui-même lui faisoient leur cour pour le déterminer à trahir les intérêts de son propre Corps, lorsqu'il seroit consulté par le Duc, incapable de faire sciemment le mal, ayant des vues droites & un desir sincere d'opérer le bien.

Ce premier Commis étoit à son tour mû par un parent (n) qu'il avoit dans les Ports, ayant de l'esprit, des talens, vraiment instruit & très-propre à conduire fon inexpérience & à masquer son ineptie. Malheu. reusement il étoit ambitieux, ardent à courir après la fortune; il n'éroit point délicat sur le choix des moyens: la voie la plus courte étoit pour lui la meilleure. Il vit qu'il ne trouveroit jamais une aussi belle occasion de fortir de son obscurité & de s'avancer; il ne craignit point par une collusion honteuse avec les ennemis de son Corps de concourir à son deshonneur; il fit adopter par le Ministre cette Ordonnance qui a porté le premier coup mortel à la plume & qui a décidé que l'Intendant de la Marine, jusques là aussi indépendant dans sa partie que le Commandant, seroit subordonné à celui-ci, & lui rendroit compte de fes opérations. Tout fut lâche dans cette circonstance critique, & ces Chefs qui auroient dû réclamer contre upe dégradation aussi contraire au bien du service, subirent le joug sans murmure. Celui de Brest furtout (0), qui, vieilli depuis 60 ans dans le fervice,

⁽n) Un nommé Marchais.

⁽⁰⁾ M. Hocquart. Quant à M. de Ruis, Intendant de Ro.

eur

IC.

ues

pa-

ire

u.

ès

les

el· er; ec

n.

ce

uf

11

t,

le

10

7

pouvoit du moins, en demandant sa retraite nécesfaire, se soustraire à l'ignominie, sut le premier à la dévorer. Il sembla ne rester que pour voir son front couvert du sceau de l'esclavage.

Depuis cette époque fatale, l'Ordonnance de 1689 ne fut plus regardée que comme un simulacre dont on respectoit la vétusté, mais du reste sans vigueur & absolument vaine. Chaque jour on portoit atteinte impunément à quelqu'un de ses articles. Elle étoit déjà en désuétude, lorsque M. de Boynes vint donner à la constitution de la Marine, ainsi ébranlée de toutes parts, un nouveau coup qui la sappoit par les sondemens (p). Il publia une Ordonnance si bizarre,

chefort, & plus zélé pour l'honneur de son Corps, il auroit peut être regimbé, mais on le séduisit par l'unisorme accordé à la plume; unisorme qu'il avoit fort à cœur & sur lequet il avoit donné des projets plusieurs sois; par le changement aussi du mot ignoble de plume en celui de Corps de l'Administration, & ensin par un Cordon de Saint - Lazare dont on le barda. On ne parle point de M. Hurzon, Intendant de Toulon: intrus dans le Corps, il étoit peu intéressé à le désendre, ou plutôr il étoit enchanté de vour consacrer en quelque sorte par d'autres injustices celle commise en sa faveur.

⁽p) M. Pelerin me tira en même tems de sa poche un petic Compendium, où il avoit extrait diverses choses relatives à la Marine. Il m'y sit voir, ce qu'on disoit de l'Ordonnance de M. de Boynes dans des Nouvelles du jour, du 12 Mars 1772.

[,] La nouvelle Ordonnance du Roi, portant création de huir Régimens, sous la dénomination de Corps Royal de Marine a est datée du 18 Février 1772. L'attache de l'Amiral est du 4 Mars".

[&]quot; Elle se ressent de la précipitation avec laquelle elle a été M 3

fi destructive de toute la composition & de l'harmonie de chaque Corps, que tous deux en surent presqu'également mécontens (q). Cependant celui de la Plume, appellé depuis M. de Praslin Corps d'Administration, étoit le plus maltraité. On ne l'obligeoit plus seulement de rendre compte de ses travaux au Commandant, mais on mettoit chaque ches de détail sous l'inspection d'un Officier, émissaire du premier & le contrôleur perpétuel de l'autre. Cet

digérée. Elle est pleine d'obscurité, d'embarras, de contradictions & ne peut même s'exécuter en quantiré de points. On peut la regarder, si elle subsiste, comme le coup le plus mortel porté à la Marine, dont la constitution déjà trop ébranlée sons les précédens Ministres, est ici sappée jusques dans ses sondemens?'.

(q) M. Pelerin me cita à cette occasion dans son Compendium une Lettre de Brest. . . 1772

commandées par trois Chefs d'Efcadre , M. d'Orvilliers , M. Du Chaffault & M. de Breugnon...

"Les Officiers d'Epée, malgré les avantages qui paroiffent résulter pour eux sur ceux d'Administration, par la nouvelle Ordonnance, en sont presqu'aussi mécontens que ceux-ci. Ils trouvent mauvais qu'on les assimile d'une part aux officiers d'Infanterie, auxquels ils se croient bien supérieurs; que de l'autre on leur donne avec la plume une parité de fonctions qu'ils regardent comme génantes & ignobles. M. de Roqueseuil qui commande le Corps en ce Département, doit en conséquence envoyer un Mémoire de représentations au Ministre. L'Intendant, au contraire, qui en auroit à faire plus qu'un autre, n'a répondu qu'avec la plus entiere soumission & se met en quatre avec tout son Corps pour disposer l'exécution de l'Ordonnance en ce qui le concerne, asin qu'elle puisse avoir lieu au 1 Avril.

no.

eq.

la

mi-

oit

au

lé.

du

et

2

n

article avoit quelque chose de si humiliant, de si maihonnête & de si injurieux à la probité des officiers d'Administration, que le Ministre sut forcé d'écrire aux Intendans une Lettre servant de commentaire au texte. Elle étoit en sorme d'excuse, écrite de sa main, & faisoit connoître d'une saçon peu avantageuse le style & le génie de ce grand résormateur. La voici.

yos foins à prévenir tout sujet de division entre les Officiers de la Marine du Roi & les Officiers d'Administration. Le nouvel arrangement que le Roi a jugé à propos de former, a pour objet de mettre les uns & les autres en état de donner à S. M. des preuves de leur zele, & d'établir entre eux un commerce de vues & de sentimens qui doit opérer les plus grands effets pour le service du Roi."

"En lisant avec attention l'Ordonnance que je vous envoie, vous y remarquerez que l'esprit qui l'a dicté a été d'intéresser les Officiers de la Marine du Roi à l'amélioration & la conservation de tous les effets en tout genre qui doivent servir à monter la Marine sur un pied respectable; ce qui supposé de leur part une grande attention & une surveillance continuelle, asin qu'il en résulte le meilleur emploi possible des fonds que les circonstances présentes & la position actuelle des finances du Roi lui permet de destiner à sa Marine."

" Je ne doute pas que tous les Officiers de la Ma-

ti

é

i

1

rine, sensible, comme ils doivent l'être, à cette marque de consiance du Roi, ne s'empressent de concourir à l'envi les uns des autres à l'exécution des vues aussi honorables pour eux, & qui leur procurent des moyens aussi faciles d'acquerir de la gloire."

"Mais ce seroit abuser etrangement de l'esprit de cette Ordonnance d'imaginer que l'intention du Roi eut été de déprimer le Corps des Officiers de l'Administration. S. M. est persuadée plus que jamais que les fonctions habituelles de l'Administration doivent être consées à un Corps qui s'en occupe uniquement, & que le desir d'acquerir une gloire plus brillante par le succès des expéditions militaires ne puisse pas détourner de l'honneur que procure l'exercice des fonctions paisibles de l'administration."

"Il a donc paru essentiel à S. M. de fixer d'une maniere précise les sonctions des Officiers de sa Marine & celles des Officiers d'Administration. L'Administration doit tout ordonner, le Militaire doit tout inspecter; il ne doit ordonner aucune dépense, mais il doit veiller à ce que toutes celles qui seront ordonnées soient faites avec la plus grande exactitude & la

plus grande économie."

principe dans le Réglement que S. M. se propose de vous envoyer pour faire connoître ses intentions sur les autres parties du service de la Marine, & il réfusera nécessairement de l'exécution de pareilles vues un accroissement de considération pour le Corps entier

tier de l'Administration, dont toutes les opérations étant désormais connues de ceux qui ont un si grand intérêt de les connostre, ne seront plus exposées à des soupçons & à des inquiétudes qui ne pourroient servir qu'à entretenir l'esprit de division entre deux Corps qu'il est si important de réunir."

te

n.

ΠÈ

" Vous lirez cette Lettre aux Officiers d'Adminifiration, & vous la ferez enrégistrer au Contrôle de la Marine." (r)

Comme M. de Boynes, dont j'étois voisin de campagne, m'avoit appellé auprès de lui lorsqu'il avoit été nommé au Département de la Marine; que par zele pour le bien public, qu'il sembloit avoir en vue, j'avois bien voulu l'aider de mes instructions & de mes conseils, mais sans attachement particulier, sans aucun émolument pécuniaire; on me sit l'honneur de croire que ce ches d'œuvre étoit mon ouvrage, & je n'y avois aucune part. Je m'étois apperçu depuis quelque tems que croyant pouvoir aller sans lisseres, il se retiroit de moi & s'étoit absolument tourné du

⁽r) Il est à remarquer que c'est sous M. de Boynes qu'ont été accordées quelques Croix de Saint. Louis à des Commissaires de la Marine, les premieres que la Plume ait jamais obtenues. Ainsi par une inconséquence incroyable, tandis qu'il dégradoit ce Corps d'un côté, il le relevoit de l'autre, & décidoit en sa faveur une prétention qu'il avoit toujours eue, mais dont il avoit toujours été écarté. On voit dans les Anacdales sur la Comtesse Dubarri, qu'elle avoit engagé M. de Boynes, à en donner une à un Commissaire Dabbadie, en reconnoissance d'une perruche dont il lui avoit fait présent.

côté des Officiers; ce qui me détermina à le laisse; seul dans une carrière, où non content de marcher, il couroit à grands pas sans prévoir aucune chûte. El le est arrivée cependant & bien lourde, & tous ses ouvrages se sont écroulés avec lui.

L'ANGLOIS.

Vous venez de me faire un historique des plus curieux & des plus intéressans; mais ce n'est encore que le préliminaire de l'objet de notre conversation: nous voilà parvenus à l'époque du Ministère de M. de Sartine: on doit juger que l'exemple de son prédéces seur ne l'a pas effrayé.

LE PREMIER COMMIS.

Fontenelle a écrit quelque part que les sottises des peres étoient perdues pour les enfans. On en pourroit dire autant des Ministres. Ils se croient toujours plus sages, plus intelligens, plus heureux que leurs dévanciers, ou plutôt les gens intéressés à le leur perfuader, le leur font accroire, d'autant plus aisément que l'amour-propre est toujours fort docile quand on le caresse. C'est ainsi que l'on a amené M. de Sartine non-seulement à détruire les monumens particuliers & chancelans élevés par ses prédécesseurs, mais à renverser ouvertement celui de Colbert qui n'existoit plus que de nom, & qu'on pouvoit cependant remettre en vigueur, tant qu'il ne seroit pas anéanti expressément.

Ger

er,

El.

les.

U re

1:

e

50

(Ici l'interlocuteur prit une nouvelle Ordonnance dans la Bibliotheque.) Shil : xuronist 250 of insmediant 1

Nous allons juger, continua t-il, par le préambute, du génie dans lequel l'ouvrage du Code moderne

S. M. dit, ,, que s'étant affurée que les Officiers de sa Marine ont acquis depuis plusieurs années par la nouvelle forme donnée à leur éducation militaire, la théorie de l'architecture navale & les connoilfances nécessaires pour bien diriger la construction, le grée ment & l'équipement des vaisseaux, elle a reconnu la nécessité de faire divers changemens à l'ancienne constitution de sa Marine: cette constitution qui p'admettoit les Officiers à aucun détail dans les arfenaux, étoit propre sans doute au tems où elle sur adoptée; mais S. M. a reconnu qu'elle ne pourroit être maintenue dans fon entier fans renoncer aux avantages qui doivent résulter pour la perfection des ouvrages & pour l'économie, tant des lumieres & des talens desdits Officiers, que de l'intérêt qui lie effentiellement leur propre gloire au fuccès des opérations mécaniques des Ports & à la conservation des forces navales. En conséquence, S. M. s'est déterminée à confier aux Officiers militaires de sa Marine la direction des

miller pule, and reducte whole was give business (s) La nouvelle Ordonnance de la Marine est datée du 27 Septembre 1776; elle concerne la Régie & l'Administration genérale & particulière des Ports & Arfenaux de Marine. Elle a 160 pages in folio, & est escortée de six autres du même Constinue Royale de Marine a die Informée parres

l'équipement de ses vaisseaux: Elle a voulu aussi régler définitivement les sonctions que par son Ordonnance du 8 Novembre 1774 elle s'étoit réservé d'attribuer auxdits Officiers, régler pareillement celles qu'auront à l'avenir les Intendans & Commissaires des Ports & Arsenaux, fixer en même tems d'une maniere constante & invariable les sonctions du Conseil de Marine, maintenu par sa dite Ordonnance dans chacun de ses Ports de Brest, Toulon & Rochesort, apporter ensin à diverses parties de l'administration de ses ports & arsenaux, des modifications que la différence des tems & des circonstances ont rendues nécessaires".

ins

Tout cela est plus spécieux que solide. On établit des principes vrais, dont on tire des conséquences fausses.

Il est certain qu'en général les Officiers de la Marine sont plus instruits qu'ils n'étoient ci-devant; mais dans quel genre? mais le sont-ils tous? mais, dans le cas où ils le seroient, est-il avantageux de les distraire du Commandement pout les charger de l'Administration? mais leur ignorance seule a t-elle été la cause de l'institution des deux Corps? Il faudroit réfoudre avant, toutes ces questions.

10. Les Officiers de la Marine sont plus instruits que du tems de Louis XIV dans la théorie. Ils ont une Académie (t): j'en vois plusieurs de l'Académie

⁽¹⁾ L'Académie Royale de Marine a été inftituée par M.

1

ŋ.

t-

es

25

.

e

moires, des voyages pour perfectionner la navigation & les connoissances relatives à cet art; & cependant jamais on ne s'est si mal battu sur mer, jamais on n'a fait de plus mauvaises manœuvres, des
aneries plus grossieres, jamais nous n'avons été aussi
inférieurs à nos rivaux. Autrefois il passoit pour
constant qu'un de nos vaisseaux tenoit tête à deux
des vôtres: on a vu dans la dernière guerre que
l'Escadre de M. de Constans, égale & même supérieure à celle de l'Amiral Hawke, a été dispersée
avec une facilité incroyable. Convenons donc que
la grossiéreté & la bonhommie des Du Gué-Trouin
& des Jean Barth, valoit mieux que la spéculation
prosonde & lumineuse des modernes.

20. Pour quelques virtuoses qui se distinguent ainsi dans le corps de l'Epée, on y trouve encore beaucoup d'ignorance; elle résulte même presque nécessairement de la maniere de recevoir & d'éduquer la jeunesse destinée à la profession de la Marine. La condition de ne prendre les Gardes de la Marine que dans la Noblesse, & le préjugé qui, mettant ce service au second rang, n'y destine que les caders ou les Gentilshommes sans fortune; la nécessité d'y entrer de très-bonne heure pour obtenir des grades

Rouille en 1752, & rétablie par M. le Duc de Praslin en

⁽v) Comme Mrs. le Chevalier de Borda, le Marquis de Chabert, de Bory.

exi

CO

fe

CE

C

p

g

1:

longs à parcourir, font que les enfans arrivant dans les Ports favent à peine lire & écrire, & font dénués de ces connoissances préliminaires, peu utiles en elles mêmes, mais fervant à répandre dans les autres la méthode, l'ordre & la clarté, fans lesquelles elles deviennent fouvent vaines & pernicieuses.

30. Le métier d'un excellent Marin, celui qui de tous suppose la plus grande réunion de talens, est déjà si difficile par lui même, exige une pratique si constante, que c'est lui faire manquer son véritable but, de le distraire par des occupations sédentaires; & d'un autre côté, l'administration tient à une série de détails minutieux & de travaux non interrompus, qui ne permettent pas de les quitter & reprendre tour-à tour; autrement elle perd de vue son objet, & manque l'intention du Législateur: la variation des Chess ne peut qu'encourager la fraude industrieuse des subalternes, en favoriser la cupidité active & rendre la furveillance illusoire & superflue.

40. Enfin, l'esprit économique ne peut se supposer raisonnablement dans ceux contre qui il est spécialement dirigé. C'est surtout dans les armemens & à la mer que l'Administration, en concurrence avec l'Epée, doit déployer toute son intelligence, ouvrir tous ses yeux, étendre toute l'activité de son zele pour réprimer les demandes indiscretes du militaire, celui-ci n'étant comptable de rien, n'envisageant que sa sûreté, que le brillant de son expédition, que sa commodité personnelle, à laquelle l'homme court

par essence, sous prétexte de pourvoir à ses besoins, exigera toujours au delà: c'est ce qu'il saut discuter, combattre & resuser. Jugez si, se trouvant à même de se pourvoir en abondance & sans contrariété de tout ce qu'il voudra, il sera assez austere pour s'y resuser. Cette facilité même peut instuer sur ses sonctions : pourvu du supersu avec l'excès du luxe, il ne ménagera point le nécessaire, & manquera de cette vigilance continuelle, une des principales qualités d'un Ches à la mer.

L'ANGLOIS

Pour éviter tant d'inconvéniens, que ne faites vous comme en Angleterre? Pourquoi un Capitaine n'épouse-t-il pas son vaisseau? Pourquoi n'en devient il pas l'administrateur à la feis?

LE PREMIER COMMIS.

Pourquoi? parce que ces Messieurs regardoient autresois les sonctions de l'Administration comme tropviles pour eux: ils ne les estiment pas même davantage aujourd'hui; ils en veulent attirer à eux l'autorité & ne laisser à la plume que le méchanisme du métier; car voilà à quel excès d'imprudence & de déraisson est parvenu le Ministere. Vous en allez mieux juger par le résumé que je vais vous faire de cette Ordonnance, trop volumineuse pour la détailler. En voici la quintessence.

- " La régie & l'administration générale des ports &

taux

pari

tie

tou

aux

tro

da

&

de

la

re

té

ra

8

h

0

1

arfenaux de Marine, fera & demeurera divifée en deux parties distinctes & séparées, dont l'une sous l'autorité immédiate du Commandant du port comprendra tout ce qui concerne la disposition, la direction & l'exécution des travaux, & l'autre sous l'autorité immédiate de l'Intendant, comprendra tout ce qui con. cerne la recette & dépense, & la comptabilité des deniers & des matieres. L'administration des travaux comprendra les constructions, refontes & radoubs, les armemens & désarmemens, les opérations mécaniques, les mouvemens du port, & généralement tous les ouvrages à exécuter dans les chantiers & atteliers de l'arfenal ou ailleurs pour la construction, le gréement, l'équipement & l'entretien journalier des vaisfeaux ou de tous autres bâtimens flottans, ainsi que tout ce qui a rapport à la garde, sûreté & conservation desdits vaisseaux, bâtimens & machines à leur usage, & à l'entretien, la garde & la sureté du port & de la rade. L'administration des deniers & des matieres comprendra la recette & l'emploi des deniers, · les approvisionnemens, les recettes, la conservation dans les magasins, & la distribution des matieres, munitions & marchandises quelconques; les appointemens, foldes, revues & montres des officiers des trou-- pes, des gens de mer & de tous autres entretenus dans - le port ou employés sur les vaisseaux : la levée des officiers mariniers, ouvriers, journaliers, matelots & autres gens de mer, & la police des classes, la garde des magasins, l'administration particuliere des hôpi-

Colbert svoit is de ut equitit parfait entre [E.

Mais il me semble que vous oubliez le Conseil de Marine destiné à être , dans chaque port le centre commun des deux autorités , du Commandant & de l'intendant c'est là que les différens détails , en se rapprochant, s'éclaireront les uns par les autres & se contrôleront réciproquement , & , divisés par les fonctions, seront toujours réunis pour le bien du service.

continuellement rementrée, ou du point infredée par le en devoit fi exale, tails elle en devoit

C'est un leurre véritable. Ce Conseil, où doit présider le militaire, & composé en grande & trèsgrande partie d'Officiers de ce Corps, ne servira qu'à

l'é

rea la

pio &

lu

nu

n

E

F

fatifier tout ce qu'auront fait ceux ci, qu'à décharger les individus de leurs iniquités particulières, qu'à leur donner une fanction qui les mette à l'abri des reproches & de l'animadversion du Secrétaire d'Etat préfidant au tout, mais dont l'influence, au moyen de ce Corps intermédiaire, fera bien plus indirecte; car, fans qu'il s'en apperçut, ces Messieurs ont lié les mains au Ministre, & lui ont ravi une portion de fon autorité.

la compiabilité, fair o Lo RA divités en cine bu-

Ainsi, voilà un renversement total du Corps de l'Administration & de l'Ordonnance de résumer mes idées & de voir si j'ai bien compris le sens de toute notre conversation.

Colbert avoit rétable un équilibre parfait entre l'Epée & la Plume dans la Marine; il les balançoit l'un
par l'autre, il les faisoit se surveiller réciproquement: la seconde présidoit à terre, elle dominoit
dans le port, dans l'arsenal, & dans les atteliers;
mais on ne pouvoit rien faire sans le conçours & l'av
veu de la premiere: Celle-ci, dans les armemens, dans
les rades & à la mer reprenoit toute l'autorité, mais
continuellement remontrée, ou du moins inspectée par
sa rivale, sans être jamais gênée, elle en devoit
rendre compte au retour d'après le récit de l'autre.

M. de Boynes a commencé par rompre l'équilibre, en subordonnant le Chef de la plume à celui de l'épée, en introduifant concurremment dans les Bureaux de celle-là à terre, les officiers, moins pour la feconder que pour la gourmander, la tracasser, l'esipionner & la troubler dans ses sonctions pacifiques; &, à la mer, où elle étoit déja sans cesse obligée de lutter contre la force, elle s'est trouvée absolument nulle & écrasée.

Aujourd'hui c'est le militaire qui remplit sa destination de la plume dans toutes les parties du service: elle n'est plus réduite qu'au rôle de Commis. Elle a encore les régistres & la caisse à terre, mais pour écrire sur les uns sous la dictée du Corps rival & fournir des fonds à sa volonté; & elle est exclue abfolument de ses sonctions à la mer.

LE PREMIER COMMIS.

A merveille! Voici fix Ordonnances (x) aqui vies

(x) 10. Ordonnance, pour la suppression du Corps des Officiers

30. Ordonnance, portant établissement de Commissaires & Syndics des Classes.

50. Ordonnance, concernant les Officiers du port.

^{20.} Ordonnance, portant établissement de Commissaires généraux ordinaires des ports & arsonaux de marine & de Gardes-magasins.

^{40.} Ordonnance, portant établissement de Controlleurs de la Ma-

Co. Ordonnance, pour régler les finctions dont les Officiers de la Marine seront chargés sur les Escudres & à bord des vaisseaux, relativement aux consommations & remplacemens des munitions & effets, & aux revues des équipages dans le cours des campagness.

glent cette manutention & quelques autres parties du service qui ne sont qu'une suite du bouleversement occassonné par la premiere, & ne méritent pas que nous nous y arrêtions.

tou

tion

une

aur

po

pr

co

ne

C

fo

R

1

de des les constants de La de les de

Mais au moins résultera-t-il un bénéfice sur la réduction de la grande quantité des Officiers d'administration.

LE PREMIER COMMIS.

Cet avantage n'est qu'illusoire : 10. en ce que Mrs. les Officiers de la Marine, qui par un privilege spécial ne font jamais sujets à aucune réforme pendant la paix, comme ceux de terre, qui touchent constamment les mêmes appointemens durant l'inaction la plus longue, & qui devroient au moins faire ce nouveau fervice gratis, auront des appointemens pour ces fonctions particulieres; 20. en ce que se regardant comme d'une espece bien supérieure à ceux d'administration, ils exigeront d'être payés en proportion, & cherement en conséquence; 30. en ce que dédaignant de s'assujettir à la routine habituelle & peu glorieuse d'une surveillance assidue, depuis que le Port s'ouvre jusqu'à ce qu'il se ferme, aux écritures multipliées que prescrit l'Ordonnance, il leur faudra un plus grand nombre de Commis pour les aider & les suppléer; 40. en ce que les expéditions plus attrayantes de la mer, la nécessité de ne pas oublier leur premier métier, & des circonstances de guerre, plus urgentes, les détournant fréquemment du méchanisme de l'administration, ils demanderont l'extension de leur Corps, avec une dignité proportionnée au double devoir qu'ils auront à remplir.

Je ne parle pas du tort énorme qui en va résulter pour le Roi, par la négligence, le gaspillage, les déprédations que le corps rival ne sera plus chargé de contenir. On sait qu'il est toujours dangereux de tenter la probité la plus intacte, à plus forte raison de ne laisser aucun frein à la cupidité insatiable qui cherchera à se dédommager de sa contrainte. L'expérience pourra faire voir si ces craintes sont bien ou mal sondées. En comparant les états antérieurs de dépense aux états subséquens, il sera aisé de faire un parablele. Quant à moi, je regarderois comme un miracle que l'Etat ne soussir pas beaucoup de cet essai, le plus périlleux sans doute qui ait encore été tenté dans la Marine.

En ce moment il vint du monde nous joindre, Milord, & je me retirai chez moi pour mettre par écrit une conversation dont j'avois encore les idées toutes fraîches. Vous pouvez d'après cela apprécier un Ministre qu'on voudroit faire envisager comme le restaurateur de la Marine:

& crimine ab uno

emberque que com ma l'égion apls. La Electrone.

On a diberent macanting ill wifter

Disce omnes.

Paris, ce 1 Décembre 1776.

celui

Vaiff

581.

101

3

T

1

213

10

2 2

l'I

tion, ils domantieront l'avisation de lanc Cerps, necc une diguité propertiones au éconia devoir cui p

Continuation des Armemens de la France. Vues politiques sur l'état actuel de cette Puissance & de l'Es. pagne. Arrivée du Docteur Franklin.

C'est mal à propos, Milord, que vous vous inquiétez des divers mouvemens des Ports de France: il s'en faut de beaucoup qu'ils aient rien de menaçant pour nous, & c'est ce dont se plaignent les Insurgens. Pour vous rassurer, il me sussir a de vous mettre sous les yeux les nouvelles que j'ai reçues successivement des dissérens Départemens de la Marine. Vous y remarquerez un génie d'inquiétude, d'instabilité, de pusillanimité, qui se caractérise même dans les efforts que vous redoutez: en voici le résumé.

L'Escadre de M. Du Chaffault reçut à la fin de Septembre ordre de rentrer (a) à Brest. Il y trouva

(a) Extrait d'une Lettre de Brest du 27 Septembre.

port avec son Escadre, & le 25 il y a mouillé à deux heures après midi. Il a ordre de ne point désarmer; on a seulement diminué sur chaque bâtiment le nombre des officiers. On a débarqué par ordre, du vaisseau Le Solitaire, que montoit M. le Duc de Chartres, deux Lieutenans & trois Enseignes. Des premiers est M. de Larchantel, qui ne s'y étoit embarqué que comme Major de S. A. Sérénissime.

(6283)
dont les Capitaines furent bientôt nommés (b), & il
die nur précé pour apparenter à la sin d'Octobre.
A norre arrivée nous avons trouvé l'ordre d'armer les fix
Vaisseaux suivans & quatre Fregates"
L'Intrépide. de 74 Canons.
trange proces suig de grad 64. algeoveren no le enit
Ta Ta Evelle A golf 64.
Le Rolland, 64.
Le Rolland. Le Bifarre, or a succion 84 new inemoldation of succession and alla violation and in regards superior succession and alla violation and in regards.
1. Difeate delle se olite al se use alla de la seri
L'Indiscrete,
1 s Infingent, couqui promote dos fincentes esta la
L'Inconstante.
nommé des officiers pour suivre l'ouvrage en attendant. Il y
a apparence que M. Du Chaffault restera Commandant du tout".
(b) Extrait d'une Lettre de Brest, du 2 Octobre. ,, Les Capitaines pour commander les divers bâtimens de
l'Escadre font nommés. En voici les noms ".
The same results of the same of the first the
Le Magnifique, de 74 Canons. M. Du Chaffault, Chef d'Escadre, L'Intrépide, - 74 — M. de Graffe.
L'Intrépide, 74 M. de Graffe. Le Protée 64 M. de Cherisey.
L'Eveille 64 - M. de Goimpy. Capitaines
Le Rolland 64 M. du Plessis Parscau.
Le pijarres de la la montecters de la la montecters de la
to a larmement we hance restand to recent des Matelors of
L'Indiferete, de 30 Canons de 12. M. de Earchantel, Alaine
L'Inconftante + 26 12 M. de Borderue.
Le Zephin, 1 - 26 - 8 M. le Gain. Capitaines
L'Oifeau 1 9m 260 - 10 10 18 M. de Rombelles 1
On dit ici que cette Elcadre est destinée pour la Martini-

fut défigné pour commander le tout. Le Ministre pressoit l'armement, & vouloit que la nouvelle Escadre sût prête pour appareiller à la sin d'Octobre. Il sembloit avoir en ce moment le projet de l'envoyer aux Colonies. C'étoit le bruit de Fontainebleau, où ce Chef sut appellé pour concerter avec M. de Sartine, & en recevoir plus au long & plus promptement les détails concernant sa mission. Des Aviso (c) expédiés préalablement concouroient à accréditer la rumeur. La relation que répandit dans l'intervalle notre Ambassadeur, de la prise de l'Isle Longue sur les Insurgens, ce qui promettoit des succès ultérieurs qui ne devoient pas tarder, commença à rallentir l'ardeur des préparatiss (d) & le Conseil estima plus prudent

⁽c) Extrait d'une Lettre de Fontainebleau du 15 Octobre.

3, Ce qui confirme la destination de l'Escadre suivant les bruits de Brest, c'est qu'on apprend que M. de Romevu doit, ou a du partir du Havre pour aller aux Isles du Vent & sous le Vent, avec deux Corvettes servant d'Aviso, dont il en commande une, quoique Capitaine. Elles sont construites sur les nouveaux plans, imaginés & sournis par cet Officier.

⁽d) Extrait d'une Lettre de Brest du 18 Octobre.

[&]quot;L'armement va lentement par le retard des Matelots qui "n'arrivent pas aussi promptement qu'on l'espéroit. Aussi le "Ministre, qui conçoit l'impossibilité que l'Escadre soit prête

[&]quot; à partir à la fin du mois , comme il l'avoit prescrit , recale ,, ce terme par ses derniers ordres. Il le fixe à la mi. Novem-

[,] bre, ce qui est plus vraisemblable. On sait que M. Du Chaf-

²⁹ fault est revenu de la cour, mais il est à sa terre & doit se 27 de ce mois pour y 20 con-

dent de convertir cette Escadre en Escadre d'observation, de la grossir même, (e), asin, sans se compromettre, de nous donner quelque inquiétude.

Cependant les Nouvellistes spéculoient sur ces démarches du Ministère: ils ne savoient trop à quoi se fixer. Moi même embarrassé de ces variations, j'en écrivis à Fontainebleau; voici ce que me répondit un Courtisan, frondeur, il est vrai, mais qui voit bien.

« tournent enfin en armemens sérieux & considérables, exercent les raisonnemens & la critique des politiques. Ils trouvent que si l'objet est simplement d'intriguer les Anglois, de les empêcher d'écraser les Insurgens par des forces trop nombreuses, le coup est manqué pour cette année, & c'est de trop bonne heu-

conférer définitivement sur l'expédition dont il doit être

[&]quot; On parle d'un feçond Armement, dont le résultat doit être, à ce qu'on présume, une Escadre d'observation seulement.

⁽e) Extrait d'une Lettre de Rochefort, du 30 Octobre.

o, On va lancer à l'eau le Vaisseau le Réstéchi, ainsi que le Fendant & le Triton, & tout est disposé pour les mâter, gréer & armer très incessamment. La slûte la Megere est au moment de mettre à la voile pour les Isles du Vent & sous le Vent. Comme elle porte Madame d'Ennery, la semme du Commandant général & Directeur général des fortifications, artillerie & troupes des Colonies, on juge qu'il est sérieusement question d'y laisser son mari, & que les conjonctures conséquement deviennent critiques de plus en plus.

du

int

cu

&

qu

D

pr Fr

té

pa

po

CO

VC

tie

pa

da

al

le

e

n

n

te

-

re se constituer en frais pour l'année prochaine; que si c'est pour soutenir nos Colonies & empêcher nos rivaux d'y tenter brusquement quelque coup de main en revenant des leurs, il est trop tard également, & le mal seroit fait avant d'y apporter remede. Enfin, si c'est l'idée de se venger sérieusement d'un ennemi qui nous a donné l'exemple de ne pas suivre strictement toutes les loix de la guerre, ce n'est point encore le moment : comment l'attaquer au milieu de toutes ses forces infiniment supérieures aux nôtres? On conclut de ces diverses combinaisons que notre Ministere est fort embarrassé lui-même; qu'il n'a aucun plan fixe. & qu'il se prépare, sans trop savoir pourquoi, ni de quelle maniere il usera des Escadres qu'il met en mer. Le plus clair de tous ces mouvemens, c'est une dépense énorme qui pourroit bien être en pure perte; elle sera d'autant plus grande que le Gouvernement n'ayant pas d'argent comptant, est obligé de se ser: vir du secours des trésoriers".

M. Du Chaffault, mandé une seconde sois à la cour, donna lieu de croire que le Conseil s'étoit rassuré, & qu'il revenoit à la premiere destination de l'Escadre: il eut ordre de se rendre à Brest avant la mi-No. vembre & de se mettre incessamment en état de partir.

Je voyois les trembleurs de ce pays toujours dans l'inquiétude de ce que cela deviendroit. Ils savoient que nous renforcions nos garnisons de Gibraltar & de Mahon; que le Roi, dans son discours à l'ouverture

du Parlement, avoit demandé à augmenter les forces intérieures du Royaume, sans annoucer cependant aucune rupture apparente, & même en donnant à entendre que la rupture prête à éclater entre l'Espagne & le Portugal étoit suspendue par ses bons offices & qu'il comptoit réunir solidement ces deux cours (f). D'un autre côté, le Gouvernement paroissoit avoir repris vigueur: dans une audience particuliere du Roi de France, où notre Ambassadeur avoit été admis & avoit témoigné l'inquiétude du Roi, son maître, sur les préparatifs maritimes de ce Royaume, on avoit fait répondre à ce Monarque avec dignité, qu'il n'avoit de compte à rendre de sa conduite à qui que ce fût; qu'il vouloit bien cependant lui déclarer qu'il n'avoit intention d'être agresseur contre personne, mais qu'instruit par ce qui s'étoit passé sous son ayeul, il se mettra dans le cas de n'être pas attaqué impunément ; qu'il alloit mettre sa Marine sur un pied respectable dans les deux mers; que l'océan, couvert de vaisseaux. exigeoit qu'il fut en défense, & qu'il apprenoit qu'une Escadre Russe devoit paroître dans la Méditerran. née, ce qui l'obligeoit de s'opposer à toute hostili. té ou invasion dans ces parages.

Enfin des liaisons avec les Insurgens devenoient plus ouvertes, quoique non avouées (g); leurs cargaisons

⁽f) Voyez le discours du Roi au Parlement, à son ouverture du 31 Octobre.

⁽g) Extrait d'une Lettre de Nantes du 3 Novembre: " Un N 2

& leurs prises arrivoient dans les ports de France; leurs Agens enrôloient des Soldats & des Officiers; ils achetoient des munitions de guerre; on faisoit voiturer dans les ports des fusils, des bombes, des mortiers, des canons, qu'on disoit hautement destinés à faire passer chez nos Colonies révoltées. Tout cela, sous un autre Ministere, auroit été le présage infaillible d'une rupture très-prochaine. Je me rassurai bientôt quand je vis l'Espagne, la plus acharnée à la desi-

Navire Américain de Rhode-Island est venu, il y a quelque tems, dans ce Port avec une cargaison de 200,000 livres environ en Sucre & Riz. Le Capitaine étoit porteur d'une Lettre fignée des principaux Membres du Congrès, & adressée à une des meilleures maisons de cette Ville. Ils y exhortent nos Négocians à se lier plus étroitement d'intérêts avec eux, & à former un commerce suivi de marchandises de nos manufactures nationales avec leurs denrées. Comme cette ouverture plus cathégorique promettoit à nos Négocians des avantages foutenus & considérables pour l'avenir, ils ont imaginé de donner en effet plus de consistance à leur union avec les Anglo-Américains & de fonder le Ministre sur leur projet. Ils out envoyé à Paris un Mémoire à cet égard pour être présenté à M. de Sartine; ils y exposoient les avantages considérables que la France pouvoit retirer de ces propositions; ils se flattoient que les préparatifs d'une Marine formidable, qu'on commençoir, annonçoient peut-être un dessein de donner plus d'authenticité à notre liaison avec les Insurgens: mais le Ministre, toujours circonspect, comme auparavant, n'a rien voulu répondre par écrit; il nous a fait dire verbalement, que le Gouvernement ne pouvoit nous autoriser publiquement à ce Commerce, ni nous en garantir les suites, mais qu'on fermeroit les yeux comme ci-devant sur ce que nous entreprendrions à nos risques, périls & fortune.

ter, changer d'objet, éloigner ses forces, & s'amuser à aller chercher dans l'Amérique Méridionale une vengeance qu'elle pouvoit prendre sur le champ con. tre le Portugal, en s'emparant de ce Royaume ouvert de toutes parts. Je jugeai que cette cour, la premiere à manifester ses dispositions savorables envers nos Insurgens (b), voyant l'impossibilité de donner le moin-

(h) C'est ce qu'on peut juger par une Lettre du Marquis de Grimaldi, alors Ministre à Madrid, au Gouverneur de Bilboa, à l'occasion d'un Armateur Américain qui avoit été détenu dans ce port, où il avoit relâché, après avoir pris & envoyé en Amérique cinq navires Anglois, dont il avoit encore les Capitaines à son bord. Divers Négocians Espagnols avoient requis sa confiscation, à raison des craintes qu'ils avoient pour des marchandises dont étoient chargés pour leur compte plu-

fieurs Navires Anglois.

, S. M. est informée par votre Lettre du 4 du courant (Octobre) de l'Embargo mis fur le Vaisseau Américain, le Hawke, Capitaine Jean Lée, à la requête de Don Ventura -Frances - Gerès de la Torre, ainsi que du protêt fait par ledit Jean Lée contre ledit Embargo. Il ne paroît pas que ledit Don Gerès de la Torre foit partie suffisante pour former une demande de cette nature: S. M. par un effet de l'amitié qu'elle professe pour le Roi de la Grande Bretagne, est décidée à garder une entiere neutralité qui, en l'empêchant de sournir des secours aux Américains, ne lui permet pas de retenir leurs vaisseaux ; ainsi S. M. veut que vous ayez immédiatement à lever l'Embargo mis sur ledit vaisseau, & à rendre au Capitaine ses connoissemens & autres effets; lui permettant de prendre les vivres qui lui feront nécessaires pour son voyage, sans cependant fouffrir aucune des choses prohibées par S. M. pour l'ulage des Colonies."

> Donné à St. Ildephonse le 7 Octobre 1776. Le Marquis de Grimaldi.

dre nerf à celle de Versailles, & ne pouvant entreprendre seule une désense aussi dangereuse, avoit pris la résolution de se tenir sur ses gardes, & d'employer ses forces contre les Colonies Portugaises.

En effet, il avoit été agité entre ces deux Puissances trois partis à prendre dans notre contestation actuelle avec nos Colonies, ou d'accéder aux requisitions de la Cour de Londres, d'observer une exacte neutralité, &, en ne fournissant aucun secours direct ou indirect aux Insurgens, de les forcer inévitablement à rentrer sous l'obéissance de la Métropole: Ou, en continuant le plan formé sous le Ministere du Duc de Choiseul, cherchant à détacher ces mêmes Colonies de la mere-patrie, à lui opposer ainsi dans la République formée des treize Colonies de l'Amérique unies, une rivale redoutable, de tenir les engagemens pris avec elle, de la secourir d'une maniere efficace, & de l'empêcher de redevenir jamais la proie d'un vainqueur irrité: Le troisieme parti étoit de tromper également des deux côtés, de promettre à S. M. Britannique de ne procurer aucun asyle à ses sujets rebelles, & de le faire cependant à titre d'humanité, en évitant toute réclamation trop fondée, en cessant dès qu'elle auroit lieu, & recommençant d'une autre maniere; de ne point décourager les Insurgens, de leur fournir des munitions & des hommes, de s'enrichir par leur commerce, sans leur donner des secours assez efficaces pour expulser trop promptement les Anglois de chez eux.

Cette derniere résolution, qui n'en est pas une étoit trop dans le génie incertain du Ministère actuel de la France pour n'avoir pas été adoptée. En vain le Ministre Espagnol lui a représenté que c'en étoit faire trop & trop peu; trop pour ne pas aigrir les Anglois, qui en conserveroient un souvenir indélébile, & s'en vengeroient dès que leurs armes victorieuses le leur permettroient; & trop peu pour se concilier les Américains, qui ne prendroient pas beaucoup de confiance en un pareil Allié, & surtout ne lui seroient jamais attachés: il n'y a pas eu moyen de faire fortir la cour de Versailles de ce plan, le seul fixe qu'elle ait. Voilà donc son point de politique bien constaté, d'être toujours en disposition de faire la guerre, sans la commencer réellement, d'intimider ainsi ses voisins, de les tenir en haleine, &, en faisant quelque dépense extraordinaire, de leur en occasionner beaucoup plus.

Cette détermination ne plaisant pas à l'Espagne, on lui a fait sentir désinitivement que si elle n'en vouloit qu'au Portugal, elle étoit assez forte pour le combattre & l'envahir seule; qu'elle ne pouvoit réclamer
le Pacte de Famille, puisque son ennemi se mettoit
à la raison & offroit toutes les satisfactions nécessaires; que si S. M. Catholique persistoit à vouloir attaquer & humilier les Anglois, il falloit, pour engager
la France à la seconder, qu'elle commençat par lui
fournir cent millions, dont elle avoit besoin pour entrer en campagne. Au moyen de cette-tournure ulté-

rieure des pour-parlers, le Roi d'Espagne n'a point voulu perdre le fruit de son armement immense, comme l'année derniere (i), & l'a sait partir pour sa destination dont on ne doute pas. Il paroît qu'il s'agit d'abord d'enlever l'Isle Sainte Catherine aux Portugais, ce qui ne sera pas difficile, ainsi que tout ce qu'on voudra tenter contre ce peuple mal aguerri, & dont nous sommes obligés d'abandonner les intérêts par la quantité d'affaires que nous sommes mises sur les bras.

Pour revenir à la situation actuelle de la France, voici où en sont ses Armemens. Il doit y avoir à Brest au printems une Escadre composée de neus vaisseaux de ligne de ce Port (car il paroît décidé; après plusieurs variations, que les six, (k) armés en ce moment, ne partiront pas) d'un de l'Orient & de trois de Rochesort (l), avec plusieurs fregates.

Quant

⁽i) Il faut se rappeller la malheureuse & honteuse expédition d'Afrique en 1775.

⁽k) Extrait d'une Lettre de Brest, du 11 Octobre., Le Commandant a reçu ordre d'armer le Robuste, de 74 cauons, ainsi que l'Assif du même nombre de canons, & le Dauphin Royal, de 70. Les matelots & soldats de l'Escadre en rade doivent être employés à cette besogne, jusques à ce que les levées soient prêtes. Les frégates de la même Escadre en rade, doivent sortir deux à deux pour aller croiser sur Ouesians & observer ce qui se passe."

⁽¹⁾ Extrait I'nne Lettre de Rochefort du 9 Octobre., On se conçoit rien à l'esprit de notre Ministere, qui varie sans

Quant à Toulon, il y a bien des rumeurs d'armetmens, des dispositions, des préparatifs même, mais il n'y a rien de décidé encore. M. le Comte d'Estaing, Lieutenant général des armées de terre & de mer, envoyé dans ce Département avec le plus grand

cesse, qui veut & ne veut pas. Depuis quelque tems le Munitionnaire des vivres travailloit ici à la confection d'une quantité considérable de biscuit pour les armemens. Il vient de recevoir ordre de suspendre. En conséquence les sours sont éteints & il a renvoyé quantité de boulangers appellés extraordinairement. Les vaisseaux qui devoient être lancés à l'eau, ne le sont pas, & l'activité se rallentit beaucoup. La flute la Ménagere est cependant partie".

Extrait d'une Lettre de Rochefort, du 15 Novembre, ,, Ce n'est décidément que pour le mois de Mars prochain que doivent être armés le vaisseau le Fendant de 74 canons, lancé à l'eau le 11; le Résléchi qui le sera le 25; & le Trison de 64, que l'on doit mettre hors du bassin vers la sin de ce mois. On arme actuellement la corvette le Saumon de 12 canons, & une autre corvette de pareille grandeur. On ignore leur destination.

J. Les frégates la Sylphide & l'Ecluse viennent d'arriver de Brest. On attend encore de ce port la frégate la Terpsicore, de 30 canons de 12, & une autre frégate d'à peu près même force, qui doivent armer ici, on ne sait également pour quels lieux; on présume que ce sera pour aller avec les vaissaux ci-dessus, ainsi que la frégate la Pourvoyeuse de 30 canons, qui va armer incessamment. Les Capitaines de ces bâtimens me sont point nommés, mais leurs vivres sont prêts.

"On présume que cette Escadre, destinée pour le mois de Mars, ira se joindre à une autre, de Brest, qu'on y prépare de loin, asin de la disposer à partir au même tems. On dit ici que M. d'Orvilliers, Commandant de Brest, pourroit bien être à la tête de tout cet armement; mais c'est bien sort pour un simple Chef d'Escadre.

mystere (m) & ayant ensuite déployé une autorité très étendue, ne peut quant à présent y prendre le commandement d'aucune Escadre susceptible de son grade suivant le bruit qui s'en étoit répandu, puisqu'il a rapporté au Ministre que ce Port, où l'on ne comptoit alors que dix-sept vaisseaux de ligne, n'en avoit que huit en état d'être équipés sur le champ.

וק

fo

a

C

p

11

Vous voyez, Milord, par tous ces faits positifs. que nous n'avons encore rien à craindre de la France pour l'année prochaine; que par une prévoyance de M. de Sartine qu'il croit fine, & très-mal entendue réellement, sans s'épuiser autant que nous, il va faire faire à ce Royaume des efforts vraiement en pure perte, ainsi que s'en est douté le politique dont je vous ai rapporté les réflexions, en ce qu'ils ne font pas affez formidables pour nous allarmer & nous détourner de nos projets de conquête; mais s'il y avoit quelque vigueur dans notre Parlement, nous en tiendrions-nous à rire de ces bravades puériles, & intimidant nos voifins jaloux jusques dans leurs foyers, ne les ferions nous pas répentir de nous jouer aussi cruellement? car il n'y a plus de doute de leur union avec nos Colonies. Je vais joindre pour preuves d'autres faits à ceux rapportés ci-devant.

⁽m) Extrait d'une Lettre de Marfeille du 25 Octobre.

yales, est arrivé ici dans le plus grand incognito; il est allé au château d'If, a visité les places des environs, & est partile 23 à cinq heures du matin pour Cassis & la Ciotat, d'où il se rendra à Toulon, où l'on croit qu'il quittera l'incognito.

Leur Agent, M. d'Ean, commence à se montrer affez ouvertement; mais, quoiqu'il foit homme d'es. prit, comme il est en même tems foible & craintif le Congrès vient de lui envoyer un renfort dans la perfonne du Docteur Franklin. 11 a débarqué à Nantes avec deux prises & s'est rendu ici. - Vous savez que ce personnage est un de ses chess le plus estimé, le plus fage & le plus éloquent. On ne doute pas qu'il ne foit chargé de négociations & choisi comme l'homme le plus propre à ébranler le Ministère de Versailles, car les Insurgens que j'ai rencontrés dans cette Capitale, déclarent hautement aujourd'hui qu'ils ne se seroient pas portés aux extrêmités où ils ont été contre la mere-patrie, fans l'espoir d'une diversion de la part de la France ou de l'Espagne, ou peut-être de toutes deux. Le Sr. de Beaumarchais, cet intriguant qui amuse le Comte de Maurepas par ses bons mots, est en même tems en correspondance directe avec ces Emissaires des Insurgens, & vraisemblablement le porteur de paroles des deux parts. C'est lui qui fait les arrangemens avec les artifans, bourgeois, officiers, qu'il recrute ici & enrôle au nom du Congrès. Enfin, il est allé au Havre expédier un bâtiment chargé de toutes fortes de munitions de guerre & d'une quantité confidérable d'ingénieurs, d'artilleurs, qui s'y font embarqués (n), & ces mouvemens se font avec si peu

⁽n) Extrait d'une Lettre du Hayre, du 10 Noyembre.
, Nous sommes toujours ici dans la crainte de la guerre,

pai

qu.

In

de

fai

DC

de précaution, avec une telle indiferétion, que les négocians du port ne peuvent se persuader que les Anglois le souffrent tranquillement. Ces navires, ces cargaifons, ces militaires passagers ne s'expédient pas à la fourdine & fans la participation du Ministre, puisque les connoissemens des Capitaines sont pour St. Domingue, & les officiers sont censés aller servir dans cette Colonie. On expédie à d'autres des passeports en termes très-simples, dans lesquels le Roi leur permet d'aller vaquer pendant deux ans à leurs affaires, où bon leur semblera, en leur promettant de leur conserver leurs grades & leurs appointemens. Et c'est dans ce moment que, par une complaisance bien misérable pour notre Ambassadeur, on fait faire défenses dans les cafés, de dire qu'on donne aucun fecours aux Insurgens. En vérité, l'on seroit tenté de rire d'un pareil jeu, s'il n'étoit aussi sanglant.

Quant à moi, Milord, je vous exhorte à perséverer dans vos dispositions pacifiques, à opiner dans le

malgré les assurances contraires que vous nous donnez, parce que nous voyons de plus près certaines manœuvres sourdes qui n'annoncent pas un desir sincere de conserver la paix. Il y a dans ce port un Navire prêt à partir, chargé de canons, boulets, poudre, tentes & autres ustenciles de guerre: il doit en outre s'y embarquer beaucoup d'officiers d'artillerie, des ingénieurs & autres militaires. Tout cela est supposé destiné pour St. Domingue, quoique personne n'ignore que c'est pour aller chez les Insurgens. Le Sr. de Beaumarchais est arrivé hier en ce port pour présider à l'embarquement : il est censé l'Armateur, & après ses aventures de palais, en tente aujourd'hui de plus grandes.

Parlement pour la réunion avec nos freres; pour ne pas se prévaloir de quelques succès plus éblouissans que solides; pour profiter de la situation, où sont les Insurgens & leur faire sentir qu'il est de leur intérêt de se réunir contre un peuple volage, qui en nous amusant les uns & les autres, soutient si constamment en politique, comme ailleurs, son rôle de Persisteur.

Adieu, Milord, je vous embrasse.

Paris ce 5 Décembre 1776.

LETTRE XX.

Sur un Journal de Marine. Digression sur quelques autres Journaux, Anecdotes, &c.

Aujourd'hut, Milord, que tous les Politiques rêvent Marine en France, & tous les Gens de lettres Journal, il est question d'y établir un Journal de Marine. J'en ai vu le Prospectus, arrêté depuis plusieurs mois chez l'imprimeur. L'Administration inquiete, soupçonneuse de M. de Sartine, est allarmée de voir réveler au grand jour ses opérations, & l'on doute que ce Ministre tolere cette entreprise. Cependant, à en juger par ce Prospectus, elle lui étoit peu redoutable, ou plutôt elle se seroit absolument dirigée sous son influence. D'ailleurs, il étoit assez mal tourné, assez mal écrit; le plan m'en a paru peu net, & l'utilité médiocre, puisque chaque cahier ne devoit paroximité médiocre paroximité de le contra de l'utilité médiocre, puisque chaque cahier ne devoit paroximité de le contra de l'utilité médiocre puisque chaque cahier ne devoit paroximité de le contra de l'utilité médiocre puisque chaque cahier ne devoit paroximité de l'utilité médiocre puisque chaque cahier ne devoit paroximité de le contra de l'utilité médiocre puisque chaque cahier ne devoit paroximité de le contra de l'utilité de l'uti

tre que par trimestre; mais il auroit pu s'étendre & se persectionner. Pour moi, quand j'ai oui parler de ce projet, j'ai craint pour nous: je connoissois une machine inventée par un Commis des Affaires Etrangeres, avec le secours de laquelle il sait jour par jour, aussi bien que notre Ministre, les plus légers mouvemens que nous faisons en cette partie, & il le sait sans se donner aucune peine, avec la plus grande facilité & en un clin d'œil. Comme ce politique ingénieux (a) m'en a communiqué tous les détails avec beaucoup de franchise & d'honnêteté, je suis en état de vous en faire une description succinte, mais assez figurée pour vous en faire sentir la certitude & l'aisance.

Il a un Secrétaire immense, divisé & sous divisé en une infinité de tiroirs classés par étage & étiquettes. Au haut on lit d'abord: Etat général de tous les vaisseaux, frégates & autres bâtimens de la Marine Royale Angloise. Au dessous est un premier tiroir, No. 1, qui contient les noms & la force de chacun sur une carte séparée.

A chaque côté, & un peu au dessous de ce grand titre, est un autre titre moins vague. Ces deux titres forment la premiere division: l'un à droite, porte Dans les Ports; l'autre, à la gauche, porte A la mer.

Au dessous du titre: Dans les Ports, sont des sousdivisions, en aussi grand nombre que nous avons de

⁽a) M. Genet, Secrétaire-Interprête du Roi de France, au Département des Affaires Etrangeres.

Ports, comme Portsmouth, Plymouth, Chatham, &c. & sous chaque nom d'un de nos Ports sont quatre tiroirs numérottés & étiquettés, En construction ou Radoub, Dans le Port, En armement, En désarmement.

De l'autre part font d'autres premieres divisions, En Europe, En Amérique, En Asie, En Afrique, elles-mêmes sous-divisées en autant de titres que nous avons de possessions dans chaque dénomination respective des quatre parties du monde, &c.

Il est inutile d'aller plus loin : en voilà suffisamment pour vous faire comprendre toute la machine. Voici maintenant la manœuvre de ce premier Commis, qui n'a pu que lentement conduire son plan à

sa perfection.

D'abord il n'a pas en de peine à avoir une liste exacte de tous nos vaisseaux & bâtimens de mer. Ensuite il lisoit attentivement toutes nos Gazettes, & à mesure qu'un d'eux faisoit un mouvement, il le classoit en son lieu. Une fois au fait de la position respective de toute notre Marine, ce n'a plus été qu'un jeu pour lui: il a exécuté le même plan pour nos troupes & forces de terre, & il s'est trouvé en état de donner le démenti à tous les espions de son gouvernement, entretenus à grands frais. Voici ce qu'il m'a raconté lui être arrivé durant la derniere guerre.

En 1760, dans l'automne, nous fimes un grand armement: on en fut très-allarmé en France; il étoit formidable pour le nombre de vaisseaux & ba-

39

"

Co

38

qu

l'e

ab

cu

1

ze

m

m'

lei

m

11

ble

ne

&

G

pa

n'

m

A

8

timens de transport, & l'on parloit d'une quantité effrayante de troupes de débarquement. Les émissaires de la cour de Versailles soutenoient ces allarmes & les redoubloient. M. le Duc de Choiseul, alors Ministre des Affaires Etrangeres, instruit par ce Commis, se moquoit du Maréchal de Belle-Ile, encore vivant, & ayant la prépondérance dans le Conseil. Celui-ci étoit furieux &, comme Ministre de la guerre, alloit faire passer sur nos Côtes des troupes considérables. Avant cependant d'en venir à cette extrêmité, il voulut voir & entendre un homme qui, de son bureau, contredisoit aussi ouvertement les avis que lui, Ministre, recevoit de ses correspondans sur les lieux. Il le fait venir, l'interroge & est étonné de l'assurance positive avec laquelle il lui certifie que les Anglois peuvent tout au plus envoyer 5 ou 6,000 hommes, c'est-à-dire une quantité très-inférieure à celle annoncée: il veut savoir sur quoi il fonde une affertion aussi positive? " Sur une proposition, lui ré-,, pond - il, que personne ne peut nier, Monsieur le " Maréchal; qu'on ne fauroit déployer des forces ,, qu'on n'a pas. La totalité des troupes en Angleterre se monte à..... une partie est, en tel lieu, , au nombre de une autre, en tel autre, au , nombre, &c". Il lui fait voir de la sorte successivement l'emploi de toutes nos forces: ,, il n'en reste , que la quantité que je vous déclare. Donc, à , moins que le Roi d'Angleterre, nouveau Cadmus, , n'ait la ressource de faire sortir des soldats tout for" més des entrailles de la terre, il ne peut mettre " fur sa flotte que tant de troupes de débarquement".

L'événement vérifia ce qu'avoit prédit le premier Commis, & prouva qu'un serviteur zélé, intelligent & assidu dans son bureau à Versailles, étoit plus utile que des traîtres mercénaires, ne pouvant opérer chez l'ennemi qu'à l'ombre & avec tremblement.

Le croiriez-vous, Milord, ce même homme est absolument négligé, n'a reçu aucune distinction, aucune récompense que sa place créée pour lui, & c'est à ses dépens qu'il fait venir presque toutes les Gazettes étrangères ou Journaux dont il a besoin!

Après cette anecdote, Milord, qui vous fera sûrement plaisir, je vais répondre à une question que vous m'avez faite dans votre derniere Lettre, & qui d'allleurs a rapport à la matiere que je traite. Vous m'avez demandé comment prenoit ici le Courier de l'Europe & ce qu'on en pensoit?

Je vous observerai d'abord que cette Gazette semble devoir la naissance à mes réslexions, à mon étonnement, sur ce qu'à Londres, où l'on écrivoit tant & de toutes les manieres, il n'y eut encore aucune Gazette Françoise (b): mais elle ne remplit qu'en partie le plan que je suggérois. Malgré cela, elle n'en est peut-être que plus intéressante dans ce moment-ci par les détails prompts & étendus qu'elle

⁽b) Voyez la premiere Lettre de Milord All Eye à Milord All Ear, vol. 1.

L

el

ta

P

gi

p

9

n

p

r

d

p

1

1

fournit sur nos débats & sur les affaires d'Amérique. L'explosion que ce papier étranger a causé ici en Juillet, n'a pas peu contribué à lui donner de la célébrité. Les défenses que le Roi avoit faites à ses Ministres mêmes de le recevoir, avoient mer. veilleusement augmenté la curiosité des amateurs, & depuis que le Conseil, plus prudent, a imaginé qu'il valoit micux, en permettant d'introduire le Courier de l'Europe en France, modérer sa licence, que de lui laisser la faculté de l'accroître par une exclusion absolue & irrévocable, on s'est toujours slatté que cette feuille se ressentiroit du pays de liberté où elle est composée & seroit plus piquante qu'une autre; on s'est trompé à bien des égards. L'article des nouvelles de Paris est assez médiocre & très fouvent faux. Ceux des autres pays sont peu curieux ou peu neufs. Cependant, les souscripteurs arrivent en soule, & cette Gazette est à la mode plus que toute autre. Son étendue qui lui permet d'insérer toutes les folies ou méchancetés littéraires passant par la tête des oisifs de ce pays, lui procure des abonnés d'un autre genre, des gens qui sont bien - aises de lire imprimées des productions futiles & éphémeres qu'ils n'auroient pu placer ailleurs: mais ces écarts souvent désagréables à des particuliers, font crier beaucoup de gens, & il est toujours à craindre que sous le premier Ministere moins tolérant le Courier de l'Europe ne soit arrêté aux frontieres de la France.

Il est question, Milord, d'une autre feuille qu'on veut composer dans cette capitale à l'instar de notre

i.

ei

a

à

il

r

e

London Evening Post. Elle paroîtroit tous les jours: elle contiendroit tout ce qui peut intéresser les habitans de cette ville, ainsi que les Etrangers, & si le Prospectus étoit parsaitement rempli, vous n'auriez pas grand besoin de moi à bien des égards. On ne croit point qu'il soit jamais exécuté sous le point de vue qu'il présente. Il y a même des gens qui parient que ce Journal n'aura aucun lieu & fera étouffé avant sa naissance. Indépendamment de la difficulté de remplir le projet par les entraves que la Police donnera aux Rédacteurs, par celles qu'exigeront beaucoup de Corps & bien des particuliers de confidération, presque tous les autres Journaux existans sont intéressés à empêcher l'essor d'un rival qui leur fera tort plus ou moins par son essence, en les gagnant toujours de primauté. Sa légéreté seroit pour lui un excellent véhicule chez un peuple aussi volage, aussi frivole que celui-ci: il préféreroit à recevoir le matin en détail, & en se jouant, pour ainsi dire, ce que les autres Journaux ne lui apprennent qu'à certaines époques & d'une maniere plus volumineuse & conséquemment effrayante pour une foule de Lecteurs. Ce qui fait encore plus douter de la réussite du projet, c'est que ses entrepreneurs ne sont pas gens dont les entours, ou le crédit, ou le mérite personnel soient fort recommandables. Ils paroissent devoir se briser à coup sûr contre les chocs qu'ils éprouveront indispensablement : en effet, un ancien

les

ma

fer

dif

plu

l'ir

for

res

no

pa

au

tal

en

ga

Fr

tic

ét

m

ne ve

de

CE

C

V

il

Clerc de Notaire, un Commis aux Fermes (c), un Apothicaire (d), deux gens de Lettres peu connus (e), n'annoncent pas des personnages d'une considération capable d'intimider les jaloux & les envieux. Nous verrons au surplus, Milord, ce que cela deviendra, & je vous en rendrai compte.

Le fournal François est aussi un ouvrage périodique, devant commencer l'année prochaine & s'annonçant avec beaucoup de prétention. Ses auteurs insinuent que ce ne sont point eux qui ont brigué l'emploi qu'ils acceptent; que c'est le Gouvernement qui
les a invités, priés, sollicités de se charger d'une telle entreprise: ils n'ont pu se resuser aux vues nobles & intéressantes qu'on leur a présentées de désendre la religion & le bon goût outragés. Le fin de
tout cela est, qu'ennemis jurés de la Philosophie &
des Philosophes, ces Messieurs se proposent de faire
la contre-partie du successeur de Me. Linguet (f),
& comme celui-ci est absolument vendu au parti
Encyclopédique, ils en reviseront & casseront tous

⁽c) Le premier est le Sr. de la Place, le second est le Sr. Corenée.

⁽d) Le Sr. Cadet, frere de celui qui est Membre de l'Académie des Sciences.

⁽e) M. Dussieux, auteur de Nouvelles, & M. Sautereau, le rédacteur de l'Almanach des Muses.

⁽f) M. de la Harpe, à la tête actuellement de la partie littéraire du Journal de politique & de littérature. C'est un Mo de Fontanelle qui continue à présider à la partie politique.

les jugemens, ils en détruiront les idoles. Ils ne manquent pas d'assurer que la décence & l'impartialité seront la base de leur travail. Ce qui n'est pas plus dissicile à persuader, c'est qu'ils ne prennent point la plume pour critiquer, mais, au contraire, pour venger l'innocence opprimée, les auteurs sans désense. Quels sont donc ces modernes réparateurs des torts littéraires? Ce sont Mrs. Clément & Palissot. Vous ne connoissez le premier vraisemblablement, Milord, que par les injures que lui a dites M. de Voltaire. Quant au second, sa réputation est faite. Tous deux ont du talent (g) & un assez grand sonds de méchanceté pour en bien nourrir leur Journal, mais aucun n'a cette gaieté, cette ironie que possédoit si supérieurement Fréron.

On est dans l'attente, Milord, d'une autre production périodique qui doit éclore dans quelque terre étrangere, & qu'on s'imagine n'en devoir être que meilleure, par la liberté qu'aura l'Ecrivain de donner tout l'essor qu'il voudra à son imagination, à ses vengeances & à ses anathêmes littéraires. Il faut vous apprendre que Me. Linguet, obligé par ses incartades d'abandonner son Journal & de s'expatrier, dans cette occasion, comme dans toutes celles où il a succombé, crie sans cesse à l'injustice; qu'il prétend n'avoir pu être déposséé légitimément du sceptre de la

⁽g) Le Sr. Clément analyse assez bien; il a de l'érudition; il discute avec justesse, mais il est lourd & verbeux.

la f

le i

Il i

tête

pas

ner

fes

fen

lui

de

le i

fon

noi

il I

ter

la

lut

de

pu

a (

y I

on

ra

de

qu do

critique dont on l'avoit armé, &, après avoir longtems méprisé, injurié & décrié le métier de Journaliste, veut l'être à quelque prix que ce soit. Il a vanté le despotisme comme le meilleur Gouvernement. Il a prétendu que le Roi de France pouvoit ravir leurs charges aux Magistrats, priver la Nation de ses Tribunaux, lui imposer tous les Impôts qu'il jugeroit nécessaires, sans forme légale & par sa seule volonté; qu'il étoit même à desirer que les peuples fussent bien convaincus de cette vérité, puisqu'alors seulement ils seroient très heureux: mais pour lui, c'est autre chose; il est sacré de toutes parts, personne ne peut y toucher, toutes ses propriétés sont respectables. Son Ordre le raye unanimément pour des inculpations deshonorantes, sur lesquelles il ne peut se justifier; son Ordre entier a tort. Le Parlement confirme cette radiation; le Parlement a tort. Conseil ne veut pas admettre sa Requête en cassation; le Conseil a tort, & lui seul a raison. Il manque aux conditions fous lesquelles le privilege d'un Journal, & en général tout privilege en France est accordé: on menace le Libraire (b), propriétaire de ce privilege. de le lui ôter, s'il continue à employer un Ecrivain qui se met dans le cas d'une animadversion grave. Pour conserver sa propriété, le Libraire obéit aux ordres du Ministre (i): il faut que le Libraire sacrisse

⁽h) Le Sr. Pankouke.

⁽¹⁾ M. de Vergennes, le Ministre des Affaires Etrangeres,

la sienne à celle de Me. Linguet: celui-sà a tort. le Ministre a tort; Me. Linguet tout seul a raison. Il foutient tous les paradoxes qui lui passent par la tête; il embrasse toutes les mauvaises causes; il n'est pas permis de le contredire; les Avocats qui prennent les intérêts de ses parties adverses deviennent ses ennemis: les Tribunaux, quand ils le favorifent, jugent très bien; il faut les renverser quand ils lui font perdre ses causes. En un mot, il n'est point de délire pareil au sien : il exige qu'on croie que tout le bon sens réside dans sa tête, toute la justice dans son cœur, toute l'honnêteté dans ses procédés; & non seulement il le pense ou semble le penser, mais il le dit, il le répete, il l'écrit, & le dira, le répétera, l'écrira jusqu'à ce que la parole lui manque ou la plume lui tombe des mains. C'est dans cette résolution constante, dans cette volonté ferme & intrépide, qu'il cherche un asyle en quelque lieu où il puisse faire reprendre le cours à ses Philippiques. On a d'abord débité qu'il s'établissoit à Mastricht & qu'il y prenoit même des Lettres de Bourgeoisie; ensuite on a inséré dans une Gazette (k) une annonce préparatoire de deux Journaux (1) par une société de gens de lettres, établie à Bruxelles, & dont un des Membres

que concernoit le privilege, à cause des nouvelles politiques dont rend compte le Journal en très-grande partie. (k) La Gazette de Cleves, No. 91.

⁽h) La Gazette de Cleves, No. 91.
(l) L'un intitulé, le Courier littéraire de l'Europe & l'autre, Bulletin du Commerce de l'Europe,

CE

fi

te

l'i

do

pi

le

CE

fo di de fa

fit

in

la

il

bl

la

qu

de

rg

&

au

fc

ét

fe:

fit

furtout est également connu dans touté l'Europe par ses talens, & par les disgraces que ces talens lui ont attiré. Peu de tems après, il a contrarié cette nouvelle
(m) par une Lettre très-modeste, mais dont l'objet
est de tenir toujours le public en suspens en l'entretenant de lui. On assure aujourd'hui que c'est à
Londres, où il va établir son arsenal, & que là,
tel qu'on nous peint le Gazetier cuirassé (n), entouré de canons, de boulets, de bombes, il va lancer

(m) Par la Lettre suivante insérée au No. 94. Elle est datée de Bruxelles, le 16 Novembre, & adressée au Rédacteur de la Gazette de Cleves.

En arrivant de Londres, Monsieur, je lis le No. 91. de votre Gazette: j'y trouve à l'article: Bruxelles, l'annonce de deux nouveaux ouvrages périodiques, entrepris, dites - vous, par une société de gens de lettres établie dans cette ville, & dont un des membres surtout, est également connu dans toute l'Europe par ses talens & par les disgraces que ses talens lui ont attirées. Je ne me serois assurement jamais reconnu à ce tableau; je n'ai de commun avec l'homme de lettres, quel qu'il soit, que vous désignez, qu'un séjour momentané à Bruxelles, & des disgraces trop effectives, mais causées par des injustices & non par des talens. Cependant une partie du public me fait l'honneur de croire que c'est de moi qu'il s'agit. Cela pourroit nuire à ces Journaux naissans, à qui ce feroit le moyen fûr de donner plus d'ennemis que de partisans. Je déclare donc que je n'y ai & n'y aurai aucune espece de part: le public en sera redevable à des mains plus heureuses & plus exercées, &c. Je vous prie de vouloir bien rendre ma déclaration publique, &c.

⁽n) Ou Anecdotes scandaleuses de la Cour de France, brochuce qui a paru à Londres en 1972.

ses foudres impunément. Au reste, Milord, à l'auda. ce, à l'impudence près sans doute, il ne doit être assimilé en rien au libelliste obscur que je viens de citer. C'est un orateur dont vous admirerez également l'imagination, la chaleur, l'énergie, l'abondance, mais dont le style toujours brillant & figuré, n'est gueres propre aux discussions froides d'un Journal, & dont le caractere bouillant & passionné ne comporte point cette ironie légere, ces sarcasmes gais & piquans qui font l'assaisonnement de ces sortes d'ouvrages pério diques, qui, d'ailleurs, est d'une mauvaise foi trop décidée pour qu'on puisse s'en rapporter, soit aux faits, foit aux décisions qu'il avance; n'ayant pas enfin en littérature le goût sain & délicat, ce tact sûr & infaillible, qualité essentielle dans un critique, dont la profession est de diriger l'opinion des autres; mais il suppléera à tous ces défauts avec un fond intarissable de méchanceté qui, contenue jusqu'à présent par la gêne de la presse en France, ne va se déborder qu'avec plus de véhémence, & lui procurera beaucoup de Lecteurs.

En vous parlant de Me. Linguet, Milord, je ne puis omettre de vous faire quelques détails sur la mort & le testament de la Duchesse d'Olonne, dont il a été autrefois le désenseur & l'amant, suivant la chronique scandaleuse.

Cette Dame, morte au commencement du mois; étoit fameuse par son inconduite & le dérangement de ses mœurs. Vous avez peut-être entendu parler du singulier procès qu'elle eut en 1772 contre le Comte

Tome IV.

Orourke. C'est à cette occasion que Me. Linguet, devenu le rival de cet Etranger, sit des Mémoires plaisans contre cet ancien Serviteur de sa cliente, où il le qualifioit énergiquement de Prince de Conacie. Cet Avocat, aussi turbulent en amour qu'en affaires, s'étoit brouillé peu après avec elle. C'étoit Me. Falconnet, jeune débutant dans la carriere du Barreau, ainsi que dans celle de la galanterie, qui lui avoit succédé, & qu'on pouvoit appeller le dernier des Romains. Malgré les insidélités qu'il lui faisoit (o) il a paru constamment attaché à son char; elle a rendu le dernier soupir entre ses bras; aussi en a-t-il été le mieux récompensé, comme on le voit par le testament de la Duchesse.

Ce testament est aussi bisarre que sa vie, & vous en allez juger par quelques dispositions. Elle ordonne que son corps soit transporté à sa Principauté de Lux en basse-Navarre, c'est-à-dire environ à 250 lieues de Paris. Le prix de cette expédition sunéraire est sixé à 18,000 Livres, seulement pour le loyer des chevaux & voitures: celles-ci seront au nombre de six. Elle veut que son convoi très-nombreux, ayant 200 pauvres, à un écu par jour, portant des torches, se fasse majestueusement, & ne parcoure pas plus de cinq lieues en 24 heures; qu'à chaque endroit

⁽⁰⁾ En faveur d'une Madame de Lorme, Auteur de quelques mauvaises comédies, & tout récemment d'une, intitulée: La Rupture ou le Mal-enlendu, tombée le mois dernier sux François.

où il reposera, on célebre un service avant le départ & que ce service se fasse avec tenture & tout le reste du luxe de ce cérémonial. Ensin on calcule que le tout pourra former une dépense de 150,000 Livres (p).

Par un autre article de son testament, non moins curieux, la désunte traite sort bien tous ses domestiques, leur laisse des rentes proportionnées à leurs services respectifs, mais en même tems elle leur interdit de se trouver à son enterrement & les exile; c'est-à-dire leur assigne un domicile sixe à une certaine distance de Paris, où ils doivent résider chacun séparément pour toucher leur revenu. Son motif est qu'elle desire qu'ils ne s'entretiennent pas d'elle après sa mort & ne médisent pas sur son compte.

Elle institue Exécuteur testamentaire de ces dispositions originales Me. Falconnet: elle lui donne pour présent une petite terre & sa bibliotheque. Elle laisse aussi 15,000 Livres au Poëte Robbé, qu'elle logeoit dans son hôtel & soutenoit à Paris. Ce poëte, le plus ordurier de France (q), l'encensoit continuellement dans ses vers pour ses biensaits & l'on jugeoit par ce Prêtre de la Divinité.

Cette folle, au surplus, Milord, le cede aujourd'hui à un fol qui occupe la scene & dont tout le monde s'entretient.

⁽p) Ce convoi est parti le 3 Décembre.

⁽q) Voyez la Lettre sur la Dame Gourdan, Tome III, pag. 59 & suiv.

Ces jours derniers un Abbé, comme le Roi revenoit de la messe, a mis un genou en terre devant S. M. & lui a présenté un papier. Le Monarque l'a pris, &, rentré dans son appartement, l'a lu. Il en a fait part en plaisantant à ses courtisans & leur a déclaré que c'étoit un Mémoire dont l'auteur lui annonçoit pouvoir lui donner un secret pour perpétuer son auguste race. Le Capitaine des Gardes, piqué que cet Ecclésiastique, oubliant les prérogatives de sa place & le costume, eut présenté son placet au Roi, au lieu de le lui confier, a observé à S. M. que cette témérité scandaleuse méritoit d'être approfondie; ensorte qu'on a donné sur le champ ordre de rechercher ce prêtre & de l'arrêter, ce qui a été fait. Il s'est trouvé que le zele avoit exalté un peu trop cette tête - là, & il a été relâché au bout de quelques heures.

Par les interrogations qu'on lui a faites, on a reconnu que le fecret en question ne confistoit en aucune drogue à prendre ou à appliquer, mais dans certaine posture par laquelle il prétendoit apprendre à S. M. à suppléer au désaut physique qui avoit fait répandre le bruit d'une opération qu'elle devoit subir. Tout cela a beaucoup sait rire la Cour, le Roi & surtout la Reine.

Prenez en votre part, Milord; ride si sapis, mais aimez moi toujours sérieusement, comme je vous aime.

Paris ce 8 Décembre 1776.

LETTRE XXI.

Sur un Poeme plaisant, intitule: Parapilla.

ous desirez, Milord, que je vous égaie de tems en tems, & que j'entremêle les objets politiques & férieux des facéties dont ce pays abonde. En voici une, qui n'est pas nationale, mais qui a été francisée par un poëte aimable qu'on ne m'a pu C'est une bouffonnerie ultramontaine: on reconnoît aisément aux détails le terroir d'où elle vient. Ce poëme dans son origine s'annonçoit plus ouvertement. Il est encore intitulé dans la premiere langue: Il Cazzo, mot fort usité chez les Italiens, en forme de juron, & que Benoît XIV avoit souvent à la bouche. On raconte qu'un jour un de ses confidens lui reprochoit d'employer ce mot sale: ., Cazzo. ,, cazzo, répondit - il; je le répéterai si fréquemment , qu'il ne le sera plus". On ne sait si c'est ce qui a fait naître l'idée au premier auteur de la plaisanterie en question. Quoiqu'il en soit, il suppose qu'un certain Rodric, ayant sans doute la même habitude du Saint Pere, accueillit ainsi un bel inconnu qui lui vint demander brusquement ce qu'il faisoit, au moment où il cultivoit son jardin & mettoit quelque chose en terre.

"Holà, l'ami, dis-moi ce que tu plantes? Cazzo,

donne pas le tems d'achever & reprend:

y Vous en plantez, eh bien! il en viendra".

La prophétie s'accomplit, car c'étoit un ange qui la faisoit. Que devient cette tige singuliere; quel usa. ge en fait Rodric; comment s'en défait-il; en quelles mains tombe - t - elle; quel est son dernier sort? C'est ce qu'on voit dans le courant du poëme, divisé en cinq chants, fournis d'épisodes très-ingénieuses & très-agréablement narrées. Ce qui en fait le prin. cipal charme & le mérite rare, c'est que roulant sur le sujet le plus obscene, il n'y a pas un seul mot de ce genre & la fiction soutenue d'un bout à l'autre sur le même plan, présente des images très-licencieuses, toujours gazées fous des expressions honnêtes. On ne sait d'où est tiré ce mot: Parapilla, qu'a substitué le traducteur à celui de Cazzo. Ce qu'il y a de fûr, c'est qu'il ne signifie rien en François, mais il a une grande vertu dans l'ouvrage, comme vous le verrez.

Dans le premier chant, après l'exorde & l'invocation ordinaire, l'auteur établit d'abord quel personnage étoit ce Rodric, à qui le ciel fit un si étrange

présent :

Jadis vivoit dans les murs de Florence Un beau Galant, d'une haute naissance, Nommé Rodric, hélas! trop généreux, Car dé la blonde allant droit à la brune, En beaux festins, cadeaux, plaisses & jeux; Il eut bientôt dissipé sa fortune.

Que devenir en cette extrêmité?

Sage il devint, grace à l'adversité.

Fuyant sa honte, & cachant sa misere,

L'infortuné, d'un peu d'argent comptant

Qui lui restoit, achete une chaumiere,

Et tout auprès un petit bout de champ.

Là, tout pensif, sans valets ni servantes,

Il travailloit, ayant parmi ces soins

Un peu d'humeur: on en auroit à moins.

Suit l'apparition de Gabriel, la réponse & le pronostic déjà rapportés.

> Soudain il fuit comme une ombre légere, Et de fon pied touche à peine la terre. Rodric alors resta pétrisié. Lui qui parloit en tout tems comme un livre, Avoir ainsi manqué de savoir vivre, Brutalement avoir congédié, O ciel! & qui? c'est un ange.... sans doute: C'est Gabriel, de la céleste voûte Exprès pour lui descendu par pitié. Un tel foupcon n'a rien de fort étrange. Durant le cours de ses plaisirs mondains, Toujours Rodric honora ce bel ange. Beau messager du maître des destins; Car à Florence on brûle plus de cierges Aux chérubins, qu'aux onze mille vierges; Informez - vous, chacun vous le dira. Mais quel remords & quelle étourderie! Comme il gémit & se désespéra! Si de l'effet la menace est suivie. Plus de ressource, & comment se nourrir? Pauvre Rodric, tu n'as plus qu'à mourir.

C'est bien pis, lorsqu'il voit la prédiction s'accomplir.

Le fruit fatal s'élevant sur la terre, Nouvel Oedipe, est vainqueur de sa mere.

Rodric n'a d'autre maniere de sortir d'embarras que de se repentir, de pleurer & d'invoquer le se-cours de l'esprit céleste.

Le Gabriel est né plaisant, mais bon; Il pardonna. Les afles étendues, Je l'apperçois, qui, d'un air triomphant, Paré de pourpre & porté sur des nues, Dit à Rodric: ", calme-toi, mon enfant; " Tu viens de voir un singulier prodige,

" Mais ce n'est rien: prends la plus belle tige :

,, Dans un panier alors tu la mettras;

, Cours à la ville, & là tu la vendras

" Cent mille écus; c'est le prix, & pour cause;

, Car auffitôt que l'on verra la chofe,

" Femme ni fille, à tous ne manquera

" De s'étonner, & de crier Au! Au!

" Or, dans l'instant la divine merveille,

" Chez celle-là qui poussera ce cri,

,, S'introduira, mais non pas par l'oreille;

" Et là fans cesse un doux charivari

" Excitera volupté sans pareille,

,, Si l'on ne dit ce mot, PARAPILLA.

, Adieu, Rodric; retiens bien tout cela".

L'ange s'envole, & Rodric s'humilie.

On voit dans le second chant comment le possesseur d'une si belle plante fait fortune. Allégorie toute naturelle de ce qui est arrivé à tant d'autres. C'est une

Madame Capponi, veuve, & se désolant de cet état, qui la premiere veut voir le bijou. Elle fait appeller le marchand:

Le marchand donc à l'instant comparut; Bien humblement il fit sa révérence, Ote le voile, & le tout se passa Comme à Rodric Gabriel l'annonça. Figurez - vous en pareille occurrence L'émotion & le faisssement D'une beauté qui se voit envahie, Et sans respect ainsi prise à partie. Et néanmoins le premier mouvement, Si naturel, fut de le laisser faire, Se réfignant, soupirant de grand cœur, Et des deux mains, par excès de pudeur, Cachant fes yeux. Le second, tout contraire, Fut d'écarter, hélas, le téméraire: Mais vains efforts & nouvel embarras; Elle le veut, elle ne le peut pas. - Mon cher Monsieur, voulez-vous que je meure, Je ne puis plus endurer ce méchant.... Ah, par pitić, délivrez-mol sur l'heure. Très - volontiers. Prononcez seulement PARAPILLA. - Fi donc! c'est du grimoire, Vous me trompez. - Non ; vous pouvez m'en croire. Le terme est neuf.... propre à la chose. - Mais, Elle frémit, & ne dira jamais Ce vilain mot. La charmante hypocrite Gagnoit ainsi du tems & du plaisir, Et ce ne fat qu'avec un grand soupir Qu'elle lâcha la parole fusdite. L'esprit malin a déjà pris la fuite Parmi les fleurs prompt à se recueillir,

On le prendroit pour un Saint dans sa niche. AH! reprit-elle avec un air confus, Et le voilà dans l'instant qui déniche, Pour se nicher tout comme ci-deffus. Que ne peut point un procédé si tendre, Le cher ami déjà ressuscité, PARAPILLA se fait longtems attendre. Ce phénomene est vingt fois répété; Précaution que prend toujours le fage, S'il veut à fond savoir la vérité. Te n'en dirai fur cela davantage; J'en ai trop dit, peut - être. Mais enfin Vous connoissez ce pauvre genre humain; Pour peu qu'on foit hors de leur portée, Un grave sot, une tête éventée Vous traiteront de menteur ou de fou, Si l'on ne dit comment, pourquoi, par où. Pour terminer, la Dame bien instruite, Bien exercée acheta le bijou, Sans marchander fur la valeur prescrite. Le bon Rodric eut les cent mille écus.

Cette veuve avoit pour sœur une Abbesse, à qui elle avoue sa découverte. Curiosité de la Nonnain. Madame Capponi l'aime si tendrement qu'elle ne peut lui resuser de lui en faire part. Quoiqu'elle déclare que la chose vienne d'un ange, la bonne religieuse ne peut se persuader que ce ne soit pas quelque outil du diable, inventé par art magique. Elle veut le voir, en essayer, en juger. Sa sœur, après bien des débats, consent à cette épreuve, promet d'envoyer au monastère la cassette contenant le don du ciel, mais

avec les plus grandes précautions, & sous le serment de renvoyer le tout avant le soir.

Au troisieme chant on lit d'abord une description du couvent.

Mais j'apperçois les murs de l'abbaye,
Vaste édifice, où les Burneleichis,
Les Sartonis, par cent travaux exquis,
Ont de leur art épuisé le génie.
L'azur & l'or y mêlent leurs couleurs.
Là, dans le sein de la magnificence,
L'oisiveté, par des vœux imposteurs,
Se vante encor d'embrasser l'indigence.
La chasteté s'y garde comme ailleurs.
C'est un ferrail de sultanes jalouses,
Et qui par sois, pour charmer leur ennui,
D'un même Dieu se disant les épouses,
Font des ensans qui ne sont pas de lui.
Pour mon héros, c'est l'île de Cythere.
Que l'aumônier va languir aujourd'hui!

L'endroit vraiment plaisant est celui où les religieuses, surprises de ne point voir l'abbesse au chœur, & craignant qu'elle ne soit malade, accourent pour en savoir des nouvelles. Elle n'avoit point eu la précaution de fermer sa porte. Ses ouailles entrent en soule, & la trouvent avec son hôte vacant en ce moment-là. Elle se reposoit de ses satigues.

> Alors la chose à l'écart étoit mise; Même la boîte, où git le beau phénix, Etoit ouverte aux pieds du crucifix. Agnès l'a vu, la voilà qui s'écrie... A ses genoux le vainqueur a volé;

L'affaire est faite, autant de violé. La fotte, hélas! craint de perdre la vie. Elle est sans art, ne sachant rien de rien. L'Abbesse dit que tout est pour son bien, Mais vainement, & pour la faire taire, Car à ses cris tout le monde accouroit, Il fallut bien réveler le mystere, Et les deux mots par qui tout s'opéroit. Dont l'autre Sœur, très-habile écoliere, Fort à propos sut faire son profit; Car le grand mot par Agnès étant dit, Le fier Tarquin foudain la répudie. Sœur Madelon, qui ne craint pas le viol, Le couche en joue & l'arrête en son vol: L'oiseau s'abat; elle se l'approprie. Et cependant interrogeant Agnès, Toutes les sœurs autour d'elle assemblées . De Gabriel ont appris les secrets. Les cris, les pleurs les avoient fort troublées: Mais contemplant l'adresse & la valeur De Madelon, & la grace divine Dont à leurs yeux sa face s'illumine, Ce noble exemple a ranimé leur cœur. Elles n'ont vu jamais dans leur églife Miracle aucun qui foit plus à leur guife: Au don du ciel toutes prétendent, part. Toutes l'auront, l'Abbesse l'autorise. Il le falloit, & fans plus de retard, Ou c'étoit fait du vœu d'obéissance. L'ordre est donné, les Sœurs sont en silence. A deux genoux, & l'Abbesse commence. Vous avez vu dans le faint tems pascal Un Directeur affis au tribunal: A droite, à gauche, un essain de femelles

Est à l'affut, avançant pas à pas L'une après l'autre, & si l'une d'entre elles Est trop longtems à débrouiller son cas, Chacune dit: ,, elle ne finit pas; " Quoi! tout le jour il faudra se morfondre!" Tel des nonnains étoit l'empressement; Plus grand cent fois. i'ose vous en répondre. PARAPILLA marchoit si lentement, A chaque fois les AH! font tel esclandre, Sont si nombreux, si prompts, que bien souvent Le Directeur ne fait auquel entendre. Plusieurs disoient leur Benedicite. En attendant, d'autres veni Sancte. Un beau spectacle étoit la Sous-Prieure Se recueillant en fille intérieure, Et soumettant la chair à l'Eternel; L'instant d'après une autre moins docile, Pleine du Dieu, n'ayant rien de mortel, Se débattoit ainsi que la Sibylle; L'autre s'enfuit avec le trait fatal: La mere Alix pensa se trouver mal: Il est trop vrai que ses forces succombent, Son œil se ferme & ses lunettes tombent. Sœur Madelon, dejà faite au péril, Tint fort longtems le galant en fourriere; On murmuroit: ,, où le miracle est-il?" Bref, le héros accomplit sa carriere; Mais ce ne fut qu'après un long combat, Bien disputé, bien digne de mémoire: Puis on entonne un beau Magnificat. Tort ou raison, les Sœurs crioient victoire. Mais ce qui doit charmer tout bon Chrétien, Trente blessés se portent tous très - bien, Et vont gaiement souper au réfectoire.

Un point historique ouvre le quatrieme chant. Il est question de la rivalité des deux familles de Florence, dont il résulte la capture du trésor précieux. Laisfons raconter le fait au poëte.

En ce tems - là vous saurez que la ville Fut divisée en différens partis, Et qu'on craignoit une guerre civile. Les plus suspects étoient les Capponis. Le Barigel couroit toutes les nuits, Espionnant, faisant partout la ronde, Interrogeant & fouillant tout le monde, Et pour un rien les menant en prison. Il rencontra cheminant dans la rue, L'homme au coffret: l'heure étoit très - indue; Et la livrée excitant le foupcon: " Arrête - là.... Dis - moi ce que tu portes. , -- Je n'en fçais rien. -- La clef. -- Je ne l'ai pas. .. -- Allons, coquin, au cachot de ce pas ". L'autre entendant ces paroles trop fortes, Jette la boîte, objet du démêlé, Et court & fuit, & tout honteux arrive A la maifon, difant on m'a volé. Mais la cassette? hélas! elle est captive. Ce cher trésor, par quel arrêt du ciel Va.t-il tomber aux mains d'un Barigel?

Le Barigel, à qui l'on apporte la boîte, force la ferrure, & ne fait pas grand cas de cette prife. Précifément il marioit sa fille le lendemain. Par un hazard unique le jour de l'hymen, l'épousée inquiete, attendant le soir avec impatience, rodant de côté & d'autre, trouve le coffret; ce qui donne lieu à la des-

cription d'une troisseme jouissance, non moins variée que les premieres. C'est dans ces détails que brille la fécondité du peintre, toujours pudique, voluptueux & gai.

. . . Ouoi, dit-elle, un coffret De bois de rose en belle mosaïque. Sachons un peu quel est ce beau secret. Ainsi pensoient Eve, Psyché, Pandore, Madame Loth, & bien d'autres encore : Incessamment vous jugez qu'elle ouvrit : Vous devinez comment l'autre s'y prit, Comme il accourt, comme il entre en ménage, Si que la Belle, à son apprentissage. Croit que c'est-là la fin du facrement Qu'elle ignoroit, & se pame d'autant. L'époux survient, qui, la trouvant précoce : , Parbleu, dit-il, ne vous pressez pas tant, yous allez voir un beau présent de nôce. , Non, mon ami, non, je le tiens.... hélas! C'est bien en vain qu'il se jette en ses bras, Ivre d'amour, impatient, superbe; On lui crioit: , vous nous inportunez": Notre homme reste avec un pied de nez, Et c'est de - là que nous vient le proverbe. Du haut des cieux Gabriel a fouri : Que voulez - vous? tel eft fon caractere, Il ne craint pas de berner un mari. Le voilà donc fixé dans la carrière. Bravant l'hymen, étonnant les Amours, Ce fier athlete & triomphant toujours. Mortels heareux, on vante l'élyfée; Il étoit-la! mais quoi dans ce bas lieu .

Mic no fit de etimes de la vie.

re

12

p

I

Du plus grand bien il ne nous faut qu'un peu, Et toujours feindre est chose mal aisée. La chere enfant, si l'on veut le savoir, Fuyoit le monde, & surtout les voisines: Chacun disoit: elle fait trop de mines. Vous qui riez, je voudrois vous y voir. Mais tout prend fin parmi l'espece humaine; Car un beau jour que son pere mourut, Que les parens, les amis, tout accourut; AH! disoit - elle en respirant à peine. Chaque foupir trompoit, encourageoit Notre héros; plus elle s'affligeoit, Plus son aspect vous séduit, vous enchante: Baignés de pleurs, fes regards font divins, C'est Médicis, des crayons de Rubens. Bref, sa douleur parut si ravissante. Oue le scandale en fut universel. Toute éperdue & le cœur plein d'angoisse, Elle s'échappe & vole à sa paroisse, Et se prosterne, & dit: ", pouvoir du ciel, " Rendez la paix à ces sombres demeures!" Ce Memento n'étoit pas dans ses heures; Elles font . là, près d'elle, à l'abandon. Une dévote à coëffe rabattue, A ses côtés faisant le cou de grue Prioit auffi, mais fur un autre ton. L'autre reprit son livre de prieres; Et tout - à - coup à ses regards brilla Un beau billet en très gros caracteres. En lettres d'or: dites PARAPILLA. Ne doutant point de quelques grands mysteres, Elle obéit. Mesdames, plaignez · la. Trifte miracle! & peu digne d'envie! Elle ne fit de mines de sa vie.

Cette dévote étoit une femme de chambre de Madame Capponi. Instruite par le laquais de la maniere dont il a perdu la cassette, elle est aux aguets pour la retrouver. A la figure elle découvre aisément qui possede ou plutôt est possédé de l'instrument tenace. La beauté dont il s'étoit emparé, ignoroit absolument le mot seul qui pouvoit la soustraire aux sureurs d'un amant de nouvesse espece, & l'adresse de la soubrette est de le lui découvrir & d'enlever soudain par un AH! AH! élancé sort à propos le bijou vacant.

Marton, c'est le nom de la chambriere, ne peut se lasser de saire l'exercice avec cet instrument. Elle y vaque avec tant d'assiduité, qu'elle en perd sa place auprès de sa maîtresse & est chassée: ce qui arrive au commencement du cinquieme chant. D'abord elle s'embarrasse peu de ce congé, ayant avec elle son compagnon assidu.

Ne fe lassant de leur charmant duo,
Vont occuper une chambre garnie,
Ne voyant qu'eux dans ce vaste univers,
Et fort contens d'avoir brisé leurs fers.
Amour! Amour! quelle est ton imprudence!
Diane même a senti ta puissance:
Combien de soins pour son Endymion!
Combien l'Aurore a gémi pour Titon!
Et qu'à Vénus tes malheurs & tes charmes,
Bel Adonis, ont fait verser de larmes!
Mais sans chercher des exemples si beaux,
Que de Laïs jadis si bien payées

Par des Prélats, par des chefs de bureaux', Dans un grenier maintenant oubliées, Ont tout perdu pour des godelureaux!

Mais enfin elle tombe dans l'indigence. Ne fachant comment faire, elle se résout à vendre ce bijou. Elle trouve bientôt pour acquéreuse une certaine courtisanne nommée Lucrece, fille & maîtresse du Saint-Pere.

Alors siégeoit le fameux Borgia,
Du doux Jésus terrible Grand Vicaire,
Haï de Rome & chéri dans Cythere;
Comme l'on sait, chantant Alleluya,
Et célébrant plus souvent que la messe,
Le cas joyeux dans les bras de Lucrece,
Nul n'a jamais violé celle - ci;
Même à Tarquin elle eut dit, grand merci.

La courtisanne, glorieuse de sa conquête, s'en retourne à Rome. Le poëte, en passant, compare cette capitale du monde chrétien à ce qu'elle est de nos jours.

Mais quoi? déjà le toît du capitole,
Et des Chrétiens l'auguste métropole,
Frappe ses yeux: non telle qu'aujourd'hui,
Où d'Agrippa la fameuse rotonde,
S'éleve aux cieux pour commander au monde;
Mais telle encor que le grand Constantin
L'avoit jadis par ses mains consacrée.
Humble au dehors, & bien plus révérée
Avant le tems de Luther & Calvin.
Oh! qu'ici bas les destins sont bisarres!

Tout change en mal fur ce globe maudit: Rome autrefois redoutoir les Barbares, Ses Attilas ce font les gens d'esprit. Mais des ensers que peut la folle rage?

Le dialogue de la maîtresse de Borgia avec son pere, & ce qui arrive de la jalousie de celui-ci, conduisent à la fin de cette féerie charmante.

e

1.

.

La voyageuse ensin tentre au palais,
Le cher objet toujours serre de près.

" Bon jour, ma sille, as em sait bon voyage?"

Et sourrageant déjà tous ses attraits,
D'une main libre..., Alte là, dit Lucrece:

" Mon très cher pere, & mon très cher amant,
" Vous que mon cœur doit chérir doublement;

» Votre fanté, c'est ce qui m'intéresse.

" Vous pouvez tout, mieux que Jupiter

Savez lancer & la foudre & l'éclair.

" En fait d'amour il n'en est pas tout comme :

"Vous le favez, ailleurs qu'in cathedre,

" Je vous ai vu sujet à l'errata:

" Le Dieu du monde est souvent moins qu'un homme.

,, Pour m'épargner tout fâcheux accident,

, Saint Gabriel m'a fait un beau présent.

" Malgré l'églife, en dépit de la hible,

» Pour cette fois j'ai trouvé l'infaillible.

Noyez plutôt: ce n'est pas tout encor",
Ajouta-t-elle avec un air novice;

, Quand je permets qu'il prenne un peu l'effor,

y, Vous allez voir comme il fait l'exercice".

Incontinent le lutin mis en jeu,

Part, s'élançant comme d'une soupape,

Et va brider le nez du Pere en Dieu.

Imaginez l'effroi du vieux Satrape A cet aspect subit, inattendu: Dans fa fureur il pour suit l'Anti Pape; Mais à fon poste un soupir l'a rendu. Plus d'une fois on repéta la chose. Tel qu'un volant qui jamais ne repose, L'oiseau léger partoit & retournoit. Le Saint Prélat couroit, & entonnoit: , Au nom du ciel, de la Vierge Marie, " Démon, fuyez, je vous excommunie:" Le pourchassant, allongeant ses deux doigts, Faifant sur lui de grands signes de croix, Le tout en vain: & s'il court à Lucrece, Déjà l'intrus l'a gagné de vitesse. La folle éclate, & l'orgueilleux rival Demeure ferme au lieu pontifical. Notre Alexandre étoit non moins colers Que celui - là qui prit Persépolis. , Je n'ai donc plus les clefs du paradis! Et tout de suite il écrit à Saint Pierre, Jurant de mettre & le ciel & la terre En interdit, si justice on ne rend Brieve & prompte, & furtout accusant Le Gabriel d'être un mauvais plaisant.

Le dénouement du poëme n'est pas ce qu'il y a de plus heureux. L'auteur termine par faire l'apothéose de l'instrument & par le placer au ciel. C'est la seule maniere dont on trouve dans l'Empirée pouvoir appaiser les plaintes du Pontise.

> Ce fut au ciel une rumeur du diable: Saintes & faints tout s'assemble, tout court. L'Ange a beau jeu pour ne pas rester court;

Il s'en explique, & d'un art admirable
Il détaille les vices du vaurien:
Puis persissant le Pape & sa pantousse
Qu'il fait baiser, le traite de marousse.
A tout cela Pierre dit: " J'en conviens;
" Je n'eus jamais cet orgueil peu chrétien:
" Pour tant là-bas, il occupe ma place;
" Pour ce brigand je vous demande grace".
Le tout s'appaise, & tout s'arrange au mieux.
Mais Gabriel, par une bonne clause,
Pour son client obtint l'apothéose:
Le beau phénix, transporté dans les cieux,
Devint le page & l'amant des Cometes.

Chacun d'ici peut le voir sans lunettes.

Tel est ce petit ouvrage, que bien des gens comparent au Vert-Vert, mais dont le sujet porte beaucoup plus d'intérêt, dont les épisodes très variées enchaînent plus ingénieusement l'action, & dont le style plus leste marche avec une rapidité que n'a pas M. Gresset. Mais encore un coup, le chef-d'œuvre de l'auteur c'est de friser continuellement l'obscénité & de s'en garantir toujours. Je ne connois point l'original, & il y a à parier que le traducteur l'a de beaucoup amélioré & surtout y a répandu ce goût exquis que je vois n'appartenir qu'aux François dans cette espece de productions & qu'on ne trouve dans aucune des autres peuples. Si je puis avoir occasion d'acheter cette bagatelle fort rare, je vous la ferai passer complette, & vous conviendrez qu'elle surpasse infini-

, differed pour to Ministern. Dis qu'il j

en

fût n'é

ľé

2.1

fo

pe v:

d

ti

C

ment les nôtres, même la Boucle de cheveux enlevée de notre fameux Pope.

Claudite jam rivos, pueri, sat prata biberunt.

Je reviens incessamment à des objets plus impor-

Paris ce 12 Décembre 1776.

B

S

LETTRE XXII.

Sur Mrs. Taboureau & Necker. Avanture de M. de Boulainvillers.

Vous vous impatientez, Milord, que je ne vous dise rien de Mrs. Taboureau & Necker, objets actuels des regards de la France, de l'Angleterre & de tous les Etrangers. Vous ne voulez pas que l'année finisse avant que j'aie fixé vos idées à leur égard. Cela me seroit difficile, car ils n'ont encore rien produit. On annonce beaucoup de choses, sans doute, mais ne prématurons point l'avenir: tenons-nous-en au passé, & jugeons de ce qu'il y a à espérer d'après les faits connus & le caractere donné de chacun de ces éminens personnages. J'ai heureusement assez amassé de matériaux pour terminer d'une façon intéressante sur leur compte.

Le premier étoit depuis longtems, & même fous Louis XV, désigné pour le Ministere. Dès qu'il y iée

10

en avoit un de vacant, dans quelque genre que ce fût, le Public le nommoit. Cette apothéose anticipée n'étoit pas vraisemblablement à son égard comme à l'égard de certains autres, la manœuvre fourde d'un ambitieux qui, par des émissaires gagés, cherchoit, à force de se prôner lui - même, à attirer les regards & à suggérer un choix dont n'avertiroit pas son mérite personnel. M. Taboureau est doux, simple, humain. valétudinaire; dénué de cette énergie qui enfante également & les belles actions & les grands forfaits. S'il desiroit un Département, ce n'étoit donc pas le Contrôle général, surtout dans la crise actuelle, exigeant ou l'heureux génie d'un patriote zélé, ou l'ame atroce d'un scélérat intrépide. Mais sa famille (a) briguoit pour lui; mais ses amis en grand nombre à la cour & au Conseil, assuroient qu'on ne pouvoit trouver un homme plus ami du bien; mais les vrais citoyens, engoués des éloges qu'ils en entendoient faire continuellement, se flattoient que l'Etat respireroit enfin fous un tel foutien.

Le seçond est d'un caractere tout différent. On ne peut révoquer en doute ses lumieres & sa capacité, tant en théorie qu'en pratique. Il a donné au Public différens ouvrages sur des matieres d'administra-

⁽a) Elle est peu accréditée cependant, sauf M. de Villepatour, son frere, Officier général d'Artillerie, très-estimé, sort connu à la cour, sort bruyant & sort propre à donner de la consistance à l'autre.

tion (b), où l'on remarque du génie, de grandes vues & beaucoup de ressources dans l'imagination. Il a géré d'abord les affaires d'autrui : il étoit Com. mis à 1,200 Livres chez un Banquier, il y a vingt ans: Il a tenu ensuite une maison de commerce pour fon compte, dans laquelle il s'est enrichi au point qu'on lui donne aujourd'hui 300,000 Livres de rentes. Il a été longtems l'ame & le défenseur de la Compagnie des Indes. Il étoit, lors de sa nomination. Ministre de la République de Genêve. Il est dans la force de l'age, vigoureux, laborieux, & rempli de cet enthousiasme de gloire qui excite à faire parler de soi; mais on le taxe de n'avoir pas été fort délicat sur les moyens de se pousser au poste où il aspiroit. Sa qualité d'étranger & de Protestant, son défaut d'entours, les dégoûts & les persécutions qu'il venoit d'éprouver sous M. Turgot, tout sembloit devoir lui interdire l'entrée au Contrôle général. Cependant, parmi les mouvemens rapides de tant de rivaux parvenus & supplantés, on l'avoit quelquefois nommé & les gens fensés en avoient toujours ri, comme d'un ridicule qu'il se donnoit. On ne peut douter aujourd'hui qu'il n'y songeat sérieusement, & voici ce qu'on a découvert fur le fil détourné qui l'a conduit à son élévation.

11

⁽b) Entr'autres son Eloge de Colbert, ses Mémoires pour la Compagnie des Indes, son Traité sur le Commerce & la Législation des grains.

Il étoit fort lié avec un certain Marquis de Pezay, intriguant, qui n'ayant pu se faire un nom dans la Littérature, cherchoit à se pousser aux honneurs & à figurer dans le monde (c) par ses petits vers, ses

der

on.

m-

ngt rce au

res

eur

fa

ve.

x, ite

28

)S.

0.

es

r-

u

15

,

n

e

y

t

11

(c) Comme il n'étoit ni vrai Poëte ni vrai Marquis, on avoit fait sur lui l'Epigramme suivante:

Ce jeune homme a beaucoup acquis, Beaucoup acquis, je vous affure; En deux ans, malgré la nature, Il s'est fait Poëte & Marquis.

Voici ce qu'on en disoit dans des Nouvelles à la main de cette capitale, sous la date du 9 Décembre:

, On peut se rappeller une Epigramme où l'on plaisantoit , M. de Pezay sur sa qualité prétendue de Marquis. Tout " le monde fait que son nom est Masson; qu'il est fils d'un , ancien Commis du Contrôle général. On a été bien fur-, pris qu'il ait eu l'impudence de se faire donner ce titre dans la Gazette de France du vendredi 6, à l'occasion de , la présentation de sa femme à la cour. Autre événement , qui scandalise tout le monde: il s'est introduit chez M. le , Comte de Maurepas, & il fait les délices de ce Ministre, , conjointement avec le Sr. de Beaumarchais. C'est à M. , le Comte que l'on attribue son mariage avec une Dlle. de , condition, appellée de Murard. Elle est de la plus belle " figure du monde. On ajoute que M. de Maurepas a fait donner par le Roi une dot considérable à la Dlle. peu riche. , Ce M. de Pezay a pour sœur une Madame de Caffini. , très - élégante, & qui tient de son côté un bureau d'esprit " léger, persisseur & analogue au ton de la cour."

Et tout récemment sous la date du 11.

, Le mariage du prétendu Marquis de Pezay est l'entretien de Paris, & l'on en plaisante beaucoup sur une Généalogie, qu'il s'est fait faire pour paroître à la cour, où l'on le fait descendre des Massoni d'Italie. Cela réveille également la chronique scandaleuse sur le compte de sa sœur, Madame de Tome IV.

calembours & ses souplesses. Il s'étoit introduit chez M. le Comte de Maurepas; il avoit plu à ce Ministre & à sa femme, & il faisoit les délices de leurs soupers. M. Necker avoit profité de cette intimité pour se faire connoître du Ministre, lui présenter des Mémoires concernant l'administration des sinances & jetter ainsi de loin les sondemens de sa grandeur suure. Le moment, arrivé plutôt qu'il ne comptoit, par la vacance du Contrôle général, à la mort de M. de Clugny, il a redoublé d'efforts & de cabales, & il a fait suggérer par son consident au vieux Mentor de proposer au Roi M. Taboureau: il avoit, de son côté, sondé celui-ci, & il savoit ce qui devoit arriver.

En effet, le Comte de Maurepas ayant déclaré à ce Conseiller d'Etat que S. M. l'avoit nommé son Contrôleur général, il commença par refuser, sous prétexte qu'il n'entendoit rien à la manutention du Fisc public. C'est où l'attendoit M. Necker: il sit insinuer au Ministre, son protecteur, que cela ne devoit

[&]quot; Cassini, l'amante publique du Comte de Maillebois. Pour mieux prêter au ridicule, il a engagé le Sr. de la Harpe à " insérer dans son Journal du 25 Novembre, des vers de sa " composition inscrits en divers lieux de ses Jardins. Voici ", comment on a parodié méchamment ceux au dessus d'un ca" binet de verdure: "

Poëte, Jardinier & Sage tour à tour,
Je ne suis qu'un grand fat, à parler sans détour:
Je ne ferai pas croître une simple fleurette.
Je chante & fais bailler l'Amour.
Pour être mis dans la Gazette,
De semme, à prix d'argent, je vais faire l'emplette;
Je serai cocu, puis bientôt j'enragerai;
Alors plus Philosophe ici je reviendrai.

point arrêter le choix du Monarque; qu'on pouvoit distraire de ce Département la comptabilité, & que cette partie étant de son ressort il s'en chargeroit volontiers. C'étoit M. de Pezay qui disoit teut cela pour lui, & cela n'en avoit que plus de consistance.

M. de Maurepas revint donc à la charge, & battit en ruine toutes les excuses de M. Taboureau, qui paroît s'être défendu de bonne foi. Il a été jusqu'à dire des choses mortifiantes pour le vieux Ministre, en se retranchant sur sa mauvaise santé, sur son age. Comme celui - ci lui objectoit qu'il étoit encore jeune: " Quand on a passé cinquante ans, Monsieur " le Comte, lui dit-il, on n'est plus gueres propre " aux affaires publiques. C'étoit un argument ad baminem. M. de Maurepas étoit trop intéressé à le renverser & à tenir serme. Il mit en avant les ordres du Monarque & sa résolution de lui donner un collegue, propre à le feconder pour la partie qui lui répugnoit. Cet espoir le sit accepter; il se flattoit que la nomination en seroit à sa volonté, que rien ne pres. soit, & fut tout étourdi quand il apprit que M. Necker étoit l'homme annoncé en même tems que lui . sous la dénomination de Conseiller des Finances & Directeur général du Trésor Royal sous les ordres directs de S. M.

t

M. Taboureau n'a pas tardé à ouvrir les yeux & le repentir. Il a conçu facilement qu'il ne seroit que le simulacre, & que l'autre alloit être le vrai Contrôleur général. Cette foiblesse d'avoir accepté, après

avoir refusé, après être convenu de son impéritie dans les nouvelles sonctions qu'on lui destinoir, a produit même un mauvais esset dans le public; mais sa famille surtout a été surieuse, & lui a reproché d'étre la dupe ainsi d'une intrigue de cour & de l'ambition de son collegue: toute sa resiource aujourd'hui est de déclarer qu'il essayera de la place pendant six mois, & que, si à ce terme il voit impossibilité absolue de remplir ses intentions patriotiques, il quittera avec plus de plaisir qu'il ne s'est résigné à la volonté de son maître.

Cette abdication paroît d'autant plus prochaine & nécessaire, que M. de Maurepas a envain tenté de fixer en détail les limites de chacun des deux promus. Pour y suppléer, envain leur a t-il déclaré que l'un auroit toute la recette & l'autre toute la dépense; cette démarcation satisfaisante au premier coup d'œil, claire, précise & devant obvier à toute contestation, n'est à l'examen qu'illusoire, & ne remédie pas aux principales difficultés. En effet, M. Taboureau étant en outre chargé du contentieux, doit rentrer souvent dans les sonctions du dernier, en ordonnant des payemens, des restitutions, des indemnités, dont M. Necker n'étant pas prévenu, déclarera qu'il n'y a point de sonds; ce qui est arrivé déjà.

Quant à la partie des projets, M. Taboureau prétend qu'ayant la législation ils lui doivent être tous foumis pour qu'il les médite, les vérifie, les discute, leur donne la force législative. Son rival veut, au contraire, que les siens tendant à améliorer la comptabilité, à diminuer les dépenses ou à les rectisser, n'aient à recevoir que la sanction du Monarque.

S

ıi

K

On assure que la mésintelligence est déjà entre ces deux personnages; que M. Necker ayant été plusieurs fois chez le Contrôleur général, fans que celui-ci lui ait rendu le réciproque, a déclaré qu'il ne se transporteroit plus chez M. Taboureau, qui, de son côté, se regardant comme le chef & le supérieur, exige cette déférence. Ce sont, sans doute, ces tracasseries domestiques qui vraisemblablement ont empêché le Directeur du trésor royal de donner l'essor à divers plans de finances qu'il a, dit on , dans son porte-feuille, & rédigés de longue main. Cependant il paroît deux Ordonnances préliminaires de sa façon, dont je vous parlerai dans un moment, après vous avoir raconté quelques anecdotes relatives à la premiere sensation qu'a produit dans le monde l'exaltation des deux Ministres. Chacun ayant su la sorte de violence due le Contrôleur général actuel avoit éprouvée avant d'en accepter la place, & qu'il ne l'avoit prise que lors même que S. M. lui avoit dit de sa bouche: Je vous l'ordonne, mon Peuple le desire & vous ne pouvez vous refuser au salut de la France (d);

⁽d) On conçoit aisément que ces paroles avoiens été dictées au Roi par M. de Maurepas, & que le Marquis de Pezay les avoit infinuées à celui-ci par l'instigation de M. Necker, qui ne pouvant être Contrôleur général en nom, craignoit de ne pas trouyer dans un autre que M. Taboureau, un personna-

on lui adressa les vers suivans, d'une fadeur à faire vomir:

L'Etat dans sa detresse a besoin d'un grand homme; La France vous regarde & la vertu vous nomme. (e)

deing performance; old Mr. A Le Premier Préfident de la Chambre des Comptes, où doit être reçu & prêter serment le Ministre des Finances, a voulu tempérer, sans doute, l'accès d'amour propre qu'auroit pu procurer à M. Taboureau le distique ci - dessus, s'il en eut été susceptible. Quoique les discours prononcés à cette Cour ne foient que des lieux communs dont on ne fait pas grand cas, on a trouvé celui-ci remarquable par un éloge affecté de M. de Clugny, qui n'a rien fait de bien, dont on n'espéroit sien, dont on craignoit beaucoup, dont les essais faisoient appréhender davantage & qui avoit contre lui la voix générale. Quelqu'un a observé ce paragraphe au débit, & tout le monde s'est empressé d'en recueillir des fragmens. Voici l'original en entier, plus long que d'ordinaire; mais pour mieux vous en faire connoître l'affectation, il faut en rapprocher le discours du même Chef adressé au défunt lorsqu'il succéda à M. Turgot, dont il faisoit l'éloge dans le sien. M. de Nicolaï n'en sit pas de

ge aussi modeste pour avouer son incapacité, & surtout un aussi soible pour laisser démembrer sa place & en céder à un second les sonctions les plus intéressantes.

⁽e) On croit ces deux vers tirés de la tragédie de M. Dorrat, intitulée Adélaide de Hongrie.

même; il l'exhorta, au contraire, à se garantir de l'esprit de système & d'innovation, à respecter les propriétés de la Noblesse, du Clergé, des Financiers & surtout de Mrs. les Gens de robe, de la Chambre spécialement, dont il lui insinua qu'il seroit bien de rechercher les lumieres & de prendre les conseils. Tout cela y est adroitement & implicitement compris. En voici le contenu (f):

5

,

4

" Monsieur, le Roi vous éleve au Ministere des ,, finances pour le bonheur de ses peuples. La bien-", faisance vous appelle à cette honorable fonction; " mais son choix, en faisant votre éloge, vous inspi-,, re de grands devoirs. Sans doute, il faut tout vo-, tre zele & vos talens pour la place que vous allez " remplir, puisqu'il faut répondre aux vœux & aux ,, besoins du Public. Il seroit difficile de vous dissi-,, muler leur vérité & leur étendue, en vous propo-" fant, Monsieur, pour modele & pour guide ces Mi-" nistres habiles & sages, qui, toujours amis des pro-, priétés, de l'ordre & de l'état des personnes, n'eu-,, rent jamais d'autre ambition que celle d'être utiles. " Ils firent le bien sans faste, & sans étonner par des " opinions nouvelles , sans allarmer par des Spéculations " bardies. Leur méthode, conforme aux principes, " eut la justice & l'économie pour base. Ils furent ", fideles aux engagemens; ils ranimerent le commer-" ce; ils firent fleurir l'agriculture, & porterent dans

⁽f) Ce discours est du 25 Mai 1776.

, toutes les parties du Royaume l'abondance & la ,, vie. La faveur de leur maître, l'affection de leurs " concitoyens ont été leur récompense; & la postéri-,, té, juge équitable de leur administration, a consa-, cré leurs vœux à la reconnoissance des fiecles à ve. , nir, & leur exemple à l'émulation de leurs fucces. " feurs. Ils savoient, Monsieur, que cette illustre " compagnie est le dépôt essentiel des loix & de la sur-, veillance de la comptabilité. C'est ici qu'on leur " faisoit découvrir les abus & le remede; c'est ici " qu'ils aimoient à trouver, pour le bien qu'ils vou-,, loient faire, des coopérateurs & des conseils. La " nation espere de vous ce qu'elle a droit d'en atten. ,, dre; elle mesure aujourd'hui les obligations du , Ministre des finances sur les intentions de fon au-, guste maître, Louis XVI, notre Roi, & vous sa-" vez qu'il veut être notre pere ". Voici maintenant le fecond (g).

"Monsieur, votre nomination a généralement été
" applaudie. Elle ranime notre espérance, mais elle
" ne nous fait pas oublier nos regrets. Le souvenir
" d'un Magistrat qui eut consacré ses veilles au bon" heur de ses Concitoyens est toujours présent à nos
" cœurs. Ma foible voix aime à s'élever pour célé—
" brer sa mémoire, & je crois, Monsieur, avoir
com-

⁽g) Il est du 25 Octobre 1776.

, commencé votre éloge en jettant devant vous des

" Sans doute, une administration plus longue eut " vu éclorre l'homme d'Etat; mais arrêté au milieu

" de sa course, M. de Clugny n'a pu que laisser en-

, trevoir des talens & du zele. Il a du moins affez , vécu pour faire connoître, pour faire chérir l'amé.

, nité de sa personne & pour mériter des amis.

" Les titres que vous apportez sont trop multipliés , pour les taire: les rappeller, Monsieur, c'est plai,, re au Public; c'est mettre le sceau à vos engage, mens avec lui. Une raison lumineuse, une pru,, dence active, la simplicité des mœurs des premiers , âges, cette probité antique pour laquelle notre vé,, nération semble redoubler parce que les modeles en , sont devenus plus rares: voilà les vertus dont , vous nous avez donné l'exemple, voilà l'histoire , de votre vie.

" Valenciennes en a joui pendant douze ans ; elles " eurent alors des panégyristes & des témoins qui " nous sont également chers (b). Je leur rendis hom-" mage, Monsieur, avant que de vous appartenir, " car je ne me flattois pas que le lien de l'estime dût " resserrer un jour le lien de la parenté.

. Les regards de la Nation vont s'attacher fur vous :

⁽h) Le Maréchal de Nicolai, oncle du Premier Président actuel de la Chambre des Comptes, qui commandoit à Valenciennes, lorsque M. Taboureau y étoit Commissaire Départi pour le Roi.

" votre réputation fait son espoir & devient le pré" sage d'un ministère heureux. Vous entrez dans la
" carrière, Monsieur: elle est immense & pénible à
" parcourir; mais le terme est glorieux & la récom" pense est belle. Il est flatteur pour un bon citoyen
" d'être appellé par le choix de son maître & le vœu
" de la patrie à seconder les vues d'un Monarque qui
" veut approcher du trône la biensaisance & la vé" rité".

Tandis que la Chambre catéchisoit ainsi le nouveau Contrôleur général, les Prêtres jettoient les hauts cris contre son collegue; ils étoient surieux de voir un Protestant s'immiscer dans le Ministere & sur la voie d'entrer peut être au Conseil. M. le Grand Aumônier en ayant conséré avec d'autres Prélats de ses consreres à Fontainebleau, en porta en leur nom des plaintes à M. le Comte de Maurepas, en lui présentant les Ordonnances du Royaume qui excluent les Protestans de toutes les places de l'administration, le vieux Ministre, toujours goguenard, lui répondit, que si le Clergé vouloit se charger de payer les dettes de l'Etat, le Roi consentiroit à congédier son moderne Directeur du trésor royal. On est parti de là pour saire un jeu de mots, quoiqu'ayant une sorte de sens:

De ton choix, ô Necker, le dévot allarmé
Crie en vain: "Quel scandale énorme!
"Pour régir son Trésor, quoi, Louis a nommé
"Un enfant de Genève, un maudit Résormé!"

C'est qu'il s'entend à la Réforme.

é.

la

a

n-

en

ne

ui é-

ı.

Cependant, si la jalousie du Clergé n'a pu obtenir qu'on lui facrifiat M. Necker absolument, il passe pour constant qu'elle l'a privé du moins d'une illustra. tion qu'il alloit recevoir par le grand Cordon de l'Ordre du Mérite (i), ce qui a mortifié étrangement cet ambitieux, très-jaloux d'honneurs. Des gens sensés ont fait sentir à S. M. qu'en couvrant ainsi un Protes. tant d'une décoration qui le caractériseroit plus spécialement pour tel, ce feroit exciter davantage la haine. la rage & les réclamations des dévots; qu'il valoit mieux attendre que cette espece de Ministre, tout neuf, se sût distingué par des actes patriotiques, propres à fermer la bouche des envieux. Il fe crovoit d'autant plus digne de cette faveur, qu'il avoit déclaré ne se charger de sa place que par zele & ne vouloir aucuns appointemens; sacrifice que des frondeurs ont trouvé indécent, car on est décidé ici à critiquer les plus belles actions: ils ont dit qu'il ne convenoit point à un particulier de servir le Roi gratuitement; que ce n'étoit point une rétribution fixe & modique qui ruineroit l'Etat, & que d'ailleurs on devoit lui savoir d'autant moins gré de ce désintéressement, que dans sa place il pouvoit facilement s'en récupérer au cen. tuple sans qu'on le sût.

⁽i) Cet Ordre équivant en France à l'Ordre de St. Louis, & se donne aux Officiers Protestans qui ne peuvent être de celui-ci. Il a été institué par Louis XV en 1759. Il y a trois dignités pour les non-militaires, non encore conférées. On donnoit à M. Necker celle de Chancelier de l'Ordre-

it

é

Quoi qu'il en soit, dès son début dans la carrière. M. Necker a senti qu'il auroit bien des dégoûts, des humiliations même à dévorer; il a senti aussi que ces premieres attaques du fanatisme ne seroient pas les dernieres. & que si elles étoient impuissantes cette fois, & peut-être plusieurs autres, comme les resfources & les efforts en font inépuisables, il succomberoit à la fin s'il heurtoit trop de front le Clergé & se roidissoit contre lui. Il a donc pris le parti de mettre beaucoup de liant dans sa conduite envers les Prélats, d'en avoir à sa table & de leur rendre des devoirs. C'est par une suite de cet esprit de concilia. tion qu'on n'a pas tardé à le voir à Conflans, chez M. l'Archevêque de Paris: & c'est à l'occasion d'un dîner qu'il y a fait depuis peu qu'on a composé une épigramme affez piquante:

Nous l'avons vu, scandale épouventable!
Necker assis avec Christophe à table,
Et dix Prélats, savourant à l'envi
De rouges bords le nectar délectable!
L'Eglise en pleure, & Satan est ravi.
Mais en ce jour, d'une indulgence telle
Quel feroit donc le motif important,
Qui de Beaumont a perverti le zele?
C'est que Necker, le fait est très-constant,
N'est janséniste...... Il n'est que Protestant!

Au reste, le Clergé n'est pas le seul ennemi de M. Necker. Les Magistrats, les Membres du Conseil, les Intendans de Province, tous les gens aspirant à gouverner les sinances, ne voient pas de bon œil un intrus en approcher de plus près qu'eux, & peut-être à la veille de l'occuper sous une dénomination plus étendue.

Les Intendans des finances, qui se regardent comme le bras droit d'un Contrôleur général, ne veulent point reconnoître cet intermédiaire & travailler avec lui-Les premiers Commis, accoutumés à jouer le tôle de Sous-Ministre, ne sont pas plus contens: tous les subalternes dans cet ordre hiérarchique se soucient peu d'un pareil Inspecteur, qui viendra éclairer leur conduite & porter le jour dans leurs manœuvres ténébreuses. Enfin les Financiers, qui connoissent son génie systématique, son ardeur de se distinguer, craignent de trouver en lui un second Turgot, qui, avec des opinions différentes, ne leur sera pas moins contraire, parce que le premier principe en administration est de réformer les déprédateurs des finances, les vampires de l'Etat.

Il n'est pas étonnant que parmi cette foule d'ennemis de tout ordre & de tout rang, ne pouvant conferver d'espoir que sur la chûte des deux promus, il s'en soit trouvé qui aient profité de leur accès auprès d'eux pour semer des infinuations malignes, aiguillonner réciproquement leur amour-propre; qui aient cherché à les détruire l'un par l'autre, afin de s'élever fur leur ruine. Vous avez vu qu'ils n'ont déjà que trop bien réussi dans leur premiere tentative. Le schisine est tellement établi que chacun d'eux veut real P 7 had have such stately

chially sale:

avoir ses gens de consiance & des Commis à lui; ce qui ne fait que plus mal aller la machine & multiplie les êtres, les écritures, les frais & les difficultés par l'impossibilité d'accorder tant de têtes. On voit tous les jours les inconvéniens de la distraction qu'on a faite des fonctions du Contrôleur général, & l'on s'attend déjà au renvoi de l'un & peut-être de tous les deux.

Le Sr. de Vaines, le premier Commis des finances, voyant l'impossibilité de se maintenir entre ces deux concurrens, dont l'un l'estimoit peu & l'autre le détestoit, a ensin pris le parti de se retirer. Vous avez vu, par ce qui en a déjà été dit précédemment (k), qu'il s'étoit assuré en ce cas un sort très avantageux; il s'est piqué de générosité & a fait convertir en Lettres de Noblesse son traitement pécuniaire (l). C'est le Sr. de Lille qui le remplace auprès de M. Taboureau, & le Sr. du Fresne auprès de M. Necker.

⁽k) Voyez la Lettre sur le Sr. de Vaines, dans le vol. II.

⁽¹⁾ Il faut se rappeller que ce Commis, en entrant au Contrôle, s'étoit sait assurer avant un sort de 22,000 Livres de rentes, au cas qu'il sût renvoyé sans avoir de place ou de dédommagement. Comme il a un tiers de place d'Administrateur des Postes, on comptoit lui accorder les deux tiers des 22,000 Livres jusqu'à ce qu'il eût la place entiere; il s'est piqué de générosité, il a resusé pour n'être point à charge à l'Etat sort obéré, & a demandé que cette privation sut convertie en quelque marque honorisique; il a donné à entendre qu'il seroit bien aise de couvrir la bassesse de sa naissance, & de sortir de la classe des vilains; ce qui lui a été accordé.

ce

ie

ar

IS

a

t-

18

.

S

3

Le premier est un ancien Munitionnaire général des Vivres, que M. le Duc de Choiseul avoit appelle de. puis la paix dans les Bureaux de la guerre pour le charger de la subfistance des troupes (m), avec le titre de premier Commis. Il avoit servi avec distinction fous tous les autres Ministres jusques à M. le Comte de St. Germain. Celui ci, systematique en tout, & voulant réformer la partie dont étoit charge M. de Lille, ne l'avoit pas trouvé de fon avis; ayant même éprouvé beaucoup de représentations & de contradictions de sa part, il l'avoit remercié. Le Contrôleur général ayant eu occasion dans son Intendance de re. connoître le mérite de M. de Lille, de lui trouver une rête froide, beaucoup de connoissances, une grande facilité de parler, a cru que c'étoit l'homme qu'il lui falloit, propre à opposer à M. Necker, à le renverfer. & à diriger ensuite son inexpérience pour la partie des finances, s'il réuffissoit à ramener le trésor royal dans son Département. En conséquence il se l'est attaché, l'a logé dans son hôtel, & lui donne toute sa confiance.

Le second, déjà pourvu d'une charge honorable, (n) a été attaché à différens Banquiers de la cour (o). On assure que c'est un travailleur insatigable, sort ex-

(m) En viyres, bois, fourrages, lumieres, &c.

⁽n) Il est Payeur des gages & augmentations des gages de la Chambre des Comptes.

⁽⁰⁾ D'abord au Sr. de la Borde, ensuite au Sr. Beaujon.

b

r

d

péditif, de beaucoup d'esprit & de la plus grande probité. Les adversaires de M. Necker répandent le bruit que, malgré son excellente constitution apparente, il a le genre nerveux dans un état misérable; il a déjà été frappé de vapeurs fortes, & il ne pourroit suffire à son nouveau travail, surtout à la lecture des Mémoires, occupation qui le fatigue singuliérement & qui lui répugne le plus; s'il n'avoit en celui-ci un bras doit, un consident, dans lequel il trouvât un autre lui-même. Il succede plus véritablement au Sr. de Vaines, en ce que c'est lui qui portera le titre de premier Commis des sinances (p).

Le Public, Milord, indépendamment des objets fur lesquels la dissention entre les deux Ministres ne doit influer que sourdement & lentement, va l'éprouver bientôt d'une façon sensible & directe. M. Taboureau, connoissant combien les payemens des rentes de l'Etat à l'hôtel de ville se sont mai par le désaut de sonds, avoit résolu en bon Patriote & en Ministre humain de les augmenter pour l'année prochaine de trois millions, c'est à dire, de les porter à 72, au lieu de 69; mais M. Necker s'y est opposé, sous prétexte qu'on pouvoit saire ce service sans ce secours: sur quoi il est à observer qu'à la sin de Décembre où nous sommes, les trois quarts des payeurs sont au tiers de l'Alpha-

⁽p) il est entré en fonctions depuis le 12 de ce mois.

bet (q). On voit par-là que le Directeur du trésor royal a moins craint de déplaire aux Citoyens, que de leur rendre trop agréable son collegue.

Il a donné, au reste, pour raison, qu'il laisseroit les extinctions, & qu'il y en avoit pour une somme considérable (r), mais qui n'est pas surement en proportion de l'accroissement des rentes. C'est ici le lieu de rappeller une anecdote passée sous M, de Clugny; je l'ignorois lorsque je vous en ai parlé, & elle servira à faire connoître & completter le tableau de son administration.

On a découvert depuis peu comment ce Ministre avoit manœuvré pour se procurer de l'argent sans qu'il y parût dans le moment, mais en augmentant les dettes de l'Etat de plusieurs millions. La Chambre des Comptes avoit laissé en souffrance l'article de l'Emprunt de Hollande, qui, par l'Edit de création, ne devant être que d'un million de rentes, a été porté à onze ou douze; elle avoit sait des remontrances avant d'admettre la comptabilité de cette partie : le Contrôleur général désunt a déterminé S. M. à ne pas répondre à cette Cour, & pendant ce tems-là il a encore sait comprendre dans le même Emprunt tout ce qu'il a pu trouver à recevoir sourdement. On con-

⁽q) On paye à l'hôtel de ville par rang des lettres initiales des noms de baptême des parties prenantes. On n'en est gueres qu'à l'1 actuellement.

⁽r) Pour 1,600,000 Livres.

T

1

noît une seule partie des Genevois de 200,000 Livres de rentes. Comme le Roi doit donner des Lettres patentes qui levent les difficultés de cette Cour, M. de Clugny avoit imaginé de comprendre le surplus dans les dites Lettres.

Cette espieglerie, qu'on pourroit trouver plaisante, si elle n'étoit sunesse, qui feroit rire dans un ensant de famille, en le faisant mettre à St. Lazare, n'a que rendu plus odieuse la mémoire de M. de Clugny.

Quant à M. Necker, il a déjà beaucoup perdu de la confiance des habitans de Paris, lorsqu'ils ont appris qu'il alloit ainsi gêner leurs revenus, & surtout qu'il étoit question de se procurer de l'argent par une Loterie, c'est-à-dire de faire des dupes sans enrichir l'Etat, en le grêvant, au contraire, de dettes nouvelles. Au surplus, comme le projet n'est pas encore développé, je ne puis vous en rendre compte d'une sa con positive. Le fait est que les Essets Royaux, remontés considérablement (s) à l'avenement des deux rivaux, ce qu'on attribuoit un peu, il est vrai, aux manœuvres du second, très au fait des moyens de la hausse ou de la baisse du papier sur la place, sont retombés.

Comme on est fort ardent dans ce pays-ci à desirer des changemens, on se plaint déjà qu'il ne fasse rien, qu'il ne renvoie pas les Intendans des finances, qu'il

⁽s) Les Actions des Indes, furtout, de 1725 étoient venues à 1875 Livres.

res

res

M.

us

nt

10

le

ıt

e

r

regarde comme des intermédiaires embarrassans dans l'administration; qu'il ne supprime pas les Trésoriers, les Receveurs généraux des finances & même les Fermiers, vautours insatiables qui, suivant lui & beaucoup d'autres, dévorent impitoyablement les entrailles de la France.

C'est, sans doute, pour satisfaire la juste impatience du Public, qu'il vient de saire répandre depuis que j'ai commencé ma Lettre, deux Ordonnances du Roi, en some de Réglemens, en date du 22 de ce mois.

Le premier, pour la liquidation des dettes & le payement des dépenses courantes de S. M., quoique critiqué, vû sa forme despotique De par le Roi, qui ne lui concilie pas une grande consiance, puisque S. M. évite de se lier par la forme légale de l'enrégistrement, est très approuvé quant au fond; ce qui fait éraindre qu'il n'ait pas sieu longtems, s'il est même jamais exécuté.

Il est motivé sur les principes les plus sages: savoir que le retard dans les payemens & leur incertitude encore plus, occasionnent le renchérissement général des fournitures & des entreprises; qu'en outre, les administrateurs en ordonnant les dépenses, n'appercevant que dans le lointain l'acquittement, qu'ils ne seroient peut être pas chargés de faire, s'y livrerent plus facilement. M. Necker, en mettant à l'écart tout le passé, s'occupe spécialement du présent & de l'avenir. En conséquence, l'année révolue sera payée comptant dans le courant de la suivante en

f

doit opérer une diminution confidérable sur les marchandises. Les créances antérieures seront acquitées en six années sur un sonds extraordinaire de quatre millions pour les trois premieres, qui doit être augmenté dans les trois dernieres jusqu'à la concurrence du montant entier de ces créances. Ils seront en outre faits en argent comptant, & non en effets négociables.

Le même Réglement a lieu pour les gages & appointemens des Officiers de la maison de S. M., qui feront dorénavant payés annuellement; & pour le surplus on fait un fonds extraordinaire de 300,000 Livres par an, applicable par présérence au payement des plus petites parties, & qu'on promet d'augmenter.

Du reste, chaque Chef en sa partie doit remettre respectivement à S. M. un projet général d'économie sous deux mois.

Ensin, à moins de cas imprévus, tous les projets de dépenses extraordinaires seront présentés à S. M. au mois de Décembre, chaque année, pour l'année suivante, avec l'état du montant.

L'autre Réglement, concernant les pensions & autres graces pécuniaires, ne présente pas des intentions moins judicienses.

10. Toutes les graces de cette nature ne seront demandées qu'au mois de Décembre de chaque année, afin qu'en en découvrant toute l'étendue à une seule époque, on puisse en proportionner la distribution aux facultés de S. M. 20. Elles ne seront plus accordées que sur le Trésor Royal, asin d'éviter l'abus de multiplier les graces sous différens rapports, & qu'on puisse connoître tout de suite les divers traitemens dont les solliciteurs joui-roient déjà. On éteint toutes celles accordées sur des baux d'affaires qui en diminuoient les revenus, & d'ailleurs, étant ainsi appliquées sourdement, l'étoient souvent fort mal.

30. Les pensions seront dorénavant payées d'année en année, & il sera fait un fonds extraordinaire de 600,000 Livres par an pour acquitter le passé, applicable par présérence aux plus petites parties, & qui sera augmenté, dès qu'il sera possible.

40. Les nouvelles pensions seront exemptes des dé-

ductions ufitées pour les anciennes.

ıi

8

e

0

i

t

Au reste, tout cela est si beau qu'on ne peut gueres y croire. Les partisans de l'auteur en conviennent secretement. Ils avouent que M. Necker ne se
statte pas lui-même de l'exécution de ses Réglemens;
qu'il a voulu seulement, par ces présiminaires séduisans éblouir le Parlement, l'étonner d'une premiere admiration, l'empêcher de crier, & faire sans réclamation ses emprunts, sous prétexte de subvenir à
ces arrangemens, mais dans la réalité pour des besoins plus urgens, tels que ceux de la Marine.

Voilà, Milord, où l'on en est dans ce pays ci sur le compte des deux Ministres que vous me sollicitez si sort de vous faire connoître. Je ne crois pas que les œuvres du premier, tout à fait nul, se manisestent jamais, & l'on compteroit mal à propos sur celles du second, vrai charlatan en politique, qui saura seulement peut être trouver des tournures plus insidieuses pour attraper l'argent du public, mais n'en sera pas meilleur usage que ses prédécesseurs.

tir

ql

et

A

p

G

Il y a apparence que la mauvaise situation des sinances de la France ne fera qu'empirer l'année prochaine, comme dans le cours de celle-ci. Puisse ma patrie être plus sage! mais j'en désespere.

Je passe maintenant au second point de votre Lettre, sur l'affaire du Prévôt de Paris, qui vous paroît incroyable: elle est très vraie, en voici les détails.

Depuis six mois les Fermiers généraux ont obtenu un Arrêt du Conseil qui leur permet, en remplissant certaines formalités, d'aller visiter jusques dans les maisons des Princes du Sang, lorsque leur intérêt l'exige. C'est M. de Clugny qui leur a accordé ce droit. On fait combien il les favorisoit, Depuis lors ils n'en avoient point usé, mais ils viennent de le faire d'une façon éclatante. M. de Boulainvillers, le Prévôt de Paris, a dans son hôtel, rue Notre - Dame des Victoires, des caves immenses & de la plus grande beauté. Depuis longtems les Fermiers généraux, instruits qu'elles réceloient des eauxde - vie de contrebande, qu'on y en distilloit journellement, avoient fait la politesse à ce Chef du Châte. let de le prévenir. Celui ci se fiant sur les prérogatives de sa place, & ignorant le nouveau privilege accordé à la Ferme, n'en a tenu compte. Enfin on est venu la nuit du 4 au 5; avec main forte, inveses

0

S.

i.

0-

a

t-

it

S

tir fa maifon : on est descendu dans les souterreins : on a confisqué plus de cent pieces d'eau-de-vie, ainsi que les alambics, les fourneaux & les matieres qu'on employoit à la composition de ces boissons factices; Avec des ingrédiens de peu de valeur, ces distillateurs perfides se faisoient des revenus considérables. Pour fix fols ils extrayoient une pinte d'eau de vie, qui fe vend 24 sols. Il résulte de cette catastrophe un procès très - scandaleux contre M. de Boulainvillers, dont la collusion avec les contrebandiers est trop manifeste pour qu'on en puisse douter. Ce qui prouve que ce n'étoit point à son insçu & qu'il en étoit participant, c'est que l'année derniere encore il avoit sait construire une espece d'égoût propre aux manœuvres des travailleurs & à favoriser leurs fraudes. Il s'est trouvé dans un des souterreins une cuve seule contenant 60 muids, qui y a nécessairement été construite de pieces rassemblées en ce lieu. Il avoit acheté une maison voisine, par où l'on entroit dans lesdites caves sans passer par son hôtel. En outre, les ouvriers & coopétateurs se présentoient avec des habits brodés, galonnés, &c. & se deshabilloient ensuite. En un mot, tout décele une fraude soutenue & combinée avec la plus grande intelligence. On desireroit fort qu'il fût fait un exemple fur ce descendant de Samuel Bernard, ayant encore l'ame juive; mais on fait que dans ce pays - ci les coupables puissans se tirent toujours d'affaire, & d'ailleurs celui-ci a des gendres accrédités, intéresses à le faire sortir de ce mauvais pas.

Il vouloit d'abord publier un Mémoire justificatif, mais on lui a fait entendre qu'il ne serviroit qu'à manisester davantage son infamie; qu'en pareil cas un silence équivoque étoit sa seule ressource, & l'autorité, son salut.

Je termine l'Année, Milord, en vous faisant pour la prochaine le souhait d'Ovide, dont le vers ne sauroit être mieux appliqué:

Di tibi dent annos a tenam catera sumes.

Paris, ce 28 Décembre 1766.

Fin du quatrieme Volume.

